This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

3 2044 012 942 876

Fp 1439.31

Harvard College Library

FROM THE BEQUEST OF

GEORGE FRANCIS PARKMAN

(Class of 1844)

OF BOSTON

A fund of $25,000, established in 1909, the income of which is used

"For the purchase of books for the Library"

ALPHONSE
PICARD & FILS
ÉDITEURS
RUE BONAPARTE
— 82 —
PARIS VIe ARROND.t

LIBRAIRIE
ANCIENNE
D'OCCASION
COMMISSION
LIVRES NEUFS
FRANÇAIS
&
ÉTRANGERS

[redacted]

[redacted]

MÉMOIRES

POUR SERVIR

A L'HISTOIRE MILITAIRE

SOUS LE DIRECTOIRE,

LE CONSULAT ET L'EMPIRE.

TOME IV.

PARIS. — IMPRIMERIE DE CASIMIR, RUE DE LA VIEILLE-MONNAIE, N° 12,
près la rue des Lombards et la place du Châtelet.

[redacted]

MÉMOIRES

POUR SERVIR

A L'HISTOIRE MILITAIRE

SOUS LE DIRECTOIRE,

LE CONSULAT ET L'EMPIRE,

PAR

LE MARÉCHAL GOUVION SAINT-CYR.

TOME QUATRIÈME.

1813.

PARIS.

ANSELIN, LIBRAIRE POUR L'ART MILITAIRE,
RUE THIONVILLE, N° 9.
PICQUET, QUAI CONTI, N° 17.

1831.

Fr 145[illegible]

HARVARD COLLEGE
JUL 16 1915
LIBRARY

G. F. Parkman fund

[redacted]

TABLE

DU QUATRIÈME VOLUME.

CAMPAGNE DE 1813, EN SAXE.

CHAPITRE Ier.

Pages

Le prince Eugène succède à Murat dans le commandement des débris de l'armée; son séjour à Posen; sa retraite sur l'Oder. — Évacuation de Berlin. — Position de l'armée sur la rive gauche de l'Elbe. 1

CHAPITRE II.

Napoléon réunit ses forces à Naumburg. — Réflexions sur les premières opérations de la campagne. — Bataille de Lützen. — Arrivée de Napoléon à Dresde. — Affaires de Bautzen. — Bataille de Würschen. 27

CHAPITRE III.

Armistice. — Accession de l'Autriche à la coalition. — Reprise des hostilités. 50

CHAPITRE IV.

Départ de Napoléon pour la Silésie. — La grande armée des alliés débouche de l'Erz-Gebirge. — Sa marche sur Dresde. 66

CHAPITRE V.

Pages

Attaque de Dresde par l'armée alliée. — Napoléon revient dans cette ville. — L'ennemi échoue dans son attaque, et l'armée française reprend l'offensive. 93

CHAPITRE VI.

Retraite des armées alliées en Bohême. 114

CHAPITRE VII.

Marche de Schwartzenberg sur la rive droite de l'Elbe, des Russes et des Prussiens sur Dresde. — Attaque du 14e corps. — Marche de Napoléon aux frontières de la Bohême. — Retraite de Wittgenstein. 136

CHAPITRE VIII.

Attaque de Peterswald par les alliés. — Reprise de ce poste par Napoléon. — Rentrée des ennemis en Bohême. — Arrivée de l'armée de Beningsen. — Les alliés repassent les montagnes; leur marche vers Leipzig. . . . 166

CHAPITRE IX.

Attaque de la tête de Pirna. — Arrivée devant Dresde de l'armée de Beningsen, du corps de Colloredo et de la division Bubna. — Leur marche sur Leipzig. — Le corps russe de Tolstoy, resté seul, est battu par la garnison de Dresde. 196

CHAPITRE X.

Observations sur les événements de Leipzig. — Arrivée devant Dresde des corps de Klenau, Tolstoy et Chasteler. 219

[redacted]

CHAPITRE XI.

Pages

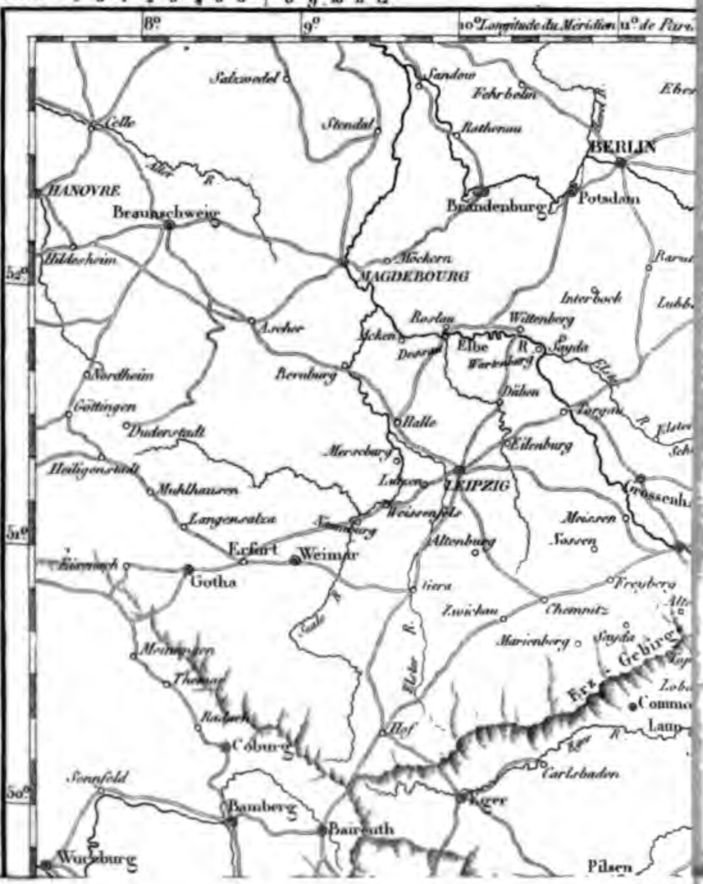
Blocus de Dresde par les Russes et les Autrichiens. — Tentative infructueuse pour porter une partie de nos troupes sur Torgau. — Capitulation des troupes restées à Dresde. — Sa violation. 242

Conclusion. 267

Pièces justificatives. 327

[redacted]

N° 8. Echelle en Myriamètres (1/3,250000) CARTE Générale de



MÉMOIRES

POUR SERVIR A L'HISTOIRE MILITAIRE

SOUS LE DIRECTOIRE, LE CONSULAT ET L'EMPIRE.

CAMPAGNE DE 1813,

EN SAXE.

CHAPITRE I[er].

Le prince Eugène succède à Murat dans le commandement des débris de l'armée; son séjour à Posen; sa retraite sur l'Oder. — Évacuation de Berlin. — Position de l'armée sur la rive gauche de l'Elbe.

Le départ de Napoléon de son armée, après le passage de la Berezina, fut jugé de manières diverses : sévèrement blâmé par le plus grand nombre, et loué par les plus dévoués de ses serviteurs. Il y avait en effet beaucoup de choses à dire, soit pour critiquer, soit pour excuser le parti qu'il venait de prendre, indépendamment

de ce que sa qualité de souverain d'un grand empire lui imposait d'autres devoirs que ceux de général en chef.

S'il avait possédé, dans ce qui regarde la partie défensive de la guerre, la même supériorité qui le distinguait dans tout ce qui a rapport à l'offensive, je n'hésiterais pas à penser qu'il a eu tort d'abandonner son armée, parce qu'en restant auprès d'elle, il eût diminué de beaucoup les maux dont elle fut accablée, depuis le passage de la Berezina jusqu'au moment où il a été à même de reprendre l'offensive en Saxe. Sa présence aurait diminué le découragement où étaient tombés tous les corps, lequel fut, au contraire, porté à l'excès par son départ; elle eût fait éviter les malheurs qui résultèrent de la faiblesse des chefs dans les mains desquels il les laissa, de leur défaut d'autorité ou d'expérience; mais je pense que, dans la situation des choses, ne pouvant plus faire la guerre qui convenait à son génie, il n'aurait été que spectateur des derniers désastres. Ainsi il valait mieux encore, dans l'intérêt de la France et même de l'armée, que l'on pût en accuser tout autre que lui. En voyant ce qu'il avait déjà créé de moyens vingt jours après son arrivée à Paris, on doit convenir que son brusque départ de Pologne était un acte de sagesse.

Napoléon conserva assez de forces physiques

pour traverser rapidement la Pologne, l'Allemagne et la France, dans une saison aussi rigoureuse, sans prendre aucun repos; il arriva à Paris le 20 décembre, et sans qu'il parût que les malheurs publics ou les siens particuliers eussent influé en rien sur sa santé.

Malgré la consternation générale, il n'y fut pas mal accueilli; il reçut les félicitations du sénat, et, sous prétexte qu'il s'agissait de venger l'honneur de la France, qui n'avait cependant point jusqu'alors reçu d'atteinte, aucun sacrifice ne parut trop pénible : les corps constitués se hâtèrent de lui accorder hommes, chevaux et argent; de mettre ainsi à sa disposition les dernières ressources de l'État, qui jamais ne devaient être employées qu'à la défense du sol de la patrie, et non à celle de contrées éloignées, si étrangères à ses véritables intérêts.

Au moment de son départ de Smorghoni, Napoléon avait laissé les débris de son armée dans les mains du roi de Naples [1], qui, bien qu'il en eût accepté le commandement, prit le chemin de ses états quelques jours après. Le prince Eugène Beauharnais succéda à Murat, et prouva, par sa résignation et son courage, les bonnes qualités dont il était doué, et son attachement pour Napoléon. Cette tâche était sans doute au-dessus de ses forces; il avait assez de lumières

pour en être lui-même convaincu. Il ne se décida pas moins à faire tous ses efforts pour la remplir sinon avec succès, du moins le mieux possible.

Dans les premiers jours de janvier, le vice-roi avait rassemblé à Posen, ou dans les environs, une partie des débris de nos forces ; il espérait en rapprocher les Saxons et les Autrichiens ; mais ces derniers ne manquèrent pas de prétextes pour éluder ses demandes, et continuèrent à se retirer sur leurs frontières de la Gallicie, suivis seulement (et comme pour la forme) par les Russes, sans aucun engagement un peu sérieux.

Les Saxons, sous les ordres du général Reynier, qui se trouvaient à l'extrême droite des Autrichiens, perdirent quelques jours par une marche de flanc qu'ils durent exécuter pour se porter à leur gauche, et se lier avec les troupes que le vice-roi avait réunies à Posen ; mais à peine arrivés à Kalisz, ils furent surpris dans leurs cantonnements par le général Wintzingerode, qui, dans une attaque inopinée, leur enleva une de leurs brigades. Le 7e corps, après cet échec, se retira sur Glogau, à l'exception d'une partie de sa cavalerie, qui, sous le commandement du général Gablentz, fut obligée d'effectuer sa retraite par l'Autriche.

Le corps du prince Poniatowsky, resté jusqu'à la dernière extrémité à Varsovie, se vit également-

ment forcé, par suite de l'événement de Kalisz, de se retirer en Autriche, après avoir occupé pendant quelque temps les bords de la Pilica, moyennant un armistice conclu avec les Russes par le prince de Schwartzenberg; ce qui priva la grande armée de son secours jusqu'à la trève du mois de juin suivant, époque à laquelle les Autrichiens ne purent plus s'opposer, comme ils l'avaient fait jusqu'alors, à ce qu'il traversât avec armes et bagages une partie de leurs états, pour venir la rejoindre en Saxe.

Le vice-roi, qui ne s'était arrêté à Posen que pour protéger les mouvements et la retraite des Saxons, et donner un peu de repos à ses troupes, fut favorisé dans ce dessein par l'inaction des Russes, qui en avaient un égal besoin. Le 12 février, perdant tout espoir de rapprocher de lui le corps autrichien (le seul de l'armée resté à peu près intact par la manière dont il s'était ménagé dans toutes les opérations de la campagne), de plus, voyant ses communications avec le 11ᵉ corps, qui venait de prendre position sur la rive gauche de l'Oder et à Berlin, continuellement tourmentées par les partisans Czerniszef, Tettenborn et Benkendorf, assez forts pour les lui couper entièrement, il se décida à la retraite. Aussi bien il aurait été obligé de l'effectuer quelques jours plus tard, et alors avec la plus grande

[redacted]

peine. Il se retira en bon ordre vers l'Oder, après avoir fait un court séjour à Meseritz. Le 18 février, le prince arriva de sa personne à Francfort, et le 19 les débris de la garde impériale entrèrent dans cette ville, où ils remplacèrent les troupes du 11ᵉ corps, dont le maréchal Gouvion Saint-Cyr venait de prendre le commandement, et qui était composé des 31ᵉ, 35ᵉ et 36ᵉ divisions.

Le mouvement rétrograde de l'armée française ne devait pas, selon moi, dépasser l'Oder, et il n'y a pas de doute qu'elle ne s'y fût arrêtée, si l'on avait eu, pour s'éclairer, un peu de cavalerie, et si l'on avait pris les dispositions nécessaires pour la formation de magasins suffisants, en sorte que les troupes pussent avoir à leur disposition quelques journées de vivres. La rive gauche de ce fleuve offrait une belle position, appuyée des trois places fortes de Glogau, Küstrin et Stettin; de plus, on avait eu le bonheur d'y arriver au moment du dégel, ce qui était pour nous un immense avantage.

Cependant les partisans russes, déjà cités plus haut, étaient encore parvenus à traverser l'Oder près de Zellin, à quelques lieues au-dessous de Küstrin, le 17 février, jour de la débâcle des glaces, après avoir couru quelques dangers. Ils en auraient couru de plus grands ensuite, s'ils

n'avaient pas été protégés par le général prussien Bulow, quoiqu'il fût encore sous les ordres du prince Eugène, qui n'avait que des soupçons de sa prochaine défection, et si le général en chef avait accordé moins d'importance aux rapports du maréchal Augereau, alors gouverneur de Berlin, qui s'effraya trop d'un acte de témérité de ces partisans : voici le fait.

Après leur passage de l'Oder, sans être suivis par aucun corps, pas même par une faible division, ils avaient marché sur Wrietzen, où un noyau de bataillon westphalien s'était rendu à eux ; enhardis par ce succès, ils s'étaient portés le 18 sur Berlin, en évitant la 31[e] division, que le maréchal Augereau avait placée, pour couvrir cette ville, sur les routes de Küstrin et de Stettin, et qui, faute de cavalerie, ne pouvait s'éclairer à quelque distance. Il est probable qu'ils s'étaient enfournés jusque-là dans l'espoir d'exciter par leur présence un soulèvement parmi les habitants, ou par l'ignorance complète où ils étaient des forces du maréchal Augereau, qui étaient plus que suffisantes pour les châtier de leur témérité. On a assuré que ces Cosaques poussèrent l'audace jusqu'à sommer le maréchal de se rendre, si bien que celui-ci put s'imaginer qu'ils ne s'étaient pas aventurés ainsi sans être soutenus. Il donna également trop d'attention à

ce qu'on lui rapporta des dispositions des habitants de Berlin; ceux-ci faisaient à la vérité des vœux contre nous et préparaient des moyens d'hostilités pour l'avenir, mais ils étaient encore réduits à ne pouvoir rien de plus. Ses craintes furent donc exagérées, et l'on doit croire qu'ayant été communiquées au vice-roi, elles contribuèrent à le décider à quitter sa position de l'Oder inférieur (où il ne laissa plus en observation que les faibles détachements que pouvaient fournir les places de Küstrin et de Stettin), pour concentrer sur Berlin toutes les troupes du 11ᵉ corps, et prendre, avec celles ramenées de Russie et ce qui restait de la garde impériale, une position insignifiante à Copenick, sur la rive gauche de la Spree (1). En effet, ce mouvement découvrit toute la gauche de l'armée et facilitait aux partisans les moyens de s'approcher de Hamburg et d'y causer un soulèvement; événement qui pouvait à son tour favoriser une attaque sur la Hollande, amener la destruction des chantiers d'Anvers et la perte des vaisseaux mouillés dans l'Escaut, si l'Angleterre employait ses moyens à favoriser cette attaque. Du moment qu'on voulait aban-

---

(1) Pour l'intelligence de toute cette campagne, voyez dans l'atlas la carte générale du théâtre de la guerre, Pl. XV.

donner une partie du cours de l'Oder, il valait mieux peut-être que ce fût la partie supérieure, et défendre l'inférieure, en occupant la rive droite de la Spree au lieu de la rive gauche, ce qui faisait éviter les inconvénients dont on vient de parler.

Le 27 février, les troupes du 11ᵉ corps se trouvaient, pour la plus grande partie, concentrées sur Berlin. Le maréchal Saint-Cyr, commandant ce corps, trouva la brigade Sénécal bivouaquée au milieu de la ville, le long de la promenade; l'artillerie dont on avait pu disposer y était également, les chevaux nuit et jour attelés aux pièces, les mèches allumées; il n'était permis à personne de faire la soupe; en un mot, depuis le 18, jour de l'échauffourée des Cosaques, qui s'était bornée à des fusillades dans quelques rues de Berlin, on tenait les troupes comme si elles avaient dû être attaquées d'une minute à l'autre.

Je crois n'avoir pas besoin de faire observer que cette manière de garder les troupes si longtemps sous les armes avait mis les hommes et les chevaux sur les dents; mais, ce qui était pire, le moral des troupes en fut affaibli, et les habitants de Berlin, ne pouvant se rendre compte de ce qui inspirait tant de crainte au gouverneur français, ne désemparèrent pas de la promenade. L'attitude de nos soldats devint pour eux un

spectacle; la populace s'y rendit en foule; et quelques agitateurs du *Tugendbund* ne manquèrent pas d'y tenir des propos que le peuple s'empressa d'appuyer. On crut ces rassemblements dangereux pour les Français, et l'on continua à prendre des précautions qui, seules, suffisaient pour produire le danger. Qui ignore en effet que, pour provoquer un rassemblement sur un point quelconque d'une grande ville, il suffit d'y réunir des troupes, et que le peuple, mu d'abord par la simple curiosité, et bientôt après excité par quelques provocateurs, ou même par l'imprudence des agents de la force publique, peut se livrer à des mouvements déréglés que la maladresse ou la mauvaise foi s'empressent souvent de traiter en véritable rebellion?

Le maréchal Augereau ayant quitté Berlin le 25 au soir pour revenir en France, la brigade Sénécal rentra sous les ordres du chef du 11e corps, chargé aussi du commandement supérieur de Berlin. Saint-Cyr ordonna aussitôt aux troupes, que l'on tenait depuis six jours et autant de nuits bivouaquées dans les rues de cette capitale, de rentrer dans leurs casernes; l'artillerie éteignit ses mèches et rentra au parc. Cette mesure ayant privé les habitants du spectacle qui les attirait, les rassemblements cessèrent aussitôt et ne se renouvelèrent plus.

A quoi tiennent souvent les événements les plus importants de la guerre? aux causes les plus minimes. Les rapports et les craintes du gouverneur de Berlin, causés par une méchante échauffourée de Cosaques, déterminèrent le vice-roi à concentrer la majeure partie de ses forces sur Berlin, et le forcèrent à n'avoir plus sur l'Oder inférieur (sa véritable position de défense) que de faibles partis d'observation, qui semblaient annoncer à l'ennemi qu'on n'attendait que son approche pour se retirer. Quelle différence pour les intérêts de Napoléon, s'il avait pu commencer la campagne sur l'Oder au lieu de l'ouvrir sur la Saale, comme il y fut obligé! Quel appui, quelles facilités lui eussent procuré ses places fortes, pour obtenir les premiers succès qui lui étaient si nécessaires! A ces avantages s'en seraient joints d'autres encore plus importants; car il est permis de croire que, si l'on se fût maintenu sur l'Oder, le cabinet de Berlin ne se serait point déclaré contre nous; et alors quelle différence pour Napoléon de combattre les Russes sur le territoire polonais, où ils étaient et où ils seront encore long-temps abhorrés, ou d'établir le théâtre de la guerre en Allemagne, où l'opinion générale, excitée par les sociétés secrètes et les proclamations de l'empereur Alexandre, lui était tout-à-fait contraire.

Depuis la mi-janvier, la Prusse s'occupait à la vérité de refaire une armée; elle avait appelé aux armes toute la jeunesse du pays, mais elle parut long-temps incertaine sur le parti qu'elle devait prendre. Dans tous les cas, et quel que pût être celui pour lequel elle se déterminât dans la situation critique où elle se trouvait, une armée lui était nécessaire pour assurer son honneur, l'indépendance de son choix, et pour veiller à la conservation de ses intérêts à l'approche des armées qui allaient choisir chez elle le théâtre de leurs opérations. En effet ce ne fut que dans les premiers jours de mars, quand on eut la certitude que les Français avaient évacué Berlin, Potsdam et toute la Prusse, et qu'ils avaient enfin repassé l'Elbe, que Frédéric-Guillaume se décida. Dans sa position, il était difficile qu'il restât neutre; il alla au devant de l'empereur Alexandre, qui s'approchait de la Silésie, se lia étroitement avec lui, et lui fournit la plus grande garantie qu'un souverain puisse donner, en mettant à sa disposition, et laissant sous le commandement du général Koutousof, toute son armée.

S'il était d'un grand avantage pour Napoléon de maintenir son armée en Prusse, par le retard seul que cela apportait à l'union de cette puissance avec la Russie, en conservant ses positions sur l'Oder, il empêchait que cette union n'eût

lieu. Les Russes alors étaient perdus au retour de Napoléon, qui, ne pouvant manquer de les battre, en raison de la supériorité de ses forces, entraînait bien facilement de nouveau la Prusse dans son alliance, et de plus contenait peut-être, par le seul fait de cette supériorité, l'Autriche et la confédération germanique, lesquelles autrement ne devaient pas tarder à lui échapper, malgré la sécurité inexplicable où il paraissait être sur leurs intentions.

Voyons maintenant si les moyens d'exécution existaient : nous conviendrons d'abord que le manque de cavalerie était un grand obstacle, même le plus grand de tous; mais il ne devait pas durer. Celle qui se trouva un peu plus tard à Lützen n'aurait pas tardé à arriver à Berlin; il n'était pas d'ailleurs nécessaire que nous fussions égaux en force à l'ennemi dans cette arme; nous n'en avions besoin que pour nous éclairer, compléter les affaires, et surtout pour la poursuite de l'ennemi après les avantages obtenus.

Il me semble qu'il y a long-temps qu'on devrait avoir reconnu en France que la plus grande force de nos armées doit résider dans l'infanterie, et que c'est avec cette arme que nous devons chercher des succès. J'ai désiré souvent voir modérer l'emploi de la cavalerie; c'est à coups de canon et de baïonnettes qu'il m'a toujours semblé

qu'il fallait enfoncer les carrés et les lignes ennemies : de cette manière, on n'a pas besoin d'une cavalerie aussi nombreuse, et celle qu'on a est bonne, parce qu'en la ménageant on conserve des cavaliers instruits. La méthode contraire, en changeant le but primitif de son institution, occasionne une destruction tellement prompte, qu'elle paralyse ensuite l'armée qu'on a accoutumée à cette coopération mal entendue (1).

Je reviens à mon observation, et je dis qu'on n'aurait pas tardé à recevoir la cavalerie strictement nécessaire pour éclairer l'armée, et compléter les succès qu'elle eût été dans le cas d'obtenir. Dans nos guerres précédentes, en Italie et sur le Rhin, nous avons commencé plus d'une campagne avec moins de chevaux que nous ne pouvions alors en espérer dans moins de quinze jours. Quant à l'infanterie, le vice-roi aurait pu faire avancer sur l'Oder tout ce qui était déjà arrivé sur l'Elbe; et en donnant cette direction à toutes les troupes qui arrivaient successivement de France, nous eussions été bientôt, dans cette arme comme dans les autres, supérieurs aux Russes, même avant l'arrivée de l'armée du Mayn

(1) *Voyez* les *Pensées sur la guerre*, T. Ier de cet ouvrage, p. 6.

qu'amenait Napoléon. Alors le gouvernement prussien, incertain sur l'issue de la lutte qui allait s'engager, et dans la crainte de se compromettre, eût au moins gardé la neutralité ; et je ne forme aucun doute qu'il l'aurait scrupuleusement observée, si l'on eût fait seulement avancer sur Berlin le 5ᵉ corps, qui était arrivé à Magdeburg vers la fin de février. Cette manœuvre simple et facile aurait mis dans les mains du vice-roi 50,000 hommes qu'il eût pu opposer aux Russes, s'ils avaient tenté de passer l'Oder ; et elle donnait de plus à cette armée, par la position du 5ᵉ corps à Berlin et à Potsdam, une belle réserve, dans le cas peu probable où nous aurions essuyé des revers.

Il est nécessaire encore de faire observer, à l'appui de mon opinion, qu'il faut bien se garder de s'imaginer que les Français seuls avaient tout perdu dans la désastreuse campagne de Moscou. A l'époque dont je parle, c'est-à-dire au commencement de mars, les armées russes étaient dans le plus pitoyable état : le corps de Wittgenstein, qui était le plus menaçant et qui manœuvrait sur la gauche du vice-roi, n'avait pas 15,000 hommes en état de faire la guerre. Wintzingerode, qui était sur le haut Oder, et pouvait appuyer ses attaques, n'en avait guère plus ; l'empereur Alexandre avait environ 30,000 hommes en arrière avec lui à Ka-

lisz; le reste de son armée se trouvait plus en arrière encore, en observation devant les places fortes de la Pologne et les corps des princes Poniatowsky et Schwartzenberg. L'armée russe était donc trop faible pour oser attaquer 50,000 hommes dans une bonne position, couverte par un fleuve tel que l'Oder et par des places fortes, appuyée d'une bonne réserve, et aussi peu éloignée des nombreux renforts qui devaient arriver chaque jour. Il était d'ailleurs bien différent de combattre les Russes sur leur territoire, ou sur le sol étranger où nos désastres les avaient attirés. De plus, je pense qu'il était au moins inutile que le vice-roi eût dans sa main plus de 50,000 hommes; il n'aurait pu en manier davantage. A mon avis, il n'y avait pas alors dans toutes les armées belligérantes un seul homme capable d'en bien conduire un plus grand nombre. Une chose à laquelle on ne prend pas garde, et qui me paraît cependant de la plus grande importance, c'est de proportionner les moyens que l'on met à la disposition d'un général à sa capacité personnelle plus encore qu'à l'entreprise dont il est chargé; l'expérience nous a démontré tant de fois que ce que l'on avait de trop en ce genre nuisait presque toujours!

Quoi qu'il en soit, le vice-roi se retira sur la rive gauche de l'Elbe, et aima mieux aller re-

joindre le 5ᵉ corps près de Magdeburg, que de le faire venir à Berlin, augmentant ainsi la faute commise à la fin de février par l'évacuation de l'Oder; il n'attendit seulement pas que l'ennemi eût effectué un mouvement d'attaque qui excusât ou motivât au moins cette marche rétrograde, aussi inutile qu'impolitique, et dont l'inopportunité avait été du reste si bien appréciée par lui.

Saint-Cyr l'avait vu un moment disposé à suivre son avis sur la nécessité de conserver la capitale de la Prusse, et la possibilité de la bien défendre; mais il y a lieu de croire qu'il fut entraîné dans l'opinion contraire par un officier général, qui partageait le sentiment qu'on ne peut défendre une ville si elle n'est fortifiée d'une manière à peu près régulière. Cette opinion, on ne peut le nier, a un grand nombre de partisans parmi les militaires; Moscou venait d'en fournir la preuve. A la fin de mars 1814, elle prévalut à l'occasion de Paris, malgré l'intention bien prononcée des habitants de concourir à sa défense; et elle n'a pas peu contribué à y ramener une seconde fois les armées coalisées; car, certes, elles n'y seraient point revenues en juillet 1815, si en mars 1814 cette ville avait été défendue comme elle pouvait l'être, et si l'on eût saisi cette occasion de détruire en Europe l'opinion dangereuse et trop répandue, que les Français sont persuadés que leur capitale ne

pourrait être défendue avec succès. Il faut convenir que Berlin ne nous eût pas offert les mêmes moyens de défense, puisque la population n'y aurait point coopéré; cependant, il y avait encore les plus grandes probabilités de succès, et Saint-Cyr aurait fait de nouvelles tentatives auprès du prince pour le lui démontrer, s'il n'eût été quelques jours après attaqué du typhus d'une manière assez grave pour devoir aussitôt quitter l'armée.

J'ai eu souvent occasion de discuter cette question avec des militaires d'un avis opposé au mien : la quantité d'exemples que je leur ai cités, de villes, de bourgs et même de villages que l'on a défendus sans qu'ils fussent fortifiés, quand il s'y est trouvé une ou plusieurs maisons un peu solidement bâties, aura peut-être changé la manière de voir de quelques-uns d'entre eux. Au surplus, l'opinion que j'émets ici n'a de valeur que dans l'hypothèse où Napoléon se serait obstiné à vouloir reprendre le terrain perdu dans la dernière campagne, au moins jusqu'au Niemen, afin de ressaisir le protectorat de la confédération du Rhin, que ses derniers revers allaient lui enlever, et de prévenir ainsi la coalition prête à se former contre lui. Si, au lieu de raisonner dans les intérêts de Napoléon et de son amour propre, on ne considère que les intérêts véritables de la

France, c'étaient des mesures tout opposées qu'il fallait prendre aussitôt après son départ.

Dans les premiers jours de mars, le vice-roi fit repasser sur la rive gauche de l'Elbe toutes les troupes sous son commandement; par ce mouvement, qui commença le 4 et fut terminé le 7, toute la Prusse se trouva évacuée, à l'exception des places fortes, dont les garnisons furent abandonnées à leur destinée. On craignit que l'évacuation de Berlin ne donnât lieu à quelques désordres dans cette ville, les bandes de partisans en étant assez près pour pouvoir y entrer dans le moment où nos troupes en sortiraient. Dans l'intérêt de cette capitale, on convint avec les membres du gouvernement que les portes seraient fermées, barricadées et gardées par la milice ou garde urbaine, et qu'on ne les ouvrirait aux Cosaques qu'après que les troupes françaises en auraient entièrement terminé l'évacuation. On devait se reposer sur cette disposition, mais elle ne fut pas exécutée : les portes furent livrées dès le commencement de notre mouvement, et nous nous vîmes obligés de faire feu dans les rues pour repousser les Russes et quelques hommes du peuple. Malgré l'imprudence que les habitants venaient de commettre, il n'en résulta rien de fâcheux pour la ville; l'indignation des soldats fut contenue par leurs chefs; les partisans

[redacted]

suivirent notre mouvement pour s'en assurer, mais sans pouvoir rien tenter sur nos colonnes.

Le 11 mars, le corps d'armée de Wittgenstein fit son entrée solennelle dans Berlin; il y fut accueilli avec l'enthousiasme qu'excite d'ordinaire l'arrivée d'une armée qui apporte des espérances nouvelles et analogues à la situation des esprits. Le 14, le général Yorck y entra et fut fêté de même, ce qui mit fin à l'espèce de comédie que l'on jouait depuis quelque temps, par le simulacre de son procès. Son corps de troupes, qui, depuis sa défection sur la Dwina, s'était contenté de suivre l'armée de Wittgenstein, sans oser commettre une hostilité contre nous, passa sous les ordres de ce général, qu'il renforça de 8,000 hommes en état de combattre (1).

Le 15, le général Bulow, qui, depuis la défection d'Yorck, se trouvait sous les ordres ou

---

(1) Le parti pris par le général Yorck était une infraction formelle à l'obéissance passive imposée aux armées permanentes; les souverains ne se sont pas contentés d'en profiter, l'auteur a été comblé d'éloges et de faveurs. C'était assez pour qu'il eût des imitateurs, et il en eut bientôt en Saxe et en France, toujours dans l'intérêt des dynasties anciennes; mais on ne tarda pas à en voir d'autres dans des intérêts opposés, en Espagne, en Portugal et en Italie, tant il est dangereux d'encourager des principes destructeurs de tout ordre social!

du moins sous la direction du vice-roi, somma la garnison française de Stettin de se rendre, en notifiant à son commandant, le général Dufresse, que « les malheurs de l'armée française et les « succès de celles d'Alexandre avaient nécessité « un changement dans le système politique de la « Prusse, et que son roi et sa nation s'étaient « en conséquence réunis aux armes de la Russie. » C'est ainsi que parut le premier manifeste de la Prusse. Les motifs en sont exposés avec une franchise, je dirais même avec une naïveté, qu'on peut trouver dans une sommation militaire, mais que l'on chercherait en vain dans une note diplomatique.

L'insurrection de Hamburg éclata également vers la mi-mars, et fut le complément de celle commencée le 25 février, après l'évacuation de l'Oder inférieur, opération qui avait facilité l'approche de ce pays aux partisans ennemis, et favorisé leurs manœuvres. Cette dernière tentative n'aurait néanmoins pas eu lieu, et la 32ᵉ division militaire aurait encore pu être contenue, malgré l'évacuation de Berlin, si nos troupes avaient été postées sur la gauche du 5ᵉ corps, au-dessous de Magdeburg, au lieu de se retirer sur Wittenberg, découvrant ainsi le bas Elbe, particulièrement les villes anséatiques et la Hollande, ce qui

obligea le général Morand à évacuer la Poméranie suédoise.

Le mouvement sur Wittenberg fut exécuté probablement dans le but de protéger la capitale de la Saxe, que son souverain venait de quitter; mais il ne sauva pas cette ville. Les mesures prises à cet effet par le prince d'Eckmühl, entre autres celle de faire sauter une partie du pont de Dresde, n'eurent d'autres résultats que d'indisposer la population contre les Français, parce que, jugeant leur faiblesse, elle considéra comme inutile tout le tort qui résultait pour elle de ces précautions. En effet, les Russes ayant passé le fleuve un peu au-dessus de la ville, nos troupes furent forcées de l'évacuer.

Ainsi Dresde, qu'il était d'ailleurs bien moins important de conserver que Hamburg, tomba également au pouvoir des alliés; Napoléon fut surtout sensible à la perte de la dernière de ces places. Il y envoya le prince d'Eckmühl et lui donna pour la reprendre des forces considérables; ses instructions étaient tellement sévères contre les habitants soupçonnés d'avoir pris part à l'insurrection, que je doute qu'elles aient pu être suivies, après que le maréchal s'en fut rendu maître. Les corps mis à sa disposition avaient été tirés en partie de l'armée du vice-roi, concentrée entre Magdeburg et Wittenberg.

Par l'évacuation de la Prusse on venait de perdre les seules garanties que l'on eût de sa neutralité, et on donnait à son gouvernement toute facilité de se rapprocher de l'empereur Alexandre ; aussi ne tarda-t-il pas à former avec lui une étroite alliance, dont le premier effet fut de doubler le nombre des ennemis que Napoléon avait déjà à combattre, et de fournir aux Allemands l'occasion de déployer un patriotisme concentré depuis long-temps, qui n'attendait pour éclater qu'un moment favorable. Toute la jeunesse prussienne courut aux armes, et le roi se vit bientôt une armée plus considérable que toutes celles que la Prusse avait mises sur pied depuis long-temps.

Il était aisé de prévoir que du moment où une puissance germanique aurait joint ses drapeaux à ceux des ennemis de Napoléon, les autres ne tarderaient pas à suivre son exemple. C'est peut-être le cas de faire observer ici qu'il ne peut y avoir d'alliance bien stable pour la France, entre elle et une partie de l'Allemagne, contre une autre partie de ce pays. Les Russes, qui seuls n'auraient plus été en état de reprendre l'offensive, la reprirent aussitôt après la conclusion de leur traité avec la Prusse, avec tous les avantages qui résultaient pour eux d'une semblable alliance.

Le vice-roi se vit bientôt plus tourmenté dans sa nouvelle position qu'il ne l'aurait été dans

celle de l'Oder, parce qu'en continuant d'occuper Berlin avec sa réserve, je suppose toujours qu'il eût maintenu le gouvernement prussien, sinon dans l'alliance de Napoléon, du moins dans la neutralité, et qu'ainsi il n'aurait eu affaire qu'aux Russes. Ceux-ci, en raison des détachements qu'ils avaient en arrière pour bloquer les places fortes de la Pologne, et des énormes pertes qu'ils avaient éprouvées dans la dernière campagne, n'auraient pu le harceler sur tous les points comme ils le firent aussitôt après la conclusion de leur traité avec la Prusse; si bien que les renforts déjà arrivés à son armée, et ceux qui lui parvinrent successivement, ne pouvaient plus suffire à arrêter les progrès de l'ennemi. Malgré cela, le vice-roi repassa, dans les premiers jours d'avril, la rive droite de l'Elbe près de Magdeburg, avec la majeure partie de ses forces, paraissant vouloir se porter sur Brandenburg ou sur Berlin; mais Wittgenstein réunit contre lui tous ses moyens pour l'attaquer dans les environs de Möckern; et quoique inférieur à lui de beaucoup, il le força, après quelques affaires assez vives, à repasser rapidement sur la rive gauche de l'Elbe, et à lever ses ponts; ce qu'il fit dans la nuit du 6 au 7 (1). A ce succès se joignit ce-

(1) On n'a jamais su le véritable motif qui a décidé le

lui obtenu par le général Dokesberg à Lüneburg, affaire dans laquelle il s'empara de la faible division Morand, et où les Prussiens donnèrent pour la première fois contre nous. L'ennemi en fut enthousiasmé à tel point que le comte de Wittgenstein, quoique numériquement inférieur au vice-roi, eut la hardiesse de jeter des ponts sur l'Elbe à Roslau, pour venir tourner les troupes françaises sur la rive gauche, et les obliger à s'éloigner de Wittenberg, qu'il se préparait à assiéger.

Ainsi, vers la fin d'avril, quand Napoléon se montra en Allemagne à la tête de ses réserves et des renforts tirés de France, d'Italie et de la confédération germanique, la position de l'Elbe était perdue; nos troupes avaient été chassées de Dresde et de presque toute la Saxe; et si elles disputaient encore quelques positions dans les environs de la Saale, on ne le devait qu'à l'approche des forces amenées par Napoléon. A leur arrivée, la droite de l'armée du vice-roi, qu'il avait refoulée jusqu'aux montagnes du Hartz,

---

vice-roi à faire ce mouvement si inopportun; il dit en avoir reçu l'ordre de Napoléon : celui-ci l'a nié. Une personne qui était assez avant dans la confiance du prince Eugène, m'a assuré qu'il n'en avait eu d'autres que celui d'essayer un de ses généraux.

était sur le point de se voir de nouveau tournée et prise à revers par les alliés; ses derrières étaient infestés de partisans ennemis, qui, à chaque mouvement rétrograde, s'avançaient davantage et parvenaient à fomenter des insurrections alarmantes. Elles nécessitèrent l'envoi de plusieurs corps d'armée aux ordres du prince d'Eckmühl et du général Vandamme.

CHAPITRE II.

Napoléon réunit ses forces à Naumburg. — Réflexions sur les premières opérations de la campagne. — Bataille de Lützen. — Arrivée de Napoléon à Dresde. — Affaires de Bautzen. — Bataille de Würschen.

Dans les derniers jours d'avril, la jonction de toutes les armées de Napoléon se fit à Naumburg sur la Saale, et il réunit dans sa main toutes les troupes qui lui étaient nécessaires pour reprendre la grande offensive qu'il méditait. Quoique l'on connaisse les immenses ressources de la France, on ne peut se dispenser d'admirer la promptitude avec laquelle, après d'aussi grands désastres, il sut créer de tels moyens. Sa supériorité était telle, que, selon moi, elle pouvait le dispenser de livrer aucune bataille pour reprendre la plus grande partie du territoire perdu dans la campagne précédente, ou du moins tout ce qu'il en fallait pour déplacer les armées d'Alexandre d'un pays comme l'Allemagne, qui leur était dévoué, et attendait d'elles son indépendance, en les rejetant en Pologne, dont la population, ennemie des Russes, restait toujours attachée à Napoléon, bien qu'il eût tant de fois trompé son attente.

Cette population belliqueuse, soutenue comme elle pouvait l'être par le corps de Poniatowsky et par les garnisons des places fortes (dont une seule, celle de Dantzig, équivalait à une armée), aurait opéré sur les derrières des ennemis, et puissamment contribué à leur anéantissement, du moment où Napoléon se fût trouvé placé sur l'Oder.

Pour atteindre ce but, je conviens qu'il pouvait devenir nécessaire de livrer des batailles; mais il m'a toujours semblé qu'elles ne devaient pas avoir lieu au commencement de la campagne. Les circonstances étaient tout autres qu'au début de celle de l'année précédente : Napoléon ne trouvait pas, ainsi qu'à son arrivée sur le Niemen, l'armée ennemie bien placée et couvrant ses frontières; ici, les armées russes et prussiennes étaient hors de leurs véritables lignes d'opérations, ne couvrant qu'une faible partie de leur pays, isolées les unes des autres. Wittgenstein était vers l'embouchure de la Saale, Blücher à Altenburg, et la grande armée russe passait l'Elbe à Dresde. Il les surprenait en marche pour exécuter le projet d'une attaque générale, trop vaste pour leurs moyens, exposant les provinces et la capitale de la Prusse à une invasion imminente. Il suffisait, pour l'effectuer, de marcher jusqu'à l'Oder avec franchise et décision; il est probable

qu'une fois ce mouvement commencé, l'armée des alliés eût regagné ce fleuve en toute hâte. D'ailleurs, l'armée française se trouvait composée de trop de troupes de nouvelles levées, qui, avant d'en venir à une bataille décisive, avaient besoin de s'aguerrir dans des affaires moins importantes.

Il paraît que ces diverses considérations ne furent pas assez appréciées par Napoléon ; il préféra s'abandonner aussitôt aux chances des batailles, entraîné sans doute par le souvenir de ses succès passés. Cependant j'admets qu'il pouvait, vu la supériorité de ses moyens, se livrer encore à ses inclinations favorites, et atteindre son but par des batailles bien ordonnées, comme il y serait parvenu par des manœuvres sagement combinées. En ce cas, il devait d'abord s'occuper de trouver une bonne position, où il pût rassembler ses moyens et faire donner la presque totalité de ses forces avec l'ensemble nécessaire ; d'où il pût faire mouvoir celles des divisions de son armée qu'il voudrait mettre en jeu, sans être exposé à une attaque soudaine et imprévue : car, pour livrer une bataille décisive, surtout avec des troupes si jeunes et de formation si nouvelle, il faut jouir au moins de quelque sécurité sur le point d'où l'on prépare ses dispositions ; il faut se prémunir, sur le terrain qu'on occupe,

contre tant d'événements qu'il est presque im possible de prévoir, et qui peuvent changer inc pinément une attaque en défensive. Les position dont je parle ne sont pas difficiles à rencontrer il se trouve à peu près partout des terrains asse accidentés pour se prêter aux dispositions mili taires dont j'essaie de faire sentir la nécessité et il n'est pas indispensable qu'elles soient fortes Il ne s'agit, le plus souvent, que de mettre u défilé entre l'ennemi et soi, et d'en garder le débouchés, en combinant les moyens de les dé fendre, en cas d'attaque, assez de temps pou former ses lignes sans confusion, et choisir s'i est plus avantageux de recevoir la bataille d pied ferme, ou de prendre l'offensive contre u ennemi déjà fatigué des obstacles qu'il a eus surmonter pour forcer les défilés, et qui vien à vous plus ou moins dépourvu d'ensemble.

C'est ici que je me crois obligé de parler de affaires de Lützen et de Bautzen; on n'exiger pas que j'en fasse connaître toutes les circons tances : je ne m'y trouvais pas, et il m'a toujou paru téméraire de vouloir entreprendre la narra tion détaillée de telles actions, quand on n'y pas coopéré d'une manière assez notable pou en connaître avec précision tous les mouvement importants. Je ne donnerai donc que quelque considérations générales, susceptibles d'être ap

préciées et jugées par tout le monde, en prenant pour base de mes observations les rapports officiels des deux partis (1).

Le 1er mai, Napoléon avait sous les yeux une position admirable pour atteindre le but qu'il se proposait, et déployer une armée si nombreuse : c'était celle de la plaine de Lützen. Elle n'échappa pas à sa sagacité, mais il négligea d'occuper militairement cette position, qui n'offrait de sécurité qu'à cette condition ; c'est-à-dire que pendant que les lignes de bataille, les masses de l'armée seraient établies, comme cela a eu lieu, près du Floss-Graben, il était de toute nécessité que les avant-postes fussent placés sur la rive

---

(1) On trouvera dans les pièces [3, 4 et 5] les rapports officiels des Russes. D'ailleurs, pour la pleine intelligence des réflexions qui vont suivre, il faut supposer que le lecteur a sous les yeux plusieurs des nombreux écrits qui ont paru sur la campagne de 1813. Parmi les relations françaises, nous citerons celle du général Guillaume de Vaudoncourt, du chef de bataillon Labaume, le *Manuscrit de* 1813, par M. le baron Fain, et le *Portefeuille de* 1813, par M. de Norvins. Ces deux derniers ouvrages surtout renferment une foule de pièces qu'il serait essentiel de consulter, mais qu'on n'a pas voulu reproduire à la suite de ce mémoire, afin de donner de préférence des pièces inédites, ou celles qui se rapportent aux événements dont notre texte rend un compte plus détaillé. (*Note de l'éditeur.*)

gauche de l'Elster, gardant les défilés par où l'ennemi pouvait déboucher sur notre armée.

C'est dans cette position, mais occupée d'une manière convenable, que Napoléon eût pu faire avec sécurité les dispositions nécessaires pour battre ses ennemis dès le début de la campagne, puisqu'il préférait ce parti à celui, plus sage à mon avis, de manœuvrer pour gagner du terrain, exercer ses jeunes conscrits, et les habituer au feu avant que d'en venir à des batailles. Dans tous les cas, il pouvait sans inconvénients différer d'un jour son attaque, pour rapprocher de lui les troupes qui n'ont pu prendre part à l'affaire du 2, en raison de leur éloignement. Il y a apparence que s'il avait été placé, le 1er mai, de manière à garder les débouchés de l'Elster, l'ennemi ne l'eût pas surpris et attaqué le lendemain comme il le fit ; il est probable qu'ayant apprécié les difficultés de son entreprise, par la connaissance qu'il aurait acquise des forces de Napoléon, il eût passé la journée du 2 en tâtonnements, cherchant seulement à s'assurer les débouchés de l'Elster, et à donner un peu de repos aux troupes russes qui arrivaient de Dresde à marches forcées ; et si enfin, après avoir forcé les défilés de l'Elster, l'ennemi avait commis l'imprudence de livrer la bataille, Napoléon aurait eu dans sa main la majeure partie de ses troupes.

Comme les alliés n'auraient pu commencer leur mouvement offensif que dans la soirée du 2, en raison du temps qu'ils eussent passé à forcer les défilés de l'Elster, à former leurs colonnes d'attaque en présence de l'armée française, sans pouvoir lui dérober les mouvements d'un peloton, et pour ainsi dire sous le feu de son artillerie de position, le 4ᵉ corps en entier aurait pu prendre part à l'action, et attaquer l'aile gauche de l'ennemi, pendant que Napoléon eût attaqué son front avec tout le reste de ses forces. Notre grande supériorité ne me laisse pas douter que l'ennemi n'aurait pas été en état de résister à une attaque faite avec tous ces moyens réunis; qu'il aurait été promptement acculé aux défilés de l'Elster, et eût laissé dans nos mains de nombreux trophées.

Pour sortir des suppositions et parler de ce qui s'est passé, nous dirons que, le 30 avril, Napoléon avait opéré sa jonction avec l'armée commandée par le vice-roi, et surpris les armées ennemies marchant dans la direction du Rhin, pour tourner la droite du prince Eugène, et prendre son armée à revers; ils ignoraient que Napoléon fût si près d'eux, et ne pouvaient concevoir qu'en si peu de temps il eût pu réunir d'aussi grandes forces. Le 1ᵉʳ mai, il déboucha de Weissenfels sur la Saale, en même temps qu'il faisait déboucher

le vice-roi de Merseburg; il se porta sur Lützen, et trouva au défilé de Poserna le corps russe de Wintzingerode, formant l'avant-garde de l'armée russo-prussienne, qui lui disputa cette position autant que peut le faire une avant-garde. Ce corps imposa à Napoléon assez pour qu'il jugeât à propos de faire marcher son infanterie en carrés malgré son nombre, et quoiqu'elle fût soutenue d'une nombreuse artillerie et d'une belle cavalerie (1). Il ne fut pas difficile à Napoléon d'éloigner le corps de Wintzingerode, dont la

(1) Il était en général fort partisan des carrés, et ils sont devenus dans les armées françaises d'un usage journalier. Ce système m'a toujours semblé absurde; et pendant environ vingt ans que j'ai fait la guerre, je n'ai jamais rencontré une seule circonstance où il m'ait paru nécessaire de l'employer. J'ai ouï dire à ceux qui s'en servaient que c'était dans le but de donner à l'infanterie de la force contre la cavalerie, et d'augmenter sa confiance; j'ai toujours pensé que cela devait produire le contraire, puisqu'on lui ôte par là de son feu qui fait sa force, et de son mouvement, ce qui est un inconvénient grave, surtout pour l'infanterie française, qui doit être très-agissante. Il me semble enfin que cette manœuvre doit affaiblir le moral des soldats à qui on la fait exécuter, et produire l'effet contraire sur leurs ennemis; elle semble dire aux uns : « Placez-vous de cette manière, car on va vous sabrer, » et aux autres : « Voyez comme ils ont peur de vous, examinez cette contenance timide, chargez! »

force ne s'élevait pas à plus de 12,000 hommes, et de prendre position au milieu des vastes plaines de Lützen, où il établit son quartier général au centre de sa garde, et au milieu de ses autres corps d'armée, placés à peu près tous sur la grande route de Leipzig; ce qui semble bien annoncer l'intention formelle de marcher le lendemain 2 sur cette ville, pour attaquer et déborder le corps de Wittgenstein, ou l'aile droite de l'armée ennemie qu'il y supposait encore, nonobstant ce qu'il dit dans son bulletin. Toutefois, quel que fût son projet pour cette journée, il ne fallait pas se contenter de rester le 1er mai échelonné sur la route de Leipzig, ou groupé autour de Lützen, remettant au lendemain 2 ses reconnaissances sur Pegau et Zwenkau; il fallait, au contraire, ne rien négliger pour prendre immédiatement sur ce terrain une position militaire, en l'occupant par ses avant-postes. Il fallait rejeter au-delà de l'Elster le corps de partisans du colonel Orlof, qu'il a laissé imprudemment sur le Floss-Graben, si près de son armée, qu'il lui masquait tous les mouvements que l'ennemi pouvait effectuer contre elle, et qu'il exécuta avec toute sécurité dans la nuit du 1er au 2 pour la tourner et la surprendre. Ce défaut de prévoyance a atténué les succès que sans cela Napoléon eût infailliblement obtenus dans cette journée; et il serait

même devenu désastreux pour lui, si l'ennemi avait évité la confusion qui a régné dans sa marche de nuit, mieux choisi son point d'attaque, en évitant les villages occupés par les troupes du maréchal Ney, au lieu de s'obstiner à les emporter; ce qui lui a fait perdre du temps, beaucoup de monde, et a rendu nuls pour lui les avantages qu'il s'était promis d'un terrain aussi favorable que les vastes plaines de Lützen au déploiement de sa nombreuse cavalerie. S'il eût surtout différé son attaque d'une heure ou deux, jugeant, aussi bien qu'il pouvait le faire de la position du colonel Orlof, le mouvement commencé sur Leipzig par une grande partie de l'armée française, il est difficile de calculer les dangers auxquels aurait été exposée cette armée, attaquée si inopinément, pendant un mouvement aussi décidé, par une armée entière sur ses derrières et son flanc droit.

Le 2 mai, à onze heures du matin, l'armée russo-prussienne, qui avait marché toute la nuit, se trouvait entièrement réunie et formée en ordre de bataille, la droite à Werben et la gauche à Gruhna, très-près et en face du 3[e] corps, sans que Napoléon se fût aperçu de son mouvement. Elle put rester dans cette position et dans une inertie complète pour donner du repos aux troupes en marche depuis minuit. A onze heures et

demie, l'ennemi attaqua avec beaucoup de bravoure et une grande décision, avant que le mouvement commencé par notre armée sur Leipzig fût terminé.

Aussitôt que Napoléon apprit ce qui se passait sur ses derrières, il revint le plus promptement possible des environs de cette ville, changea au même instant toutes ses dispositions, fit rétrograder sa garde, et lui fit prendre position pour soutenir le 3ᵉ corps, si fortement engagé avec l'ennemi, qu'il fallut, non-seulement mettre le 6ᵉ en ligne à sa droite, mais presser le 4ᵉ corps pour le soutenir. Ce ne fut qu'à l'arrivée de celui-ci et du 11ᵉ, qui survint en même temps avec le vice-roi sur la droite de l'ennemi, que les Français, après des efforts inouïs, restèrent maîtres du champ de bataille. L'ennemi se retira sans confusion en arrière de l'Elster; il tenta pendant la nuit une attaque qui avait pour but de surprendre nos troupes, mais elle échoua. Les alliés commencèrent alors leur retraite sur Dresde, et ne tardèrent pas à repasser sur la rive droite de l'Elbe, à l'aide des ponts qu'ils avaient établis au-dessus et au-dessous de cette ville; l'armée prussienne passa ce fleuve à Meissen.

Napoléon fit peu d'efforts pour profiter de la victoire; il se contenta de suivre les ennemis sur Dresde, au lieu de marcher aussitôt après la ba-

taille par la direction la plus courte, pour passer avant eux sur la rive droite de l'Elbe, et les prévenir sur les positions qu'ils voudraient prendre entre ce fleuve et l'Oder : ainsi, cette victoire si chèrement achetée lui procura peu de résultats avantageux. Nous pensons qu'effrayé de la perte énorme qu'il venait d'essuyer à Lützen, il s'estima heureux de posséder Dresde, où il pouvait attendre les renforts qui ne devaient pas tarder à le rejoindre, et qu'il jugeait indispensables pour se représenter devant l'ennemi; mais celui-ci profita de ce repos pour recevoir les siens, et s'établir sur une position nouvelle qu'il eut le temps de retrancher avec assez de soin. A cette époque, Napoléon ne pouvait ignorer l'arrivée en Poméranie du prince Bernadotte à la tête d'une armée suédoise, et celle au quartier général de l'empereur Alexandre d'un ambassadeur autrichien, qui devait lui faire pressentir une nouvelle défection.

L'empereur employa le séjour qu'il fit à Dresde à resserrer son alliance avec le roi de Saxe qui venait d'arriver dans sa capitale, et de lui donner par ce retour la preuve la moins équivoque de sa loyauté. En même temps Napoléon mit la plus étonnante activité à faire arriver tous les renforts qu'il avait encore en arrière, pour livrer une nouvelle bataille, tellement décisive, qu'elle

pût imposer à ses ennemis connus, et empêcher les nouvelles défections dont il était si évidemment menacé. En effet, il ne pouvait se tirer de la position où il se trouvait que par un coup de fortune, comme il en avait eu tant de fois. Ce n'était pas une répétition de la bataille de Lützen qui pouvait le sortir d'embarras, elle ne l'y eût que plongé davantage; c'était une bataille de Marengo ou d'Austerlitz qui lui était nécessaire; c'en était une semblable qu'il méditait, passant une partie des jours et des nuits sur ses cartes et ses états de situation.

Il me parut confiant et plein d'espoir lorsque je le vis à Dresde dans les premiers jours de mai. Après s'être entretenu avec moi des événements de la guerre, avoir confessé avec grandeur d'âme qu'il était l'auteur des plus grandes fautes de la campagne de Russie, il renouvela les observations qu'il m'avait faites autrefois sur la capacité de ses maréchaux, se plaignit du désagrément qu'il éprouvait de ne voir se former aucun officier qui donnât de grandes espérances, particulièrement pour le service de troupes légères et de partisans, se trouvant fort tourmenté par ceux de l'ennemi. Il me parla ensuite de Bernadotte, et m'assura qu'il avait manqué de raison en préférant la couronne de Suède au sort brillant de maréchal d'empire. « Il prétend que je veux le

« renverser de son trône, me dit-il ; il est loin de « savoir combien de millions je donnerais au con- « traire pour qu'il y fût bien affermi. » Ensuite il me fit part de ses dispositions d'attaque, qui étaient bonnes, comme le sont presque toutes celles faites par un homme expérimenté ; car ce n'est que dans l'exécution que se trouvent ordinairement les grandes difficultés, lesquelles se compliquent souvent par les fautes des collaborateurs, par les manœuvres et les dispositions de l'adversaire, ou quelquefois par le seul hasard. Le moyen sur lequel Napoléon me parut le plus compter, c'était la disposition qu'il avait faite pour tourner l'armée ennemie par sa droite, dans sa position de Bautzen. Je lui fis observer qu'il me semblait s'éloigner de sa manière ordinaire, en ce que je croyais qu'il aimait mieux les attaques sur le centre que celles sur les ailes, tandis que celles-ci paraissent avoir été presque toujours préférées par Frédéric II ; que les premières, en présentant d'abord de plus grands obstacles à surmonter, offraient ensuite, quand elles réussissaient entièrement, de bien plus grands résultats, puisqu'il était presque impossible à un ennemi battu et enfoncé par son centre d'éviter une déroute complète et de faire une retraite passable. J'ajoutai que cette manière d'attaquer m'avait aussi toujours paru la plus en rapport

avec la nature de son génie, et le besoin qu'il avait d'être un jour de bataille l'unique ressort de cette grande machine; qu'elle se prêtait mieux qu'aucune autre à la réunion dans sa main de tous ses moyens. Il me répondit qu'il n'accordait aucune préférence à l'attaque du centre sur celle des ailes; qu'il avait pour principe d'aborder l'ennemi avec le plus de moyens possible; que les corps les plus à proximité étant engagés, il les laissait faire sans trop s'inquiéter de leurs bonnes ou mauvaises chances; qu'il avait seulement grand soin de ne pas céder trop facilement aux demandes de secours de la part de leurs chefs. Il cita pour exemple Lützen, où, disait-il, Ney lui avait demandé les plus prompts renforts, ayant encore deux divisions qui n'avaient pas donné; il m'assura que, dans la même affaire, un autre maréchal lui en avait aussi demandé avant d'avoir un ennemi devant lui. Il ajouta que ce n'était que vers la fin de la journée, quand il s'apercevait que l'ennemi fatigué avait mis en jeu la plus grande partie de ses moyens, qu'il réunissait ce qu'il avait pu conserver en réserve, pour lancer sur le champ de bataille une forte masse d'infanterie, de cavalerie et d'artillerie; que l'ennemi ne l'ayant pas prévu, il faisait ce qu'il nommait un *événement*, et que par ce moyen il avait presque toujours obtenu la victoire. Je

convins que ce système pouvait, ainsi que l'exp rience l'a démontré, offrir de grands avantage surtout pratiqué par un général souverain, ta qu'il ne serait pas apprécié, jugé et combatt par son adversaire comme il était susceptible l'être. Je ne contestai pas non plus les avantag qu'il espérait tirer du mouvement qu'il projetai et qui consistait à tourner la droite de l'ennem s'il était exécuté avec intelligence et précisio je laissai seulement entrevoir les chances défav rables qui pouvaient en résulter s'il en était a trement, soit pour la grande armée, soit po le détachement. Il me répondit qu'il ne craigna rien; et quoiqu'il vînt de me répéter ce qu m'avait déjà dit à Ghloubokoé de la force corps de troupes qu'il supposait le maréch Ney en état de bien commander, il me dit qu mettait sous ses ordres plus de troupes qu'il lui en fallait pour venir facilement à bout son entreprise; qu'il lui donnait trois corps d'a mée d'infanterie et un de cavalerie, formant peu près 80,000 hommes. En effet, quoique l' fectif de ces quatre corps ne s'élevât peut-êt pas à ce taux, il était suffisant pour réussir da cette tentative, si elle était bien conduite, beaucoup trop élevé si elle ne l'était pas av l'intelligence convenable.

Il me demanda si mes équipages tarderaient

arriver, et me dit que son intention était de me donner un commandement important dans l'affaire qu'il se disposait à livrer, ce qui me causa un sensible plaisir. Je formais depuis long-temps un désir que je n'avais pu encore réaliser, celui de le voir sur le champ de bataille ; j'en avais été privé dans la campagne de Russie par la grande distance où je m'étais toujours trouvé de lui. Je savais à quoi m'en tenir sur ses talents et ses combinaisons de cabinet ; mais comme ce n'est véritablement que sur le champ de bataille qu'on peut bien juger un grand général, c'était là que je désirais ardemment de le voir ; les circonstances différèrent encore pour moi cette satisfaction (1).

Je quittai l'empereur et le laissai très-satisfait des dispositions qu'il avait arrêtées ; je ne partageais pas entièrement sa sécurité, mais j'étais cependant loin de prévoir que les fautes d'exécution seraient aussi graves.

Le 18 mai, Napoléon, ayant fini tous ses préparatifs, établit son quartier général à Harthau, au milieu de sa garde et de ses réserves ; quatre

(1) En quittant Napoléon, le maréchal Saint-Cyr fut frappé d'un coup de sang qui lui fit perdre connaissance, et lui causa dans sa chute une blessure assez grave. (*Note de l'éditeur.*)

[redacted]

de ses corps d'armée, les 4^e, 6^e, 11^e et 12^e d'infanterie, étaient devant Bautzen, ainsi que ceux de cavalerie. Le 19 au matin, il les rejoignit avec ses réserves et sa garde; il resta au milieu d'eux en face de l'armée ennemie, dont la première ligne occupait, sur la rive droite de la Spree, une position au centre de laquelle Bautzen, bien occupé et retranché, formait un saillant dont il était possible de tirer un grand parti pour la défense de cette ligne. J'ignore les raisons pour lesquelles l'ennemi, établi d'abord avec toutes ses forces sur cette position, l'abandonna en partie, c'est-à-dire ne l'occupa plus qu'avec sa première ligne, et reporta la seconde et ses réserves sur une autre plus en arrière et bien inférieure à celle-là, mais qu'il avait fortifiée d'un grand nombre de redoutes.

Les quatre corps d'armée de gauche, c'est-à-dire les 3^e, 5^e, 7^e, et la cavalerie du général Sébastiani, qui étaient destinés à tourner la droite de l'ennemi, et auraient dû, si leurs mouvements eussent été bien combinés, se trouver en ligne avec les autres devant Bautzen, s'en trouvaient au contraire très-éloignés, soit que les distances à parcourir eussent été mal calculées, ou que le maréchal Ney n'eût pas marché assez vite. Napoléon, impatienté sans doute de ce retard, envoya

à leur rencontre une division du 4ᵉ corps (1); celle-ci se laissa surprendre presque à son arrivée à Königswartha, perdit une partie de son artillerie, et fut presque détruite par le corps du général Barclay de Tolly, parti dans la nuit de la position qu'il occupait sur la rive droite de la Spree, avec celui du général Yorck, pour aller au devant d'un corps de troupes que dans l'armée alliée on soupçonnait en marche pour tourner sa droite. Comme elle ne comptait que sur un seul corps français, elle espérait le battre après l'échec qu'elle venait de faire éprouver à Königswartha à la division italienne du général Peyri; et, en conséquence, elle avait continué sa marche. Les alliés rencontrèrent près de Weissig le 5ᵉ corps, qui était en tête de ceux du maréchal Ney; ils furent engagés le reste de la journée avec lui; mais comme ils firent des prisonniers, ils apprirent par eux que les 3ᵉ et 7ᵉ ne tarderaient pas à opérer leur jonction avec le 5ᵉ. Dès-lors il leur fut facile d'apprécier les dangers im-

(1) La colonne de Napoléon était dans cette marche si éloignée de celle de Ney, que l'ennemi ne manqua pas de jeter entre elles des partis qui gênèrent les communications au point que, pour être sûr de communiquer dans un moment si pressant, on fut obligé de disposer d'une division entière.

minents de leur position : aussi la journée leur parut-elle bien longue, et dès que la nuit put couvrir leur retraite, les généraux Barclay de Tolly et Yorck s'empressèrent de retourner à leur camp, où ils arrivèrent le 20 à six heures du matin, fort heureux d'avoir échappé à la destruction qu'ils n'auraient pu éviter, si Napoléon avait rompu l'inaction dans laquelle il resta toute la journée du 19, en dirigeant sur leurs derrières un corps de troupes qui les eût pris à dos pendant leur engagement avec le maréchal Ney; mais il se contenta d'écouter la canonnade qui se fit entendre toute la journée, et d'examiner la direction des feux, s'étant placé pour l'observer à l'extrême gauche de son armée. Il n'ordonna aucun mouvement pour attaquer les troupes restées sur la Spree, ou prendre à dos celles d'Yorck et de Barclay; et comme il ne fit même aucune disposition pour empêcher leur retour à l'armée dont ils s'étaient si imprudemment détachés, il manqua l'occasion de les détruire que la fortune lui avait offerte, et les retrouva le lendemain réunis à l'armée qu'il se proposait de combattre.

Le 20 dans la matinée, Napoléon fit attaquer les positions de l'ennemi sur la rive droite de la Spree; mais bien qu'il me semble que les trois corps de sa gauche eussent dû être réunis à son armée aussitôt que ceux d'Yorck et de Barclay de

Tolly le furent à la leur, n'ayant pas plus de chemin à faire, néanmoins ils se trouvaient fort en arrière. Après leur avoir fait expédier l'ordre de se rapprocher du village de Klix, et sans attendre qu'ils fussent assez près de lui, il attaqua l'armée ennemie sur presque tout son front avec les troupes qu'il avait amenées de Dresde, et qui étaient restées en observation la veille. Il parvint à s'emparer du poste important de Bautzen que l'ennemi ne put soutenir assez, parce qu'il avait porté sa seconde ligne sur des positions trop éloignées de ce point; cette perte rendit inutile tous ses efforts pour continuer à défendre la rive droite de la Spree.

Napoléon avait donc remporté dans cette journée tous les avantages qu'il pouvait espérer pendant l'absence des 3^{e}, 5^{e} et 7^{e} corps, qui, au lieu de tourner l'ennemi comme ils y étaient primitivement destinés, n'avaient fait que se rapprocher assez du champ de bataille pour pouvoir donner dans la journée du lendemain.

Le 21, les alliés étaient réunis; mais aussi le maréchal Ney étant arrivé en ligne, l'empereur avait dans sa main tous ses moyens. Par de meilleures combinaisons, ils auraient dû s'y trouver dès le 18 au soir, ou le 19 au matin; mais enfin, le 21, il pouvait espérer de réparer toutes les fautes des journées précédentes, et se promettre

les plus grands succès. Il le pouvait avec d'autant plus de raison, que, malgré la réunion de toutes ses forces, qui le rendaient si supérieur à ses ennemis, ceux-ci paraissaient entièrement aveuglés, comme s'ils ne les eussent pas encore bien jugées dans les différentes affaires des jours précédents; ils semblaient tranquilles et décidés à recevoir la bataille. Elle eut lieu en effet, et justifia en quelque sorte leur confiance; il y eut de part et d'autre de nombreux efforts de courage, de constance et d'opiniâtreté; mais enfin l'ennemi ne céda, comme à Lützen, qu'un champ de bataille jonché des morts des deux partis, sans aucune déroute, par conséquent sans résultats marquants.

Ce que Napoléon appelait l'*événement* avait cependant eu lieu comme à Lützen et dans les autres batailles; mais il n'avait été suivi que de peu d'effet; il avait seulement déterminé la retraite de l'armée ennemie, qui s'exécuta en assez bon ordre pour que son arrière-garde pût établir ses bivouacs et passer la nuit non loin du champ de bataille où elle venait de combattre. Napoléon ne retira véritablement d'autre avantage de la bataille de Würschen que celui de porter son armée jusque sur l'Oder, et de communiquer avec la garnison de Glogau; avantage qu'il lui était si facile d'obtenir sans combattre,

par l'effet seul des manœuvres que lui permettait sa supériorité avant les deux dernières batailles. L'armée française y avait essuyé des pertes tellement considérables, que son chef se crut obligé de solliciter un armistice; et le 4 juin, il s'estima heureux de le conclure, quoiqu'il dût être infiniment plus avantageux à ses ennemis qu'à lui, et qu'il fût si différent de ceux qu'il était habitué à dicter, de ceux qui suivirent les batailles de Marengo, Austerlitz et Wagram.

Si Napoléon n'avait pas obtenu de grands avantages sur ses ennemis, ceux-ci avaient acquis la conviction qu'ils étaient loin de posséder les moyens nécessaires pour l'exécution de leurs vastes projets, et pressentaient la possibilité d'être forcés à faire la paix avec lui : aussi se montrèrent-ils accessibles aux premières propositions qu'il leur fit adresser sous la médiation de l'Autriche. Ils connaissaient mieux que lui leur état de faiblesse; ils voyaient qu'un pas de plus, fait par les armées de Napoléon, allait les mettre dans la nécessité de repasser l'Oder et probablement la Vistule, et d'abandonner pour premier trophée à Napoléon toute l'artillerie du siége de Glogau, et une quantité considérable de poudres embarquées sur le premier de ces fleuves.

CHAPITRE III.

Armistice. — Accession de l'Autriche à la coalition. — Reprise des hostilités.

Les alliés trouvèrent dans l'armistice le temps nécessaire pour compléter la réunion des moyens qui leur manquaient, afin d'anéantir la puissance de Napoléon. L'armée russe reçut tous les corps laissés en arrière pour bloquer les forteresses de la Pologne, où ils furent remplacés par une partie des milices venues des extrémités de l'empire; tandis que l'autre partie, sous les ordres du général Beningsen, vint lui former une forte armée de réserve; elle reçut en outre de nombreuses recrues qui doublèrent l'effectif de ses cadres.

Les avantages qu'en retira la Prusse furent plus grands encore; elle eut le loisir et les moyens de compléter le système de ses landwehr, et d'organiser entièrement son landsturm, grandes mesures auxquelles elle fut redevable de son salut et de sa gloire. Un autre immense avantage que l'armistice procura aux alliés fut de donner à l'Autriche le temps de compléter ses armements, de mobiliser et de rendre disponible la plus

grande partie de ses troupes. Napoléon, au contraire, n'en retira d'autre fruit que de reposer son armée, d'établir sur quelques points de l'Elbe des fortifications de campagne assez insignifiantes, de tirer de France et d'Italie les recrues qu'il avait encore à recevoir, et qui ne pouvaient pas compenser la dixième partie des renforts que ses ennemis attendaient. En vain mit-il la plus grande activité dans ses préparatifs; tout cela était bien peu de chose comparativement aux moyens que ses ennemis pouvaient réunir; on peut donc dire que cet armistice fut pour lui un coup plus fatal que ne l'aurait été la perte de plusieurs batailles. Combien il a dû déplorer la précipitation qu'il a mise à le conclure, à mesure qu'il a vu se déployer les événements qui en ont été les conséquences funestes!

D'ordinaire, on réfléchissait peu dans l'armée française; mais au moment de la conclusion de l'armistice, il s'y éleva un cri général contre son inopportunité. On craignait surtout la médiation de l'Autriche, aussi intéressée que la Prusse à détruire l'influence de Napoléon en Allemagne, et ayant peut-être plus de revers et d'humiliations à venger. Il n'était pas difficile de deviner ses prétentions lorsqu'elle se trouverait à la tête d'une aussi formidable coalition; il ne l'était pas davantage non plus de pressentir la hauteur avec

laquelle elles seraient repoussées : aussi les négociations qui ne tardèrent pas à s'ouvrir à Dresde, à l'arrivée du général Bubna, et surtout du comte de Metternich, n'inspirèrent guère plus de confiance au public qu'à Napoléon. Quelques personnes, cependant, ont prétendu que, s'il avait mieux traité le ministre d'Autriche le plus influent, au lieu d'offenser son amour-propre, comme il le fit pendant son séjour à Dresde, les négociations auraient eu une autre issue; on doit pourtant en douter, pour peu que l'on veuille considérer la position de l'empereur.

Dès le 5 juillet, Napoléon m'avait donné l'ordre de partir de Dresde, pour aller visiter les fortifications de campagne qu'il faisait faire aux environs de Königstein, et reconnaître les communications de la Bohême, sur la rive droite de l'Elbe, qui aboutissent sur Schandau et Stolpen; de reconnaître ensuite les communications de la Bohême sur Dresde, depuis la gauche de l'Elbe jusqu'à Hof en Bavière, et les positions qu'on pourrait occuper avec avantage pour disputer le terrain à une armée qui déboucherait sur ce point [6]. Ma mission devait être tenue aussi secrète que possible; je partis de suite pour avoir le temps de la terminer avant la reprise des hostilités. L'ouverture du congrès de Prague se différant toujours sous des prétextes plus ou moins

frivoles, les espérances de paix, quelque légères qu'elles eussent été, s'évanouissaient d'un jour à l'autre, et il ne paraissait plus douteux que l'Autriche s'unît à la coalition.

Le 11 août, les ennemis dénoncèrent l'armistice, et déclarèrent que les hostilités recommenceraient le 18 après minuit.

Le 6, j'avais reçu à Annaberg un courrier qui m'apportait l'ordre du prince de Neufchâtel de terminer mes reconnaissances, et de me rendre tout de suite à Freyberg pour y réunir des troupes arrivant de Würtzburg, destinées à former le 14ᵉ corps, dont il me prescrivait de prendre le commandement. Ces troupes étaient en totalité composées de jeunes gens qui n'avaient pas encore atteint l'âge de la conscription, mais qu'en raison du besoin urgent où l'on se trouvait, on avait obtenu, au moyen d'un sénatus-consulte, de faire marcher deux ans plus tôt que la loi ne l'ordonnait. Depuis quelque temps, et plus qu'autrefois, on s'apercevait que nos jeunes gens étaient bien délicats et bien peu formés au moment où ils atteignaient l'âge de la conscription; ceux qui avaient deux ans de moins étaient d'une faiblesse qui faisait peine à voir. A peine tombés au sort, ceux-ci étaient partis pour leurs dépôts; de là ils avaient été tout de suite, et sans aucune instruction, dirigés sur Mayence, où on

leur avait donné une partie de leur habillement, et d'où ils avaient au plus vite été mis en route pour Würtzburg. Dans cette ville, ils recevaient le reste de l'habillement et l'armement, et étaient envoyés de suite à Freyberg, où l'on croyait qu'ils pourraient s'arrêter quelques jours pour procéder à leur organisation en régiments provisoires, à l'aide des vingt-cinq majors arrivant en même temps qu'eux de différents points pour en prendre le commandement.

Il y eut naturellement un peu de confusion à leur arrivée à Freyberg. On avait oublié d'y faire préparer des vivres pour les recevoir, et d'envoyer aucun administrateur établir cette partie si indispensable du service. Les généraux qui les avaient amenés se mirent en devoir d'y suppléer; mais ils reçurent tous de nouvelles destinations, et durent partir aussitôt pour faire place à d'autres. Le 14ᵉ corps ne put, ainsi qu'on l'avait espéré, s'arrêter quelques jours à Freyberg pour son organisation, parce que les hostilités devant recommencer le 18 au matin, on lui fit précipiter sa marche, afin qu'il se trouvât en position le 17. Il la pressa en effet, et ce corps s'organisa en marchant; les majors, faisant les fonctions de colonels, débrouillèrent assez bien les compagnies qui devaient composer leurs régiments provisoires; les généraux joignirent leurs

divisions en route, ou sur les frontières de la Bohême. Le corps d'armée reçut un chef d'état-major, un ordonnateur, des commissaires des guerres et quelques employés d'administration; de sorte qu'à son arrivée en présence de l'ennemi, il ne lui manquait plus que quelques bataillons et fragments de bataillons, c'est-à-dire des compagnies destinées à les former, et qui, parties de Mayence, ainsi qu'une grande partie de l'artillerie qui s'avançait à marches forcées, ne devaient pas tarder à le rejoindre.

Si l'ennemi avait attaqué le 18, nos troupes pouvaient arriver en même temps que lui sur les positions qu'elles étaient destinées à occuper, et la rencontre aurait eu lieu avant qu'aucun soldat d'infanterie du 14e corps eût brûlé une seule amorce de sa vie.

Le 12, l'empereur m'écrivit de me rendre dans la nuit à Dresde, de m'adresser aussitôt à son aide de camp de service, parce qu'il voulait me parler; je me présentai en conséquence, à une heure du matin, au général Drouot, que j'éveillai, et qui m'introduisit de suite dans le cabinet de Napoléon. Je le trouvai traçant sur une grande carte des mouvements de troupes, au moyen d'épingles à têtes de couleurs différentes. Quittant son travail, il me dit : « Eh bien ! l'Autriche « me déclare la guerre. » Je lui répondis que

cela ne m'étonnait pas, mais que je considérais cette déclaration comme un grand malheur.
« Comment! me dit-il, en s'efforçant de prendre « un air plus serein qu'il ne l'avait véritablement, doutez-vous que je ne batte les Autrichiens? — Je n'en doute nullement, si V. M. « veut employer tous les grands moyens qu'elle « a en son pouvoir; mais une puissance telle « que l'Autriche ne peut manquer de former un « grand poids dans la balance. » Il me répliqua, en prenant un ton plus assuré encore: « Bah! « ce n'est rien, nous les battrons. C'est une cam- « pagne superbe qui va s'ouvrir. Superbe! je « parle comme général; car, comme souverain, « mon cœur en souffre; je plains les nations, « et je déplore les maux auxquels cette guerre « va les exposer. Mais que pensez-vous que vont « faire les Autrichiens? — Il me semble que leur « plan de campagne ne doit pas les embarrasser; « les circonstances et votre position éloignée de « la France le leur tracent d'une manière assez « claire. Je crois donc qu'ils déboucheront de « la Bohême pour entrer en Saxe et en Bavière, « par les nombreuses communications dont, par « l'ordre de V. M., je viens de reconnaître la « plus grande partie, et que tous leurs efforts « se dirigeront entre l'Elbe et le Rhin, sur les « derrières de nos armées. — Comment! vous

« croyez cela? reprit-il aussitôt; ah! ce n'est « pas devant moi qu'ils exécuteront de sembla- « bles mouvements; je les en ai tant de fois cor- « rigés! Je voudrais bien que cela fût; mais, à « coup sûr, ils ne le tenteront pas : vous êtes « complétement dans l'erreur. » Je répliquai que je ne pouvais savoir ce qui se passait dans leurs conseils, mais que je prenais pour base de mes conjectures le désir qu'ils devaient naturellement avoir d'employer les moyens propres à lui faire le plus de mal possible, et que le plus sûr, pour atteindre promptement ce but, me paraissait être d'opérer avec toutes leurs forces sur ses derrières. Je ne parvins pas à le convaincre; son opinion était formée : j'ignore si c'était d'après son propre raisonnement, ou, comme me l'a assuré depuis un colonel autrichien, d'après un avis de M. de Narbonne, son ambassadeur près du cabinet de Vienne, qui, ayant reçu d'un employé à l'état-major autrichien une fausse confidence, avait, par un pur excès de zèle, induit Napoléon dans une erreur aussi grave, qui a été, de quelque part qu'elle vînt, une des principales causes des malheurs de la campagne.

Je ne pouvais concevoir qu'un homme aussi habile, aussi clairvoyant, mît tant d'obstination à supposer à l'ennemi des projets si peu d'accord avec ses intérêts, tandis qu'il s'en présentait tout

naturellement à lui un si simple, si facile, et qui ne l'exposait à aucun inconvénient. Napoléon au contraire assura que les Autrichiens opèreraient par la rive droite de l'Elbe, qu'ils déboucheraient par Gabel et Zittau, pour tâcher de l'empêcher de se porter en Silésie avec ses principales forces, comme il en avait le projet, dans le dessein d'y prendre une grande offensive; pendant qu'il dirigerait quatre corps de son armée sur Berlin, flanqués sur leur gauche par le général Girard avec les garnisons de Magdeburg et Wittenberg, appuyés par les mouvements de l'armée du prince d'Eckmühl, et qu'il ferait observer par le 14^{e} corps les débouchés de la Bohême en Saxe. Il me demanda ce que je pensais de ces dispositions générales.

Je me trouvai naturellement un peu embarrassé; je l'avais vu autrefois assez bien supporter la contradiction, discuter contre les opinions les plus opposées aux siennes dans les conversations particulières, et même en plein conseil d'État; mais depuis qu'il avait jugé convenable de ceindre son front d'autres couronnes que celle de lauriers, qu'il avait si justement acquise, il avait pris des allures plus impérieuses; il était gâté par la flatterie et avait pris d'une manière assez visible les défauts des souverains. Cependant, au risque de lui déplaire, et croyant d'ailleurs rem-

plir un devoir, puisqu'il me demandait mon avis, je lui dis que je pensais qu'il eût été plus avantageux d'établir une bonne partie de son armée, par exemple 150,000 hommes, dans une bonne position défensive sur la rive gauche de l'Elbe, depuis Magdeburg jusqu'à Dresde, afin de lui faciliter les moyens de prendre une seule et grande offensive contre l'Autriche par la Bohême, avec les 250,000 qui lui resteraient. J'ajoutai que j'avais la persuasion qu'il était toujours dangereux de prendre dans une armée, quelque nombreuse qu'elle fût, l'offensive sur plusieurs points à la fois, et surtout quand ils étaient aussi éloignés les uns des autres; que le détachement de quatre corps de troupes pour l'expédition de Berlin pouvait avoir des suites fâcheuses; qu'indépendamment des difficultés qu'il y aurait à mettre de l'ensemble dans les opérations de ces corps d'armée, les obstacles que l'ennemi opposerait seraient bien plus grands, puisqu'en outre d'un corps prussien, on aurait à combattre l'armée suédoise appuyée de landwehr et de landsturm considérables, que l'armistice avait permis d'organiser complétement, et qui étaient loin d'être aussi méprisables qu'il le pensait; qu'enfin les forces de Bernadotte seraient évidemment bien supérieures à celles de l'armée française destinée à l'attaquer. Je poursuivis en disant que Berlin

armée, qui resterait sur la défensive, se trouverait si bien placée, couverte par l'Elbe, appuyée par des places et des camps retranchés, qu'elle serait en état de résister long-temps à des forces doubles, et qu'il pourrait sans inconvénient la confier à ses lieutenants.

L'empereur m'avait écouté avec beaucoup d'attention : au bout de quelques instants, il me dit qu'il était trop pressé par le temps, et qu'il ne pouvait plus faire exécuter à son armée les mouvements que nécessiterait l'adoption d'un plan différent de celui qu'il avait arrêté. Puis il revint à sa première idée, me ramena sur sa carte, et mettant le doigt entre Gabel et Zittau, m'assura de nouveau que c'était par là que l'armée autrichienne déboucherait. Il me dit ensuite que je recevrais des instructions pour la conduite du corps d'observation que j'allais commander, ajouta quelques mots sur le rôle qu'il voulait faire jouer à la ville de Dresde, au camp retranché du Lilienstein, et me pressa de partir pour Pirna, où je devais établir mon quartier général. Il me dit encore, ce qu'il me répéta plus tard dans mes instructions écrites [14 et 15], qu'il lui importait peu d'être coupé du Rhin, mais qu'il ne voulait pas l'être de l'Elbe; que je devrais manœuvrer en conséquence, et m'étendre davantage sur la rive droite de ce fleuve, afin de

protéger son flanc droit et ses derrières, à mesure qu'il s'en éloignerait pour s'approcher de la Silésie.

Le lendemain, je me rendis à Pirna; et au fur et à mesure de leur arrivée, je plaçai les troupes destinées à observer la Bohême de la manière suivante :

La 42[e] division, commandée par le général Mouton-Duvernet, sur la rive droite de l'Elbe, gardant des fortifications inutiles, que des raisons politiques plus que militaires avaient fait élever dans cet endroit, où le passage du fleuve est entièrement commandé par la forteresse de Königstein, et dont la garde n'a été pour le 14[e] corps qu'un surcroît d'embarras pendant toute la campagne;

La 43[e] division, sous les ordres du général Claparède, à Giesshübel, pour garder la route de Töplitz, le plus direct et le meilleur des débouchés de la Bohême en Saxe (1);

La 44[e], avec le général Berthezenne, à la hauteur de Borna, sur la vieille route de Töplitz, qui passe par le Geyersberg;

La 45[e], avec le général Razout, près de Dippoldiswald, pour observer le débouché d'Altenberg.

---

(1) *Voyez* dans l'atlas, pour l'intelligence de tout ce qui suit, la carte des environs de Dresde, Pl. XVI.

Les autres communications de la Bohême
Saxe, jusqu'aux frontières de la Bavière, c'
à-dire jusqu'à Hof, que le 14ᵉ corps était obl
d'observer, l'étaient autant qu'elles pouvai
l'être par la cavalerie du corps d'armée, la gau
vers Marienberg, et la droite à Hof. Cette ca
lerie était encore, sous tous les rapports, in
rieure à l'infanterie; elle se composait : 1°
deux escadrons du 7ᵉ de lanciers, anciennem
le 1ᵉʳ de cavalerie polonaise, formé en Italie a
les chevaux pris aux Autrichiens, aux affai
de Bosco et de Novi; 2° du 2ᵉ régiment de ch
seurs italiens, formé alors de jeunes consc
montés sur de mauvais chevaux, tout neufs,
sans plus d'instruction que leurs cavaliers; 3
du 14ᵉ régiment de hussards, formé dep
quinze jours d'Italiens ramassés quelques
maines auparavant dans les rues de Florence
de Turin, et mis en route de cette derni
ville aussitôt qu'on avait pu leur donner un
let d'écurie ou la moindre partie d'un unifor
Ils avaient reçu successivement, dans les li
de passage où étaient les différents dépôts d'
mement ou d'équipement, ce qui aurait été u
à des cavaliers instruits, ou seulement un p
débourrés, mais qui ne pouvait servir à
hommes sans instruction.

Suivant l'habitude de l'empereur d'exagé

ses forces, on disait que celle de ce corps s'élevait à 30,000 hommes; s'il eût été complet, elle se fût portée à 25,000; mais, à l'ouverture de la campagne, il lui manquait des bataillons et des compagnies qui ne purent le joindre que plus tard; ainsi, sa force n'était que de 22,000 conscrits. Voilà cependant les seuls moyens que Napoléon opposa d'abord à l'invasion de l'armée autrichienne en Saxe; à la vérité, il s'obstinait à croire qu'elle n'oserait pas y pénétrer, pour porter le théâtre de la guerre entre l'Elbe et le Rhin. Cette erreur seule le détermina sans doute à ne placer en observation qu'un corps aussi faible, qui, par l'extrême jeunésse et le défaut total d'instruction des hommes qui le composaient, était véritablement hors d'état d'entrer en campagne, et bon tout au plus à former des garnisons. Il se garda bien aussi de le mettre en évidence dans les revues qu'il avait l'habitude de passer à Dresde, pour faire parade de ses moyens aux yeux de ses ennemis ou de ses chancelants alliés.

Les autres communications de la Bohême en Saxe, jusqu'aux frontières de la Bavière, c'est-à-dire jusqu'à Hof, que le 14e corps était obligé d'observer, l'étaient autant qu'elles pouvaient l'être par la cavalerie du corps d'armée, la gauche vers Marienberg, et la droite à Hof. Cette cavalerie était encore, sous tous les rapports, inférieure à l'infanterie; elle se composait : 1° de deux escadrons du 7e de lanciers, anciennement le 1er de cavalerie polonaise, formé en Italie avec les chevaux pris aux Autrichiens, aux affaires de Bosco et de Novi; 2° du 2e régiment de chasseurs italiens, formé alors de jeunes conscrits montés sur de mauvais chevaux, tout neufs, et sans plus d'instruction que leurs cavaliers; 3° et du 14e régiment de hussards, formé depuis quinze jours d'Italiens ramassés quelques semaines auparavant dans les rues de Florence et de Turin, et mis en route de cette dernière ville aussitôt qu'on avait pu leur donner un gilet d'écurie ou la moindre partie d'un uniforme. Ils avaient reçu successivement, dans les lieux de passage où étaient les différents dépôts d'armement ou d'équipement, ce qui aurait été utile à des cavaliers instruits, ou seulement un peu débourrés, mais qui ne pouvait servir à des hommes sans instruction.

Suivant l'habitude de l'empereur d'exagérer

Moreau le 16, et celle du roi de Prusse le 17; il avait eu connaissance également de l'arrivée à marches forcées des troupes russes et prussiennes, parties de leurs cantonnements de Silésie le 11 août, et ayant par conséquent violé l'armistice sur ce point, comme elles l'avaient fait sur le 11ᵉ corps, dans les environs de Spiller le 16 (1).

---

(1) La coalition était déjà assez forte alors pour se croire dispensée de tenir les engagements qu'elle avait contractés par le traité du 4 juin. Elle les enfreignit, non-seulement par l'attaque que fit le 16 le maréchal Blücher, mais encore par le départ, de Silésie, des colonnes entrées en Bohême, et qui sortirent dès le 12 des lignes qui leur étaient assignées, ce qui leur donna l'avantage de se trouver placées, dès le 18, fort loin derrière l'armée de Napoléon; tandis qu'à la même époque elles n'auraient dû être que devant son front, ou tout au plus sur le flanc de sa première ligne.

Le prince de Suède les enfreignit également en faisant en personne une reconnaissance sur la place de Stettin; il eut de plus l'injustice de se plaindre des coups de canon qu'on lui avait tirés des remparts, et d'accuser le commandant (voir le bulletin) d'avoir violé l'armistice, comme si l'approche d'un général ennemi d'une place cernée, dans l'intention de la reconnaître, n'était pas une opération militaire, et même une des plus importantes de la guerre, dès-lors l'infraction manifeste d'un armistice. Si le commandant de Stettin avait pu enlever le prince de Suède, il était en droit et dans l'obligation de le faire.

La réunion en Bohême de si grandes armées annonçait, de la part de l'ennemi, des projets bien plus vastes et bien autrement décisifs que ceux que le maréchal avait supposés dans sa conversation avec l'empereur. Il se hâta de lui faire part de ce qu'il venait d'apprendre. Ces renseignements concordèrent parfaitement avec ceux qu'il reçut en arrivant à Bautzen par ses espions; et, bien qu'ils fussent également contraires à ses idées, il écrivit à Saint-Cyr pour lui communiquer un plan de manœuvres dont il adopterait telle ou telle disposition, aussitôt qu'il serait bien convaincu de l'évidence du plan d'attaque des ennemis [15]. Le maréchal, persuadé qu'il ne tarderait pas à obtenir cette conviction, fut séduit par plusieurs idées de l'empereur, entre autres par le projet qu'il annonçait d'entrer en Bohême par Gabel, derrière les armées qui en sortiraient pour envahir la Saxe ou les provinces allemandes sur la rive gauche de l'Elbe; il s'empressa de lui témoigner combien il trouvait ce dessein lumineux, et qu'il se félicitait de coopérer à son exécution.

Pour éclaircir les doutes qui lui restaient encore, et s'assurer par lui-même si les avis qu'il recevait de tous côtés, et que confirmaient les rapports du maréchal Ney [16], étaient exacts, Napoléon se rendit à Zittau, passa le 19 la chaîne

de montagnes, et entra en Bohême. Après avoir tiraillé quelque temps avec les troupes de la 2ᵉ division légère autrichienne, aux environs de Gabel, il vit clairement tout ce qu'il pouvait désirer savoir de positif sur l'entrée des Russes et des Prussiens en Bohême. Le major général m'écrivit aussitôt qu'il ne restait plus aucun doute à l'empereur; qu'il venait de trouver l'ennemi *en flagrant délit*, et qu'il allait arriver sur ses derrières et avec lui dans les environs de Prague. Ma joie fut vive à la réception de cette nouvelle, mais elle ne tarda pas à s'évanouir. Une lettre de Napoléon, du 20, ne me permit pas de douter que le résultat de la conviction qu'il venait d'acquérir des mouvements de l'ennemi allait se borner à la construction de quelques redoutes pour défendre ce débouché, au lieu de s'en servir, sans perdre de temps, pour s'emparer lui-même des avantages de l'offensive, qui, sans cela, allaient passer en entier du côté de l'ennemi [17 et 18].

J'ai déjà eu plusieurs fois occasion de faire observer que l'offensive procurait à Napoléon, en raison de la nature particulière de son génie, un avantage immense, qu'il devait perdre aussitôt qu'il serait forcé de se défendre. Je témoignai tous les regrets que m'inspirait l'abandon du parti qu'avec tant de raison on avait voulu pren-

dre; on me fit répondre qu'il n'était pas abandonné pour cela, et que l'on y reviendrait après le succès de l'offensive qu'on allait prendre en Silésie. On ne voulut pas sentir qu'il était évident que l'ennemi ne tiendrait pas dans ses positions, qu'il cèderait tout le terrain qu'on voudrait (car le général Blücher ne pouvait manquer d'être persuadé que les mouvements de la grande armée alliée sur la rive gauche de l'Elbe y rappelleraient bientôt Napoléon avec la majeure partie de ses forces); qu'ainsi l'on perdrait un temps précieux, outre l'avantage de l'offensive; et que, pour se soustraire à de plus grands désastres, il faudrait faire exécuter à de jeunes troupes des marches forcées, auxquelles elles étaient peu propres. Tous ces inconvénients étaient faciles à éviter, si, pour la dixième fois, on n'eût pas voulu mépriser les généraux ennemis. Cette habitude, que l'on avait malheureusement contractée, a été plus d'une fois la cause la plus directe et la plus puissante de la non-réussite des projets de Napoléon (1).

---

(1) Tant qu'il n'avait pas connu positivement la direction des armées alliées, il avait pu mettre de l'hésitation dans ses projets, et ses dispositions pouvaient être plus ou moins fautives; mais connaissant une fois la réunion des trois souverains en Bohême, à la tête de 200,000 hom-

Dès le début de cette campagne, chacun vit s'évanouir le peu d'espoir qu'il avait conçu; le découragement s'empara des officiers et des généraux les plus intrépides; personne ne pouvait éloigner de son esprit les noirs pressentiments de nos prochains désastres.

Après avoir réitéré mes observations avec tous les ménagements possibles et de rigueur vis-à-vis d'un personnage aussi susceptible, surtout hors de la conversation, dans laquelle il permettait quelquefois de n'être pas de son avis, je dus lui écrire que je persistais dans ma première opinion, que l'ennemi ne déboucherait point par Gabel sur Zittau, mais qu'il manœuvrait pour venir opérer par la rive gauche de l'Elbe sur

---

mes (parmi lesquels se trouvaient toutes les troupes d'élite de ces puissances, la nombreuse garde russe), il était évident que les grands coups des alliés seraient portés de ce côté. Il y avait dès-lors de la déraison à laisser continuer l'attaque sur Berlin et à marcher en Silésie pour l'appuyer, dans l'espoir de battre Blücher; la prudence commandait de réunir aussitôt contre la grande armée ennemie, en face d'elle ou sur ses derrières, toutes les forces dont il pouvait disposer, soit pour l'attaquer, soit pour s'opposer à ses entreprises. Il était hors de doute que les armées de Silésie et du nord ne devaient être considérées que comme de grands détachements, qui ne s'engageraient pas avec les troupes qu'il menait contre elles.

[redacted]

ses derrières, comme cela avait toujours été dans ses intentions. Je fis ces observations avec d'autant plus de réserve, qu'ici elles portaient sur des opérations commencées, qu'il avait ordonnées, et que j'étais prévenu que, dans ce cas, il n'en souffrait jamais [19]. Après cela, je ne m'occupai plus que de me conformer de mon mieux à mes instructions, en évitant, autant qu'il dépendrait de moi, les catastrophes dont le 14ᵉ corps était si évidemment menacé par les grandes forces qui allaient déboucher de la Bohême, par l'extrême dissémination dans laquelle il était placé, la faiblesse et l'inexpérience des hommes qui le composaient.

Le simple bon sens pouvait faire prévoir les points que les ennemis menaceraient, et le but de leurs attaques; une fois les points sur lesquels ils prendraient l'offensive bien déterminés, il était facile de présumer quel rôle ils feraient jouer à leur armée de Silésie, et de soupçonner les instructions qu'elle devait avoir reçues [9]. A défaut même de raisonnements, il était aisé à quiconque connaissait par expérience le génie des Allemands, leur méthode, leurs ruses habituelles, de juger leur plan d'opérations, ou du moins leurs dispositions prochaines. Ainsi l'armée de Blücher montrait de l'impatience d'attaquer, attaquait même sur plusieurs points avant

l'expiration des délais de l'armistice : par ce seul fait, il était évident pour moi qu'elle était destinée à rester tranquille et à céder tout le terrain qu'on voudrait, si elle était attaquée par des forces supérieures ou seulement égales aux siennes. La grande armée de Bohême était dans une inaction complète; pas la plus petite agression, pas la plus faible reconnaissance, même celle d'une patrouille : à défaut d'autre indice, cette ruse, trop souvent employée par les Autrichiens, m'eût fait pressentir une attaque imminente de sa part. Si l'on avait eu des soldats un peu aguerris dans le 14e corps, on aurait pu bientôt faire tomber le masque dont ils se couvraient; mais n'ayant que des enfants sans forces, sans expérience, je ne pus rien faire, et dus me borner à attendre la fin de leur hésitation, profitant du temps qu'elle me laissait pour faire tirer nos conscrits à la cible, afin qu'on ne pût pas nous accuser d'avoir mené à l'ennemi, et exposé à une défaite trop certaine, de jeunes recrues si peu expérimentées, des hommes, enfin, dont pas un peut-être de sa vie n'avait manié une arme.

Le 18, le général Barclay de Tolly, qui avait succédé à Wittgenstein dans le commandement en chef de l'armée russo-prussienne, eut à Melnik, avec le prince de Schwartzenberg, général en chef de l'armée autrichienne, une en-

trevue dans laquelle ils arrêtèrent, de concert, les dispositions préliminaires du plan d'opérations des deux armées, le même probablement qui avait été convenu à Trachenberg, au nom de l'empereur de Russie, du roi de Prusse et du prince de Suède [8]. Ce plan, soumis de nouveau aux trois souverains, le 19, jour où ils passèrent, sur la rive droite de l'Eger, près Wrannay, une grande revue de l'armée autrichienne, fut définitivement arrêté par eux, après avoir été communiqué à Moreau.

Ce général, ancien rival de gloire de Napoléon, venait de céder aux instances de Bernadotte, et arrivait d'Amérique pour remplir les fonctions d'aide de camp de l'empereur Alexandre, et l'aider des conseils de son expérience dans la lutte où il s'était engagé contre la France. Le cœur de Moreau était ulcéré des rigueurs de Napoléon à son égard; et, quoiqu'au moment de jouir de son triomphe, puisque son rival ne pouvait plus se débattre que quelques instants sous la fatalité qui le poursuivait, il ne sut pas résister à son impatience. Il vint flétrir les lauriers qu'il avait moissonnés au milieu des armées françaises, lorsqu'il combattait pour sa patrie, en portant les armes contre elle, quoiqu'elle fût bien innocente des injustices qu'il avait éprouvées, et quoiqu'elle n'eût cessé de montrer, par l'intérêt constant

[redacted]

l'expiration des délais de l'armistice : par ce seul fait, il était évident pour moi qu'elle était destinée à rester tranquille et à céder tout le terrain qu'on voudrait, si elle était attaquée par des forces supérieures ou seulement égales aux siennes. La grande armée de Bohême était dans une inaction complète ; pas la plus petite agression, pas la plus faible reconnaissance, même celle d'une patrouille : à défaut d'autre indice, cette ruse, trop souvent employée par les Autrichiens, m'eût fait pressentir une attaque imminente de sa part. Si l'on avait eu des soldats un peu aguerris dans le 14ᵉ corps, on aurait pu bientôt faire tomber le masque dont ils se couvraient ; mais n'ayant que des enfants sans forces, sans expérience, je ne pus rien faire, et dus me borner à attendre la fin de leur hésitation, profitant du temps qu'elle me laissait pour faire tirer nos conscrits à la cible, afin qu'on ne pût pas nous accuser d'avoir mené à l'ennemi, et exposé à une défaite trop certaine, de jeunes recrues si peu expérimentées, des hommes, enfin, dont pas un peut-être de sa vie n'avait manié une arme.

Le 18, le général Barclay de Tolly, qui avait succédé à Wittgenstein dans le commandement en chef de l'armée russo-prussienne, eut à Melnik, avec le prince de Schwartzenberg, général en chef de l'armée autrichienne, une en-

trevue dans laquelle ils arrêtèrent, de concert, les dispositions préliminaires du plan d'opérations des deux armées, le même probablement qui avait été convenu à Trachenberg, au nom de l'empereur de Russie, du roi de Prusse et du prince de Suède [8]. Ce plan, soumis de nouveau aux trois souverains, le 19, jour où ils passèrent, sur la rive droite de l'Eger, près Wrannay, une grande revue de l'armée autrichienne, fut définitivement arrêté par eux, après avoir été communiqué à Moreau.

Ce général, ancien rival de gloire de Napoléon, venait de céder aux instances de Bernadotte, et arrivait d'Amérique pour remplir les fonctions d'aide de camp de l'empereur Alexandre, et l'aider des conseils de son expérience dans la lutte où il s'était engagé contre la France. Le cœur de Moreau était ulcéré des rigueurs de Napoléon à son égard; et, quoiqu'au moment de jouir de son triomphe, puisque son rival ne pouvait plus se débattre que quelques instants sous la fatalité qui le poursuivait, il ne sut pas résister à son impatience. Il vint flétrir les lauriers qu'il avait moissonnés au milieu des armées françaises, lorsqu'il combattait pour sa patrie, en portant les armes contre elle, quoiqu'elle fût bien innocente des injustices qu'il avait éprouvées, et quoiqu'elle n'eût cessé de montrer, par l'intérêt constant

elle lui avait porté jusqu'au jour de son al-
ıce avec ses ennemis, qu'elle en était doulou-
sement affectée : récompense la plus flatteuse
un grand citoyen, comme il l'avait été jus-
alors, puisse ambitionner!

Napoléon, quand il apprit cette nouvelle, en
ısaillit de joie, et la répandit aussitôt; elle le
tifiait dans l'esprit de l'armée et de la nation.
vait pu redouter ses talents, qui avaient été en
port avec le caractère et le génie des Fran-
s, mais qui devaient avoir une faible influence
ceux auxquels il venait de s'associer (1).

On a cherché à justifier sa conduite, car au-
ırd'hui on prétend que ce n'est point un crime
s'allier aux étrangers, et de porter les armes

---

(1) Moreau ne tarda pas à se repentir de la faute qu'il
it commise. Le 20, étant au quartier général, il dit
s un moment d'abandon au général J*** : « Nous
vons fait tous les deux une sottise, mon cher J***;
ıais quand je suis parti d'Amérique, je croyais le petit
omme gelé ou prisonnier en Russie, et la France sans
rmée, à la merci de l'ennemi. J'ai su à Gothenburg
a résurrection miraculeuse, et j'avoue que j'en ai été
urpris; il a plus de talents que je ne lui en supposais,
ıais c'est un grand fou d'en faire un aussi mauvais
sage. » Le général J***, qui partageait ses sentiments,
ontenta de lui répondre que, quant à lui, il n'était
Français.

contre sa patrie ; on ne rougit plus de s'en
ter (1); il n'est donc pas étonnant qu'à l'ép
où nous sommes, et pour une telle action, c
voulu décerner à Moreau les récompenses d
l'héroïsme et à la vertu : car en élevant si
ce dernier trait de sa carrière militaire, on
trit les plus belles années de sa vie, et du n
coup la plus belle époque de gloire des arı
françaises. Il semble qu'on veuille faire de
reau un homme de parti, un royaliste con
on en voit beaucoup, une espèce de conv
comme il est aujourd'hui profitable de l'être
citerai à ce sujet la réponse énergique et
promptue qu'il fit le 19 brumaire, au Lux
bourg, à Bonaparte devenu premier con
Bonaparte, près de la cheminée de son salon,
lait à des membres du Conseil des Anciens
prêtait l'oreille à la conversation de Moreau
entendit que celui-ci disait assez haut : « I
« moi, le jour où il y aura un roi en France,
« migrerai. — Et pourquoi pas la veille, dit
« poléon. — C'est, répondit Moreau, parce
« la veille on se battra, et j'y serai. » Le co
dit alors aux auditeurs : « Vous l'entendez, ı
« sieurs ; cependant on assurait que le gén
« Moreau n'était pas républicain. » Lucien

(1) Ce mémoire a été écrit en 1822. (*Note de l'édit*

naparte m'a raconté cette anecdote, et Moreau me l'a confirmée (1).

Quoi qu'il en soit, n'éveillons, s'il se peut, aucune haine; le salut public le commande. Laissons à la postérité, seule compétente dans ces sortes de causes, le soin de le juger; oublions qu'il fut Français, ne le voyons aujourd'hui que comme le conseil des alliés et dirigeant leurs coups. Ils se préparaient à passer l'Erz-Gebirge

(1) Je sais d'ailleurs, d'une manière positive, que l'amour de la royauté ni d'aucune dynastie ne l'a porté à venir combattre sa patrie; je suis certain, au contraire, qu'il ne s'est déterminé à quitter l'Amérique que parce qu'il l'a crue à la merci de l'étranger, et qu'il était bien décidé à la servir encore, lorsque, comme il le dit lui-même, il apprit, en débarquant en Europe, la résurrection presque miraculeuse de Napoléon, qui venait de reformer une armée suffisante pour faire tête à ses ennemis, s'il avait voulu ou pu la bien conduire.

Bernadotte, son ami, dont les instances avaient échoué l'année précédente, contribua aussi à le séduire; la faiblesse bien connue de son caractère, les sollicitations pressantes et les avances d'un grand souverain ont fait le reste; elles parvinrent à vaincre les résolutions prises à son départ d'Amérique. Plus tard les esprits moins prévenus, se rappelant les services rendus par lui à la patrie, et faisant la part des circonstances, souvent plus fortes que les hommes, seront plus disposés à excuser une faute, bien grave il est vrai, mais non préméditée, et cruellement expiée.

pour pénétrer en Saxe, prendre d'abord position à Freyberg, s'établir ensuite entre Dresde et Leipzig, et se lier aux opérations de l'armée suédoise, qui se disposait à passer l'Elbe pour s'unir à eux.

L'apparition de Napoléon à Gabel ayant dû donner de l'inquiétude aux Autrichiens et leur faire craindre une invasion sur leurs derrières en Bohême, ils laissèrent sur ce point la 2e division légère de Bubna, renforcée d'une division de grenadiers russes. L'armée de Wittgenstein déboucha de Töplitz, suivie de la plus grande partie du corps de réserve du prince Constantin, qui était composé des gardes russe et prussienne, des divisions de grenadiers russes et de celle des cuirassiers. Le corps prussien de Kleist se porta par Iungsdorf sur Sayda, et la grande armée autrichienne, par Kommotau et Marienberg sur Mittel-Sayda et Freyberg. Chacun de ces corps d'armée fut muni d'instructions suffisantes pour le cas où il rencontrerait des forces considérables; elles indiquaient les lieux de retraite, recommandaient de ne pas trop s'engager contre des forces supérieures, et, en général, d'agir avec la plus grande circonspection. Ces instructions montrent pour une si grande armée bien de la timidité, une ignorance complète des forces qui lui étaient opposées, et peuvent faire pressentir ce

qui serait arrivé s'il y avait eu, à portée de la chaîne de montagnes qu'ils allaient traverser, un nombre convenable de troupes, ou si Napoléon avait donné quelque suite au projet qu'il avait formé un moment de pénétrer en Bohême par Gabel.

Le 22, dans la matinée, l'armée de Wittgenstein se présenta devant Höllendorf, où elle attaqua l'avant-garde, c'est-à-dire les avant-postes de la 43ᵉ division, qui était en position à Giesshübel, et ne tarda pas à les rejeter sur ce point. L'armée russe déploya, sur le plateau opposé, beaucoup de forces de toutes armes, et une nombreuse artillerie. On pouvait croire que la prudence conseillait de commencer la retraite à cet instant, vu que les projets de l'ennemi n'étaient plus douteux pour personne : les forces qu'il avait réunies étaient connues, et il était vraisemblable, d'après les mouvements qu'il avait opérés sur sa gauche les jours précédents, qu'il déboucherait en même temps sur toutes les communications qui traversent l'Erz-Gebirge. Or, le 14ᵉ corps seul était en observation, disséminé sur une ligne de plus de trente lieues, ayant sa droite à Hof en Franconie, et sa gauche sur la rive droite de l'Elbe à Stolpen, Neustadt et Rumburg, afin de flanquer la droite des corps que Napoléon avait d'abord voulu emmener en Silé-

sie, et que pour le moment il laissait près de Zittau.

Dans ce corps d'armée, qui ne s'élevait pas à 20,000 conscrits, parce qu'il lui manquait encore plusieurs bataillons et la plus grande partie de son artillerie, tant il avait été formé à la hâte, on n'aurait pu ce jour-là réunir 10,000 hommes. Pour le rassembler en entier, il aurait fallu choisir un point plus en arrière, Dresde, par exemple; et dans tous les cas on n'aurait toujours pas pu disposer de la 42ᵉ division, que des ordres supérieurs avaient désignée pour garder les ouvrages de Lilienstein, et flanquer la droite des troupes que Napoléon avait eu dessein de mener en Silésie.

Pendant toute la matinée du 22, nous ne pouvions disposer, pour défendre le débouché si important de la grande route de Töplitz qui passe à Giesshübel, que de la 43ᵉ division et de la plus grande partie de celle de cavalerie du général Lhéritier, laquelle, à l'exception de cinq cents chevaux qu'elle avait sur la rive droite de l'Elbe, pour éclairer la 42ᵉ division, venait d'être momentanément détachée auprès du 14ᵉ corps, afin de remplacer toute sa cavalerie, qu'il avait dû jeter sous les ordres du général Pajol à son extrême droite.

Le secours momentané de la division Lhéritier,

le besoin d'essayer nos jeunes conscrits, la nécessité de donner aux divisions placées sur la droite le temps de se reployer vers Dresde, nous décidèrent à tenir la position de Giesshübel tant que l'ennemi ne l'attaquerait que de front, dans un ordre parallèle, tant enfin qu'il ne parviendrait pas à la tourner. Nous la conservâmes en effet, et la 43ᵉ division, forte d'environ 5,000 hommes, la défendit contre l'armée russe pendant plusieurs heures; mais dans l'après-midi, Wittgenstein ayant fait exécuter les dispositions nécessaires pour la tourner, ayant nous-mêmes gagné le temps que nous désirions, et ne pouvant d'ailleurs rien opposer à ces nouvelles attaques, nous abandonnâmes cette position, après avoir repoussé les premières tentatives de la colonne qui l'escaladait sur la droite, laquelle appartenait, je crois, au 2ᵉ corps russe, commandé par le prince de Würtemberg. La 43ᵉ division, à l'aide de la petite réserve qu'elle s'était conservée jusqu'alors, se retira, avec un ordre que l'on ne devait pas espérer de troupes aussi jeunes, environ une lieue en arrière sur les hauteurs de Zehist, où elle prit une nouvelle position qu'elle défendit jusqu'à la nuit. Elle effectua cette retraite au travers de la plaine qui se trouve entre Giesshübel et Zehist, sous la protection de la cavalerie du général Lhéritier, qui fit exécuter

[redacted]

plusieurs charges sur les Russes, que leur supériorité et surtout notre mouvement rétrograde commençaient à rendre entreprenants.

Vers les quatre heures de l'après-midi, Saint-Cyr avait fait rapprocher la 44ᵉ division, qui était en position entre Liebstadt et Borna, pour observer ce qui pouvait déboucher par l'ancienne route de Töplitz et la montagne du Geyersberg; il en fit placer la majeure partie sur les hauteurs de Zuschendorf, afin d'appuyer la 43ᵉ, et de soutenir les troupes postées à la tête du village de Zehist pour défendre la grande route de Giesshübel et Peterswald. La cavalerie du général Lhéritier fut placée à la gauche de cette nouvelle position, dans la petite plaine en arrière de Pirna, appuyée à l'Elbe. C'est dans cet ordre, et prêts à soutenir une nouvelle attaque, que nous attendîmes l'armée russe; mais elle resta en face de nous sans rien entreprendre de sérieux, et se borna à entretenir un tiraillement de troupes légères et une canonnade insignifiante le reste de la journée. Vers le soir, le général Duvernet fit, avec quelques bataillons, un mouvement derrière la droite de l'ennemi; mais la faiblesse de ses moyens et la nuit qui survint rendirent cette légère diversion sans effet.

Dès que la nuit fut close, on fit filer les parcs sur Dresde, et l'on donna les ordres nécessaires

afin que, dans la matinée du lendemain, le 14^e corps occupât une position assez rapprochée de cette capitale, pour qu'aucun événement militaire ne pût l'empêcher d'y rentrer dès qu'on le jugerait convenable.

La 45^e division, qui occupait une position près de Dippoldiswald, le quartier général à Reichstädt, après avoir fourni au général Pajol deux bataillons d'infanterie légère, et soutenu contre les Prussiens, dans la journée du 22, sur la route d'Altenberg, un combat fort honorable, prit position le 23 sur les hauteurs de Räcknitz, à la droite de la 44^e division. La 45^e rentra au faubourg de Pirna. Dès ce moment, la 42^e resta séparée du corps d'armée sur la rive droite de l'Elbe, gardant les ouvrages de Lilienstein, et flanquant le corps de Vandamme, dont elle suivit les mouvements les jours suivants.

Le général Pajol avait aussi été attaqué le 22 par les Autrichiens et les Prussiens du corps de Kleist sur tous les points qu'il s'était chargé d'observer. Le 2^e de chasseurs italiens, qui se trouvait sur sa gauche, avait été assez mal mené par les Prussiens, qui avaient débouché sur lui par Olbernhau, Zöblitz et Sayda, et l'avaient poursuivi jusqu'aux environs de Brand près Freyberg, où il avait trouvé la protection des deux bataillons d'infanterie légère fournis par la 45^e

division pour appuyer et protéger la retraite de notre cavalerie. Le général Pajol se retira aussi avec ses deux escadrons du 7ᵉ de lanciers, après avoir soutenu quelque temps près de Marienberg les attaques de l'ennemi, et avoir fait essuyer des pertes au régiment de chevau-légers de Rosenberg. Il avait expédié l'ordre au général Stelmann, qui était sur sa droite à Chemnitz, avec le fond du 14ᵉ de hussards, de le rejoindre à Freyberg, où il espérait qu'il arriverait entre minuit et une heure.

Le 23, le général Pajol eut ordre de prendre position, la droite à la Mulda, et la gauche vers Rabenau, pour éclairer les mouvements que l'ennemi pourrait faire dans cette partie ou dans la direction de Leipzig. La cavalerie du général Lhéritier était à la gauche du corps d'armée, dans les villages à portée des routes de Dippoldiswald et de Pirna, qu'elle était chargée d'éclairer.

Ainsi, la journée du 22 fut loin d'être aussi fâcheuse qu'on pouvait le craindre; le 14ᵉ corps échappa aux périls auxquels devait l'exposer l'arrivée d'une grande armée, et aux surprises qu'elle aurait pu exécuter avec tant de facilité sur lui, s'il avait été moins sur ses gardes sur tous les points confiés à sa surveillance. Si je n'en avais pas dirigé les mouvements, je n'hésiterais même

pas à dire qu'il a remporté la gloire de la journée; car il a combattu partout contre des forces disproportionnées, notamment à Giesshübel, où une poignée de conscrits fit éprouver à l'armée russe une perte notable, la força à déployer la majeure partie de ses forces, et ne laissa néanmoins entre ses mains, pour tout trophée, que les cibles désormais inutiles, contre lesquelles nos jeunes soldats avaient essayé leurs premiers coups. Nous eûmes à regretter dans cette affaire la perte de quelques bons officiers, entre autres celle du jeune et brave colonel Manginot. Toutefois, notre intention n'est pas d'attribuer ce que nous pouvons appeler les succès de cette journée à la conduite et à la bravoure seules du 14ᵉ corps; les fautes et l'excessive circonspection de l'ennemi y ont eu la plus grande part.

Moreau voyait avec peine la direction principale de la guerre entre les mains de l'Autriche : cette puissance se l'était réservée, et l'empereur Alexandre avait été obligé d'y souscrire après la perte de la bataille de Bautzen. Il voyait avec plus de peine encore les hésitations du prince de Schwartzenberg, qui entraînaient la perte d'un temps considérable et précieux; il faisait tous ses efforts, par l'entremise de l'archiduchesse Catherine, sœur de l'empereur de Russie, pour faire donner le commandement de l'armée autrichienne

à l'archiduc Charles, doué en effet d'une autre capacité, et qui ne se fût pas laissé influencer par les conseils d'hommes faibles, tels que ceux qui entouraient l'autre général; mais, malgré la confiance dont l'honorait l'empereur de Russie, il ne put réussir dans ce projet; la direction supérieure des armées alliées resta tout entière à Schwartzenberg.

Ce prince fit marcher presque toute son armée par sa gauche pendant plusieurs jours; la plus grande partie devait, dit-on, se concentrer à Freyberg, et son extrême gauche marcher par Chemnitz sur Leipzig : mais à peine arrivé à Marienberg, au débouché des montagnes de l'Erz-Gebirge, Schwartzenberg abandonna ce projet. Il détacha seulement le corps de Klenau à Freyberg, marcha alors pendant quelques jours par sa droite, et se dirigea sur Dresde par Dippoldiswald, perdant ainsi plusieurs jours en marches et contre-marches. Aussi le prince de Schwartzenberg reçut, à ce qu'on assure, de vives réclamations de Barclay de Tolly, au sujet des changements si brusquement apportés aux dispositions arrêtées entre eux. Il paraît que les motifs qu'on lui donna furent tirés de la crainte de compromettre l'armée de Wittgenstein; mais Barclay ne les attribua qu'à la crainte pusillanime d'une invasion en Bohême, produite par l'apparition de

Napoléon à Gabel : dans l'armée française, on crut que ce changement était dû à l'influence de Moreau. Quoi qu'il en soit, je pense que la marche sur Dresde était bien plus dans les intérêts des alliés que leur premier plan ; elle était bien plus offensive, et sa réussite mettait Napoléon, dès le début de la campagne, dans le plus grand embarras ; mais aussi il fallait pour cela que ce plan réussît complétement ; il ne pouvait avoir de véritable résultat que par la prise de Dresde, qui était loin d'être au-dessus des forces d'une armée aussi considérable, si elle avait mis le temps à profit, au lieu de le perdre en tâtonnements et en hésitations, comme la suite de ce mémoire le démontrera.

Avant son départ de Dresde pour Bautzen, dans les premiers jours de mai, Napoléon avait ordonné de grands travaux autour de la partie de Dresde appelée la Neustadt (1), qui devaient faire de ce point important une bonne tête de pont, capable d'assurer une grande protection à son armée en cas de revers qui l'obligeassent à se retirer sur l'Elbe. Il fit également construire en avant un vaste camp retranché, propre à recevoir une grande armée, et à favoriser ses retours of-

---

(1) *Voyez* dans l'atlas le plan de la ville et des environs de Dresde, Pl. XVII.

fensifs en Lusace. Ces travaux furent aussi bien exécutés que bien entendus, et la ville de Dresde resta parfaitement protégée contre les attaques qui pouvaient avoir lieu par la rive droite; mais il n'en était pas ainsi de la partie qui se trouve sur la rive gauche : Napoléon n'avait voulu que la mettre à l'abri des partisans qui pourraient l'assaillir pendant qu'il en serait éloigné. Il avait ordonné qu'on mît à profit les murs des jardins existant à l'extrémité des faubourgs, et qu'on les liât avec les haies, les clôtures en bois et autres de toute espèce, en fermant les intervalles sans clôture par des palissades ou des palanques; puis il avait fait construire en avant de cette ligne cinq redoutes de moyenne grandeur, qui étaient censées couvrir le front immense des faubourgs de Pirna, Dohna, etc., depuis l'Elbe au-dessus de Dresde, jusqu'au-delà de la grande route de Freyberg. Ces redoutes, se trouvant par conséquent à une très-grande distance l'une de l'autre, ne pouvaient, en raison de cet éloignement et de leur petite capacité, se flanquer ni s'appuyer mutuellement; quelques-unes même ne se voyaient pas; et tout le front de la Friedrichs-Stadt en était totalement dépourvu, et n'offrait à l'ennemi d'autres obstacles que quelques clôtures de haies, non continues, ou quelques mauvaises planches pourries.

Dans les cinq redoutes dont on vient de parler, et derrière les palanques, murs de clôture, haies, devaient être réparties les trois divisions du 14[e] corps, formant environ 15,000 hommes, et à peu près 4,500 hommes de troupes de la confédération, pour la plus grande partie Westphaliens, qui formaient là garnison de Dresde. Voilà exactement toute la série d'obstacles que la grande armée des alliés pouvait avoir, pendant trois jours, à surmonter pour s'emparer de Dresde. A la vérité, ces trois jours écoulés, on devait s'attendre à ce que Napoléon accourrait à la défense d'un point aussi important, le pivot de tous les mouvements que ses armées auraient à exécuter dans le courant de la campagne, et où il avait placé, en qualité de gouverneur, le général Durosnel, homme d'une grande capacité, qui y rendit les services les plus importants.

Le 23, la division légère du prince Koudachof se présenta seule à la vue de Dresde par Zehist, et fit replier nos avant-postes, ce qui put faire croire un moment à une attaque prochaine; mais le but de Koudachof n'était que de couvrir les mouvements de la grande armée, qui s'avançait sur Dresde. Le 24, on tirailla un peu avec cette division pour s'assurer de ses desseins. Le 25, après midi, on la débusqua des hauteurs de Strehlen, et on la poussa assez loin pour aper-

cevoir le plus distinctement possible les colo
de la grande armée ennemie, dont quelques-
précipitaient leur marche pour venir la sout
Le roi de Naples venait d'entrer à Dresd
nous annonçait l'arrivée très-prochaine de
poléon. Il voulut faire partie de cette recon
sance, et doutait encore de l'approche sur Dr
d'une grande armée ennemie, ayant partagé
qu'alors les idées et l'erreur de l'empereur
l'avait envoyé pour en juger par ses propres y
et lui faire un rapport d'après lequel il pût p
dre un parti décisif. Murat dirigea lui-m
tout ce que nous avions de disponible en c
lerie; il la mena comme à son ordinaire, et
essuyâmes des pertes trop considérables pour
reconnaissance. La division Lhéritier fut pou
sur la route de Pirna, et engagée contre
forces trop supérieures du corps de Wittgens
qui s'avançait de ce côté; elle fut assez l
quement ramenée jusqu'à la hauteur de notr
fanterie, placée en avant du Grossen-Garten
perdit dans sa retraite trois bouches à feu. l
regardâmes néanmoins cet événement com
heureux, car le roi de Naples avait bien vu
de son rapport à Napoléon devait dépendre
sort des journées suivantes.

Murat s'était enfin si bien convaincu des fo
colossales qui marchaient sur Dresde, qu'il

lut m'entraîner à y faire rentrer sur-le-champ toutes mes troupes; mais cette manière de voir et d'agir n'était pas la mienne : je ne considérai le petit événement de la division Lhéritier que pour ce qu'il valait; ce n'était en effet qu'une échauffourée, à laquelle j'aurais donné trop d'importance aux yeux de nos soldats et de l'ennemi en cédant à ses instances. Je mis autant de persistance à ne point suivre alors ses avis que j'en avais mis, une heure auparavant, à ne pas imiter la pointe qu'il voulait faire avec sa cavalerie, et qui eût été bien plus dangereuse avec ma jeune infanterie : car si la première de ces armes, surtout quand elle est bien montée et bien instruite, peut se tirer lestement d'un embarras où l'imprudence l'a placée, il n'en est pas de même de la seconde, dont les mouvements rétrogrades ont d'ailleurs plus d'importance. Je fis donc porter l'infanterie qui avait chassé la division du prince Koudachof de Strehlen sur la hauteur en avant de ce village, et j'ordonnai que cette position fût gardée toute la nuit. De son côté, l'ennemi avait beaucoup de troupes en mouvement, trop pour une simple reconnaissance; et quelques colonnes de différentes armes des corps de Wittgenstein et de Kleist parurent un instant vouloir nous attaquer sérieusement. J'ai appris depuis que Schwartzenberg avait été vivement

sollicité de le faire dans ce moment, mais qu'il s'y était toujours refusé, parce que les Autrichiens, se trouvant encore trop en arrière, n'auraient pu former que les réserves, et auraient vu diminuer la part de gloire à laquelle ils pouvaient prétendre dans cette journée; l'attaque fut ainsi différée jusqu'au lendemain.

CHAPITRE V.

Attaque de Dresde par l'armée alliée. — Napoléon revient dans cette ville. — L'ennemi échoue dans son attaque, et l'armée française reprend l'offensive.

Napoléon, instruit par moi aussi bien qu'il pouvait le désirer [22-27], s'était rapproché de l'Elbe dès le 18 août. Les troupes qu'il avait réunies à son armée de Silésie dans l'espoir d'attirer Blücher à une bataille s'étaient remises en marche sur Dresde; il les suivit lui-même, après avoir laissé le commandement de son armée du Bober au duc de Tarente et lui avoir prescrit des dispositions. Son quartier général fut établi le 25 au soir à Stolpen; le roi de Naples lui avait aussi envoyé un courrier aussitôt après sa rentrée à Dresde. Le duc de Bassano me fit part de ses projets pour la journée du lendemain et les suivantes : l'empereur se décidait enfin à déboucher avec de grandes forces sur les derrières de l'armée ennemie par Königstein pour se porter ensuite en Bohême [21]. Ce projet, quoiqu'un peu tardif, pouvait encore promettre les plus grands succès, et me paraissait une de ces grandes inspirations autrefois si familières à son génie, mais

qui de jour en jour devenaient plus rares; au moment de l'exécution il changea malheureusement encore d'avis. Je ne sais si ce fut d'après le rapport expédié par Murat, ou seulement d'après l'idée qu'il se serait formée des dangers que pouvait courir Dresde dans la journée du 26, connaissant mieux que personne le peu de temps qu'il fallait à une armée de 200,000 hommes, soutenue d'une artillerie de position immense, pour enlever ou détruire quelques redoutes et renverser quelques mauvaises clôtures défendues par 20,000 conscrits.

Cependant, comme dans l'un ou l'autre cas, soit qu'il passât l'Elbe à Königstein avec son armée, ou qu'il l'amenât sur Dresde, les premières de ses troupes ne pouvaient arriver dans cette ville avant le 26 à midi, cette résolution ne l'eût pas plus sauvée; car il ne fallait pas ce temps à la grande armée des alliés pour s'en emparer. Il n'y avait, de la part de celle-ci, qu'un sacrifice d'hommes à faire, qui n'eût peut-être même pas excédé la perte qu'elle a faite dans la journée; mais il fallait consentir à essuyer cette perte dans les premières heures de l'attaque : de cette manière l'ennemi évitait celle qu'il éprouva dans la journée du 27, et qui fut immense, ainsi que le désagrément d'une retraite en Bohême, que sa supériorité rendait honteuse. En même temps,

par ce coup hardi, il déconcertait tous les projets de Napoléon, et obtenait, dès le début de la campagne, le résultat auquel il ne parvint qu'à la fin après des pertes très-considérables, et qu'il n'atteignit encore qu'à l'aide des fautes nouvelles et nombreuses de Napoléon, par un bonheur auquel il devait peu s'attendre.

On fit à Dresde les dispositions nécessaires pour recevoir les attaques de l'armée ennemie dans la journée du lendemain; on s'attendait à être attaqué de grand matin, dans la persuasion où l'on était que l'ennemi avait connaissance, d'une manière ou d'autre, de l'approche des troupes ramenées de Silésie par Napoléon, dont, à défaut d'autre indice, il pouvait se convaincre par les feux des bivouacs que nous apercevions nous-mêmes, et qu'il devait encore mieux voir des hauteurs de Räcknitz où il campait.

On sentait toute l'importance de défendre pendant quelques heures le Grossen-Garten; mais en même temps on craignait une attaque sur les derrières de ce jardin par des troupes que l'on supposait devoir descendre des hauteurs de Zschernitz avant le jour, et qui auraient coupé la retraite de la 44ᵉ division, destinée à le défendre. On la plaça donc pour la nuit en arrière du Grossen-Garten, et on lui prescrivit d'avoir, avant le jour, sa ligne d'avant-postes vers le mi-

lieu de ce jardin, afin que si dans la matinée l'ennemi, en ayant jugé l'importance, faisait ses dispositions pour l'attaquer en tête et en queue, on pût la retirer sans la compromettre; ou, dans le cas contraire, la reporter plus en avant et lui faire défendre tout ce qu'elle pourrait de ce jardin, tant que l'ennemi ne profiterait pas de son immense supériorité pour l'envelopper. Dans cette dernière hypothèse, il lui était enjoint de rentrer dans le faubourg de Pirna, pour devenir la réserve de la 43e division, répartie et disséminée le long des jardins et des palanques, depuis l'Elbe, au-dessus de Dresde, jusqu'à la route de Freyberg.

La 45e division dut être placée de même et garder le front de la Friedrichs-Stadt, depuis cette route jusqu'à l'Elbe, au-dessous de Dresde.

Les troupes de la confédération, composant la garnison de Dresde, furent destinées d'abord à former une réserve dans la ville; mais le 26, dans la matinée, quand on connut d'une manière positive l'arrivée prochaine de l'empereur, on en disposa pour garnir une trouée assez considérable existant encore entre les 43e et 45e divisions, qui, ayant chacune un front trop étendu, n'avaient pu se lier complétement.

A notre gauche on voulut redoubler de précautions, en considération de la bravoure et de

l'impétuosité de l'armée russe, dont le front nous faisait face de ce côté. On fit en conséquence occuper par cinq compagnies la maison de campagne nommée Antons, située près de l'Elbe, et que l'on jugeait susceptible d'une bonne défense, ainsi qu'une autre plus grande et qui se trouve un peu à droite de la première, nommée le Hopf-Garten, où l'on plaça un bataillon. Ces deux postes, un peu aventurés, étaient flanqués sur leur gauche par une batterie de position placée sur la rive droite de l'Elbe, et devaient l'être sur leur droite par une batterie d'artillerie à cheval, dont l'emplacement avait été reconnu et fixé près d'un moulin à vent; celle-ci avait elle-même sa droite flanquée par le Grossen-Garten, tant qu'il serait en notre pouvoir. Ces dispositions furent faites dans le dessein de ralentir un peu la grande ardeur que les troupes russes mettent le plus souvent dans leurs attaques, et de gagner le temps nécessaire pour recevoir les secours de Napoléon; mais ces précautions furent inutiles, car, pendant toute la journée du 26, nous crûmes remarquer que cette armée ne mettait point dans ses attaques sa vigueur accoutumée. L'artillerie des redoutes avait été complétée, et le surplus de nos bouches à feu réparti dans les meilleures positions, entre autres dans les intervalles trop grands existant entre les redoutes.

La cavalerie fut placée à notre droite, dans la plaine en avant de la Friedrichs-Stadt, à droite de la route de Freyberg. Six bataillons de la 42^{e} division gardaient les ouvrages et le camp retranché de Lilienstein; les six autres furent répartis le long de la rive droite de l'Elbe, depuis Wehlen jusqu'au-dessous de Pillnitz, pour observer les points principaux par lesquels l'ennemi pourrait vouloir faire passer des troupes, et en même temps pour assurer et faciliter la communication avec les autres corps de la grande armée, spécialement avec celui de Vandamme, le plus rapproché de nous. Il y avait, de plus, aux environs de Dresde, huit bataillons du 1^{er} corps, dont on aurait pu tirer parti pour la défense de cette ville; mais le général Teste, qui les commandait, avait des instructions contradictoires et si vagues du major général, qu'ils passèrent cette journée en marches et contre-marches, et qu'ils ne purent être utilisés nulle part.

C'est dans cette situation que l'ennemi nous trouva le 26 au matin; comme nous l'avions prévu, il commença son attaque par la 44^{e} division, qui défendait le Grossen-Garten. Il avait sagement jugé qu'il ne pourrait se porter avec succès sur les faubourgs et la ville qu'après s'en être emparé; mais il n'employa pas d'abord des moyens suffisants pour réussir. Il l'attaqua en tête avec

des troupes russes de Wittgenstein, et par son flanc droit avec des Prussiens du corps de Kleist, descendus des hauteurs de Zschernitz et de Strehlen; mais c'était en queue et à revers qu'il fallait prendre la 44^e division, parce que, se voyant alors menacée d'être coupée de Dresde par des forces supérieures, elle aurait dû promptement évacuer le terrain. Cette faute de l'ennemi nous laissa la possibilité de défendre long-temps le Grossen-Garten, et l'obligea à différer ses attaques sur les redoutes et les clôtures qui entouraient le faubourg : de plus, ce retard rendait presque certain le succès de la défense; car il était présumable que, si nous parvenions à conserver nos cinq redoutes intactes jusqu'à une heure après midi, le sort de Dresde était décidé, et sa conservation assurée à l'armée française par les secours qu'à cette heure elle devait avoir reçus.

La 44^e division remplit le but qu'on s'était proposé; elle fut conduite avec intelligence, déploya à diverses reprises une valeur remarquable, et à laquelle on devait peu s'attendre, en raison de l'extrême jeunesse des hommes qui la composaient; elle défendit pied à pied son terrain, et à quatre heures après midi, elle était encore maîtresse d'une bonne portion du parc; de sorte que non-seulement les réserves avaient eu le temps

d'arriver, mais que Napoléon avait eu celui de faire ses dispositions.

A neuf heures du matin, l'empereur était arrivé de sa personne près de Dresde : il s'était arrêté, avant d'entrer à la Neustadt, à la batterie placée sur la rive droite de l'Elbe pour flanquer notre gauche, et après avoir, de ce point, jeté un coup d'œil sur la droite de l'armée ennemie, avait ordonné que les premières pièces de canon qui arriveraient fussent placées à côté de la batterie existante, pour en augmenter la force. Il fit de nouveau presser la marche de ses colonnes, traversa rapidement la Neustadt, s'arrêta peu à Dresde, et se porta aussitôt sur la ligne.

Le maréchal Gouvion Saint-Cyr le trouva, entre onze heures et midi, devant le front de l'armée de Wittgenstein, au milieu de nos batteries d'artillerie à cheval, qui, pour le moment, ne tiraient pas; il était à pied; tout était assez calme dans ce moment. Il demanda, avant tout autre renseignement, des nouvelles de ce qui s'était passé à Berlin; le maréchal, lui ayant rendu compte de ce qu'il en avait appris dans la nuit, revint avec lui de la gauche vers la droite, en passant d'abord en dedans et le long des palanques, avec le cortége de l'empereur, accueilli, tout le long du cordon que formait la 43[e] division, par les *vivat* accoutumés. Arrivé de cette manière à la

barrière de Dippoldiswald, il passa en dehors de notre ligne, pour mieux voir les dispositions de l'ennemi, et hâter sa reconnaissance, car le temps s'avançait. Parvenu à la redoute n° 4, on s'aperçut qu'un poste placé, quelques heures auparavant, par le maréchal, dans une grande fabrique facile à défendre, et d'où l'on voyait tout ce qui se passait dans le vallon de la Weissritz, avait été débusqué par l'ennemi; l'empereur ordonna au maréchal Saint-Cyr de la faire reprendre. Celui-ci envoya aussitôt un bataillon qui s'en empara de nouveau; mais il lui fut impossible de s'y maintenir, parce que l'ennemi, qui préparait sa grande attaque, avait fait descendre dans cette vallée une colonne de sept à huit bataillons, déjà assez approchée pour soutenir les postes que nous venions de chasser, et à portée de protéger leurs nouveaux efforts pour s'y établir. Comme nous n'aurions pu nous y opposer sans dégarnir et compromettre le cordon, nous abandonnâmes ce point. Napoléon, après avoir parcouru toute la ligne, et jugé les forces de l'ennemi, rentra en ville.

Peu de temps après que l'ennemi eut repris la grande fabrique dont il est parlé plus haut, à l'aide de la colonne qu'il avait poussée sur la rive droite de la Weissritz, vers les trois heures de l'après-midi, on entendit un signal de quatre

coups de canon, tirés des hauteurs de Räcknitz; et aussitôt les colonnes autrichiennes, sous le commandement du comte de Colloredo, descendirent du plateau de Räcknitz et des hauteurs de Plauen, précédées de cent pièces d'artillerie de position qui vinrent s'établir sur les croupes du grand plateau que ces colonnes venaient de quitter. Elles se placèrent en face et très-près des redoutes nos 3 et 4; l'ennemi dirigea contre elles et les murs de clôture qui en étaient à une petite distance le feu de cette artillerie. Elles ripostèrent avec vigueur; mais leur feu ne tarda pas à être éteint par la grande supériorité de celui de l'ennemi, qui avait dirigé cinquante pièces de canon contre chaque redoute, qui n'en avait que six ou huit.

L'armée autrichienne opérait depuis la grande route de Freyberg jusqu'à la barrière de Dippoldiswald; elle était soutenue à sa droite par le corps de Kleist, qui faisait tous ses efforts pour chasser la 44e division du Grossen-Garten, et par les Russes, qui, dans ce moment, préludaient à une attaque plus sérieuse entre l'Elbe et ce parc par le développement et la mise en jeu de leur nombreuse artillerie. Les Autrichiens étaient en outre favorisés dans leur attaque sur la redoute n° 3 par un épaulement éloigné seulement d'une portée de fusil, qui avait autre-

fois servi à retenir des eaux, et que nos ingénieurs n'avaient probablement pas aperçu, ou qu'ils avaient négligé de faire abattre. Ils avaient placé derrière cet épaulement quatre bataillons qui tiraient continuellement sur tout ce qui paraissait sur le parapet de la redoute.

L'occupation de la grande fabrique et des maisons dont il a déjà été question avait donné à l'ennemi le même avantage sur le front de celle n° 4, au milieu de laquelle leur fusillade plongeait ; de sorte qu'en moins d'une heure, ni l'une ni l'autre ne pouvaient plus tirer : tous les canonniers, sans exception, étaient tués ou blessés, et les parapets en partie couverts.

Saint-Cyr quitta alors la barrière de Dippoldiswald pour aller rendre compte à Napoléon de la situation des choses sur ce point, et de la probabilité qu'il y avait que les Autrichiens ne tarderaient pas à escalader ces deux redoutes, en si mauvais état, qu'elles ne pouvaient plus leur opposer la moindre résistance. Il le trouva près du grand pont de Pirna, au milieu d'une enceinte ou grand carré formé par sa vieille garde, dont il venait seulement de détacher quelques bataillons pour les envoyer se porter aux barrières des faubourgs, qu'il craignait de voir forcer. Il me dit : « J'envoie « quelques bataillons de ma garde aux barrières « principales ; ils se tiendront là, et je défends

« que personne en dispose, à moins qu'il ne sur-
« vienne une déroute sur les points qu'ils occu-
« peront; la jeune garde va passer le pont, et je
« la porterai aussitôt en avant. »

Le maréchal Ney s'approcha dans ce moment pour recevoir ses instructions; il allait commander deux divisions de la jeune garde; il dut s'apercevoir comme moi que l'empereur était loin d'être tranquille. L'ennemi jetait sur la ville une nuée d'obus qui faisaient craindre un incendie général; le moment était en effet très-critique; l'ennemi pouvait encore, par un effort vigoureux, enlever Dresde. Napoléon avait autour de lui sa vieille garde; mais excepté les bataillons détachés aux barrières, il ne paraissait pas vouloir l'employer à la défense de la ville; et la jeune garde, qu'il voulait faire donner, arrivait seulement à la Neustadt. Les 2[e] et 6[e] corps, qui la suivaient avec une grande partie de la cavalerie, ne pouvaient arriver que dans la nuit. Le front de la 45[e] division se trouvait le moins pressé; je venais de voir ce qui se passait au centre; je me rendis à la gauche au Hopf-Garten, où je vis les apprêts des Russes pour attaquer ce point, et d'où l'on pouvait juger les progrès des Prussiens sur le Grossen-Garten. Il était six heures du soir; une partie de la 44[e] division tenait encore dans une petite portion de ce parc, sous la protection

de la redoute n° 2, placée à une de ses extrémités; le reste de cette division était, suivant ses instructions, repassé en arrière de la 43ᵉ, afin qu'après avoir pris un peu de repos, elle soutînt, comme elle le fit en effet, cette dernière sur les points où elle serait le plus vigoureusement pressée.

Dans ce moment la jeune garde passait les ponts, et s'acheminait à mesure sur les faubourgs de Pirna et de Pillnitz; mais il fallut un temps considérable et qui parut bien long pour placer son artillerie, et la faire passer de l'ordre de marche à l'ordre de bataille; elle ne fut prête à marcher sur l'ennemi qu'à la chute du jour.

Le duc de Trévise déboucha avec les divisions Decouz et Roguet par la barrière de Pillnitz, et le maréchal Ney avec les divisions Barrois et Dumoutier par celle de Pirna : le premier, sur les colonnes russes qui attaquaient en ce moment la maison Antons et le Hopf-Garten; et le second, sur les troupes prussiennes qui s'étaient enfin emparées du Grossen-Garten, dont une partie avait été un moment aux prises avec la portion de la 43ᵉ division, défendant le jardin du prince Antoine, et venait d'être repoussée par les troupes du major Pati.

L'attaque simultanée de ces quatre divisions de la jeune garde sur la gauche de l'ennemi,

pendant que le roi de Naples attaquait sa droite avec la cavalerie du 14e corps, commandée par le général Pajol, et celle du général Latour-Maubourg, produisit tout l'effet qu'on pouvait en attendre. Les Russes et les Prussiens reployèrent leurs colonnes, et la nuit, qui survint aussitôt, leur ôta les moyens de faire de nouvelles dispositions offensives. Cet événement paralysa les succès des Autrichiens sur les redoutes nos 3 et 4. La première avait été évacuée par les Français, qui, manquant de cartouches, s'étaient retirés dans ce qu'on appelle le jardin Machzinsky : alors les quatre bataillons ennemis qui fusillaient depuis une heure cette redoute, dont tous les canonniers, comme ceux de l'autre, étaient morts ou blessés, s'y précipitèrent en foule et la remplirent de leur monde dans une proportion hors de toute mesure avec son développement. Ils s'y trouvèrent à leur tour fusillés du haut des murs du jardin Machzinsky, de sorte que les généraux autrichiens furent obligés de diriger une attaque sérieuse sur ce jardin ; le major Pati, officier de tête et valeureux, la soutint avec calme. Repoussés d'abord de front, les ennemis s'étendirent sur leur droite, où ils crurent apercevoir une large brèche ; mais ce n'était que ce qu'on appelle un saut de loup, derrière lequel on avait placé deux bouches à feu qui les accueillirent à

[redacted]

mitraille. La fusillade de l'infanterie, jointe à l'artillerie, fit sur ce point un carnage effroyable. Après être revenus plusieurs fois à la charge avec de nouvelles troupes, les Autrichiens furent enfin obligés de se retirer derrière l'épaulement d'où les premiers étaient partis pour prendre possession de la redoute évacuée. S'ils s'étaient maintenus dans la redoute, le succès de la journée n'eût pas été complet pour nous : des troupes de la jeune garde, dirigées par le général Ruty, qui se trouvait à portée, firent pour y entrer une première tentative; elle n'eut point de succès. Le général Berthezenne, commandant la 44^{e} division, y joignit deux de ses compagnies de grenadiers du 8^{e} léger et du 34^{e} de ligne; elles firent conjointement un nouvel effort, dans lequel il y eut autant d'accord que d'émulation, et qui fut couronné d'un plein succès; on trouva cette redoute jonchée de cadavres, et l'on y fit 400 prisonniers. Les Autrichiens se retirèrent alors sur les hauteurs de Räcknitz, d'où ils étaient descendus à trois heures de l'après-midi.

Les Prussiens n'avaient pas été plus heureux dans leur entreprise sur le jardin du prince Antoine, où commandait le major Pati, avec les bataillons du 27^{e} léger et du 43^{e}. Ils avaient été repoussés à plusieurs reprises avec une grande perte d'hommes, malgré l'acharnement qu'ils

avaient mis dans toutes leurs attaques ; ils suivirent le mouvement rétrograde des Autrichiens et allèrent se placer sur les hauteurs à leur droite. Nous avons déjà dit que l'armée russe, qui faisait face à notre gauche, s'était retirée, ainsi que les Prussiens qui occupaient le Grossen-Garten, aussitôt que les troupes des maréchaux Ney et Mortier eurent débouché.

Ainsi se termina cette journée glorieuse, qui pouvait être une de nos plus sinistres, et qui a tenu à bien peu de chose ; car les dernières compagnies de la réserve du 14ᵉ corps, formée par la 44ᵉ division, venaient de s'engager au moment de l'arrivée de la jeune garde à la barrière de Pirna. Napoléon, qui était revenu à la barrière de Dohna, après avoir vu l'effet qu'elle avait produit en débouchant, rentra en ville à la nuit close, bien satisfait et ne devant éprouver d'autre regret que celui de voir les incendies qui consumaient une partie des maisons de la capitale de son illustre et fidèle allié, et qui formaient sur ses pas une lugubre illumination, triste et inutile effet de la haine d'un ennemi repoussé !

Napoléon se rendit ensuite chez le roi de Saxe, où il reçut les félicitations de la famille royale qui l'attendait à souper ; il m'avait invité à l'accompagner. Il fut pendant tout le repas, qui se prolongea assez tard, d'une gaîté extraordinaire ;

il rentra ensuite pour prendre le repos qui lui était nécessaire, et je reçus seulement dans la nuit quelques mots d'instruction de son major général, qui se bornait à me dire de rassembler au point du jour le 14e corps en avant de la Faisanderie, et à indiquer le point où l'empereur se trouverait le lendemain [28].

La pluie était tombée toute la nuit, elle continua tout le jour suivant; Napoléon n'avait pas, je crois, de dispositions d'attaque bien arrêtées, et il ne paraissait pas que l'ennemi en eût davantage. Le temps qu'il faisait n'était guère favorable que pour les troupes qui se tiendraient sur la défensive; il était évident que l'infanterie ne pourrait point tirer, et que les mouvements d'artillerie seraient inexécutables ailleurs que sur les grands chemins ferrés; la cavalerie seule devait avoir moins de désavantage, elle pouvait attaquer l'infanterie sans en redouter le feu.

L'armée, malgré les renforts qui lui étaient parvenus dans la nuit de la rive droite de l'Elbe, était encore fort inférieure à celle des alliés. On doit se rappeler que Napoléon avait laissé quatre corps de ses troupes au duc de Tarente, qui devaient dans cette même journée passer la Katzbach, pour rejeter le général Blücher sur Jauer. Quatre autres de ses corps d'armée avaient marché sous la conduite du duc de Reggio pour at-

taquer l'armée du Nord, commandée par le prince de Suède; de plus, le maréchal Davoust avait sur le bas Elbe, y compris la division danoise, une armée d'environ 40,000 hommes. Ainsi toutes les armées françaises agissaient en offensive sur quatre points différents, quoique inférieures partout aux forces qui leur étaient opposées : une disposition aussi vicieuse pouvait et devait seule amener les plus grands désastres.

Dans la matinée, les armées étaient en présence et se bornaient pour le moment à s'observer : l'ennemi occupait une belle position sur les hauteurs qui environnent Dresde; celles de Napoléon occupaient la plaine un peu en avant de cette ville; elles ne pouvaient dérober un seul homme à la vue de l'ennemi, qui, par conséquent, connaissait bien toute sa supériorité. Malgré cela, il n'osa attaquer l'armée française, placée ainsi qu'il suit : le roi de Naples, avec la cavalerie de Latour-Maubourg et autres, ainsi que le 2e corps, commandé par le duc de Bellune, sur la rive gauche de la Weissritz; le centre, où se trouvaient l'empereur avec la vieille garde, infanterie et cavalerie, deux divisions de la jeune garde avec le maréchal Ney, le 6e corps, commandé par le maréchal Marmont; à gauche de celui-ci était le 14e corps, la droite à Strehlen et la gauche à Seidnitz, où venait appuyer la droite

des deux divisions de la jeune garde commandées par le duc de Trévise ; le général Nansouty, avec sa cavalerie, était à l'extrême gauche ; Vandamme, avec le 1^{er} corps, se disposait à passer l'Elbe à Königstein.

L'armée ennemie avait sa droite à Leuben, et se prolongeait en couronnant toutes les hauteurs qui environnent Dresde jusqu'à la Weissritz, où elle appuyait sa gauche au village de Plauen ; cependant elle avait au-delà un petit corps de troupes appartenant à celui de Julay, resté dans la vallée de Tharandt, et séparé d'elle par le profond ravin que forme la Weissritz. Ce corps se trouvait par conséquent hors d'état de pouvoir être au besoin efficacement secouru par l'armée à laquelle il appartenait ; c'était certainement une grande faute, et les alliés lui durent les revers de la journée.

Les deux armées s'observaient ; la pluie continuait à tomber par torrents. Le général Jomini proposa aux alliés un plan d'attaque : il ne fut pas agréé par eux, soit qu'il ne leur convînt pas, soit que le mauvais temps les empêchât de rien entreprendre ; mais Napoléon se décida à les faire attaquer sur la droite par le duc de Trévise, et sur leur gauche par le roi de Naples, avec le 1^{er} corps de cavalerie de Latour-Maubourg, et le 2^{e} corps d'infanterie du duc de Bellune, renforcé

avaient mis dans toutes leurs attaques ; ils suivirent le mouvement rétrograde des Autrichiens et allèrent se placer sur les hauteurs à leur droite. Nous avons déjà dit que l'armée russe, qui faisait face à notre gauche, s'était retirée, ainsi que les Prussiens qui occupaient le Grossen-Garten, aussitôt que les troupes des maréchaux Ney et Mortier eurent débouché.

Ainsi se termina cette journée glorieuse, qui pouvait être une de nos plus sinistres, et qui a tenu à bien peu de chose ; car les dernières compagnies de la réserve du 14ᵉ corps, formée par la 44ᵉ division, venaient de s'engager au moment de l'arrivée de la jeune garde à la barrière de Pirna. Napoléon, qui était revenu à la barrière de Dohna, après avoir vu l'effet qu'elle avait produit en débouchant, rentra en ville à la nuit close, bien satisfait et ne devant éprouver d'autre regret que celui de voir les incendies qui consumaient une partie des maisons de la capitale de son illustre et fidèle allié, et qui formaient sur ses pas une lugubre illumination, triste et inutile effet de la haine d'un ennemi repoussé !

Napoléon se rendit ensuite chez le roi de Saxe, où il reçut les félicitations de la famille royale qui l'attendait à souper ; il m'avait invité à l'accompagner. Il fut pendant tout le repas, qui se prolongea assez tard, d'une gaîté extraordinaire ;

il rentra ensuite pour prendre le repos qui lui était nécessaire, et je reçus seulement dans la nuit quelques mots d'instruction de son major général, qui se bornait à me dire de rassembler au point du jour le 14ᵉ corps en avant de la Faisanderie, et à indiquer le point où l'empereur se trouverait le lendemain [28].

La pluie était tombée toute la nuit, elle continua tout le jour suivant; Napoléon n'avait pas, je crois, de dispositions d'attaque bien arrêtées, et il ne paraissait pas que l'ennemi en eût davantage. Le temps qu'il faisait n'était guère favorable que pour les troupes qui se tiendraient sur la défensive; il était évident que l'infanterie ne pourrait point tirer, et que les mouvements d'artillerie seraient inexécutables ailleurs que sur les grands chemins ferrés; la cavalerie seule devait avoir moins de désavantage, elle pouvait attaquer l'infanterie sans en redouter le feu.

L'armée, malgré les renforts qui lui étaient parvenus dans la nuit de la rive droite de l'Elbe, était encore fort inférieure à celle des alliés. On doit se rappeler que Napoléon avait laissé quatre corps de ses troupes au duc de Tarente, qui devaient dans cette même journée passer la Katzbach, pour rejeter le général Blücher sur Jauer. Quatre autres de ses corps d'armée avaient marché sous la conduite du duc de Reggio pour at-

[redacted]

CHAPITRE VI.

Retraite des armées alliées en Bohême.

La fortune avait accordé de nouvelles faveurs à Napoléon, mais sa prodigalité envers son enfant chéri ne pouvait corriger tous les vices du mauvais système qu'il avait adopté dès l'ouverture de la campagne; elle venait de le tirer momentanément du mauvais pas où il s'était mis par sa seule volonté. Il avait obtenu des succès marquants, qui lui en préparaient d'autres plus grands encore, dans la retraite que ses ennemis (jugeant mal de leurs forces, de leur position et de celles de leurs armées de Silésie et du Nord) se croyaient obligés d'exécuter au travers d'un pays de montagnes, par des chemins difficiles, où leur nombreuse artillerie devait finir, après quelques marches, par s'encombrer sur certains points, et devenir pour eux la cause des plus grands revers, si on voulait la sauver. L'armée des alliés prenait, en se retirant, le seul parti propre à accroître les avantages que Napoléon venait d'obtenir devant Dresde, si, comme on devait le prévoir, elle se trouvait continuellement pressée, au commencement de sa retraite,

par toutes les troupes qu'il pouvait réunir dans sa main, ou, ce qui serait devenu encore plus funeste pour elle, si elle était prévenue par l'empereur au débouché de Töplitz.

Les beaux succès des journées des 26 et 27 avaient ramené l'enthousiasme parmi les troupes réunies devant Dresde. On n'avait rien négligé pour les enfler aux yeux des habitants et des soldats ; et si l'on avait mis de l'exagération dans le nombre des prisonniers et des autres trophées, cette exagération était bien permise, car elle était utile et même nécessaire pour contre-balancer l'effet des mauvaises nouvelles qu'on devait attendre des bords de la Katzbach, et de celles qu'on avait déjà de l'armée envoyée contre le prince de Suède.

Le 28 au matin, les troupes étaient rassemblées devant les feux des bivouacs de la veille ; le temps était redevenu beau ; on apercevait dans l'armée ennemie les dispositions d'une retraite certaine. Les Autrichiens avaient déjà opéré la leur dans la nuit, et découvert, par ce mouvement précipité, la gauche de l'armée russo-prussienne, restée tout entière dans ses positions de la veille. Nous attendions des ordres de marche ou d'attaque, qui ne tardèrent pas à arriver, et qui furent précédés de la nouvelle officielle de la mort de Moreau.

Le chef d'escadron Lecouteux arriva avec un billet du major général destiné à nous indiquer la marche que le 14e corps devait tenir; mais, d'après la rédaction de cet ordre écrit à la hâte, il me fut impossible de deviner dans quelle direction je devais marcher. Je le passai aux officiers généraux rassemblés près de moi, pour voir si quelqu'un serait plus habile, mais personne ne le comprit davantage; cependant on convint qu'il semblait annoncer que la cavalerie de Pajol devait se diriger sur les hauteurs en face de notre droite, et l'infanterie sur la gauche en arrière du duc de Trévise, qui paraissait devoir se porter sur Pirna. On convint qu'on ne pouvait donner d'autre sens au billet du major général, et les troupes qui étaient prêtes à marcher prirent cette direction; mais le général Pajol, en arrivant sur les hauteurs de Leubnitz, trouva Napoléon qui rectifia ce qu'avait d'inintelligible l'ordre de son major général, et l'infanterie du 14e corps changea de direction pour suivre celle de la cavalerie de Pajol.

Napoléon ne profita pas de l'avantage que lui procurait la retraite des Autrichiens pour attaquer l'armée russo-prussienne restée en position jusqu'à neuf heures du matin, ce qu'il aurait pu faire aisément. Cette armée avait reçu l'ordre de se retirer sur Töplitz par Dohna, Giesshübel et

Peterswald ; mais son général en chef, craignant de trouver dans ce dernier lieu le corps de Vandamme (que Napoléon avait fait déboucher de Königstein), pendant que les colonnes qui le suivaient l'attaqueraient en queue, prit sur lui de diriger la retraite des corps russes sur Altenberg par Dippoldiswald, et celle du corps de Kleist et d'une partie de la réserve du prince Constantin sur Maxen et Altenberg.

Les corps russes furent suivis par notre 6e corps, qui avait été mis en marche trop tard pour empêcher Wittgenstein d'opérer sa jonction avec l'armée autrichienne près de Dippoldiswald ; il n'eût pas non plus été assez fort pour exécuter cette opération. Il aurait été plus convenable de ne faire suivre Klenau que par un très-petit corps de troupes, une division de cavalerie, par exemple, soutenue de quelques bataillons et d'un peu d'artillerie, parce qu'il faut être faible quelque part, pour être fort dans les moments décisifs sur les points les plus importants, surtout lorsqu'on n'a pas la supériorité numérique. C'était le cas dans lequel se trouvait Napoléon ; et puisqu'il avait si sagement disposé le corps de Vandamme, il fallait en tirer tout le parti possible, et ne pas se borner à chasser le corps de grenadiers du général Ostermann des points où il s'était placé pour observer ce qui déboucherait

du pont de Königstein depuis huit heures du matin.

Ce qu'il y avait, selon moi, de mieux à faire, était que le 1er corps, se trouvant renforcé de la 42e division du 14e corps, qui avait suivi ses mouvements du camp de Lilienstein, devînt la tête de l'armée, qui se serait portée sur-le-champ sur Töplitz par la belle route de Peterswald. Appuyé ainsi de toute l'armée, le 1er corps eût renversé sans peine et presque sans perte celui du général Ostermann, et fait tourner à notre avantage les glorieux efforts de ce général, qui aurait été coupé avec sa troupe, peut-être enlevé, ou au moins détruit en partie. Le 28, le 1er corps pouvait être devant Töplitz, Napoléon avec toute sa garde à Peterswald et Nollendorf, soutenant le 1er corps; le 14e pouvait être en position en avant de Liebstadt, pour faciliter les communications avec le reste de l'armée, laissée ce jour à Dippoldiswald, en observation devant Wittgenstein.

Le lendemain 29, le 14e corps eût été dans la matinée à Fürstenwald, et dirigé sur les flancs de l'ennemi, dont il aurait retardé la retraite; pendant que le 1er corps, toute la garde de l'empereur et le corps de cavalerie de Nansouty, réunis et en bataille devant Töplitz, eussent opposé une barrière de fer à l'armée russo-prussienne, séparée des Autrichiens, qui, dans cette journée, s'é-

[redacted]

taient retirés à Duchs, et dont les équipages se trouvaient encore encombrés parmi ceux des Russes dans les mauvais chemins et les défilés boisés d'Altenberg à Töplitz. Est-il besoin d'indiquer ce que serait devenue cette armée, ayant derrière elle les corps de Marmont et du roi de Naples, sur son flanc le 14^{e}, et en tête le reste de l'armée française, quand on a vu l'embarras où l'a mise l'attaque du 1^{er} corps seul?

Le 28, la retraite des Autrichiens, opérée avant celle des Russes et des Prussiens, avait été pour Napoléon une bonne fortune dont il ne profita pas. A la guerre, une des plus grandes difficultés, c'est de connaître les mouvements survenus dans la nuit précédente du côté de l'ennemi : ici cette difficulté n'existait pas. La grande trouée laissée dans la ligne opposée par le départ précipité de l'armée autrichienne était visible; Napoléon dut l'apercevoir un des premiers, s'étant rendu à la tête de ses troupes sur un point d'où il la découvrait parfaitement, et assez à temps pour pouvoir faire toutes ses dispositions. Je me rappelle fort bien que, de ma position vers Leubnitz, je voyais des troupes du 6^{e} corps qui me paraissaient tellement avancées sur le flanc de l'armée de Wittgenstein, que je ne concevais plus son immobilité en face du 14^{e} corps. Je me rappelle également avoir fait dire au duc de Raguse, par

un officier qui se rendait près de lui, que, s'il pouvait se porter un peu plus en avant, le corps ennemi que nous avions devant nous se trouverait dans un grand embarras : j'ignore si cet avis ne lui parvint pas, ou s'il ne crut pas devoir en profiter. Quelque temps après, l'armée de Wittgenstein disparut pour gagner rapidement la route de Possendorf et Dippoldiswald, qu'elle dut craindre de voir intercepter par le 6ᵉ corps.

La cavalerie du 14ᵉ corps venait de prendre position sur l'emplacement abandonné par les Russes, quand Napoléon y arriva, et me donna l'ordre de rappeler sur la hauteur mon infanterie, que je commençais à diriger sur Pirna, dans la persuasion où j'étais que nous allions marcher avec une grande partie de l'armée, par le chemin le plus court et le plus beau, sur Töplitz. Je dus d'après ses ordres m'avancer dans la direction de Gausche, ensuite par les hauteurs entre la route de Dresde à Dippoldiswald et le ruisseau de Lockewitz, dans celle de Lungwitz; mais entre Kleba et Kreischa, je reçus du major général un billet, daté des environs de Dohna, qui m'ordonnait de changer de nouveau ma direction, et de me porter sur Maxen. En conséquence, après une marche pénible, causée seulement par les mauvais chemins, car je ne

[redacted]

rencontrai aucun ennemi, je passai le ruisseau de Lockewitz près Kreischa, et me dirigeai sur Maxen où l'on apercevait des troupes ennemies. Les corps de Kleist et du prince Constantin s'étaient retirés sur ce point. Comme il commençait à se faire tard, le 14[e] corps prit position en face d'eux à une portée de canon du camp de Maxen, après une reconnaissance poussée pour s'assurer de leurs forces : on entendait une forte canonnade sur Dippoldiswald, qui avait lieu entre les troupes de Wittgenstein et celles du duc de Raguse. Napoléon s'était porté avec sa garde et la cavalerie de Nansouty, d'abord sur Dohna, puis sur Pirna. Le roi de Naples avait suivi le corps de Klenau sur Freyberg et Marienberg.

Le 29 à la pointe du jour, le général Pajol, avec la cavalerie du 14[e] corps, soutenue de quelques bataillons d'infanterie, attaqua l'arrière-garde de Kleist placée en deçà de Maxen, pour couvrir le mouvement rétrograde que son corps d'armée et celui du prince Constantin avaient exécuté dans la nuit. Pajol la débusqua de cette position, la poursuivit vivement et lui fit des prisonniers ; le reste du 14[e] corps suivit ce mouvement. Arrivé sur les hauteurs qui dominent Reinhards-Grimme, il trouva sur sa gauche, près de Cunnersdorf, un corps prussien fort d'environ 2,000 chevaux et 1,500 fantassins,

bien placés pour protéger la retraite de tout ce qui se dirigerait sur Altenberg par Falkenhain. Jugeant que, pour le forcer à se retirer, il fallait le tourner par sa gauche, afin de lui couper la communication avec les troupes en retraite, le général Pajol marcha en conséquence; mais l'ennemi disparut aussitôt, et regagna avec la plus grande rapidité la route d'Altenberg. On le poursuivit jusqu'au-delà d'Ober-Frauendorf, malgré la résistance d'un bataillon russe et des Cosaques à l'entrée d'un bois, où les troupes du 6ᵉ corps arrivèrent peu de temps après, venant des environs de Dippoldiswald, et allant prendre position à Falkenhain, sur le chemin d'Altenberg.

Si l'on avait eu connaissance de cette disposition, on aurait pu en tirer un bon parti; alors le 14ᵉ corps n'aurait pas attaqué Maxen, il eût seulement poursuivi les Prussiens au moment de leur retraite; et ces derniers, se trouvant coupés de Falkenhain par les troupes du 6ᵉ corps, auraient probablement été pris. Le commandant du 14ᵉ corps, surpris de se rencontrer avec le 6ᵉ, arrêta son mouvement, laissant seulement son avant-garde avec ce dernier, et établit son quartier général à Reinhards-Grimme, d'où il envoya aussitôt un aide de camp à Pirna, où devait être le major général, pour lui demander ses instructions, qu'il était étonné de ne pas recevoir. Il

[redacted]

donnait à entendre à ce dernier qu'il lui paraissait peu convenable de faire marcher ensemble deux corps d'armée dans le long défilé qui conduit de Falkenhain et Altenberg à Töplitz; et dans le cas où l'on s'obstinerait à faire marcher ensemble les deux corps, son aide de camp était chargé de demander qu'on voulût bien désigner qui prendrait la direction des mouvements, ou tout au moins qui marcherait en tête [30].

L'aide de camp arriva dans la soirée à Pirna, lieu désigné pour envoyer les rapports à Napoléon; mais il n'y trouva plus ni l'empereur ni le major général; ils étaient tous deux repartis pour Dresde. Cet officier fut donc obligé de continuer sa route jusqu'à cette ville, où il entra la nuit; il n'en fut expédié que le 30 au matin, et ne rentra à Reinhards-Grimme que vers onze heures et demie. Il rapporta une lettre dans laquelle le major général exprimait que la volonté de l'empereur était que le 14^{e} corps continuât sa marche dans la direction d'Altenberg, pour appuyer le 6^{e}; cependant il ajoutait que si l'on trouvait sur la gauche un chemin par lequel on pût diriger le 14^{e} corps, et lui faire prendre une position entre le 1^{er} et le 6^{e}, il le préférait [31]. Cette condition étant facile à remplir, Saint-Cyr adopta aussitôt ce dernier parti, qui lui paraissait le plus raisonnable, d'après la résolution prise de suivre l'ar-

mée ennemie en Bohême, plutôt que de l'y précéder, comme il eût été si aisé de le faire en se portant rapidement de Dresde à Töplitz par la grande route de Pirna à Peterswald.

Saint-Cyr regretta seulement que son aide de camp n'eût point trouvé le major général à Pirna, parce que ses instructions lui seraient parvenues dans la nuit, que ses troupes auraient été en marche dès le matin, et seraient arrivées vers midi en position, assez près du 1er corps pour pouvoir soutenir sa retraite, et assez rapprochées du 6e pour aider à ses opérations au-delà d'Altenberg.

Comme le 14e corps s'attendait à un mouvement quelconque, les troupes étaient prêtes à marcher quand les instructions arrivèrent. On expédia aussitôt au général Pajol, resté avec la cavalerie sur la route d'Altenberg, l'ordre de partir sur-le-champ pour venir rejoindre le plus tôt possible la tête du corps d'armée. Afin de ne point éprouver de retards, on laissa l'artillerie en arrière; craignant qu'elle ne pût franchir la montagne longue et rapide et le défilé de Glasshütte, on la laissa maîtresse de sa marche, en lui recommandant seulement de faire suivre, le plus rapidement qu'elle le pourrait, quelques pièces des plus légères. A midi, l'infanterie du 14e corps était en route; elle se dirigea par Cunnersdorf et

[redacted]

Glasshütte sur Lauenstein; on ramassa, chemin faisant, beaucoup de traînards de l'armée ennemie, par groupes de corps et de nations différentes, qui attestaient assez le désordre où se trouvait pour le moment cette armée.

Arrivé au milieu du défilé de Glasshütte, le commandant du 14ᵉ corps étant à examiner les difficultés qu'aurait son artillerie à gravir la montagne, entendit une canonnade assez vive, dont il était difficile de juger la direction, attendu qu'on se trouvait dans une gorge; il présuma cependant que cette direction était celle même dans laquelle il s'avançait, et ordonna de nouveau de presser la marche autant que faire se pourrait; il se porta avec son escorte en avant de ses troupes. De la hauteur immédiatement en arrière de Lauenstein, il aperçut sur la gauche une masse de troupes qui paraissait en désordre, et prenait d'une minute à l'autre plus d'étendue et de développement; mais en raison de la chute du jour et de la distance, il ne put juger précisément de ce que ce pouvait être. On ne découvrait aucune voiture qui pût faire soupçonner qu'il y avait avec ces troupes une pièce d'artillerie.

Saint-Cyr, seul avec son piquet, était, dans ce moment, occupé à indiquer à ses officiers d'état-major l'emplacement qu'il voulait que ses troupes

occupassent au fur et à mesure de leur arrivée. Il envoya aussitôt vers elles pour les presser encore, surtout le bataillon qui marchait en tête, et dit au commandant de son piquet de se porter rapidement sur la masse que l'on voyait en avant, pour la reconnaître et venir lui dire ce que c'était. Cet officier, qui était du 7e de lanciers, partit aussitôt; mais, au bout de quelques minutes, on fut très-étonné de le voir, au lieu de continuer à marcher sur le corps qu'il devait reconnaître, faire changer de direction à son détachement, le porter à gauche, et s'en éloigner entièrement. On ne savait que penser de ce contre-temps, et s'il fallait l'attribuer au peu de connaissance que l'officier polonais avait de notre langue, quand on découvrit qu'il n'avait fait ce circuit que pour éviter un corps de Cosaques, qu'une vallée ne nous avait pas permis de voir, qui se trouvait entre nous et les troupes débandées, et qui s'était mis à le charger.

Nous crûmes alors que ce pouvait être un corps ennemi en déroute, et peut-être coupé par le corps de Vandamme, réuni aux vieille et jeune gardes, qui étaient depuis le 28 à midi à Pirna, et avaient pu facilement le joindre à Petterswald ou ailleurs. Nous fîmes, en conséquence, nos dispositions pour l'attaquer aussitôt après l'arrivée de nos premières troupes. Le général Pajol

survint dans ce moment, mais seulement avec son piquet d'escorte; sa cavalerie, qui se trouvait avec le 6^{e} corps, était partie plus tard que le 14^{e}, et avait eu beaucoup plus de chemin à faire; il ne prévoyait pas qu'elle pût nous joindre avant une heure. Peu après, un bataillon d'infanterie légère, formant notre avant-garde, et qui avait extrêmement précipité sa marche, arriva. J'invitai le général Pajol à se porter de suite en avant et à tâcher de faire la reconnaissance que le commandant de mon piquet n'avait pu effectuer. Il s'avança aussitôt dans la direction de Liebenau, soutenu par le bataillon d'infanterie légère. Parvenu à la hauteur du centre de ce village, qui est d'une longueur démesurée, il trouva les Cosaques qui avaient chargé le premier piquet envoyé à la découverte; le feu du bataillon d'infanterie les força à s'éloigner promptement. Le reste de l'infanterie du 14^{e} corps arriva à Liebenau dans le moment où Pajol abordait les troupes qu'il était allé reconnaître, et qui se trouvèrent être les débris du 1^{er} corps et de la 42^{e} division du 14^{e}, qui, ayant depuis quelques jours suivi ses mouvements, venait de combattre avec lui à la malheureuse affaire de Kulm, et avait partagé les désastres de cette journée, comme elle avait pris part à la gloire des journées précédentes. La brigade du général Creutzer ne nous rejoignit que

quelques jours après au camp de Lilienstein.

Après nous être mutuellement félicités de cette rencontre, qui avait débarrassé les troupes du 1er corps des ennemis qui les entouraient, et les auraient sans doute promptement détruites, dans le dénuement où elles étaient de munitions, on leur fit prendre position en arrière de Liebenau. Nous apprîmes alors, de la bouche de nos camarades, leurs infortunes et le malheureux résultat de tant d'inutiles efforts. Je ne parlerai pas des diverses causes auxquelles ils les attribuaient : d'après ma propre conviction, ils n'étaient dus qu'à l'isolement dans lequel le 1er corps s'était trouvé, par la cessation du mouvement de ceux de la garde impériale, qui, arrêtés depuis le 28 à midi à Pirna, se trouvaient à portée de le secourir sur une belle communication, et qui ne l'avaient pas fait, parce qu'aucun d'eux ne pouvait se porter en avant sans l'ordre exprès de l'empereur, retourné lui-même à Dresde depuis le 28. Je n'examinerai pas si quelque faute secondaire a aggravé la première, et si véritablement Napoléon avait, comme il l'a dit et écrit, défendu au général Vandamme de quitter les hauteurs de Peterswald et de Nollendorf, et prescrit de n'envoyer en Bohême que des partis [34]; parce que, d'autre part, on m'a assuré qu'il avait eu l'ordre formel d'y entrer, et que d'ailleurs les fautes des subordonnés peuvent presque toujours

[redacted]

être redressées par le général en chef, tandis que celles de ce dernier seul ne peuvent l'être par personne. Et puis Napoléon, qui voulait d'heure en heure des rapports de ses chefs de corps, n'avait pu ignorer, dans la soirée du 28, que le 1er corps avait été toute la journée aux prises avec les troupes du prince de Würtemberg et du général Ostermann. Le 29 au soir, il doit également avoir su qu'il s'était battu de nouveau pendant toute la journée, non-seulement avec ces dernières troupes, mais encore contre celles amenées sur le même point par le général Barclay de Tolly; et il est impossible qu'il ait ignoré où le général Vandamme avait combattu. Napoléon a donc eu toute la nuit pour faire des dispositions qu'un homme comme lui pouvait arrêter dans une heure; et s'il avait trouvé la position du 1er corps hasardée, comme elle l'était en effet, il avait le temps de le faire retirer en arrière, ou de le faire soutenir par sa garde. Celle-ci pouvait être rendue à Nollendorf et Peterswald en peu d'heures, par conséquent avant le corps de Kleist, lequel, venant d'Alt-Geissing, campa le 29 à Fürstenwald, en arrière du corps de Vandamme, et eut sur le résultat du combat du lendemain l'influence la plus funeste; car jusqu'après midi, c'est-à-dire jusqu'au moment de son attaque, le 1er corps, malgré la grande supériorité

de l'ennemi, était parvenu par des efforts inouïs à rendre l'affaire indécise.

Cette journée doit être mise au nombre des plus désastreuses de la campagne; elle nous fit perdre tout le fruit des succès obtenus les 26 et 27 devant Dresde; elle rendit aux ennemis la confiance, rétablit l'union parmi eux, enleva à Napoléon l'avantage de l'offensive, et détruisit l'enthousiasme de ses soldats, d'autant plus qu'on reçut à la même époque la nouvelle du désastre essuyé par quatre de nos corps d'armée dans l'affaire de la Katzbach. Ce qui était bien plus dangereux encore, ces événements firent entrer la crainte dans le cœur de Napoléon; il ordonna aussitôt qu'on lui renvoyât à Dresde les restes du 1er corps pour les réorganiser, et prescrivit au commandant du 14e de se replier sur Dresde, en le chargeant de faire passer un ordre semblable au commandant du 6e à Altenberg.

Le maréchal Gouvion Saint-Cyr, croyant apercevoir trop de précipitation dans cette mesure, dont la prompte exécution ne pouvait manquer de produire le plus mauvais effet, prévint le maréchal Marmont, en lui faisant passer son ordre, qu'il ne comptait pas exécuter celui qu'il avait reçu lui-même, avant qu'on ne lui en eût envoyé d'autres, ou du moins avant d'avoir reçu les rapports de ses reconnaissances. Il l'engageait

[redacted]

à suivre le même parti et à lui faire part de celui auquel il s'arrêterait. Il fit des observations semblables au major général en lui laissant entendre que la précipitation était rarement un bon conseiller, qu'il n'y avait pas de raisons suffisantes de croire que l'ennemi eût cessé son mouvement de retraite pour prendre aussitôt l'offensive; qu'il allait faire ce qu'il fallait pour s'en assurer, tout en se mettant en mesure d'exécuter plus tard la marche rétrograde qu'on lui prescrivait, si les circonstances l'exigeaient véritablement ou s'y l'on y tenait toujours [32].

En conséquence, le quartier général quitta Lauenstein, et vint s'établir à Dittersdorf; on fit retirer une partie de l'artillerie et échelonner quelques troupes sur le même point. Le général Pajol, soutenu par une division d'infanterie placée à Fürstenswald, fut envoyé reconnaître si l'ennemi donnait quelque suite à ses succès sur le 1er corps, ou s'il se contentait de conserver ses positions aux environs de Töplitz : on ne tarda pas à se convaincre que pour le moment il n'avait point encore pris d'autre parti. Le 30 au soir, après l'affaire de Kulm, il avait appris la victoire de la Katzbach et celle de Berlin; il était alors ivre de succès, ne s'occupait que de réjouissances et d'actions de grâces, et ne pensait à rien entreprendre.

Napoléon promptement rassuré s'occupa aussitôt de nouvelles dispositions pour battre l'armée de Silésie. Nous reçûmes de nouvelles instructions en vertu desquelles le 2^{e} corps restait en position près de Freyberg, le 14^{e} en prenait une plus rapprochée de Dresde, et toute la garde, ainsi que le corps de cavalerie du général Latour-Maubourg, devait être groupée dès le 6 autour de cette capitale, pour se porter rapidement contre l'armée de Silésie ou sur tout autre point, si cela devenait nécessaire [33 et 37]. Ainsi à la crainte exagérée qu'on avait conçue succédait une confiance peu raisonnée; en effet, comment imaginer que l'ennemi ne s'apercevrait pas de ce mouvement, et que, victorieux sur tous les points, il se laisserait arracher si paisiblement la victoire sans venir contrarier cette opération [39]? Nous conviendrons cependant que le dessein de Napoléon pouvait réussir si Blücher avait négligé un moment ses instructions, et si lui-même n'avait pas perdu son temps en hésitation et trop découvert son plan, en faisant sans aucune nécessité retirer le 14^{e} corps, et abandonnant au 6^{e} les positions qu'il occupait à sa droite.

Le 31 août, Napoléon était près de son armée de Silésie : en une forte marche, il pouvait la joindre. Le 1^{er} corps, réorganisé le 2 septembre,

pouvait être laissé à Dresde ; la cavalerie de Latour-Maubourg et toute la garde étaient plus que suffisantes pour renforcer Macdonald et battre l'armée de Blücher, si elle ne se retirait promptement, comme elle devait le faire, et comme elle le fit le 4 et le 5, quand Napoléon la fit attaquer. Dans tous les cas, cette tentative pouvait être terminée le 3 (ayant été commencée un peu tard, elle ne le fut que le 5); dès ce jour, quel qu'eût été l'événement, les troupes qu'il aurait conduites à Bautzen restaient disponibles dans ses mains pour obtenir de grands succès. La grande armée des alliés, voulant dégager le général Blücher, menacé par les derniers mouvements de Napoléon, venait de commettre la faute la plus grave, en se séparant pour marcher par les deux rives de l'Elbe : les Autrichiens, par la droite de ce fleuve, sur Rumburg et le flanc droit de l'armée française, avec 50,000 hommes conduits par Schwartzenberg; et le reste par la rive gauche, sur Dresde, sous les ordres de Barclay de Tolly. Les alliés avaient pris cette détermination aussitôt qu'ils s'étaient aperçus du mouvement rétrograde du 14ᵉ corps, et de la disparition totale du 6ᵉ; et il faut convenir qu'à défaut de toute autre donnée, ceci leur indiquait d'une manière assez certaine la marche de Napoléon contre l'armée de Silésie. Ces mauvaises dispositions offraient

[redacted]

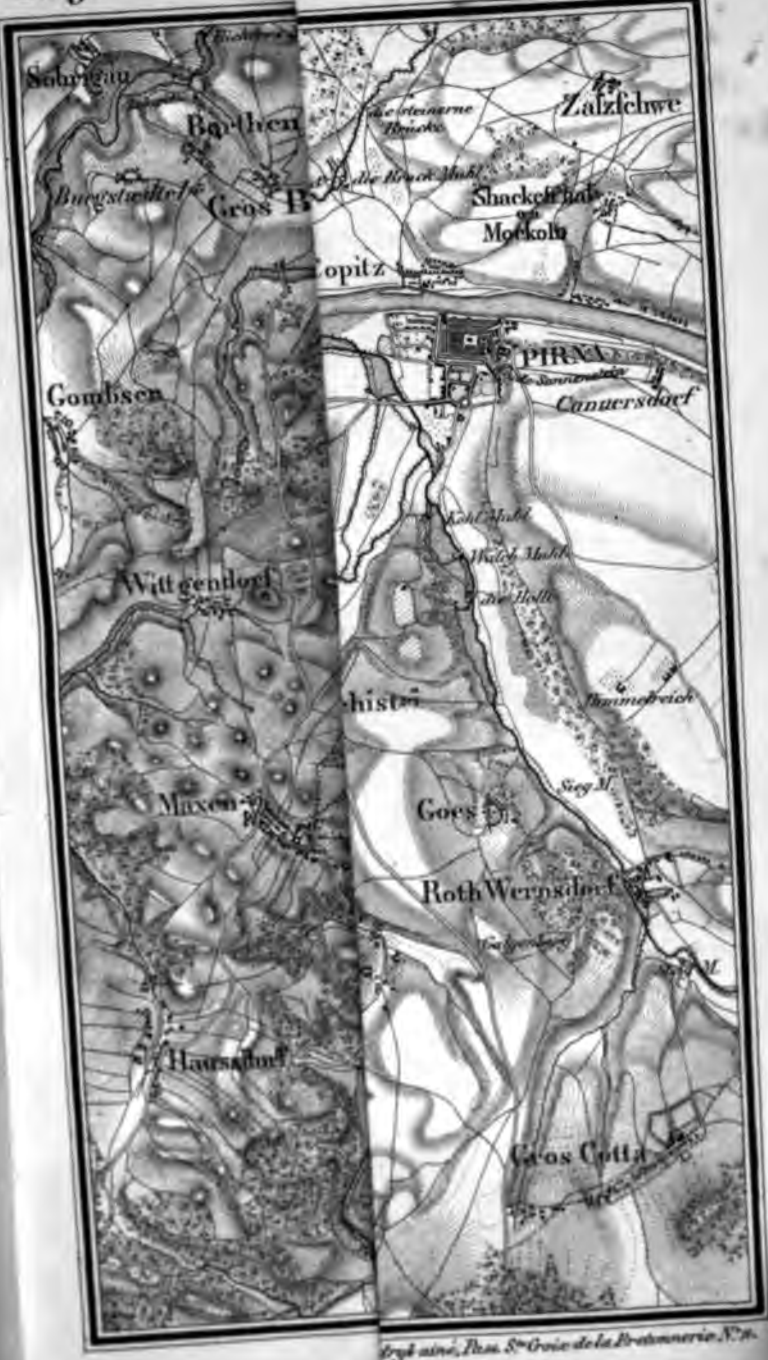
encore à ce dernier la chance la plus favorable qu'il pût espérer.

Barclay de Tolly, en pleine marche sur Dresde, déboucha le 4 sur le 14e corps, dont la droite se trouvait depuis le 2 à Borna, le centre à Giesshübel, la gauche au camp de Lilienstein, l'avant-garde et la cavalerie à Höllendorf, Oelsa et Breitenau [40]. La 42e division, qui devait garder les ouvrages du Lilienstein, fut disposée de manière à éclairer les mouvements de l'ennemi sur la rive droite de l'Elbe vers Rumburg, et à flanquer un peu notre gauche en menaçant la droite des Russes. Elle avait trois bataillons dans les redoutes de Cunnersdorf et Hermsdorf, trois, avec un de ses généraux de brigade et trois pièces de canon, sur les hauteurs de Kritschwitz, et un à Pirna; il avait été difficile d'éviter cette dissémination.

Le 5, à six heures du soir, l'ennemi attaqua à Höllendorf notre avant-garde, formée de la 43e division et de la cavalerie du général Pajol; après avoir un peu disputé le terrain, elle se retira et prit une nouvelle position en arrière des 45e et 44e divisions, placées à Borna et Giesshübel.

Le 6, à deux heures après midi, ces dernières furent attaquées simultanément par Ziethen et le prince de Würtemberg; après avoir fait la résistance modérée qui convenait à des troupes en

N.° 9. Tome IV, Page 134.



...ryé ainé, Pass. Ste Croix de la Bretonnerie N.°...

observation, elles se retirèrent : la 44^{e} division, de Giesshübel sur Zehist, en s'appuyant à la 43^{e}; et la 45^{e}, de Borna en arrière de Zuschendorf, la droite à Burckertswald, et la gauche vers Ober-Seydewitz. La cavalerie, qui avait couvert le mouvement de cette division, se trouvant pressée par l'avant-garde de Pahlen et le 2^{e} corps russe du prince de Würtemberg, fut obligée, dans l'après-midi, de le suivre jusqu'à Zuschendorf, où elle s'appuya à la 43^{e} division.

Le 7 au matin, le 14^{e} corps occupait les positions suivantes : la 42^{e} division près de Königstein, à l'exception de trois bataillons placés, avec trois autres de la 44^{e}, au petit village de Heidenau, sur la Müglitz; le reste de la 44^{e} à Mügeln. La 45^{e}, qui avait eu la nuit des inquiétudes sur sa droite, vint, de grand matin, se placer plus près de Dohna; la cavalerie et la 43^{e} division, formant l'avant-garde, prirent place sur les hauteurs de Zehist et Zuschendorf, la gauche à Pirna. Ce mouvement rétrograde de la 45^{e} division, et l'évacuation de Pirna, effectuée dans la nuit du 6 au 7, paraissent avoir fait manquer une attaque projetée par l'ennemi pour le 7 au matin.

CHAPITRE VII.

Marche de Schwartzenberg sur la rive droite de l'Elbe, des Russes et des Prussiens sur Dresde. — Attaque du 14[e] corps. — Marche de Napoléon aux frontières de la Bohême. — Retraite de Wittgenstein.

J'AI déjà dit que, dans la situation des choses, il me paraissait un peu tard pour que Napoléon pût, à compter du 4 septembre, se porter sur l'armée de Silésie, qui d'ailleurs n'aurait probablement pas manqué de se retirer tant qu'il l'eût suivie ; mais il lui restait la faculté de marcher sur Schwartzenberg, qui s'avançait par la rive droite sur Rumburg, et de la marche duquel je présume qu'il était instruit, comme il le fut par le 14[e] corps dans les journées du 3, du 4, etc., de celle de l'armée russe. Néanmoins, après la retraite de Blücher, il resta le 5, le 6 et le 7 dans une indécision complète; le 7, il fit écrire par le major général au maréchal Gouvion Saint-Cyr une espèce de lettre de reproches, dans laquelle il se plaignait de n'être pas instruit par lui dans les plus courts délais des mouvements et des desseins de l'ennemi [41]; il voulait, disait-il, qu'on lui écrivît de manière à lui faire connaître les

projets de l'ennemi. Les rapports des 4, 5 et 6 lui avaient pourtant annoncé tout ce qu'on avait pu savoir : on lui répondit de nouveau fort longuement, en lui rappelant les renseignements déjà donnés ; on entra encore dans les plus grands détails, et on lui expliqua de la manière la plus formelle, non pas précisément les desseins de l'ennemi, mais ceux qu'on lui supposait, et qui ne paraissaient pas douteux, d'après le développement et la direction donnée à toutes les colonnes de son armée, sur toutes les communications conduisant de la Bohême à Dresde [42].

Le 7 septembre, l'empereur arriva à Mügeln, où se trouvait le quartier général du 14ᵉ corps; il eut avec le maréchal Saint-Cyr un entretien de plus de deux heures, dans lequel, après lui avoir témoigné beaucoup de bienveillance et avoir excusé, pour ainsi dire, ce que lui avait écrit le major général, il lui parla de ses projets pour la journée du lendemain. Il répéta à plusieurs reprises qu'il voulait absolument en venir avec l'ennemi à une bataille décisive qu'il n'avait encore pu trouver l'occasion de livrer, le mauvais temps de la journée du 27 l'ayant empêché de la pousser aussi à fond qu'il l'eût désiré, et la retraite précipitée de l'ennemi, de le joindre les jours suivants. Il convint cependant que s'il n'eût pas arrêté le 28 à Pirna le mouvement de sa garde,

et que s'il lui eût au contraire fait suivre celui du 1er corps, il en aurait trouvé une belle occasion aux environs de Töplitz. Je lui dis que l'ennemi ne tarderait pas à lui fournir une nouvelle occasion de le combattre ; que ne pouvant soupçonner qu'il eût si tôt terminé son mouvement sur l'armée de Silésie, il lui serait impossible de se douter qu'il fût déjà en mesure de l'attaquer avec de grands moyens ; qu'il ferait probablement encore quelque faute dont on pourrait tirer parti ; qu'à l'égard de son projet de livrer une grande bataille, non-seulement j'étais de son avis, mais encore que, dans la situation où il se trouvait en ce moment, je le considérais comme d'une nécessité bien plus urgente qu'au commencement de la campagne, malgré l'infériorité de ses forces, devenue bien sensible par les pertes qu'il venait d'essuyer ; infériorité, ajoutai-je, qui ne peut que s'augmenter énormément par les nombreux renforts que l'ennemi attend sous peu.

Comme il penchait toujours pour livrer cette bataille à l'armée de Silésie ou à celle de Berlin, j'essayai de l'en détourner, m'efforçant de lui persuader que les corps qui leur étaient opposés serviraient bien mieux ses intérêts s'ils restaient sur la défensive. Je poursuivis en disant que je croyais encore plus important de gagner une bataille sur la grande armée des alliés, à cause de

la présence des trois souverains, dont il était urgent de frapper le moral, que sur aucune des autres, qui d'ailleurs continueraient de manœuvrer pour l'éviter, comme il venait de s'en convaincre encore par sa dernière tentative sur Blücher; qu'au surplus, les deux tiers de la grande armée étant de nouveau en pleine marche sur Dresde, il saurait dès le lendemain ce qu'il pourrait espérer. Il ne voulut pas croire que l'ennemi continuerait ses attaques sur le 14[e] corps; je le lui affirmai de nouveau, en lui assurant qu'il ne cesserait son mouvement offensif qu'aux approches de Dresde, quand il apercevrait les corps français réunis sur cette ville, et qu'il serait convaincu de son retour sur la rive gauche de l'Elbe. Napoléon me répondit qu'il le désirait, mais qu'il ne l'espérait pas; que cependant cela était possible, et que si, contre son attente, j'étais attaqué le lendemain, il arriverait lui-même avec tout ce dont il pourrait disposer pour une bataille décisive. Je lui dis qu'il pouvait faire toutes ses dispositions en conséquence; que l'ennemi, malgré les réticences aperçues dans ses mouvements, était déjà trop engagé en Saxe pour pouvoir éviter de fournir une occasion de le battre à un homme aussi expérimenté que lui. Il me quitta alors pour retourner à Dresde, en me disant qu'il se confiait entièrement à ma prudence; et

comme il avait remarqué que j'étais excessivement fatigué, et même un peu malade, il m'engagea d'une manière presque amicale à me ménager; il fut enfin pour moi, pendant toute la durée de cette entrevue, aussi aimable qu'il l'était toujours quand il le voulait.

Le 8 au matin, nos avant-postes furent attaqués en arrière de Zehist et de Zuschendorf, et reployés sur la ligne prise dans la nuit par notre avant-garde, la droite appuyant à la Müglitz sur les hauteurs en arrière de Köttwitz, et la gauche à Gross-Sedlitz. La 43e, qui formait cette avant-garde avec la cavalerie du général Pajol, fut ensuite attaquée de front par les troupes du général Pahlen, soutenues par une division de grenadiers du 2e corps russe du prince de Würtemberg, restée en arrière de Zehist, pendant que le premier corps du prince Gorczakof marchait par sa droite, dans le but d'observer ce qu'on supposait dans l'armée russe devoir déboucher par Königstein, comme cela avait eu lieu lors de la première marche sur Dresde.

Il ne se trouvait avec l'armée russe, de tout le corps de Kleist qui l'accompagnait ordinairement, que la division du général Ziethen; le reste, par suite de la précipitation avec laquelle ce mouvement avait été ordonné, avait marché dans des directions différentes, et ne se rallia que plus tard à

[redacted]

Wittgenstein, après plusieurs ordres contradictoires. Les corps autrichiens qui suivaient et appuyaient les mouvements de l'armée russo-prussienne marchaient sur la gauche, savoir : le prince de Lichtenstein dans la direction de Freyberg, Klenau dans celle de Chemnitz. Le général Kaisarof, qui était à Maxen, protégeait la correspondance, et liait les Autrichiens avec l'armée russo-prussienne. Il était chargé en même temps de tourner la droite et de se porter sur les derrières du 14ᵉ corps; il paraît que ce fut lui qui envoya dans la journée une partie de sa cavalerie sur Gurkwitz; le reste des réserves du prince Constantin était encore resté en arrière de Giesshübel.

Schwartzenberg, avec 50 ou 60,000 hommes de l'armée autrichienne, effectuait son mouvement sur la rive droite de l'Elbe, à l'aide des ponts qu'il avait fait établir près d'Aussig et de Leitmeritz.

Napoléon était à Dresde avec quelques corps de troupes et sa garde, groupés autour de cette ville; il fut prévenu de l'attaque de l'ennemi par le bruit du canon et par un officier qui lui fut expédié sur-le-champ de Mügeln.

Le comte de Pahlen, bien soutenu par la division Vlasof et par celle de grenadiers du 2ᵉ corps russe, attaqua la position de notre avant-garde

avec beaucoup d'ardeur; celle-ci, dirigée par le général Bonet, soutint long-temps ses efforts avec d'autant plus de courage qu'il y avait disproportion entre ses forces et celles de l'ennemi. Elle ne commença à céder du terrain que lorsqu'elle vit tourner sa gauche par la division Ziethen, qui marchait par la grande route de Pirna à Dresde; alors elle forma ses échelons, se disposa à quitter la position de Gross-Sedlitz, descendit en bon ordre dans le bassin de la Müglitz qu'elle passa au gué, et alla prendre position sur la rive gauche de ce ruisseau, entre la 43e division, placée sur les hauteurs de Gahmig, et la 44e, qui se trouvait à peu près à Mügeln. Nous ne crûmes pas devoir nous retirer davantage, et le 14e corps, réuni sur cette position, attendit la détermination de Napoléon.

L'ennemi, voulant assurer la position qu'il venait de prendre, sentit qu'il ne pouvait le faire qu'en rejetant sur la rive gauche de la Müglitz tout ce que nous avions encore sur la rive droite; mais comme notre position n'aurait pas été bonne pour la circonstance, si elle n'avait préparé à Napoléon des retours offensifs sur celle des Russes, nous voulûmes conserver à la gauche le village de Heidenau, et à la droite la petite ville de Dohna, afin de favoriser à son armée les débouchés de la Müglitz. Ces deux points, parti-

[redacted]

culièrement le premier, se trouvaient tout-à-fait dans la position de l'ennemi ; il en sentit toute l'importance, et fit de grands efforts pour s'en emparer par une attaque vive et soutenue de Ziethen sur Heidenau, et de Pahlen sur Dohna. Les trois bataillons de la 42ᵉ division qui occupaient le village, soutenus à propos par la gauche de la 44ᵉ, repoussèrent avec tant de bravoure les troupes de Ziethen, qu'elles ne jugèrent pas devoir recommencer leur attaque et se retirèrent à une distance convenable. Pahlen renouvela plusieurs fois la sienne sur Dohna avec tout aussi peu de succès, et à deux heures de l'après-midi, quand Napoléon arriva sur la hauteur de Gahmig, la possession ne nous en était plus contestée.

Après avoir jeté un premier coup d'œil sur la position de l'ennemi, Napoléon s'entretint avec quelques officiers russes qu'on venait de prendre en avant de Dohna, et les questionna; il demanda ensuite au commandant du 14ᵉ corps par où il pourrait faire déboucher ses troupes lorsqu'elles arriveraient sur la position de l'ennemi. Le maréchal lui montra Dohna et Heidenau qu'on avait voulu conserver à tout prix pour lui faciliter cette opération : l'un le rendant sur la gauche maître de la grande route de Pirna, l'autre, sur la droite, de la vieille route de Töplitz. Ses colonnes pouvaient se former derrière ces deux

points, pendant que d'autres, sous leur protection, passeraient la Müglitz aux gués où quelques heures auparavant l'avait passée notre avant-garde, dans le coude ou rentrant que forme cette rivière entre Dohna et Mügeln. S'étant convaincu qu'il n'éprouverait aucun obstacle pour déboucher avec les forces les plus considérables, l'empereur fit observer que ses troupes n'arriveraient guère avant deux heures, et tombant dans une espèce d'indécision, proposa au maréchal de n'attaquer la position de l'ennemi que le lendemain matin, ce que celui-ci trouva très-bien; mais Napoléon, se reprenant aussitôt, fit observer que le lendemain ce beau plateau où se trouvait l'ennemi serait peut-être si fortement occupé par lui, et garni d'une artillerie si nombreuse, qu'il ne serait plus possible de l'enlever, et que d'après cette considération il vaudrait peut-être mieux tenter l'attaque de suite. Le maréchal, entrant tout-à-fait dans ses vues, le pria de décider s'il voulait qu'il s'en emparât, lui répondant d'y parvenir. Napoléon s'y résolut, en remarquant seulement que ses troupes ne devaient arriver que dans deux heures, qu'ainsi le 14ᵉ corps serait pendant ce temps dénué de leur secours. Le maréchal lui répondit que son rôle d'observation cessant dans ce moment, et n'étant plus astreint, en prenant l'offensive, à garder

[redacted]

comme auparavant un certain nombre de communications, il allait réunir dans sa main tout ce qu'il avait de troupes pour les porter sur le point le plus important de la position de l'ennemi, sans s'inquiéter des autres; qu'en mettant aussi de son côté tous les avantages de l'offensive, il espérait réussir; que, dans le cas contraire, comme il était bien averti, et que ses troupes se trouvaient en marche et déjà assez rapprochées, il ne croyait pas qu'il dût résulter un effet très-fâcheux pour l'armée d'un échec essuyé devant elle par le 14[e] corps; que d'ailleurs l'ennemi n'apercevant pas d'autres troupes que celles qu'il avait combattues les jours précédents, ne serait pas porté à se retirer trop précipitamment, comme on pouvait croire qu'il le ferait s'il se voyait en tête celles que sa majesté amenait; qu'ainsi c'était un moyen de dissimuler plus longtemps son arrivée, malgré le mouvement effectué le 6 au soir sur Pirna par les troupes du quartier général, mouvement qui paraissait n'avoir pas été aperçu de l'ennemi.

Les colonnes d'attaque du 14[e] corps furent formées de suite. La 1[re] brigade de la 45[e] division déboucha par Dohna, et la 2[e] à gauche de cette ville, simultanément avec la cavalerie de Pajol, et les brigades que la 43[e] et la 44[e] divisions avaient formées à la gauche de la 45[e] Cette dernière,

ayant moins de chemin à faire, ne passa la Müglitz que quand les autres eurent gagné le terrain nécessaire pour que les troupes du 14^e corps pussent donner ensemble; ce qu'elles firent un moment après en gravissant, avec tout l'ordre et la précision nécessaires, les hauteurs où l'ennemi avait trouvé une excellente position. En arrivant sur les crêtes de ces hauteurs, on vit que l'ennemi se refuserait à un choc général, et qu'il formait des échelons pour pouvoir effectuer sa retraite, si elle devenait obligée. Nos troupes déployèrent davantage leurs colonnes, en conservant néanmoins la profondeur convenable, c'est-à-dire qu'ayant gravi la montagne en colonnes par régiments, elles conservèrent cet ordre par bataillons, pour pouvoir plus rapidement exécuter un déploiement complet, dès que cela serait jugé utile.

L'attaque continua quelque temps dans l'ordre qu'on venait de prendre, avec une grande bravoure de part et d'autre : le 14^e corps, après s'être emparé de Gross-Sedlitz, et y avoir appuyé sa gauche, se déploya tout-à-fait et marcha avec la plus grande décision pour aborder l'ennemi à la baïonnette; mais celui-ci ne voulut pas recevoir cette charge, et prit sur-le-champ le parti de se retirer complétement et avec précipitation jusqu'au-delà des villages de Zuschendorf et

Zehist, où il établit ses avant-postes, avec lesquels notre infanterie légère tirailla jusques assez avant dans la nuit. La cavalerie du général Pajol, malgré son extrême faiblesse, exécuta quelques belles charges et fit des prisonniers.

Dans ce moment arriva un escadron du 14ᵉ de hussards, qui, le 22 août, à la reprise des hostilités, se trouvant placé à notre extrême droite vers Hof, et coupé par le corps de Klenau, n'avait pu se retirer sur Dresde avec le corps d'armée, et n'avait, par conséquent, pas encore vu l'ennemi. Le commandant du 14ᵉ corps lui indiqua aussitôt une position en avant, et lui commanda d'aller l'occuper. Cet escadron avait à peine parcouru deux cents toises pour se rendre à son poste, que Saint-Cyr se repentit de l'y avoir envoyé, ayant appris que le roi de Naples venait de passer en avant de sa ligne. Il redoutait sa rencontre pour cet escadron, qui devait être d'une grande ressource pour le régiment dont il faisait partie, lequel avait perdu devant Dresde les deux tiers de ses hommes et de ses chevaux, dans une charge que Murat lui avait fait exécuter. Au moment où l'on voulut faire rapprocher cet escadron, la rencontre que l'on craignait avait eu lieu. Murat, en attendant ses troupes qui étaient encore fort en arrière, et ne trouvant sous sa main que ce seul escadron qui ne

fût pas engagé, lui ordonna, sans trop savoir lui-même pourquoi, de charger le régiment entier des hussards de Grodno; il arriva ce qui ne pouvait manquer d'arriver à une si petite troupe et aussi peu expérimentée : elle s'abandonna dans la charge et fut taillée en pièces. Il ne revint que le capitaine commandant et, je crois, deux sous-officiers. Murat, pour dédommager cet officier, et obtenir son silence sur l'échauffourée qu'il lui avait fait faire, vanta sa bravoure et demanda pour lui de l'avancement qu'il obtint.

Afin d'être plus en forces sur les troupes de Pahlen, on n'attaqua pas celles de Ziethen; mais celles-ci suivirent le mouvement des premières, en se retirant sur Pirna. La nuit étant survenue, le 14ᵉ corps prit position, la droite à Köttwitz, et la gauche en avant de Gross-Sedlitz. Napoléon avait été présent à cette action; il rentra à la nuit close à Dohna, où il trouva sa garde établie en avant des autres corps qu'il avait dirigés sur ce point. Je me rendis chez lui, tant afin de prendre ses ordres pour le lendemain, que parce qu'il m'avait invité à souper; il causa beaucoup, mais pas du tout des mouvements du lendemain, comme je l'avais espéré, quoiqu'il n'y eût auprès de lui que le roi de Naples et moi. Le jeune duc de Plaisance, l'un de ses aides de camp, arriva; il venait lui apporter les détails des désastres es-

suyés, dans les journées des 5 et 6, par les troupes sous les ordres du prince de la Moskowa. Napoléon l'interrogea, et entra dans les plus petits détails des mouvements opérés par les différents corps avec le sang-froid le plus imperturbable; il expliqua ensuite, d'une manière qui nous parut aussi claire que précise et juste, les causes des revers, mais sans le plus petit mouvement d'humeur, sans une expression mal sonnante ou équivoque contre Ney ni aucun des généraux ses collaborateurs; il rejeta tout sur les difficultés de l'art, qui, disait-il, étaient loin d'être connues. Il ajouta que, si un jour il en avait le temps, il ferait un livre dans lequel il en démontrerait les principes d'une manière si précise, qu'ils seraient à la portée de tous les militaires, et qu'on pourrait apprendre la guerre comme on apprend une science quelconque. Je lui dis qu'il était bien à désirer que l'expérience d'un homme tel que lui ne fût pas perdue pour la France; mais que j'avais toujours douté que quelqu'un pût faire ce travail; que cependant, si cela était possible, aucun n'avait plus de droits que lui à y prétendre. J'ajoutai que, jusqu'à ce moment, il m'avait paru que l'expérience ou la pratique la plus longue n'était pas le meilleur moyen d'acquérir cette science; que de tous les généraux, amis ou ennemis, qu'on avait vus à la tête des armées de

l'Europe, dans tout le cours des longues guerres que la révolution française a occasionées, aucun ne me semblait avoir beaucoup appris par l'expérience, et que je ne l'exceptais pas de ce nombre, considérant toujours sa première campagne d'Italie comme son chef-d'œuvre militaire. Il me dit que j'avais raison, et que, vu le peu de moyens qu'il avait alors à sa disposition, il la regardait aussi comme sa plus belle campagne; qu'il ne connaissait lui-même qu'un seul général qui eût constamment acquis par l'expérience; que ce général était Turenne, dont les grands talents étaient le fruit des études les plus approfondies, et qui s'était approché le plus près du but que lui se proposait de démontrer, si un jour il avait le temps de faire l'ouvrage dont il venait de parler (1).

Cette conversation fut amenée par le récit d'un des plus grands désastres de la campagne, par un désastre qui devait avoir des suites si terribles pour tant d'intérêts, et particulièrement pour les siens. Il parla néanmoins avec le calme qu'il aurait pu mettre dans une discussion où il aurait été question d'événements arrivés à la Chine ou

(1) On retrouve dans cette conversation de Napoléon le germe des idées qu'il a eu plus tard l'occasion de développer dans les mémoires de Sainte-Hélène.

[redacted]

dans le siècle précédent. J'ai pensé que cela pourrait aider à faire connaître le caractère d'un homme si étonnant et encore si peu connu, malgré les nombreux hauts faits dont il a étourdi le monde. Un moment après, il nous quitta afin d'aller prendre du repos ou expédier les ordres nécessaires aux autres corps de son armée; il n'ordonna rien pour le 14ᵉ. Seulement il me dit qu'il serait le lendemain, à la pointe du jour, devant le front de bandière du camp, et qu'il se déciderait selon les circonstances du moment. Je le retrouvai en effet le 9, avant le jour, dans l'emplacement qu'il m'avait désigné.

Le 14ᵉ corps, selon l'usage lorsqu'on est aussi près de l'ennemi, était sous les armes; la cavalerie de Pajol était déjà en mouvement pour le serrer de plus près. On apercevait dans le camp des alliés beaucoup de mouvements, qui semblaient n'avoir d'autre objet que de se préparer à recevoir une attaque qui pouvait avoir lieu dans un quart d'heure. Napoléon y voyait un projet de retraite imminente, et craignait de perdre son temps à les suivre avec tous les corps qu'il avait mis en mouvement; il paraissait tenté de retourner vers Dresde. Je cherchai à l'en dissuader et à lui faire partager la conviction que j'avais qu'ils n'étaient pas disposés à la retraite, parce que, selon moi, ils l'auraient exécutée dès la nuit, se

trouvant sur une grande route, au moyen de laquelle ils pouvaient faire une marche qui les eût certainement dérobés à ses attaques. J'ajoutai que, puisqu'ils n'avaient pas profité de cet avantage, il me paraissait évident qu'ils n'avaient pas de projet de retraite arrêté; et enfin, que s'ils avaient dans ce moment ce projet, pour éviter un grand engagement avec lui, il était facile de le faire échouer. « Comment l'entendez-vous? me « dit-il. — Voyez, lui dis-je; l'ennemi, qui a sa « droite à Pirna, est placé en entier (du moins « l'armée russo-prussienne) en échelons sur la « grande route de Töplitz, qui passe par Pirna, « Zehist, Giesshübel, Höllendorf et Peterswald; « mais nous sommes maîtres de la vieille route « de Töplitz, qui passe par Dohna, Liebstadt, « Breitenau, Fürstenwald et la montagne du « Geyersberg. Cette dernière est plus courte que « l'autre, et nos soldats marchent mieux que les « Russes et les Allemands; elle est praticable « jusqu'au Geyersberg pour toute espèce d'artil- « lerie, et dans peu d'heures nos sapeurs auront « arrangé le reste de manière à ce que la plus « grande partie de celle de l'armée française « puisse y passer. Nous n'y rencontrerons, de la « part de l'ennemi, aucun obstacle assez fort pour « nous empêcher de la parcourir avec la rapi- « dité que votre majesté jugera nécessaire; elle

[redacted]

« est certaine d'arriver de cette manière en Bo-
« hême avant l'ennemi, et d'attaquer l'armée
« russo-prussienne en entier à revers, ou seu-
« lement quelques-uns de ses échelons à son
« choix, en se rejetant par un *à gauche* sur Pe-
« terswald ou Nollendorf, afin de les couper et
« de rendre infaillible et facile un succès impor-
« tant. Dans tous les cas, votre majesté, une fois
« arrivée en forces sur le Geyersberg, pourra pé-
« nétrer au centre des colonnes ennemies : elle est
« sûre de les trouver toutes en mouvement pour
« se concentrer sur une position quelconque,
« avec l'inquiétude que devra leur causer leur
« isolement des troupes de Schwartzenberg, en-
« voyées sur la droite de l'Elbe et vers Chemnitz.
« Il est impossible que l'occasion qu'elle cherche
« d'avoir une bataille décisive, soit avec la tota-
« lité de l'armée, soit seulement avec une par-
« tie, ne se présente avant la réunion des Au-
« trichiens et l'arrivée en ligne de l'armée de
« Pologne. » Napoléon fut très-satisfait de ce plan, en ordonna de suite l'exécution, et je commençai aussitôt à marcher sur Töplitz.

Le 14ᵉ corps devint l'avant-garde de l'armée, qui suivit son mouvement; Pajol, soutenu de quelques bataillons d'infanterie, débusqua bien vite les avant-postes que l'ennemi avait encore à Zuschendorf, ensuite ses flanqueurs qui étaient à

[redacted]

Nieder-Seydewitz. L'ennemi, qui ne s'attendait toujours qu'à une attaque, croyant que nous cherchions seulement à déborder sa droite, se préparait à la recevoir; mais dès qu'il s'aperçut de la continuité de ce mouvement que l'armée entière suivait, il se mit promptement en retraite; et nous marchâmes alors parallèlement, lui par la route nouvelle, et nous par l'ancienne. Arrivés sur la hauteur de Borna, nous vîmes distinctement le mouvement des colonnes de l'ennemi, aussitôt que nous eûmes rejeté sur lui les éclaireurs qu'il avait dans cette partie.

L'empereur ordonna une halte, pendant laquelle il s'arrêta pour les examiner; ensuite il renforça la cavalerie de Pajol, qui était très-faible, de ses escadrons de service et des gardes d'honneur que nous apercevions pour la première fois à l'armée. Le 14ᵉ corps continua sa route jusqu'à Fürstenwald, où sa cavalerie et deux divisions d'infanterie bivouaquèrent; la 3ᵉ s'établit en avant de Breitenau avec le quartier général. La division de la garde, du général Lefèvre-Desnouettes, prit position avec le 14ᵉ corps, après avoir poussé une reconnaissance sur Oelsa, et en avoir débusqué les tirailleurs et flanqueurs ennemis, que nous avions trouvés et combattus pendant toute la marche sur notre flanc gauche. Napoléon établit son quartier général à Liebstadt, au milieu

[redacted]

des corps de son armée et d'une partie de sa garde. Il y eut dans la soirée la confirmation que toute la grande armée ennemie était en mouvement en sens divers. Ce que son major général m'en dit dans ses instructions pour le lendemain me fit espérer que l'empereur comptait bien tirer parti de cette journée, et profiter de la séparation de l'armée alliée pour l'attaquer sur le point qui lui conviendrait le mieux avec toutes les forces qu'il pourrait réunir [43 et 44]. En effet, Schwartzenberg s'apercevant du faux mouvement qu'il avait fait, en portant ses troupes sur la rive droite de l'Elbe, venait de donner l'ordre de les faire repasser sur la rive gauche, et de les ramener en toute hâte dans leurs positions des environs de Duchs, qu'elles avaient quittées quelques jours auparavant. Il venait de rappeler avec la même précipitation les corps de Klenau et de Lichtenstein, en marche sur Chemnitz et Freyberg, même avant d'en avoir prévenu Barclay de Tolly, sous les ordres duquel il les avait placés, pour protéger sa marche sur Dresde. Il nous paraissait impossible que Napoléon pût espérer une occasion plus favorable pour battre l'ennemi au moment de son entrée en Bohême.

Le 10, à la pointe du jour, le 14e corps se mit en marche pour se porter par le village d'Ebersdorf sur le Geyersberg, où il arriva sans obstacle

vers dix heures du matin. Napoléon y arriva à onze heures, et se plaça de suite sur une des sommités, d'où il découvrait les plaines de la Bohême au pied des chaînes de montagnes appelées Erz-Gebirge et Mittel-Gebirge. Dans ces plaines, on apercevait les colonnes des troupes de l'armée russo-prussienne, marchant avec précipitation dans tous les sens, chacune cherchant à se placer pour résister à l'attaque imminente et imprévue qui les menaçait, les unes occupant du mieux qu'elles le pouvaient un village ou un couvent, les autres venant les y remplacer; un moment après, les premières allant se placer dans un ordre de bataille différent, et ainsi de suite, à mesure que de nouvelles troupes débouchaient par la route de Nollendorf et Peterswald. Les réserves du prince Constantin furent les premières en position; les corps de Wittgenstein et de Kleist débouchèrent plus tard; on n'apercevait aucun corps autrichien. Napoléon, du point où il se trouvait, voyait si bien dans l'armée ennemie, qu'il en pouvait compter les files, et qu'il était impossible de lui en dérober un homme; il ne pouvait douter de l'isolement de l'armée russo-prussienne, circonstance la plus favorable qu'il pût espérer.

La 43ᵉ division, ayant aussitôt après son arrivée débusqué du Geyersberg un petit corps

de troupes qui s'y trouvait en observation, avait descendu les pentes de la montagne, et, après avoir pris position à mi-côte, avait envoyé ses tirailleurs vers le bas, où une fusillade s'était incontinent engagée avec ceux de l'ennemi. Personne ne doutait que la bataille n'eût lieu aussitôt; le temps était superbe, et nos soldats bien disposés. Une partie de notre artillerie, par un mouvement d'enthousiasme mal entendu, se jeta, à la vue de Napoléon, dans le chemin creux qui conduit de la montagne dans la plaine, et cela avant qu'on eût travaillé à le rendre praticable; de sorte qu'elle s'y trouva embarrassée et dans une situation à ne pouvoir ni avancer, ni reculer. Nos sapeurs arrivés se mirent de suite à l'ouvrage; un grand nombre de soldats se joignirent à eux, et tout faisait présumer que peu de temps suffirait pour la mettre en état. Ces dispositions faites, le commandant du 14ᵉ corps alla rejoindre Napoléon dans le lieu où il s'était placé d'abord; il était pied à terre, et depuis une heure, la lunette à la main, il n'avait perdu aucun des mouvements de l'armée russe. Un moment après, il appela le maréchal, s'écarta avec lui de sa suite, et lui dit, frappé sans doute par l'aspérité du pays : « Je ne veux point attaquer l'ennemi dans « cette position, je vais me retirer; mais laissez « croire à tout le monde que mon intention est

« toujours de livrer bataille; ne changez rien à « vos dispositions; continuez, aujourd'hui et « demain, à faire réparer le chemin de la mon- « tagne, pour entretenir davantage l'ennemi et « mes troupes dans cette persuasion. Je vous sou- « tiendrai, si vous êtes attaqué. »

L'empereur avait tout vu par lui-même; il avait pu tout juger; son dessein paraissant irrévocablement pris, je ne jugeai ni à propos ni convenable de hasarder des observations qui probablement auraient été mal accueillies; il demanda ses chevaux et partit. Je l'accompagnai un moment, puis je revins à Ebersdorf, où fut établi le quartier général du 14ᵉ corps, et où j'eus le temps de faire toutes les réflexions que me suggéraient les circonstances. Elles portèrent naturellement sur le changement qu'il était impossible de ne pas remarquer dans le grand homme de Marengo, que les Alpes et l'épouvantable Saint-Bernard, malgré la poignée de monde qu'il menait avec lui, n'avaient pu intimider, et qui maintenant reculait devant les faibles chaînes de l'Erz et Mittel-Gebirge, avec une armée si considérable, dans un moment où il ne pouvait plus soutenir que quelques jours la lutte disproportionnée où il s'était engagé, et dont la disproportion allait s'accroître par l'arrivée des renforts venant de l'intérieur de l'Autriche, par la

présence en ligne de l'armée russe de Beningsen, et la défection de ses alliés, qu'il n'était plus en état de protéger.

J'étais bien convaincu que l'empereur ne pouvait plus réunir de moyens suffisants pour battre la grande armée que les trois souverains venaient de rassembler en Bohême; mais il lui en restait assez pour battre l'armée russo-prussienne, du moment qu'une circonstance heureuse la lui présenterait séparée de l'autre, et, à plus forte raison, lorsqu'elle lui offrait une partie de celle-ci isolée : soit les réserves du prince Constantin, le 10, au pied du Geyersberg; soit l'armée de Wittgenstein, en débouchant sur Peterswald et Nollendorf, ou même sur Kulm, et rejetant une grande partie de ses forces sur la route par laquelle ce général se retirait avec Kleist. S'il se trouvait, ce que je nie, hors d'état de tenter avec espoir de succès une de ces trois choses, il devait être convaincu que tous ses efforts sur la ligne de l'Elbe seraient inutiles et ne feraient que précipiter sa perte. Il dévait voir dès-lors ce qu'il aurait dû reconnaître plus tôt, que l'Allemagne était perdue pour lui; qu'il fallait se hâter de transporter le théâtre de la guerre sur le Rhin, n'ayant plus rien à perdre de ses moyens, parce qu'il lui restait à peine ceux nécessaires pour la défense de la France, dont les dernières res-

sources étaient dans ses mains. Encore s'affaiblissaient-elles de jour en jour, moins par le feu de l'ennemi que par les privations que les soldats devaient endurer sur un pays aussi épuisé que l'était la Saxe par le séjour prolongé de si nombreuses armées, et où des nuées de partisans, répandus sur tous les points, empêchaient d'arriver les convois de vivres et de munitions que nous aurions pu tirer des provinces situées en arrière de nous.

L'avant-garde du 14e corps, pour se conformer aux intentions de Napoléon, tirailla toute la journée avec les troupes ennemies qui se trouvaient au pied du Geyersberg, sous la protection d'une batterie de cinquante pièces de canon, placée plus en arrière près de Hundstein.

Les sapeurs travaillèrent à raccommoder la route; mais on doit croire que l'on dirigea leur opération plutôt dans le haut de la montagne que dans le bas, où, pour pouvoir le faire avec la sécurité convenable, on aurait été obligé d'éloigner la batterie dont on vient de parler, et d'engager une grande affaire, que le commandant du 14e corps était bien loin de vouloir entreprendre, dans l'isolement où il allait se trouver. On se contenta en conséquence de rester maître des hauteurs de Mückentürmel et du village d'Ober-Kraupen.

Le 11, l'armée alliée, à l'exception des réserves du prince Constantin, qui dans la nuit s'était replié à Dorn, était sous les armes et dans la même position que la veille, s'attendant d'une minute à l'autre à être attaquée. Enfin ne voyant rien déboucher, l'ennemi fit lui-même différentes attaques au pied du Geyersberg : il paraît que le prince de Würtemberg, commandant le 2ᵉ corps russe, en fut chargé. Nos tirailleurs firent la petite guerre avec lui et cherchèrent, mais inutilement, à l'attirer jusqu'au sommet de la montagne; il ne voulut point s'y hasarder.

Sur Peterswald et Nollendorf, il y eut aussi, de part et d'autre, quelques tâtonnements; Napoléon, s'étant porté de Breitenau sur ce point, s'amusa à y faire tirer du canon et à y montrer des troupes. Cette affaire, comme toutes les autres de ce genre, se termina sans aucun résultat.

Dans la soirée, deux divisions autrichiennes qui avaient suivi le mouvement du prince de Schwartzenberg sur la rive droite de l'Elbe, arrivèrent près de Töplitz, et se placèrent en réserve derrière la droite de l'armée russo-prussienne; ce fut le premier renfort que reçut cette armée, qui continua, comme la nuit précédente, à allumer un grand nombre de feux pour se faire croire plus nombreuse. Le 14ᵉ corps, outre qu'il devait garder sa position en face de forces aussi

considérables, fut chargé de pousser des reconnaissances sur Zinnwald à sa droite et à sa gauche, le long de la chaîne de montagnes qui, du Geyersberg, se prolonge par Peterswald et Nollendorf [46].

Saint-Cyr attendait avec impatience la matinée du 12, pour pouvoir retirer son monde d'une position qui n'était plus tenable, quand il reçut du major général l'ordre de la garder encore pendant toute cette journée, pour que l'ennemi se crût toujours sur le point d'être attaqué [47]; mais d'un autre côté, et comme s'il avait voulu l'empêcher de se fier à cette démonstration, il fit retirer ce qui restait encore du 1er corps en position derrière le 14e, et qui assurait sa communication avec les autres corps de l'armée, échelonnés alors dans différentes directions jusqu'à Dresde.

On apprit à Ebersdorf le mouvement rétrograde du 1er corps par des Cosaques qui, ayant appuyé et suivi ce mouvement, avaient détaché de ce côté une patrouille qui nous enleva quelques hommes à l'entrée du village où se trouvait le quartier général du 14e corps, dont le commandant se croyait parfaitement gardé de ce côté par la position qu'avait jusqu'à ce moment occupée le 1er [49]. Au moment de se retirer, le comte de Lobau, qui avait été prévenu avant moi, par la

raison qu'il était plus près du point d'où partaient les instructions, m'avait expédié un officier pour me donner connaissance de son départ. Cet officier se présenta à l'entrée du village d'Ebersdorf, dans le moment où la patrouille de Cosaques faisait quelques prisonniers, de sorte qu'il faillit être du nombre de ces derniers.

On fit aussitôt, dans la position du 14ᵉ corps, les petits changements que nécessitaient les circonstances : quelques bataillons furent détachés sur sa gauche pour garder un chemin qui conduit de Kulm à Fürstenwald, et par lequel l'ennemi aurait pu se porter sur nos derrières, et nous couper de ce dernier endroit, aussitôt qu'il aurait appris (ce qui ne pouvait tarder longtemps) la retraite de l'empereur avec tous les corps de son armée, hors les trois divisions du 14ᵉ; on chercha aussi à s'éclairer davantage sur la gauche, et à bien garder le débouché de Zinnwald.

Dans l'après-midi, la grande armée ennemie, dont la jonction avec l'armée autrichienne était alors entièrement terminée, se tenait toujours sous les armes et dans l'attitude du combat. Dans la soirée elle fit des réjouissances, et rendit des actions de grâces au sujet de la victoire remportée dans les journées des 5 et 6 par le prince de Suède. J'ai toujours pensé qu'elle aurait bien dû

en rendre aussi pour les périls auxquels elle avait échappé dans celles des 10 et 11.

Depuis la chute du jour jusqu'au moment où nous quittâmes la position du Geyersberg, le 14e corps n'eut pas un moment de repos; il fut harcelé toute la nuit sur son front, sur son flanc droit par Zinnwald, sur ses derrières entre ce dernier point et Altenberg (où, selon les instructions du major général, le duc de Bellune devait être), et particulièrement sur sa gauche, formée par les trois bataillons qui gardaient la communication de Kulm à Fürstenwald, point que le 1er corps occupait encore le 11 au matin [51]. L'ennemi renouvela à plusieurs reprises ses attaques sur tous ces points, et l'on devait être très-inquiet pour la retraite que l'on était convenu d'effectuer le 13 au matin; mais, fatigué apparemment de l'inutilité de ses tentatives de la nuit, il nous la laissa exécuter tranquillement; et le prince Auguste, qui commandait l'avant-garde prussienne, ne se mit en devoir d'occuper la position d'Ebersdorf et du Geyersberg, qu'après que le 14e l'eut complétement évacuée. On avait laissé à Fürstenwald pour l'observer la 44e division, se liant par Streckenwald au 1er corps à Nollendorf, et par le poste de Lauenstein au 2e; le reste du 14e corps prit la position suivante :

[redacted]

La 43e division en avant de Breitenau, la 45e entre Liebstadt et Borna, et la cavalerie de Pajol à Fürstenwald, Liebenau et Breitenau; la 42e, qui de son camp, sous le fort de Königstein, avait suivi le mouvement rétrograde des Russes en Bohême jusqu'à Peterswald et Nollendorf, venait de rentrer dans sa position de Langen-Hennersdorf, et se disposait de nouveau à flanquer notre gauche, avec le peu de moyens dont elle pouvait disposer.

CHAPITRE VIII.

Attaque de Peterswald par les alliés. — Reprise de ce poste par Napoléon. — Rentrée des ennemis en Bohême. — Arrivée de l'armée de Beningsen. — Les alliés repassent les montagnes; leur marche vers Leipzig.

Dans la journée du 11 septembre, Napoléon avait parcouru les environs de Pirna ; il y fit jeter un pont sur l'Elbe, et ordonna la construction, sur la rive droite, d'ouvrages pour le couvrir; il fit transformer l'hôpital des fous, placé au château de Sonnenstein, en forteresse qu'il couvrit, à l'extrémité du grand plateau venant de Königstein et Kritschwitz, par un camp retranché formé de cinq à six redoutes d'une assez grande capacité; mais l'emplacement était mal choisi [50]. Il ordonna aussi de retrancher les positions de Giesshübel, de manière à pouvoir opposer à l'ennemi une grande résistance sur ce point, s'il entreprenait de les forcer. Les travaux commencés sur Borna par le 14^{e} corps furent aussi repris et continués avec ardeur jusqu'à la fin; mais ce qui était nécessaire aux 1er et 14^{e} corps pour la continuation de la campagne, et ce que Napoléon ne pouvait leur procurer, c'étaient les subsis-

[redacted]

tances, dont la disette leur faisait périr chaque jour des centaines d'hommes et de chevaux, et allait promptement les anéantir.

On devait présumer que l'ennemi ne tarderait pas à suivre les mouvements des corps français qui venaient de se replier un peu en arrière. Ne craignant plus une attaque imminente de Napoléon, l'armée russo-prussienne se porta le 14 sur l'avant-garde du 1er corps placée à Peterswald. La veille, l'ennemi avait fait pour attaquer ce poste des dispositions telles que s'il s'était agi d'attaquer une armée. Le prince de Schwartzenberg, l'empereur de Russie et le roi de Prusse étaient en personne sur le terrain depuis la pointe du jour; et comme s'il n'avait pas suffi pour attaquer la seule division Dumonceau, dont la force ne s'élevait pas à 3,000 hommes, d'avoir mis en action sur son front et sur ses flancs toute l'armée russo-prussienne et l'aile droite des Autrichiens, ils firent exécuter à la division autrichienne de Bubna un mouvement pour se rapprocher de l'Elbe, passer ce fleuve et coopérer à cette opération; tandis que l'aile gauche de l'armée autrichienne appuierait encore cette attaque, en débouchant par Streckenwald, Schönwald et Fürstenwald sur les premiers échelons du 14^e corps, et que d'autres colonnes se montreraient sur les débouchés gardés par le 2^e. La division

Dumonceau, ayant trop tardé à se retirer de Peterswald, éprouva une perte considérable.

Dans l'après-midi, le 1^{er} corps s'était réuni sur sa position de Giesshübel; l'ennemi, qui avait suivi la division Dumonceau, arriva sur ce point et n'entreprit plus rien, se contentant de prendre position en face de lui. Le 15, le 14^e corps s'attendait à être attaqué; son avant-garde, qui occupait Breitenau, se trouvant sur le flanc gauche des Russes, fut sous les armes toute la journée; cependant il n'arriva rien. On aperçut seulement, sur les hauteurs d'Oelsa, beaucoup de mouvements de troupes, et surtout un grand nombre d'officiers d'état-major, galopant en sens divers, et que l'on jugea être des porteurs d'ordres ou de contre-ordres. Des Autrichiens se montrèrent aussi derrière la droite du 14^e corps, et y sabrèrent des cavaliers italiens du 2^e de chasseurs. On ne savait d'abord comment cela avait pu avoir lieu, la droite de ce corps se trouvant assez bien liée avec le 2^e, lorsque, le soir, le général Pajol nous communiqua une lettre qu'il venait de recevoir du duc de Bellune : elle lui marquait que, depuis le grand matin, il évacuait toutes les positions que son corps d'armée occupait à notre droite, pour se porter à Freyberg, d'après les ordres qu'il avait reçus. Nous n'eûmes que de cette manière connaissance de ce mouvement,

[redacted]

qui avait dégarni entièrement des points si importants à occuper, surtout dans un moment où les 1er et 14e corps avaient devant eux une grande partie de la grande armée ennemie [52].

Aussitôt que Napoléon eut appris l'attaque de l'ennemi et ses progrès, il avait envoyé directement des renforts au comte de Lobau, en lui ordonnant de se reporter à Höllendorf, ce qu'il exécuta dans la soirée du 15; on l'engageait aussi à s'avancer jusque sur Peterswald et Nollendorf, ce qui n'était pas sans danger, vu la disproportion de ses forces. Napoléon ayant, depuis quelques jours, réuni le commandement du 1er corps à celui du 14e, je cherchai à détourner le comte de Lobau de faire, avec des troupes aussi exténuées, de grands efforts ailleurs que sur ses véritables points de défense, c'est-à-dire sur Giesshübel : car il me semblait évident que l'ennemi, malgré la vivacité de ses attaques des jours précédents, n'avait d'autre but que d'occuper pour sa propre sécurité des positions intermédiaires, que nous n'avions pas les moyens de lui contester, ou bien de masquer quelque autre mouvement. Mais l'empereur étant arrivé de sa personne auprès du comte de Lobau, et lui ayant amené quelques renforts pris dans sa garde, je n'eus plus rien à lui prescrire pour les jours suivants. Je reçus moi-même du major général des

instructions, en vertu desquelles je devais coopérer à l'exécution d'un plan qui semblait avoir pour but de rejeter encore l'armée alliée sur Töplitz, en entrant en Bohême avec elle. Je ne crus pas d'abord à ce projet, devenu impraticable par la réunion complète de cette armée, d'autant plus que Napoléon en avait déjà jugé ainsi quelques jours auparavant, alors qu'elle était séparée et qu'il pouvait n'avoir affaire, s'il le voulait, qu'à la moitié de ses forces. D'ailleurs comment concilier le projet d'une attaque réelle, avec le peu de troupes réunies sur la route de Peterswald, et le départ précipité du 2e corps pour Freyberg, tandis qu'il aurait pu être d'une si grande utilité dans une telle circonstance?

Le 14e corps se réunit en attendant la direction qu'il devait recevoir, et reçut en effet pour la journée du 16 l'ordre assez vague, pour ne rien dire de plus, de chasser l'ennemi au-delà des montagnes [53]. Cependant, comme la dépêche indiquait que l'empereur attaquerait Peterswald, on comprit que nous devions favoriser cette attaque en couvrant son flanc droit, et en attaquant le flanc gauche de l'ennemi avec une partie de nos troupes, tandis que l'autre éclairerait les débouchés du Geyersberg et d'Altenberg, vers Liebenau et Fürstenwald : la gauche du corps d'armée

[redacted]

fut, en conséquence, dirigée par Oelsa sur Schönwald, et prit position sur les croupes du Spitzberg, d'où elle contribua à chasser l'ennemi de Peterswald et Nollendorf, pendant que Napoléon l'attaquait de front.

Le lendemain 17, le 14ᵉ corps attendit vainement qu'on lui indiquât ce qu'il devait faire; il dut se borner à suivre les mouvements qui s'opéraient sur la grande route de Kulm, à bien éclairer et à garder la droite de Napoléon, afin que l'ennemi ne pût rien entreprendre sur elle par les communications secondaires, telles que la gorge de Telnitz et le Geyersberg. Il se plaça à cet effet en avant de Fürstenwald, occupant Ebersdorf et le Geyersberg, d'où il fut repoussé dans l'après-midi. Saint-Cyr adressa ensuite au major général quelques observations sur l'ordre qu'il lui avait fait parvenir dans la nuit du 17 pour la journée du 18 [54]; il mettait dans ce moment autant d'instance à détourner Napoléon du dessein de faire entrer l'armée en Bohême, qu'il en avait mis quelques jours auparavant pour l'y déterminer; mais en finissant sa lettre, il reçut d'autres instructions, parties deux heures après les premières [55], et qui lui prescrivaient seulement de faire, sans engager d'artillerie, quelques démonstrations sur le flanc gauche de l'ennemi, que l'empereur se proposait de combattre

le 18 en avant de Peterswald et de Nollendorf. Mais comme ce jour-là il n'entreprit rien sur l'ennemi, le mouvement que la 44e division, appuyée d'une partie de la cavalerie du général Pajol, exécuta sur le Geyersberg et Ober-Kraupen, fut sans aucun résultat. Dans l'après-midi, Napoléon retourna à Pirna, après avoir ordonné, pour le lendemain, aux 1er et 14e corps de rentrer dans leurs positions de Giesshübel et Borna, et avoir donné une autre destination à la division de cavalerie de sa garde qu'il avait avec lui les jours précédents [56]. Nous fûmes persuadés dès-lors que ses derniers mouvements n'avaient eu pour but que de couvrir un autre projet, ou de sonder les dispositions des ennemis, dont les attaques suivies sur la grande route de Dresde faisaient pressentir qu'ils allaient diriger sur d'autres points les grandes forces dont ils disposaient. En effet, si Napoléon avait mis moins de précipitation dans son attaque, il aurait encore retrouvé bientôt l'occasion de combattre l'armée russo-prussienne, isolée des Autrichiens : car il paraît qu'aussitôt que le prince de Schwartzenberg eut obtenu la conviction que Napoléon n'avait point voulu attaquer le 12 ses armées en Bohême, il s'était décidé à se séparer de nouveau de Barclay de Tolly, pour revenir au projet favori des Autrichiens, d'opérer avec toutes leurs

[redacted]

forces sur les derrières de l'armée française. Ce système était tellement dans les intérêts du cabinet de Vienne, qu'il n'en a jamais eu d'autre, et la position géographique de l'Autriche en rendait l'exécution tellement facile, que l'on pourrait dire que ce fut une des raisons qui la décidèrent à entrer dans la coalition. Il faut convenir pourtant que l'exécution de ce plan fut favorisée par les fautes multipliées de Napoléon, qui ne le combattit pas comme il aurait dû le faire, par suite de l'erreur dans laquelle il tomba au début de la campagne, et dans laquelle il demeura malgré le développement des projets de l'ennemi.

Les attaques qu'il ordonna, celles qu'il exécuta lui-même dans les journées des 16, 17 et 18, avec des moyens tellement disproportionnés qu'il courut de grands dangers, ne pouvaient avoir d'autre résultat que de retarder de quelques jours le mouvement que l'armée autrichienne se trouvait prête à exécuter sur ses derrières, en débouchant de Kommotau par Marienberg sur Chemnitz. Mais, d'un autre côté, ce retard procura aux ennemis l'avantage de l'opérer avec toute sécurité, puisqu'ils attendaient l'arrivée de l'armée de réserve de Beningsen, et que la Bohême se trouvant couverte et à l'abri de toute tentative, ils purent joindre à l'armée autrichienne celle de Barclay de Tolly, après lui avoir laissé pren-

dre le repos dont elle avait le plus grand besoin : de sorte qu'ils évitèrent les inconvénients qui auraient pu résulter pour eux de leur séparation et de l'exécution des dispositions, telles qu'elles avaient été arrêtées à Töplitz.

Les circonstances où Napoléon se trouvait, après les affaires du 16 et 17, étaient si graves, que l'on devait supposer qu'il s'occuperait de réunir tous ses moyens pour agir efficacement sur un point quelconque, et se dégager des armées ennemies qui allaient l'entourer de toutes parts. En effet, celles de Silésie et de Berlin avaient triomphé sur tous les points, et ne pouvaient plus rencontrer d'obstacle qui s'opposât à l'exécution du plan arrêté avant l'ouverture de la campagne à Trachenberg [8 et 9] : plan qui n'était autre que de porter assez de forces sur les derrières de Napoléon pour le forcer à quitter la ligne de l'Elbe où étaient ses appuis; et aussitôt qu'ils y seraient parvenus, de se réunir autour de lui, aussi serrés qu'ils le pourraient, pour éviter des défaites partielles, et achever de détruire ce qui aurait échappé à la famine et aux maladies.

On était dans l'erreur quand on croyait que Napoléon avait formé quelque grand dessein : il se décida à s'en tenir à ce qu'il appelait son *va et vient*, et à attendre de cette manière que la fortune fît naître quelque circonstance heureuse

[redacted]

pour le tirer d'affaire [57]. Ces occasions se présentent quelquefois; dans d'autres temps, il avait su habilement en profiter; le plus souvent elles ne sont que le fruit des ingénieuses combinaisons de celui qui sait les préparer et les faire naître : mais comme il n'avait pas tiré parti de celles qu'il avait eues dans le courant de la campagne lorsqu'il était fort, il était à craindre qu'il n'usât pas mieux de celles que le hasard pourrait lui offrir encore, dans ce moment où son armée se trouvait aussi affaiblie au physique qu'au moral.

Le mouvement qu'il fit exécuter le 15 septembre au 2e corps, et ensuite à la division de cavalerie d'Ornano, avait fait craindre à l'ennemi un projet d'attaque sur les corps de partisans des généraux Thielmann et autres, qui faisaient à nos armées un mal incalculable, en les empêchant de tirer des subsistances de leurs derrières; et en effet, les renforts que l'empereur envoyait successivement de ce côté, sous les ordres du roi de Naples, étaient propres à le persuader. L'ennemi crut donc devoir (en attendant que la grande armée de Bohême pût s'y porter) y faire marcher des forces suffisantes pour les soutenir; et il y envoya d'abord le hetmann Platof, qu'il fit encore appuyer par les corps de sa gauche, lesquels débouchèrent par Marienberg et Sayda, et ensuite par ceux du comte de Klenau et du prince de

Lichtenstein. Le moment était venu où Napoléon pouvait être témoin de la destruction totale de ses armées sans que l'ennemi eût besoin de les combattre autrement que par ses partisans.

Les 1er et 14^{e} corps restèrent tranquilles dans leurs nouvelles positions jusqu'au 25, sauf les petites tracasseries inévitables aux avant-postes et sur les flancs, mais qui n'eurent lieu cette fois que de la part du général russe Kaisarof, et qui ne méritent pas qu'il en soit fait mention.

Le 25, l'empereur, voulant donner plus d'activité à son *va et vient*, et pour cela disposer du corps de la jeune garde qui occupait Pirna, ordonna qu'une division et le quartier général du 14^{e} corps vinssent le remplacer [59]; en conséquence, le 26, le 1er et le 14^{e} corps prirent les positions suivantes :

La 43^{e} division à Pirna, d'où elle détacha quelques jours plus tard trois bataillons près du village de Pillnitz, pour aider à construire et à garder la tête de pont qu'on y établissait; et le reste de ses troupes dans la tête de pont de Pirna, et occupant quelques villages sur la rive droite de l'Elbe. La 42^{e} division vers Königstein, dans diverses positions sur les deux rives du fleuve, travaillant à quelques retranchements qu'on élevait à la hauteur de Langen-Hennersdorf. Le 1er corps resta à Giesshübel au centre du 14^{e}, dont les deux

autres divisions, les 44ᵉ et 45ᵉ, sous les ordres du général Bonet, furent placées à Borna, ayant à peu de distance de Dippoldiswald un détachement de trois bataillons, pour observer les mouvements que l'ennemi pouvait faire d'Altenberg sur les routes de Dresde, dont l'une passe à Dippoldiswald, et l'autre à Maxen. Ce détachement fut renforcé quelques jours après de deux autres bataillons et de 150 chevaux, commandés par le major Pati [63]; la faible cavalerie des deux corps se trouvait disposée de manière à éclairer les mouvements de l'ennemi sur leur front et sur leurs flancs.

Ces deux corps d'armée étaient extrêmement affaiblis, et par les événements naturels de la guerre, et par les privations de tous genres qu'ils supportaient depuis si long-temps; cet affaiblissement, au lieu de diminuer (comme devait le faire espérer le peu de repos dont on jouissait), allait toujours croissant, en raison de ce que les derniers mouvements de la grande armée avaient épuisé les dernières ressources du pays, et que le soldat, n'ayant plus pour le distraire de sa misère l'occupation des combats, la sentait beaucoup plus vivement. Aux plaintes adressées de vive voix, on répondait : Faites fusiller votre ordonnateur, et vous ne manquerez de rien; à celles par écrit, on répondait d'une manière

moins absurde, mais toujours en accusant l'ordonnateur; le plus souvent même on ne répondait pas autrement que par la demande d'états de situation, ou l'invitation de solliciter des décorations ou de l'avancement, afin de porter nos suppliques sur des objets plus faciles à obtenir que du pain. Vers la fin de septembre, on répondit cependant d'une nouvelle manière : on m'envoya un décret de l'empereur, en vertu duquel la ville de Pirna, si pauvre et si misérable dans ce moment, devait nous livrer six mille rations de pain par jour; comme si, en occupant en forces cette place, nous aurions eu besoin d'un arrêté pour exiger des subsistances. Du reste, ceux qui ont fait la guerre croiront sans peine que ces malheureux habitants, aussi affamés que leurs hôtes, partageaient néanmoins avec eux leurs faibles et dernières ressources. Le décret n'eut donc d'autre effet que de les porter au désespoir et de nous obliger à les calmer, en leur assurant nous-mêmes que nous le considérions comme impossible à exécuter. La même réponse contenait le refus de nous renforcer en cavalerie, en nous annonçant que l'ennemi renonçait à tout projet offensif, et l'ordre de nous étendre davantage sur les deux rives de l'Elbe [60].

Mais déjà l'armée de Beningsen était entrée en

[redacted]

Bohême depuis le 22 ou le 23, et le quartier de ce général se trouvait établi le 26 à Leitmeritz, où il reçut ses instructions sur la direction à donner à ses troupes, pendant que la grande armée de Bohême tenterait un mouvement sur les derrières de l'armée française, et qu'en même temps Blücher et le prince de Suède passeraient l'Elbe, l'un vers Wartenburg, et l'autre vers Roslau, afin de joindre leur droite à la gauche de l'armée de Bohême. Leur dessein était toujours de cerner complétement Napoléon, de raccourcir sa ligne de défense en le forçant, pour ainsi dire, à se pelotonner sur un point; de le prendre à revers; de lui couper tout moyen de faire subsister ses troupes, et de l'attaquer ensuite, quand son armée serait parvenue à un tel degré de faiblesse, qu'il leur fût facile de lui porter les derniers coups.

Il n'y avait en effet pas d'autre marche à suivre, et des généraux, si mal à propos les objets constants du mépris de Napoléon, allaient, péniblement à la vérité, mais avec une grande persévérance, droit à leur but. Il avait été prévenu de toutes parts que les ennemis avaient reçu des renforts de l'intérieur de l'Autriche, et de bien plus considérables de la Russie, bien qu'on osât à peine le lui dire, de peur de passer pour un alarmiste; car il ne voulait point entendre par-

ler de renforts attendus par ses adversaires.

Le 27, toute la grande armée des alliés commença à se mettre en mouvement pour marcher de nouveau par sa gauche vers Kommotau, afin de déboucher ensuite par le Basberg sur Marienberg, couverte par les têtes de colonnes qu'elle tenait depuis quelque temps à cet effet sur tous les débouchés de l'Erz-Gebirge, et aussi pour soutenir au besoin ses partisans, déjà renforcés par les corps dont nous avons parlé.

Le 2e corps autrichien, Colloredo, avait déjà remplacé aux avant-postes les troupes de Wittgenstein et celles du 2e corps prussien de Kleist; il le fut à son tour dans les mêmes postes par les réserves de Beningsen, qui s'établit de sa personne, d'abord à Aussig et puis à Töplitz.

Dans les premiers jours d'octobre, le 14e corps, déjà si affaibli, le fut encore par une nouvelle disposition qui lui enleva quatorze bataillons restés d'une certaine force, c'est-à-dire d'environ 300 hommes chacun, en échange d'un pareil nombre d'autres tirés des 3e, 7e et 11e corps, dont l'effectif ne s'élevait pas à 150 hommes l'un dans l'autre : le 14e corps perdit donc 2,000 hommes à cet échange [61].

Le 2 octobre, les corps sous les ordres du maréchal Ney étaient depuis quelque temps sur la rive gauche de l'Elbe, entre Torgau et Witten-

[redacted]

berg ; le duc de Tarente était très-rapproché de Dresde. On fit repasser sur la rive gauche de ce fleuve, par le pont de Pillnitz, le corps de cavalerie du général Sébastiani, qui flanquait sa droite ; et les deux divisions du duc de Trévise, avec la division de cavalerie du général Walter, allèrent prendre position en avant de Tharandt, sur la route de Freyberg [62]. Le 2^{e} corps était à Oederan et Flöha, le 5^{e} à Mittweyda, et le 8^{e} à Frohburg.

Tous ces corps se trouvaient sous la direction du roi de Naples, et étaient chargés d'observer les mouvements de la grande armée de Bohême, qui commençait déjà à filer dans la direction de Leipzig pour se lier avec la droite du prince de Suède, qui avait passé l'Elbe le 4 à Roslau, tandis que Blücher l'avait traversé le 3, à cinq heures du matin, sur deux ponts jetés auprès de Wartenburg, en face de notre 4^{e} corps, qui eut ensuite à soutenir un vigoureux combat contre des forces disproportionnées.

Napoléon n'ignorait pas les mouvements et les projets de l'ennemi ; le 2 octobre, il était prévenu de Meissen par le général Souham, commandant du 3^{e} corps, du mouvement de Blücher, qui marchait rapidement avec la plus grande partie de son armée par sa droite, pour se rapprocher du prince de Suède [64]. Le 6, il fut prévenu par

le roi de Naples que la tête des colonnes de la grande armée alliée avait déjà dépassé sa droite, en occupant Chemnitz avec assez de forces pour qu'il lui fût impossible de les en déloger [65 et 71]. Ce point était effectivement déjà au pouvoir des 3e et 4e corps autrichiens, Wittgenstein et Kleist se trouvaient à Zwickau, et le reste de l'armée ennemie était échelonné en arrière sur Marienberg.

Le commandant des 1er et 14e corps reçut le même jour l'ordre de se rendre de Pirna à Dresde, et de diriger de suite sur cette ville deux divisions pour venir relever le soir même, dans le camp retranché de la rive droite de l'Elbe, dit de la jeune garde, les troupes du 11e corps qui devaient en partir le lendemain 7, à six heures du matin, et la vieille garde qui allait en même temps quitter Dresde. Cet ordre étant parvenu un peu trop tard pour que les postes des 42e et 43e divisions pussent être relevés à temps, ces deux divisions bivouaquèrent entre Pirna et Dresde; cependant comme elles marchèrent une partie de la nuit, elles prirent encore leur position avant le moment indiqué pour le départ de la vieille garde et des troupes du duc de Tarente.

A mon arrivée à Dresde dans l'après-midi, je vis l'empereur qui me retint à dîner, et qui, avant et après le repas, m'entretint de ses pro-

jets : ils étaient alors de marcher contre le prince de Suède et Blücher, qu'il espérait joindre et dont il comptait battre l'un ou l'autre, malgré le mouvement de la grande armée de Bohême, qui devait être contenue, ou du moins assez retardée dans sa marche pour qu'il pût mettre son dessein à exécution avant qu'elle n'arrivât à Leipzig. C'était là qu'il voulait ensuite réunir toutes ses forces et le corps d'Augereau en marche pour le rejoindre, qui lui amenait un convoi de vivres, de munitions et des renforts considérables, surtout en bonne cavalerie tirée d'Espagne ; dans cette situation, si l'occasion qu'il cherchait se présentait, il devait livrer à l'ennemi une bataille décisive qui rétablirait ses affaires. Il me dit qu'il considérait comme d'un bon augure pour lui la présence de l'empereur Alexandre aux armées de Silésie et du Nord, parce que ce prince était malheureux ; il le croyait en route pour s'y rendre. Il me donna ensuite des instructions pour la conduite des 1er et 14e corps pendant son absence, me parla des positions de Borna, Giesshübel, Königstein et Lilienstein ; il n'oublia pas le château de Sonnenstein, une de ses créations nouvelles, non plus que la tête de pont de Pirna ; mais il me recommanda surtout et de la manière la plus formelle la défense de Dresde, qui devait redevenir, après la bataille qu'il allait livrer, le

pivot des opérations de son armée pour le reste de la campagne.

Son discours avait été pressé, véhément : son parti me parut tellement arrêté, que je ne crus pas pouvoir hasarder d'observations sur aucun des points dont il venait de m'entretenir, particulièrement sur Dresde, qu'il laissait avec très-peu de munitions de guerre et au plus pour sept à huit jours de subsistances [72]. D'ailleurs je n'entrevoyais plus dans ce moment aucune disposition militaire capable de le tirer de l'embarras où il était plongé, et je ne croyais pas qu'il pût se décider à livrer une bataille décisive dans les circonstances difficiles où il allait se trouver, depuis que, faute de décision, je lui avais vu manquer des occasions si belles et si avantageuses de le faire. Je pris donc le seul parti qui me parût convenable, celui de la résignation, et je lui assurai que nous allions faire tout ce qui dépendrait de nous pour remplir ses intentions.

Toute la soirée il parut tranquille et fort gai; il espérait recevoir dans la nuit, avant son départ, des nouvelles du prince de la Moskowa, qu'il supposait, je crois, engagé avec les troupes de Blücher. Pour faire sans doute diversion aux graves inquiétudes qu'il devait éprouver en ce moment, il parla des affaires d'Espagne; il était enthousiasmé de la belle défense du général Rey

dans Saint-Sébastien : il nous expliqua les causes pour lesquelles le maréchal Soult n'avait pas réussi dans son attaque sur Wellington près de la Bidassoa, et, par la justesse de ses observations, excita nos regrets de ce qu'un homme aussi clairvoyant dans les affaires des autres eût dans presque toutes celles qui lui étaient propres, et plus particulièrement dans le cours de la présente campagne, négligé les bons, les véritables principes qui lui étaient si parfaitement connus. Du reste, il donna beaucoup d'éloges au maréchal Soult et vanta ses grands talents, rejetant les fautes qu'il indiquait sur les immenses difficultés de l'art de la guerre ; il nous congédia ensuite pour aller prendre du repos ou travailler.

A minuit il me fit appeler de nouveau ; m'étant rendu de suite chez lui, il me dit qu'il venait de recevoir des nouvelles du prince de la Moskowa ; que les dispositions qu'il avait arrêtées dans l'après-midi, pour les 1^{er} et 14^{e} corps, étaient changées, et qu'il se décidait à les emmener avec lui. « Car, ajouta-t-il, je vais certainement avoir « une bataille : si je la gagne, j'aurai le regret « de n'avoir pas eu dans la main toutes mes « troupes ; si au contraire j'éprouve un revers, « en vous laissant ici, vous ne me servirez pas « dans la bataille, et vous êtes perdus sans res- « source. D'ailleurs, qu'est-ce que Dresde au-

« jourd'hui ? Elle ne peut plus être le pivot des
« opérations de l'armée, qui serait hors d'état
« d'y subsister par l'épuisement total du pays qui
« l'environne. Cette ville ne peut plus même être
« considérée comme un grand dépôt, car vous
« n'y trouveriez des vivres que pour quelques
« jours, les ayant fait évacuer avec presque
« toutes les munitions ; il y reste en habillements
« si peu de chose, qu'avant de partir vous les
« distribuerez aux plus nécessiteux de vos sol-
« dats. Il y a dans Dresde 12,000 malades qui
« mourront, parce que c'est le résidu des 60,000
« qui sont entrés dans les hôpitaux depuis le
« commencement de la campagne. Ajoutez que
« la saison s'avance, et que l'Elbe une fois gelé
« n'offre plus de position. J'en veux prendre une
« autre pour passer l'hiver, refuser ma droite en
« l'appuyant vers Erfurth, et prolonger mon
« centre le long de la Saale, qui est une bonne
« position dans toutes les saisons, parce que les
« hauteurs de la rive gauche sont toujours excel-
« lentes à défendre. J'appuierai ma gauche à
« Magdeburg, et cette ville deviendra pour moi
« d'une autre importance que Dresde ; c'est une
« grande, belle et forte place de guerre que l'on
« peut abandonner à elle-même, autant de fois
« et aussi long-temps qu'il est nécessaire, sans
« crainte de la voir enlever par un coup de main

« un peu vigoureux, comme Dresde aurait pu « l'être pendant les trois jours que les alliés sont « restés devant ses faubourgs, s'ils avaient été « commandés par un homme de tête. Aujour« d'hui, à la vérité, on a construit trois nou« velles redoutes; dans peu de temps on pourrait « élever les trois autres qui sont tracées, et « compléter aussi un petit système de retranche« ments; mais on ne pourrait faire de Dresde « une place sans démolir ses vastes faubourgs « qui forment aujourd'hui la plus grande partie « de cette belle capitale. Puis, au bout de tout « cela, il faudrait l'approvisionner de vivres et « de munitions, qu'il est impossible d'y amener « maintenant. D'ailleurs, je le répète, je veux « changer ma position; Dresde est trop près de « la Bohême; aussitôt que je ferai des environs « de cette ville le plus petit mouvement pour « m'en approcher, n'ayant à parcourir qu'une « ligne très-courte, les armées ennemies y se« ront aussitôt rentrées, et je n'ai pas les moyens « de les couper en me portant sur leurs der« rières. Enfin, par la position plus éloignée « que je vais prendre, *je veux leur donner* « *un cul*, vous m'entendez? pour pouvoir por« ter les grands coups, forcer les souverains « coalisés à une paix solide, et qui mette un « terme aux calamités de l'Europe. Dites-moi

« ce que vous pensez de mon nouveau projet. »

Je répondis que, loin d'avoir rien à objecter aux raisons qu'il venait de détailler d'une manière si précise, lesquelles portaient toutes avec elles un caractère frappant de justesse et de vérité, je ne pourrais y ajouter que quelques considérations d'un intérêt fort secondaire; en un mot, qu'il me paraissait impossible de prendre dans la situation présente un parti plus sage que celui auquel il venait de s'arrêter, savoir : d'évacuer Dresde pour se rapprocher de la France; que cela rendrait ses communications bien plus faciles, et le mettrait à même, par les mouvements que l'ennemi allait exécuter, de juger les mesures qu'il serait nécessaire d'ajouter à cette première disposition; que si la veille je n'avais fait aucune observation sur le parti qu'il avait adopté, quoiqu'il fût en opposition avec celui-ci, il ne devait l'attribuer qu'à mon respect pour une décision qui m'avait paru irrévocablement arrêtée; que, de plus, il ne m'avait pas provoqué directement, comme il venait de le faire, à lui dire ma façon de penser, et même qu'il ne m'avait pas mis seulement sur la voie de pouvoir la lui soumettre.

Il me prévint que j'allais recevoir des instructions analogues à sa dernière décision, lesquelles
1 prescriraient pour la journée du lendemain
n des positions de Giesshübel et Borna,

et les préparatifs de celle de Dresde, savoir : la destruction des blockhaus, palanques, affûts de canon, etc. ; qu'il venait de dicter ces dispositions pour qu'elles fussent exécutées au moment qu'il fixerait, lorsqu'il aurait reçu des nouvelles du roi de Naples. Ce fut dans cette disposition que je quittai l'empereur le 7, à une heure du matin.

On ne tarda pas à m'apporter les instructions annoncées [68]. On passa une partie du jour à se concerter sur leur exécution, qui, pour être prompte et complète, ne laissait pas d'offrir d'assez grandes difficultés. Nous nous félicitions tous d'être échappés à la catastrophe dont nous nous étions vus si évidemment menacés, et nous comptions avec impatience les heures déjà écoulées dans l'attente de l'ordre définitif d'exécution, quand enfin le soir nous reçûmes du major général, par courrier expédié de Meissen, des dispositions tout-à-fait opposées à celles que nous attendions [69].

Napoléon avait quitté Dresde d'assez grand matin ; à son arrivée à Meissen, il avait probablement reçu du roi de Naples les nouvelles qu'il en attendait ; et avant de continuer sa route, il avait sans doute dicté au major général les ordres qui venaient de nous parvenir avec la copie de ceux adressés en même temps au roi de Naples [70 et 71].

J'ignore si ce que ce dernier lui marquait était de nature à motiver un changement si subit; toujours est-il qu'il fut pour nous un coup de foudre, d'autant plus violent qu'il était moins attendu, et qu'il nous frappait dans le moment où nous nous flattions d'y échapper. L'espoir que nous avions eu avait diminué notre courage; nous eûmes de la peine à retrouver notre résignation de la veille; il faut dire aussi que l'évacuation du fort de Königstein, par le bataillon français qui l'occupait conjointement avec les Saxons, des positions retranchées qui l'environnent, et de celles de Giesshübel et Borna, rendait notre situation bien plus fâcheuse. Sa conséquence naturelle fut d'attirer aussitôt sur nous l'ennemi, qui n'aurait attaqué ces positions que plus tard, et aurait probablement perdu beaucoup de temps et de monde avant de les forcer et de nous rejeter dans Dresde; tandis que cela lui devint facile, lorsque nous fûmes privés de ces moyens de défense, que nous avions fortifiés avec soin, et dans lesquels nos troupes avaient confiance [78 et 79]. Par la même raison, l'armée française aurait eu sur elle moins de monde à Leipzig; voilà comment l'indécision et des mesures exécutées à demi peuvent amener de funestes résultats. L'empereur ordonnait, à la vérité, de faire occuper de nouveau ces positions; mais quand nous y retour-

[redacted]

nâmes, nous y trouvâmes l'ennemi qui s'était empressé de nous suivre, et que nous ne pûmes parvenir à en chasser, en raison de notre infériorité numérique.

Beaucoup de militaires ont pensé que Napoléon avait commis la faute de laisser tant de troupes à Dresde, sans pour ainsi dire s'en apercevoir; je crois avoir montré qu'il l'a faite sciemment, et qu'il en a senti tous les inconvénients plus et mieux que qui que ce soit; néanmoins je ne puis dire, ni même soupçonner les vrais motifs qui l'ont déterminé à prendre ce funeste parti, et à abandonner les sages dispositions qu'il avait arrêtées auparavant (1).

Il était parti de Dresde avec l'espoir d'atteindre et de battre le général Blücher ou le prince de Suède avant la jonction des Autrichiens, malgré l'expérience constante de toute la campagne, qui devait lui avoir appris que ces généraux étaient bien décidés à n'avoir avec lui aucun engagement, jusqu'à leur réunion complète avec leur grande armée qui s'avançait de la Bohême. Ils n'avaient en effet rien de mieux à faire; mais Napoléon était aveuglé par l'habitude qu'il avait contractée de baser ses plans sur les fautes qu'il supposait

---

(1) *Voyez* à ce sujet le *Portefeuille de* 1813, par M. de Norvins, T. II, p. 366 et suiv. (*Note de l'éditeur.*)

toujours que feraient ses adversaires. Il ne voulait pas voir qu'il avait contribué lui-même à former leur expérience par les leçons qu'il leur avait si souvent données, et qu'il devenait bien difficile de les tromper à l'aide des mêmes ruses et de moyens si fréquemment mis en œuvre. D'ailleurs, le mouvement qu'il opérait, s'exécutant derrière le centre de son armée, raccourcissait encore sa ligne de défense, déjà trop peu étendue, et donnait à ses ennemis ce qu'ils cherchaient depuis le commencement de la campagne: je veux dire plus de facilité de le cerner et de rendre nuls tous les efforts que pourrait lui suggérer la supériorité de son génie, en réunissant et liant autour de lui les immenses moyens qu'ils avaient pour l'écraser. A tant de désavantages, il faut encore en ajouter un autre dont beaucoup de personnes ne se douteraient pas : je veux parler de la grande terreur qu'il inspirait aux généraux ennemis, qui, ne jugeant pas encore à quel point il était affaibli, ne savaient que prendre la fuite dès qu'ils pouvaient soupçonner son approche, quelle que fût du reste leur supériorité. C'est ce qui arriva encore cette fois, malgré la jonction entre la Saale et l'Elbe des armées de Silésie et du Nord, formant une masse de 180,000 hommes, c'est-à-dire presque le double des forces qui restaient à Napoléon. Berna-

dotte et Blücher, après s'être vus à Düben le 8, et s'être concertés pour attaquer, le 10, Leipzig, où ils ne soupçonnaient qu'un corps, se crurent trop faibles le 9, lorsqu'ils apprirent les mouvements de l'empereur, non-seulement pour lui livrer bataille, mais même pour défendre les positions retranchées qui couvraient leurs ponts sur l'Elbe, où ils appuyaient leur gauche. Ils furent si désappointés de son approche, qu'ils ne trouvèrent d'autre ressource pour se tirer d'affaire que la fuite la plus prompte. Ils coururent en conséquence se poster sur la rive gauche de la Saale, la droite à Merseburg et la gauche à Bernburg, abandonnant toute la Prusse, leurs retranchements, leurs ponts, tous leurs appuis sur l'Elbe, leurs lignes d'opérations et de communications les plus naturelles et les mieux établies, pour prendre à la hâte des positions très-équivoques et telles que le hasard pouvait leur en présenter, n'ayant à espérer le redressement de leur faute et de leur pusillanimité que de la prompte arrivée à Leipzig de la grande armée de Bohême. Malheureusement Napoléon ne tira point parti de cette énorme faute; et il était si faible devant la grande armée alliée, qu'il ne put en arrêter la marche.

Ainsi, les faux mouvements des généraux ennemis ne furent pas encore punis comme ils l'au-

raient été probablement, si l'empereur n'était de nouveau revenu à l'exécution du projet qu'il n'avait pas perdu de vue un instant, celui de se porter avec son armée sur Berlin; et s'il n'avait, pour commencer ce mouvement, dirigé plusieurs de ses corps sur la rive droite de l'Elbe [80–84]. Le prince royal et Blücher, ne se voyant pas suivis, revinrent de la terreur dont les avait frappés son approche de Düben. Les quatre jours qu'il perdit dans cette dernière ville, indécis s'il continuerait sa pointe sur Berlin, s'il repasserait derrière la Saale par Magdeburg ou ailleurs, ou enfin s'il concentrerait ses forces à Leipzig, pour livrer à l'ennemi une bataille générale (1), épargnèrent à ces deux généraux la honte d'une nouvelle fuite, ou la perte d'une bataille; et l'arrivée de la grande armée des alliés, que son inaction favorisa, les sauva en leur donnant la facilité de se remettre en ligne, et de coopérer aux malheureuses journées de Leipzig. On essaya de faire passer la retraite précipitée de Bernadotte et de Blücher pour une belle manœuvre, pour un chef-d'œuvre de ce qu'on appelle stratégie; le patriotisme exalté des Allemands en fut la dupe dans le moment; mais plus tard on reviendra de

---

(1) *Voyez* à ce sujet le *Manuscrit de* 1813, par M. le baron Fain, T. II, p. 372. (*Note de l'éditeur.*)

ce jugement, et les éloges qu'on se donnait alors seront appréciés à leur juste valeur.

Dès les premiers jours d'octobre, l'ennemi avait été fort attentif à tout ce qui pouvait se passer dans les environs de Dresde, sur les deux rives de l'Elbe; toutes les forces des deux armées étaient en mouvement. Il n'y avait personne qui ne sentît que le moment décisif approchait, et que les efforts qu'on allait tenter devaient être les derniers.

CHAPITRE IX.

Attaque de la tête de Pirna. — Arrivée devant Dresde de l'armée de Beningsen, du corps de Colloredo et de la division Bubna. — Leur marche sur Leipzig. — Le corps russe de Tolstoy, resté seul, est battu par la garnison de Dresde.

Le 7 octobre, la division autrichienne de Bubna, avec laquelle notre 43ᵉ division avait tiraillé les jours précédents dans les environs de Lhomen et de Fischbach, s'approcha de la tête de pont de Pirna et l'attaqua. Ses succès dans cette journée se bornèrent à l'enlèvement d'une petite redoute, commencée sur la gauche de la tête de pont, du côté du village de Copitz. Le 8, elle continua cette attaque en débouchant de ce village, et fusilla toute la journée avec les troupes du 1ᵉʳ corps qui avaient relevé la 43ᵉ division, placée le long de la palanque construite sur la gauche et en arrière de la tête de pont, pour empêcher cet ouvrage d'être tourné et couvrir ses derrières jusqu'à l'Elbe; l'artillerie de Sonnenstein agit avec succès et causa des pertes à l'ennemi. Le même jour, un corps de l'armée de Silésie, commandé par le prince Czerbatof, et resté en observation sur la rive gauche de l'Elbe près Dresde, débou-

cha dans l'après-midi sur la position occupée par la 44^e division. Le général Berthezenne fit d'abord soutenir un bataillon qu'il avait en avant de sa position; mais ensuite il fit retirer ses troupes en arrière des redoutes, attendu qu'il avait failli être tourné par sa gauche, l'attaque des Russes ayant de la décision et même de l'impétuosité; d'ailleurs il voyait venir la colonne autrichienne du général Schetal, qui descendait la rive droite du fleuve, et pouvait arriver assez tôt par la route de Pillnitz pour tourner la droite des troupes qu'il avait en avant de son camp retranché. Cette colonne s'arrêta près de Zschokwitz, et l'ardeur des Russes fut contenue par le feu des redoutes n^{os} 6, 7 et 8.

D'un autre côté, le général Beningsen s'était avancé de la Bohême, et dans la matinée avait chassé notre cavalerie restée dans les environs des camps de Giesshübel et de Borna. C'était le moment où le général Bonet faisait ses dispositions pour réoccuper, d'après les nouveaux ordres de l'empereur, les redoutes qu'il avait prescrit d'abandonner, lorsqu'il s'était décidé à emmener avec lui les 1^{er} et 14^e corps. Comme on l'a déjà fait observer, il n'y avait plus moyen de réussir dans cette tentative, par la trop grande disproportion des forces de l'ennemi. Le signal d'attaque était donné sur ce point; nos adversaires ayant con-

[redacted]

naissance de l'éloignement de Napoléon, de celui des corps de Murat, et sachant ce qui était resté en avant de Pirna, il n'était plus possible de leur dissimuler notre faiblesse et tous les avantages qu'ils auraient à nous attaquer.

Le comte de Lobau, qui avait vu dans la journée le déploiement des forces nombreuses de l'ennemi, prit le parti de faire retirer le 1er corps pendant la nuit, et de lui faire prendre position en arrière de la Müglitz [77]. Le général Bonet suivit ce mouvement avec les 42^{e} et 45^{e} divisions, après avoir fait remettre au fort de Königstein l'artillerie du camp de Lilienstein, et brûler le pont de bateaux qui avait jusqu'alors servi de communication; le château de Sonnenstein fut abandonné à ses propres moyens.

Beningsen suivit le 9 les troupes des comtes de Lobau et Bonet [79], lesquelles, dans la nuit suivante, prirent position à la hauteur de Leuben. Toujours serrées de près par Beningsen, et voulant éviter avec lui un engagement sérieux, qui ne pouvait avoir que de funestes résultats, elles se rapprochèrent de Dresde dans la journée du 10, et s'établirent : le 1er corps à Grüna, la 42^{e} division à Strehlen, et la 44^{e} division sur les hauteurs de Räcknitz [85]. Dans l'après-midi du 11, l'ennemi avait déployé assez de troupes pour nous laisser apercevoir une force d'environ 40,000 hom-

[redacted]

mes; il engagea une canonnade et une fusillade avec la 44^{e} division; mais comme il n'employait ni assez de monde, ni assez de vigueur dans son attaque, on jugea que ce n'était qu'une reconnaissance, et on laissa cette division dans sa position jusqu'à la nuit, pendant laquelle on la lui fit évacuer. En effet, on devait s'attendre pour le lendemain à une attaque réelle et générale, et on ne voulait la recevoir que derrière les redoutes, c'est-à-dire avec tous les avantages que nous pouvions nous donner, notre infériorité ne nous permettant pas d'en négliger aucun. En conséquence une division du 1er corps fut laissée dans le Grossen-Garten pour défendre ce point important.

On avait eu le bonheur de retirer de Meissen, et surtout de Nossen, les détachements que Napoléon y avait fait placer le 7, pour protéger la retraite des 1er et 14^{e} corps sur Leipzig, lorsqu'il avait eu l'heureuse pensée de l'évacuation complète de Dresde. Un officier polonais, déguisé en Cosaque, avait traversé les troupes russes qui entouraient déjà Nossen, et avait remis au major Pati l'ordre de revenir à Dresde, ce qu'il était parvenu à effectuer la nuit, en passant au milieu de plusieurs bivouacs ennemis.

Napoléon avait donné et réitéré des ordres si formels pour l'évacuation des malades et blessés

des hôpitaux de Dresde, qu'on fut obligé d'en tenter l'exécution malgré des difficultés presque insurmontables : elle devait se faire d'abord sur Torgau, au moyen des bateaux qui avaient formé un des ponts de Dresde. Aussitôt que les blessés eurent connaissance de ce projet, dont ils ignoraient le danger, ils s'abandonnèrent à la joie de revoir bientôt la patrie; ils se précipitèrent sur le port dans un tel désordre et en si grande foule, qu'ils s'exposèrent à couler avec les bateaux, que leur nombre surchargeait. L'un de ces bateaux s'enfonça; on fut obligé de prendre les mesures les plus violentes pour repousser la foule et empêcher le renouvellement de semblables malheurs; mais on ne put décider, le soir, ces infortunés à rentrer dans les hôpitaux. Beaucoup d'entre eux étaient amputés; ils opposèrent une résistance qu'il fut impossible de vaincre, préférant bivouaquer toute la nuit, par le froid et le mauvais temps, sur le rivage, afin de ne pas manquer l'occasion des premiers bateaux qui partiraient. La réunion de ces spectres formait le spectacle le plus hideux qu'il soit possible de voir à la guerre, où cependant les plus affreux ne sont pas rares, et pourtant ce n'était là que le prélude de leurs malheurs! Les difficultés particulières à cette campagne, celles qui provenaient de la supériorité de l'ennemi, et de la manière dont

[redacted]

le chef de l'armée française faisait la guerre, rendaient ces évacuations non-seulement peu sûres, mais on peut dire inexécutables. Tous les hôpitaux sur nos derrières avaient été enlevés et maltraités par les partisans ennemis, que Napoléon ne put jamais combattre avec avantage, par la raison qu'ils avaient pour eux l'esprit des populations. Blücher, dans son mouvement sur sa droite, avait laissé devant Dresde, sur la rive droite de l'Elbe, le corps du prince Czerbatof, lequel se liait à son armée par des postes placés sur les deux rives du fleuve, et détachés du corps de Sacken; de sorte que tous les bateaux chargés de ces malheureux malades et blessés durent passer sous le feu de leur artillerie et de leur mousqueterie. L'humanité perdit tous ses droits, et ces infortunés furent indignement mitraillés et fusillés; une partie tomba au pouvoir de l'ennemi, qui fut encore favorisé par un temps affreux, des vents contraires, et la mauvaise volonté des mariniers. Je n'ai jamais eu occasion de savoir combien il en était arrivé à Torgau, de 3,000 qui sont sortis de Dresde.

Le 12, l'attaque à laquelle nous nous attendions devant Dresde n'eut pas lieu; l'ennemi se contenta de pousser, dans l'après-midi, la gauche de son infanterie jusqu'à la Weissritz, en ne portant au-delà que des partis de cavalerie, et

d'occuper fortement Plauen et les villages environnants [87] : de cette manière, notre communication avec la grande armée put encore avoir lieu par Meissen, au moyen d'une escorte; mais nous nous attendions à être totalement cernés le lendemain, et attaqués ensuite. Ce que nous redoutions le plus était un blocus un peu prolongé. Napoléon, en quittant Dresde, n'y avait laissé que pour sept jours de vivres, et des fourrages que pour trois; de sorte que si le blocus s'effectuait, comme toutes les apparences l'annonçaient, nous avions la perspective de nous trouver, le quatrième jour sans cavalerie, et le huitième sans pain. Notre seule espérance était donc qu'avant ce temps Napoléon aurait trouvé l'occasion de livrer la bataille qu'il paraissait désirer, et que, dans tous les cas, quel qu'en fût le résultat, il aurait pris un parti pour les corps laissés à Dresde : nous avions reçu la promesse à peu près formelle qu'il viendrait nous dégager sous peu de jours. Nous nous préparâmes donc à repousser les attaques de l'ennemi, et les attendîmes avec confiance. Les alliés n'avaient pas autant de monde devant Dresde cette fois qu'au 26 août précédent, et notre position s'était fortifiée de trois redoutes nouvelles, qu'on avait construites dans les intervalles des cinq qui existaient à cette époque; ce qui permettait, au moins en

[redacted]

grande partie, d'en faire croiser les feux pour leur défense mutuelle. Il y en avait, en outre, trois de tracées sur le front de la Friedrichs-Stadt, sur la rive gauche de la Weissritz; mais il fallait encore dix jours de travail pour les mettre en état de servir. Du reste, on pouvait supposer, en raison de l'étendue du front que nous occupions, que l'ennemi n'aurait pas assez de forces pour agir en même temps sur tous les points avec la supériorité suffisante.

Dans la matinée du 13, nous attaquâmes l'ennemi et le débusquâmes des maisons nommées Hamburg, Attonas, etc., dont le général Piaskewitz s'était emparé dans l'après-midi de la veille [91]. Cette attaque, amenée par la nécessité de ne pas nous laisser serrer d'aussi près que les Russes avaient cru d'abord pouvoir le faire, nous conduisit à une affaire assez sérieuse, et qui dura presque toute la journée, par l'obstination qu'ils mirent à vouloir reprendre les postes dont nous venions de les chasser. Malgré le déploiement de forces considérables et l'appui d'une belle et nombreuse artillerie, leurs efforts furent inutiles; nous restâmes maîtres de ces points, qui tous, excepté le pont au-dessous de Plauen, que nous conservâmes aussi, appartenaient plus à notre position qu'à la leur. Auparavant, nous les avions reconduits à différentes

reprises jusque sur leur position principale, et au-delà du village de Plauen, auquel était appuyée la gauche de leur armée. Ils y perdirent beaucoup de monde, parce que l'on y combattit des deux côtés avec vaillance et opiniâtreté, mais avec plus d'adresse du nôtre.

Beningsen, qui avait reçu dans cette journée, sur les deux rives de l'Elbe, des renforts assez considérables de troupes autrichiennes, se borna à assurer par l'établissement de plusieurs redoutes la position qu'il avait prise sur les hauteurs de Räcknitz; mais cette fois, éclairé sans doute par le résultat de la faute que les Autrichiens avaient commise le 27 août, il ne jeta point de troupes au-delà du ravin de Plauen, où coule la Weissritz. Le roi de Prusse et le prince de Suède, qui n'étaient pas encore partis pour se rendre dans la direction de Leipzig, furent présents à cette affaire; le premier fut vu, et s'exposa plus d'une fois au feu.

L'ennemi, pendant toute la journée du 14, resta parfaitement tranquille dans sa position, ne paraissant occupé que de la construction de ses redoutes et de dispositions tout-à-fait défensives. Cette inaction fut d'abord attribuée au mauvais temps qu'il avait fait toute la nuit; mais elle était causée par l'absence de Beningsen, parti la nuit avec le corps de Doctorof [92]. Les alliés

reçurent encore des renforts dans cette journée, mais les troupes de Hardegg et Colloredo avaient filé sur Freyberg; ils échelonnèrent une partie de leur monde dans les villages en arrière de leur position.

L'inactivité si complète de l'ennemi, après les efforts de la veille, éveilla cependant nos soupçons sur la possibilité d'un mouvement de sa part dans la direction de Leipzig, bien que nous sussions qu'il avait déjà réuni sur ce point plus de forces qu'il n'en fallait pour écraser ce que Napoléon pourrait leur opposer.

Le 15, nous envoyâmes sur Wilsdruf une reconnaissance de cavalerie qui ramena une vingtaine de prisonniers russes, la plupart artilleurs, lesquels confirmèrent nos présomptions [93]. Ce fut d'eux aussi que nous tirâmes les premiers renseignements sur la composition de l'armée dite de Pologne : elle était composée de deux corps de troupes, l'un sous les ordres du général Doctorof, l'autre sous ceux du comte de Tolstoy, et d'un corps d'avant-garde, commandé par le général Marcof. Il s'y trouvait quatre divisions, forte chacune de douze régiments, y compris ceux de Baskirs, qui étaient de la cavalerie légère, mais non compris des milliers de Cosaques. Chaque division avait en outre un train d'artillerie de trente-six pièces de canon, y

compris une batterie à cheval. Cette armée était très-forte à son départ de Pologne, mais on doit croire que les fatigues d'une longue route l'avaient réduite de beaucoup; on n'en a jamais bien connu l'effectif; peut-être ne le connaît-on pas encore exactement aujourd'hui, les Russes ayant mis de l'adresse à le dissimuler. Le bruit qu'ils faisaient courir dans leur armée, et que nous ont rendu les prisonniers, était que Beningsen emmenait le corps de Doctorof, fort de 30,000 hommes, et qu'il laissait devant Dresde celui de Tolstoy et l'avant-garde de Marcof, qui ensemble s'élevaient au même nombre : cela nous parut un peu exagéré; mais n'ayant rien de plus positif, nous dûmes nous régler d'après ces renseignements, en attendant mieux.

Le 16, nous envoyâmes de nouveau sur Wilsdruf une autre reconnaissance; elle nous ramena encore des prisonniers qu'elle avait enlevés à la queue de la colonne formée par la 2ᵉ division légère autrichienne, celle de Bubna, partie dans la nuit des environs de Dresde, pour suivre la direction de Leipzig, dans laquelle marchait Beningsen. Nous apprîmes le même jour le départ du 6ᵉ corps russe des environs de Dresde, pour se rapprocher d'Elsterwerda; une reconnaissance faite par le général Berthezenne nous donna la

conviction qu'il ne restait que la brigade Schetal sur la rive droite.

Le dire des prisonniers ayant été confirmé par le général Stedmann, qui était détaché à Meissen, et qui, malgré son peu de moyens, était parvenu à éclairer la marche de l'ennemi, on jugea qu'il n'y avait pas un moment à perdre pour tâcher de battre le corps de Tolstoy, resté en observation devant Dresde, afin de ramener sur nous le plus de monde possible, et de diminuer d'autant les forces que l'ennemi pouvait opposer à Napoléon; de sorte que si ce dernier gagnait la bataille qu'il était décidé à livrer, nous nous trouvions dégagés et en position d'opérer sur les derrières des corps battus.

Toute la matinée du 16, on entendit depuis Wilsdruf une canonnade assez vive, qui annonçait que la grande armée était sérieusement aux prises; dans la soirée, elle avait paru se rapprocher de nous. Le maréchal Saint-Cyr fit lui-même une reconnaissance complète, mais sans apparat, de la position de l'ennemi depuis Plauen jusqu'à Räcknitz, et commença ses dispositions pour l'attaque du lendemain. Cette position était forte et retranchée; mais les redoutes, quoique à peu près terminées, n'étaient point encore armées. D'après le dire des gens du pays et des prisonniers, le général Tolstoy devait avoir plus de

30,000 hommes; ces rapports étant presque toujours exagérés, nous espérions qu'il ne s'en trouverait pas autant en ligne, et nous en évaluâmes le nombre à 25,000, non compris, bien entendu, ce qui appartenait à l'armée autrichienne sur la rive droite de l'Elbe, sous les ordres du général Schetal. Nous comptions dans Dresde de 20 à 22,000 combattants, dont 6 à 7,000 du 1er corps, et 14 à 15,000 du 14e [121]; nous ne pouvions donc nous présenter au combat que dans une infériorité assez grande; mais nous espérions surprendre les Russes, et mettre ainsi quelques avantages de notre côté.

Nous étions obligés, pour ne pas compromettre le poste important qui nous était confié, de laisser une bonne partie de nos troupes dans Dresde, pour garder cette ville, ses faubourgs et les nombreux ouvrages qui les couvrent, sur un front et un développement immenses, afin que, si nous étions repoussés, l'ennemi victorieux ne parvînt pas en nous suivant à y entrer avec nous. Cette disposition obligée réduisit à 15,000 hommes à peu près ce dont nous pûmes disposer pour cette attaque; les 6 à 7,000 autres furent laissés au gouverneur de Dresde et au général Berthezenne: le premier, chargé de protéger notre retraite, si nous venions à échouer dans notre entreprise; le second, de contenir sur la rive droite de l'Elbe

le général Schetal, si, pendant notre attaque, il voulait tenter une diversion; ce que nous faisait craindre la certitude qu'il aurait, d'après notre engagement avec Tolstoy sur la rive opposée, de l'éloignement où se trouveraient la plus grande partie de nos troupes des ouvrages autour de Dresde.

Ces dispositions, commandées par le haut intérêt de la conservation de cette capitale et de ses camps retranchés, rendaient, comme on le voit, notre infériorité numérique plus sensible encore; cependant, depuis l'ouverture de la campagne, nous n'avions pu encore trouver une occasion de combattre contre des forces moins supérieures. En effet, dans la plupart des combats qu'ils ont livrés, les corps français se sont trouvés inférieurs en nombre aux ennemis avec lesquels ils ont eu affaire; et les 1^{er} et 14^{e} corps ont été plus particulièrement dans ce cas, ayant eu en tête presque toujours, en totalité ou en très-grande partie, la grande armée de Bohême, chaque fois qu'elle a voulu déboucher en Saxe.

En laissant une partie aussi considérable de nos forces dans Dresde, nous rendions à la vérité notre infériorité d'autant plus grande; mais aussi la partie destinée à l'attaque pourrait s'y livrer avec toute la confiance nécessaire, par suite de la sécurité où elle devait être sur la con-

servation de la place et les moyens d'effectuer sa retraite, si la fortune venait à trahir ses efforts. A cette occasion, je ne crains pas de répéter que si l'on ne peut pas faire une bonne guerre défensive lorsque la position où l'on s'est établi ne permet pas un retour offensif prononcé sur quelque point, de même on ne peut faire une bonne guerre offensive, ni livrer une bataille comme il convient de le faire, si l'attaque ne part d'un point où une partie des forces restent sur la défensive, et dans une position capable d'inspirer aux assaillants une telle sécurité, qu'ils ne craignent pas de pousser leur attaque aussi à fond qu'il le faut pour obtenir un résultat complet, c'est-à-dire la défaite ou la déroute de l'ennemi. Sans cela on peut avoir une affaire plus ou moins sérieuse, mais non une véritable bataille, dont les effets ne s'obtiennent que par un choc bien décidé, ou par la crainte de l'adversaire de ne pouvoir le soutenir; ce qui lui fait effectuer sa retraite avec précipitation, et produit en faveur de l'assaillant un effet moral très-avantageux, mais inférieur cependant à celui qui résulterait d'un choc.

L'ennemi avait disséminé ses forces sur une ligne très-étendue, espérant par ce moyen nous donner le change sur les détachements partis les jours précédents : dans cet ordre, il eût été fa-

cile de forcer son centre; mais on se proposait de l'aborder par une attaque profonde sur tout le prolongement de son flanc, depuis sa gauche jusqu'à son extrême droite, et de le battre complétement en le dépostant de tous les points de sa forte position. On préféra ce plan, parce qu'il permettait d'isoler les troupes de Tolstoy de celles emmenées par Beningsen, et du reste de la grande armée ennemie; en conséquence, on dut faire des dispositions pour tourner leur gauche, appuyée au grand ravin de la Weissritz, près du village de Plauen, de préférence à leur droite, ce qui eût offert moins de difficultés, mais aurait eu l'inconvénient de les rejeter dans la direction de Leipzig. Le général Bonet, avec huit bataillons du 14^{e} corps et de la division Razout, fut chargé de cette opération; il exécuta avant le jour le mouvement nécessaire, afin de le dérober à l'ennemi que l'on voulait surprendre. L'heure pour le commencement du combat avait été fixée assez tard pour éviter la surveillance ordinaire du matin.

Les troupes, jusqu'au moment où le général Bonet eût été engagé derrière la gauche de l'ennemi, ne devaient pas se laisser apercevoir; huit bataillons du général Mouton-Duvernet étaient masqués en arrière de la barrière de Plauen. La division Claparède devait être postée derrière le

jardin Machzinsky. Afin d'être plus certain qu'elle se trouverait bien à la position indiquée, le général en chef lui avait donné pour guide un officier supérieur d'état major, à qui cette position était bien connue : mais l'officier, par une étrange méprise, la conduisit au contraire tout droit au Grossen-Garten, où le comte de Lobau était établi en attendant le signal d'attaque, avec les divisions Cassaigne et Dumonceau, ayant laissé la division Teste à Dresde pour garder les faubourgs, depuis la barrière de Pirna jusqu'à l'Elbe. Dès que l'ennemi aperçut le faux mouvement de la division Claparède, il dut soupçonner une attaque prochaine, quoiqu'il la vît rétrograder aussitôt, suivant le chemin par où elle était venue, jusque dans le faubourg, où elle se plaça enfin derrière le jardin Machzinsky. Il n'était presque plus possible d'espérer le surprendre : cependant, comme on ne remarquait pas grand mouvement dans son camp, du moins parmi les troupes, on pensa qu'il croirait que cette colonne, n'ayant pas un objet bien déterminé, était rentrée à cause de quelques coups de canon qu'on lui avait tirés. Afin de lui rendre de l'assurance, le général en chef voulut différer encore d'une heure le signal indiqué pour la mise en mouvement de ses colonnes : c'était un coup que devait tirer une pièce de gros calibre, placée au sail-

lant de la redoute n° 3. Il se rendait donc sur ce point, pour être à même de faire donner le signal, aussitôt qu'il apercevrait le calme entièrement rétabli sur la ligne de l'ennemi; mais dans le moment où il y arrivait, il eut le désagrément de voir partir un coup de canon de cette même pièce, que l'on avait tiré sur un groupe d'officiers en observation près de Räcknitz, et de voir en même temps déboucher les colonnes d'attaque du 14ᵉ et ensuite du 1ᵉʳ corps, selon ce qui était convenu. Comme il présuma que le général Bonet était en mesure de commencer son opération, il ne jugea pas à propos d'arrêter le mouvement que ce coup de canon venait de précipiter; et il n'eut pas lieu de s'en repentir, car il entendit aussitôt le commencement de l'engagement de ce général.

L'ennemi sentit bien vite l'importance de cette attaque et voulut diriger sur-le-champ des moyens pour la repousser; mais il n'en eut pas le temps : le général Duvernet, en débouchant un moment après, et se dirigeant sur le village de Plauen avec les huit bataillons de sa division, le força de porter sur lui toute son attention, et doubla ses inquiétudes.

Pendant que Bonet gagnait du terrain derrière sa gauche, après avoir passé le ravin de la Weissritz devant Potzschappel, le général Gérard, qui

avait succédé à Pajol, soutenait avec la cavalerie l'attaque de Duvernet, en escaladant à sa gauche la position des Russes entre Plauen et Räcknitz. Il était soutenu à son tour par la division Claparède, qui s'empara immédiatement du dernier de ces villages, d'où elle chassa l'ennemi, ainsi que des trois redoutes qu'il avait établies sur la partie la plus élevée de sa position. L'attaque devint en un moment aussi générale que complète, par la coopération du comte de Lobau avec ses deux divisions Dumonceau et Cassaigne, parties du Grossen-Garten, où elles étaient restées embusquées jusqu'alors, lesquelles, après avoir débouché par Strehlen et Rothe-Haus sur Zschernitz, emportèrent ce village, malgré la forte résistance que l'ennemi leur opposa. L'engagement fut dans ce moment très-vif, mais par la même raison il ne pouvait être de longue durée.

Les Russes, pressés et serrés sur la plus grande partie de leur front, ayant failli avoir leur gauche entièrement enveloppée, furent promptement culbutés dans les ravins en arrière de leur position, d'où ils ne se retirèrent, pour en prendre momentanément une plus éloignée, que dans une confusion et un désordre qui leur firent perdre beaucoup de monde, et auxquels le général Gérard mit le comble en faisant exécuter près

du village de Nöttnitz, par la cavalerie du 1er corps, une charge qui leur enleva plusieurs pièces de canon.

La ligne de l'ennemi se trouvait rompue sur tous les points; Bonet avait entièrement tourné la gauche par Göppeln; Duvernet serrait toujours de front et de très-près ce même flanc, et Claparède, par la position qu'il avait prise sur les hauteurs de Kayditz, appuyait les charges de cavalerie de Gérard. L'ennemi, pour éviter qu'on n'enveloppât sa gauche, fut un moment obligé de se serrer rapidement en masse vers sa droite, ce qui donna de l'inquiétude au comte de Lobau; mais Tolstoy ne put mettre à profit la supériorité momentanée que ce mouvement lui donnait sur ce point, parce que, menacé d'y être enveloppé par les troupes des généraux Bonet, Duvernet et Gérard, qui ne lui laissaient pas le loisir de se reconnaître sur la nouvelle position qu'il venait de prendre devant notre gauche, il n'eut que le temps de se retirer. Les Russes, culbutés de cette nouvelle position, comme ils l'avaient été de la première, furent enfin forcés de chercher leur salut dans la plus prompte retraite, dont leur grande supériorité en cavalerie leur permit encore néanmoins de couvrir le désordre. La nôtre fut dirigée avec intelligence et la plus grande décision par le général Gérard; elle maltraita, malgré sa

faiblesse, les Baskirs et les Kalmoucks dans toutes les charges qu'elle exécuta, d'abord sur les hauteurs d'Entzschitz, et ensuite près des villages de Gausche et de Nickern, et les força d'abandonner l'infanterie placée à leur extrême droite, consistant en un bataillon de chasseurs du 27e régiment, appuyé à l'Elbe près Zschakwitz. Le général Gérard finit par se diriger sur lui, pour compléter la victoire et terminer la bataille, commencée deux heures auparavant sur l'extrême gauche de l'armée ennemie, et prolongée sur toute la longueur de sa ligne, dans la vue de donner à cette attaque tout le développement dont elle était susceptible.

Pendant que Bonet et Mouton-Duvernet poursuivaient les Russes qui se retiraient avec précipitation sur Dohna, Gérard coupa le bataillon dont nous venons de parler, et l'enveloppa si rapidement qu'il n'eut pas le temps de suivre le mouvement rétrograde du reste de la ligne ennemie. Il fut chargé par le 7e régiment de lanciers, et malgré l'intrépidité habituelle aux troupes russes, il dut succomber sous la valeur tout-à-fait brillante que les braves escadrons polonais mirent dans cette attaque. Tous les hommes de ce bataillon furent tués ou tombèrent dans nos mains couverts de blessures; le commandant et quelques officiers tentèrent de s'échapper en traversant

[redacted]

l'Elbe à la nage, pour rejoindre les Autrichiens de la brigade Schetal, qui, de l'autre rive, furent témoins de cette déroute : un seul officier nous parut avoir réussi à gagner l'autre bord, les autres se noyèrent. L'ennemi perdit dans cette affaire plus de 3,000 hommes, dont 12 à 1,500 prisonniers, la plupart blessés, beaucoup de voitures d'artillerie, un équipage de pont, vingt caissons et huit pièces de canon enlevées dans sa ligne de bataille. Il se rallia le soir à Dohna, d'où il partit le lendemain 18 au matin, s'établit le même jour entre Borna et Altenberg, et rentra le 19 en Bohême en faisant filer tous ses équipages sur la Silésie.

Les habitants de Dresde, dont un grand nombre avaient passé la journée sur les édifices les plus élevés de leur ville, pour être témoins du combat, nous accueillirent à notre rentrée dans leurs murs avec des transports d'allégresse; ils ne dissimulèrent peut-être pas assez la haine qu'ils portaient aux Russes, leurs soi-disant défenseurs, lesquels ne devaient pas tarder à démentir leurs proclamations et à se venger d'une manière cruelle, soit pendant le reste de la guerre, soit après la paix au congrès de Vienne, de la fidélité avec laquelle leur souverain avait tenu ses engagements.

Les jours suivants, nous ne reçûmes aucune

nouvelle de la grande armée. La canonnade, que l'on avait précédemment entendue de Nossen, avait cessé, ce qui nous causait de l'inquiétude. Nous nous trouvions cependant, par l'effet de notre victoire du 17, dans la position la plus favorable pour faciliter à Napoléon les moyens de tirer le plus d'avantages possible de ses succès, s'il en avait obtenus d'assez marquants. En effet, dans la supposition qu'il eût encore une fois repoussé la grande armée autrichienne en Bohême (comme il l'aurait pu, s'il n'avait pas perdu quatre jours dans l'indécision à Düben, et comme il l'aurait pu encore malgré cela, si, dans l'affaire du 16 près Wachau, il avait complété les succès de la journée en faisant donner à fond toute sa garde, et tout ce qu'il avait encore de disponible en réserve), on ne peut nier que les troupes restées à Dresde, maîtresses comme elles l'étaient le 17 de leurs mouvements, n'auraient eu besoin que d'être prévenues de sa victoire pour gagner avant les Autrichiens les principaux défilés de l'Erz-Gebirge, et faciliter à l'armée française d'immenses avantages sur l'ennemi pendant sa retraite, à son approche des montagnes.

[redacted]

CHAPITRE X.

Observations sur les événements de Leipzig. — Arrivée devant Dresde des corps de Klenau, Tolstoy et Chasteler.

Quelques jours s'étant écoulés sans nouvelles d'aucune espèce, le maréchal Saint-Cyr craignit que Napoléon n'eût essuyé un revers. Il n'ignorait pas l'affaiblissement de notre armée, et il lui paraissait presque impossible qu'elle parvînt à triompher de toutes les armées coalisées qui l'entouraient et la resserraient si étroitement. Il comptait peu aussi sur une de ces chances heureuses dont la fortune avait été autrefois si prodigue envers Napoléon, parce qu'il l'avait vu laisser échapper celles qu'elle lui avait offertes dans le courant de la campagne, au lieu de les saisir avec cette habileté qui l'avait fait briller d'un si grand éclat dans les autres : soit que ce grand génie eût, par l'énormité de ses travaux, perdu une partie de son élévation et de sa force, et qu'il commençât à payer son tribut à la faiblesse humaine; soit que son moral se ressentît de l'épuisement de ses moyens physiques, lequel était évident, malgré la phrase banale des rapports, qui assurait le contraire.

Dans ces circonstances difficiles, le parti que le commandant en chef des 1er et 14e corps jugeait convenable de prendre se trouvait en opposition si formelle avec les ordres et les instructions de l'empereur, qu'il crut ne pouvoir se dispenser de rassembler les principaux officiers généraux de ces corps pour recueillir leurs avis sur l'opportunité d'abandonner Dresde, afin de se rapprocher de la grande armée, et d'éviter, par ce moyen, les désastres que l'on ne devait que trop craindre, dans la privation totale de nouvelles où l'on était depuis plusieurs jours (1).

---

(1) On trouvera dans les pièces [97] le procès-verbal de la séance de ce conseil de guerre, assemblé le 21 octobre. L'opinion du comte de Lobau fut : « *Que quand il serait* « *bien avéré que l'empereur aurait perdu la bataille ou* « *serait en retraite*, il croyait que le parti le plus convenable serait de se retirer sur Torgau, par la rive droite, « et de là sur Wittenberg au besoin, si l'on ne trouvait « pas à Torgau des moyens de vivre et de résister à l'ennemi, ou enfin de rejoindre la garnison française à « Magdeburg. » Les autres généraux émirent des opinions différentes. D'après les documents authentiques que nous donnons et le récit qui va suivre, le lecteur reconnaîtra qu'il ne peut s'établir de controverse que sur les deux questions suivantes : 1° la proposition émise conditionnellement par le comte de Lobau était-elle exécutable le *21 octobre?* 2° les données confuses que l'on avait à Dresde le 21 octobre sur l'issue des affaires de Leipzig suffi-

Malgré l'évidence des apparences de revers, tous ceux appelés à ce conseil espéraient encore

---

saient-elles pour autoriser l'abandon *immédiat* de cette ville? Nous verrons en effet que la réunion qui eut lieu cinq jours après devant Dresde des corps de Klenau, de Tolstoy et de Chasteler, les progrès de la disette et du typhus, ainsi que la désertion des troupes allemandes, changèrent promptement l'état des choses, au point que, le 5 novembre, le comte de Lobau n'exécutait plus qu'avec une grande répugnance une tentative d'évasion sur Torgau[102]; et dans le dernier conseil de guerre, assemblé le 7, telle était la situation déplorable de la ville de Dresde et de sa garnison, qu'il n'y eut qu'une voix sur la nécessité d'entrer sans délai en négociation [105].

Une pièce très-importante, qui n'est parvenue à la connaissance du maréchal Saint-Cyr que postérieurement à la rédaction de ce mémoire [96], suffira, aux yeux du moins du plus grand nombre des lecteurs, pour trancher les deux questions que nous venons d'indiquer; c'est une lettre transcrite sur les registres de correspondance du major général, en date à Leipzig du 19 octobre. Cette lettre, qui a été chiffrée, et n'est point parvenue, annonce la retraite de l'empereur sur Erfurth, et contient les instructions suivantes : « *Vous êtes autorisé à toute espèce de transaction pour vous tirer d'affaire. Vous pourrez comprendre la reddition de Torgau et Wittenberg, à la condition de faire rentrer en France toutes les troupes françaises de la garnison, les malades compris.* »

Ainsi Napoléon autorisait dès le 19 octobre, et avant les derniers désastres du pont de l'Elster, des conventions qui

que Napoléon sortirait vainqueur de la lutte, ainsi qu'il l'avait été jusqu'alors à toutes les ba-

---

n'ont été signées que le 11 novembre, quand on fut arrivé au dernier terme des ressources. Cette lettre fait évanouir les assertions répétées dans plusieurs ouvrages, dont quelques-uns ont obtenu une vogue populaire, savoir que Napoléon aurait prescrit au maréchal Saint-Cyr des dispositions analogues à celles qu'indiquait le comte de Lobau dans le conseil de guerre du 21, mais que malheureusement ses ordres avaient été interceptés. M. le baron Fain lui-même, dans son *Manuscrit de* 1813, si riche en documents précieux, a reproduit cette assertion : « A Düben, « dit-il (T. II, p. 465), et depuis, on a fait diverses « tentatives pour faire parvenir des instructions dans ce « sens au prince d'Eckmühl et au maréchal Saint-Cyr. « L'empereur veut qu'avant de quitter Erfurth on leur « écrive encore! Des officiers déguisés et des agents se- « crets sont expédiés par divers chemins. Aucune de ces « lettres n'est parvenue. » La vérité est que le 10 octobre, au moment où Napoléon quittait Eilenburg pour se rendre à Düben, le duc de Bassano écrivait au maréchal Saint-Cyr une lettre *qui est parvenue* [84], et dans laquelle, en l'informant des dispositions de l'empereur pour battre l'armée de Silésie et repasser l'Elbe, il lui faisait la recommandation vague *d'avoir en vue Torgau, par une rive ou par l'autre ;* ce qui ne pourrait que bien indirectement s'appliquer à la situation des affaires au 21 octobre. Nous ignorons absolument si des ordres ont été expédiés d'Erfurth ; mais il faut admettre, ou qu'il y a eu confusion dans les souvenirs de M. le baron Fain, ou que les instructions

tailles qu'il avait personnellement livrées, hormis celle d'Esslingen, que cependant il n'avait pas tout-à-fait perdue, puisqu'il ne dépassa pas l'île de Lobau, où il prépara les succès de la bataille de Wagram. D'après cela, quoique bien loin de partager leur confiance, le maréchal ne pouvait se dissimuler qu'elle était fondée sur une série de faits si étonnants, qu'il était difficile de la combattre, même avec les meilleures raisons. Il crut donc devoir céder à leur avis presque unanime de rester à Dresde et de défendre cette ville jusqu'à la dernière extrémité; il y avait d'autant plus de raisons pour ce parti, qu'il se trouvait conforme aux ordres de l'empereur, et que l'on n'aurait pu les enfreindre, dans des circonstances aussi majeures, sans attirer sur sa tête la plus effrayante responsabilité. Il était possible en effet que, malgré toutes les probabilités, un coup de fortune, un trait de génie le rendît encore une fois vainqueur, et le mît à même de tirer le plus grand parti des troupes laissées à Dresde, en les portant dans les défilés de l'Erz-Gebirge.

On devait croire que cette pensée, ou quelque autre du même genre, avait influé sur sa détermination de laisser à Dresde des forces qui lui

---

d'Erfurth contredisaient celles de Leipzig, ce qui est peu vraisemblable. (*Note de l'éditeur.*)

auraient rendu d'importants services à Leipzig. Cependant il est juste de faire observer que ces troupes, qu'il paraissait imprudent d'avoir laissées dans cette capitale, le débarrassèrent entièrement de l'armée de Pologne, du corps de Colloredo et de la division Bubna; troupes dont une partie seulement n'entra en ligne que le 18 vers midi. Si Napoléon l'avait voulu, les affaires de Leipzig pouvaient être terminées dès le 17, malgré le temps perdu à Düben, c'est-à-dire avant l'arrivée de Beningsen, de Colloredo et de Bubna. De plus, les troupes des généraux Schetal et Tolstoy ont toujours été supérieures en nombre à celles des 1^{er} et 14^e corps. Si donc Napoléon les eût emmenées avec lui, il aurait eu 22,000 hommes de plus en ligne; mais l'armée du prince de Schwartzenberg aurait pu avoir dès le 12 octobre, derrière la gauche du roi de Naples, 80,000 hommes qui pouvaient détruire son armée avant sa jonction avec Napoléon, d'autant plus facilement que sa droite était déjà tournée, et qu'il était trop faible pour opposer la moindre résistance à d'aussi grands moyens réunis contre lui. En supposant que cet événement ne fût point arrivé et que Napoléon l'eût rejoint dans les environs de Leipzig, toujours est-il certain qu'il aurait eu devant lui dès le 13, ou le 14 si l'on veut, environ 80,000 hommes de plus à com-

[redacted]

battre, dont une partie seulement ont pu entrer en ligne le 18 à midi. D'après ces considérations, on pourrait dire que l'occupation de Dresde n'a pas été une faute; et quoique Napoléon n'ait pas profité des avantages qu'elle lui donnait, ils me paraissent devoir atténuer le reproche qu'on lui a fait de n'avoir pas réuni ces troupes à son armée, en raison de ce qu'elles étaient irrévocablement perdues s'il essuyait une défaite.

En lui adressant ce reproche, on n'a pas assez considéré sa position toute particulière : on n'a pas compris que d'une bataille aussi importante que celle qu'il se proposait de livrer, dépendaient, non-seulement la conservation des troupes laissées à Dresde, sur les lignes de l'Elbe, de l'Oder et de la Vistule, mais la perte ou la conservation de sa couronne, objets qui étaient pour lui d'un tout autre intérêt.

La manière dont Napoléon faisait la guerre, que je ne conseille à personne d'adopter, était, si l'on veut, excellente pour lui, parfaitement adaptée à son génie, à ses moyens; mais elle n'était point infaillible. J'ai toujours pensé que si elle lui donnait souvent bien de l'avantage, c'était l'effet de son caractère, plus que de cette manière elle-même, laquelle m'a paru dans tous les temps, même dans celui de ses plus brillantes victoires, trop hasardeuse pour être suivie par

[redacted]

des généraux d'une trempe moins extraordinaire que la sienne.

Cette opinion, adoptée par moi depuis longtemps, et au milieu des triomphes de Napoléon, peut faire apprécier combien j'étais éloigné de partager les illusions de ceux de ses partisans les plus exagérés, qui s'obstinaient à lui attribuer l'infaillibilité que la nature n'a jusqu'à ce moment accordée à personne, et combien je devais redouter le fatal dénouement qui venait d'avoir lieu dans les plaines de Leipzig; dénouement qui, en dessillant tous les yeux, devait consommer la perte de celui qui les avait éblouis, et accumuler sur notre patrie tant de malheurs et d'humiliations!!!.....

On mit à profit à Dresde l'éloignement des ennemis de devant cette place, pour enlever des villages qu'on pouvait occuper ce qui restait à leurs malheureux habitants de subsistances et de fourrages; mais le pays était tellement épuisé, qu'en mettant dans nos recherches une dureté extrême, et que notre situation peut seule excuser, nous ne pûmes en tirer avec peine que ce qui était nécessaire pour prolonger un peu notre existence, et encore en réduisant de moitié les rations fixées par les ordonnances en vigueur depuis l'ouverture de la campagne. La désertion commença dès ce moment à faire des ravages ef-

frayants parmi les troupes étrangères qui se trouvaient dans nos rangs. Elle augmenta encore le 25, en raison de la connaissance que l'on eut, par le reploiement des partis envoyés sur Freyberg et Nossen, du retour vers Dresde de plusieurs corps d'armée ennemis : ce qui ne laissait plus aucun doute sur les malheurs de Leipzig, et confirmait les bruits qui s'étaient répandus la veille dans Dresde, où ils en avaient remplacé d'autres d'une nature bien différente.

Le 25, le général Tolstoy (renforcé d'un corps autrichien formé de diverses garnisons de la Bohême, et qui, sous les ordres du général Chasteler, s'était porté à sa rencontre aussitôt qu'il avait appris sa retraite précipitée) se rapprocha de Dresde. Le 26, il opéra sa jonction avec le corps autrichien de Klenau, qui avait quitté le champ de bataille de Leipzig aussitôt après le succès de cette journée; et le 27, le blocus de Dresde fut complété par la réunion de ces différents corps.

Nous n'avions pas reçu un mot de Napoléon, ni de son état-major, ni de qui que ce fût, soit avant, soit après la bataille; nous étions depuis le 12 [89, 90 et 98] absolument sans nouvelles d'aucune espèce, directes ni indirectes, et nous ne savions si nous devions l'attribuer à la négligence ou à l'oubli : car pour l'impossibilité, nous

[redacted]

ne pouvions l'admettre avec tous les moyens que Napoléon avait entre les mains, au milieu d'une population dont le souverain était près de lui, et dont il pouvait avec sécurité disposer.

Nous apprîmes enfin, par quelques grenadiers saxons revenus de Leipzig, que l'on s'était battu avec acharnement pendant plusieurs jours, à la suite desquels l'empereur avait mis ce qui lui restait de troupes en marche vers le Rhin, où l'on croyait qu'il aurait de la peine à arriver, poursuivi comme il l'était par les armées victorieuses, et coupé par l'armée austro-bavaroise; ils nous rapportèrent en outre la défection du corps saxon et la déclaration du roi de Bavière, qui venait d'entrer dans la coalition.

Napoléon, comme il avait été facile de le prévoir, n'avait pu attirer à une bataille Blücher ni le prince de Suède. Ceux-ci avaient abandonné leurs ponts sur l'Elbe, pour ne pas risquer de se laisser atteindre et d'être forcés à combattre avant leur réunion à la grande armée de Bohême. Malgré leur supériorité, ils avaient préféré découvrir Berlin, abandonner leurs lignes d'opérations, leurs hôpitaux, se séparer de leurs parcs, de leurs magasins de toute espèce, en un mot se jeter sur la rive gauche de la Saale, avec le plus léger approvisionnement en munitions de guerre, et des vivres seulement pour

vingt-quatre heures, c'est-à-dire comme un simple corps de partisans, plutôt que de s'exposer à livrer une bataille à Napoléon : tant était grande encore l'influence attachée au nom et à la personne de cet homme étonnant!

D'après cette fuite des deux armées, qui lui faisait manquer le but principal de son mouvement, il fut tenté un moment de se porter sur Berlin, plan qui n'avait cessé de l'occuper pendant toute la campagne, et qui n'était convenable à aucune époque, si ce n'est immédiatement après la bataille de Lützen.

On a dit (1) qu'il avait assemblé à Düben plu-

---

(1) C'est le général Rogniat *. Il commandait le génie, et sa place le retenait sans cesse auprès de l'empereur. Ses connaissances étendues le mettaient à même de bien juger les opérations ; comme il n'avait point de troupes à commander, il pouvait donner à ses observations tout le développement qu'il voulait. De plus, il convient de remarquer ici que Napoléon, ayant senti toute la facilité que les officiers du génie, placés dans les différents corps d'armée, avaient pour juger et bien voir les opérations militaires, les avait chargés de lui en adresser des rapports particuliers et secrets, qu'il leur annonçait ne devoir être vus que du commandant en chef du génie et de lui [11]. Ainsi la po-

* M. le baron Fain présente les délibérations de Düben sous un jour tout différent. *Manuscrit de 1813*, T. II, p. 370 et suiv. (*Note de l'éditeur.*)

[redacted]

sieurs généraux, et leur avait demandé leur avis sur ce qu'il conviendrait le mieux de faire, savoir : ou de marcher de suite sur Leipzig et de s'y placer entre les armées de Blücher et de Bernadotte, et celle de Bohême, dans l'espérance de les battre l'une après l'autre; ou de passer l'Elbe à Wittenberg, pour de là repasser sur la rive gauche de ce fleuve à Magdeburg, afin d'éviter le passage de l'Elster et de la Saale, et de prendre une nouvelle ligne d'opérations par la route de Wesel. On supposait cette route plus aisée à couvrir que celle de Mayence, en s'appuyant à Magdeburg, grande et forte place, bien pourvue de munitions, où l'on serait maître d'accepter ou de refuser une bataille, ayant une retraite assurée et la facilité de se renforcer du corps de Davoust, fort de 25,000 hommes, et des troupes restées à Dresde. De cette manière, Napoléon aurait exécuté avec facilité le projet qu'il avait formé depuis quelque temps de faire de Magdeburg le pivot de ses opérations, dans le but d'éloigner les Autrichiens de la Bohême, et de se ménager des retours sur leurs derrières à l'aide des places de Witten-

sition du général Rogniat me paraît devoir donner un très-grand poids aux jugements qu'il a portés sur les opérations de Napoléon, dans son ouvrage sur l'art de la guerre.

[redacted]

berg et de Torgau, qui étaient approvisionnées.

Son conseil fut d'avis qu'il fallait prendre le dernier parti; c'était selon moi le meilleur, mais l'empereur préféra l'autre. Voici, je crois, les motifs que l'on pourrait donner de son choix.

D'abord ce parti était plus hasardeux, plus dans son véritable génie; il portait avec lui un caractère de grandeur et d'audace, que l'autre, il faut l'avouer, était loin d'avoir; ensuite il s'agissait d'une bataille générale, décisive, dans laquelle il allait pouvoir jouer son jeu de prédilection, son *va-tout*. Il commençait à perdre patience et paraissait vouloir en finir à tout prix.

Dans les questions mises en délibération à Düben, on aura sans doute reconnu comme moi la plus grande partie des idées qu'il m'avait communiquées lui-même à Dresde, ou dans les lettres qu'il m'avait fait écrire pendant sa dernière marche sur les armées de Silésie et du Nord [84] : je n'en suis pas moins persuadé que son parti était pris, quand il a convoqué contre son ordinaire cette espèce de conseil. Au reste, il pouvait encore réussir, s'il avait eu dans son caractère la décision qui le caractérisait autrefois, et à laquelle on peut attribuer ses nombreuses victoires; mais, que ce fût par indécision ou par toute autre cause, toujours est-il qu'il perdit à Düben un

temps précieux, ce qui lui enleva tout le fruit du mouvement qu'il venait d'effectuer, et lui fit manquer l'occasion de joindre les armées de Silésie et du Nord.

Napoléon avait en outre pris complétement le change sur la direction dans laquelle l'ennemi s'était retiré, et l'avait fait poursuivre par quatre corps d'armée sur les bords de l'Elbe, tandis qu'il s'était jeté précipitamment sur la rive gauche de la Saale. Ainsi il dut se borner à faire quelques prisonniers, et à détruire les têtes de pont de Wartenburg, Roslau et Acken, abandonnées par les armées de Blücher et du prince de Suède, au lieu de s'occuper à éloigner et détruire en partie ces deux armées, comme il le pouvait par suite de l'étrange mouvement qu'elles venaient d'opérer. Celles-ci employèrent le temps que dura son erreur à assurer leur jonction avec la grande armée de Bohême, qui s'approchait de Leipzig pour tenter de nouveau la réunion essayée plusieurs fois, mais que Napoléon avait empêchée jusqu'alors.

S'il n'en existait des preuves irrécusables, on ne pourrait croire que l'empereur ignorât encore, le 16 au matin, la position de Blücher, et particulièrement celle du prince de Suède; et que, malgré tous les moyens qu'il avait d'être bien instruit, il fût réduit aux rapports d'un officier

[redacted]

saxon, en observation sur un des clochers de Leipzig, ou à ceux des paysans qu'il ordonnait de contraindre par des menaces à aller lui chercher des nouvelles [94]; et cela lorsque les armées ennemies étaient si près de lui, que, quelques heures plus tard, devait s'engager avec elles une des plus grandes batailles qui se soient livrées dans cette campagne.

Aussi Napoléon dut-il combattre, pour ainsi dire, à l'improviste, et se contenter de repousser les attaques de ses adversaires, manquant de temps pour arrêter un bon plan et profiter de la faute qu'ils avaient faite de le serrer d'aussi près sans avoir d'abord opéré la réunion de toutes leurs forces. En effet, l'armée de Schwartzenberg avait encore en arrière des corps nombreux qu'elle ne rallia que dans la journée du 18, et celle du prince de Suède, qui, les jours précédents, se trouvait bien liée à Blücher, par des raisons que je ne puis expliquer, n'entra en ligne que dans la matinée du 18.

L'empereur fut attaqué le 16 octobre, à neuf heures du matin : à dix heures il était sérieusement engagé sur presque tout son front avec Schwartzenberg, et plus tard sur ses derrières, aux portes de Leipzig, avec l'armée de Silésie. Il ne put opposer suffisamment de troupes à cette dernière, dont l'attaque sur ses derrières était

pour lui si inquiétante, parce que le 7ᵉ corps, qui avait précédemment attaqué Roslau et passé sur la droite de l'Elbe, se trouvait encore éloigné; et que, pour se ménager une retraite, il dut diriger le 4ᵉ sur le seul point où il voulait passer l'Elster, c'est-à-dire Lindenau, attaqué par les partisans ennemis, renforcés des corps de Julay et de la division légère de Lichtenstein; enfin parce que le 3ᵉ, qui, à ce qu'il paraît du moins d'après le rapport de Napoléon, n'avait pas eu d'ordre assez positif, perdit la journée en marches et contre-marches, et ne put donner contre l'armée de Silésie, ni contre celle de Schwartzenberg. Il en résulta que le maréchal Marmont, abandonné à ses propres forces, eut beaucoup de peine à contenir l'armée de Silésie et à l'empêcher de s'emparer de Leipzig, et qu'il n'y parvint qu'en essuyant de grandes pertes; il en résulta encore que l'armée du roi de Naples, si inférieure à celle de Schwartzenberg qu'elle avait en tête, ne put être renforcée que par le 11ᵉ corps, les 10,000 hommes venus d'Erfurth à Leipzig, et la garde impériale. Encore paraît-il constant que le 11ᵉ corps seul a donné, et que le détachement arrivé d'Erfurth avec le maréchal Augereau, de même que la plus grande partie de la garde, sont restés en réserve dans cette journée.

Ainsi, quoiqu'il n'eût pas fait donner toutes

[redacted]

ses troupes, Napoléon, secondé par le courage de ses soldats et la supériorité de son génie, battit l'armée de Schwartzenberg, assez pour l'obliger à faire une retraite de quelques lieues. Il est permis de croire que si les 7e et 5e corps, toutes les réserves et la garde eussent été franchement et complétement engagés, le résultat de cette journée mémorable aurait été brillant, et que Napoléon aurait remporté une victoire dont les suites eussent changé pour quelque temps la face de ses affaires.

Mais si ce fut un grand malheur de n'avoir pas, dans l'après-midi du 16, complété la défaite des Autrichiens par le moyen que nous venons d'indiquer, comment qualifier l'inaction absolue dans laquelle il demeura pendant la journée du lendemain 17? Son bulletin révèle tout son embarras; pour l'excuser, il y est dit : « Qu'ayant battu « l'ennemi le 16, il a dû passer tout le 17 à re« connaître la nouvelle position que les Autri« chiens avaient prise à deux lieues en arrière « après leur défaite. » Comme si tout le monde pouvait ignorer que quand une armée a véritablement été battue, il ne faut pas tant de temps pour reconnaître le point sur lequel elle a trouvé un refuge momentané.

Napoléon n'avait donc rien de mieux à faire que d'attaquer le 17, dès le point du jour, les

[redacted]

troupes de Schwartzenberg, qui n'avaient pas été assez battues la veille; ayant dû juger dans l'affaire, d'après le nombre d'hommes qu'il avait eu à combattre, de celui qui se trouvait encore en arrière, et que l'ennemi ne pouvait manquer de recevoir bientôt. Il devait concevoir au moins que s'il n'avait pu obtenir un succès plus marqué, il n'y avait plus d'espoir pour lui du moment où l'ennemi serait renforcé de l'armée entière du prince de Suède, des corps de Beningsen et de Colloredo, de la division autrichienne de Bubna, qui devaient se trouver en ligne le 18 dans la matinée. Tous ces corps présentaient un effectif de plus de 130,000 hommes, force suffisante et au-delà pour lui rendre tout succès impossible.

Qui pourra concevoir que pendant cette journée du 17, passée dans l'inaction, il ne fût pas éclairé sur la situation affreuse où il allait se trouver? qu'il n'ait point senti la nécessité de changer une position prise contre tous les principes de l'art? qu'il ne se soit pas présenté à son esprit une seule pensée pour préparer le salut de son armée? que lorsque dix ponts sur l'Elster, auquel il se trouvait acculé, lui étaient peut-être nécessaires pour le passage de ses troupes, de ses équipages et de sa nombreuse artillerie, il n'ait pas seulement donné des ordres

our la construction d'un seul? qu'en un mot il 'ait pris aucune espèce de mesure pour se met-re à même d'exécuter avec quelque sécurité une etraite indispensable, même dans le cas où il 'éprouverait pas de revers; par la seule raison u'il manquait de vivres et de munitions, et qu'il tait impossible de lui en faire parvenir de France une aussi grande distance, à travers l'Allema-ne, où l'esprit des peuples lui était tout-à-fait ontraire, et où les corps de partisans ennemis nterceptaient toute communication?

Il arriva dans la journée du 18 ce qu'il était acile de prévoir : son armée, ayant déjà été for-ée, pour se concentrer davantage, de se rappro-her de Leipzig, fut accablée par la supériorité, ors de toute proportion, de l'ennemi, laquelle ut encore augmentée par la défection des Saxons t d'autres troupes étrangères, aussitôt que Ber-adotte et Beningsen se furent joints à Schwart-enberg.

Le 18 au soir, Napoléon, sur le rapport qu'on ui fit qu'il allait manquer de munitions, décida nfin son mouvement de retraite pour la nuit; nais comme il n'avait qu'un pont pour passer 'Elster, une partie seulement de son armée ut le temps de le traverser; l'autre, laissée lans la ville et les faubourgs de Leipzig pour rotéger le passage, fut attaquée dans la matinée

[redacted]

du 19, et tarda peu à être forcée dans ses positions. Ces troupes, succombant sous le nombre, essayèrent de se retirer par la chaussée de Lützen, la seule qui fût encore libre, dans l'espérance de traverser l'Elster sous la protection d'une partie des corps qui avaient passé cette rivière pendant la nuit, et sous celle des positions qu'elles venaient de quitter. Cet espoir était fondé sur tous les principes de l'art militaire, sur les principes dont on fait usage à la guerre, lorsqu'il s'agit de passer un défilé à proximité de l'ennemi, sur des principes qu'on ne permettrait pas au plus faible sous-lieutenant d'ignorer, puisqu'ils font partie de l'instruction primaire des officiers et forment un chapitre de notre ordonnance de manœuvres; et cependant il fut trompé. Arrivées au pont, nos troupes le trouvèrent rompu : on l'avait fait sauter aussitôt après le passage de l'empereur. Ces malheureux débris, si cruellement abandonnés à la fureur des ennemis d'ancienne ou de fraîche date, n'apercevant même alors aucun corps de notre armée en bataille sur la rive opposée pour les protéger, ou leur donner au moins les moyens de construire à la hâte un pont qui leur facilitât le passage, tombèrent dans un désordre et une confusion affreuse, dont le résultat immédiat fut pour l'ennemi la prise avec son matériel et ses équipages de tout ce qui

[redacted]

se trouvait sur la rive droite de l'Elster, au moment où le pont avait sauté, c'est-à-dire d'environ un tiers de ce qui avait combattu à Leipzig.

On a rejeté sur le colonel Montfort l'événement du pont de l'Elster; mais en supposant même que par l'effet d'un accident ou d'un ordre le pont eût sauté, les troupes auraient eu le temps d'en construire un autre, si elles avaient trouvé sur l'autre rive un corps d'armée et de l'artillerie en position pour les protéger. Sans cette disposition indispensable, le pont resté entier n'eût permis qu'à un très-petit nombre d'hommes de se sauver. En effet, après avoir déposté ces troupes de Leipzig, l'ennemi pouvait, en les suivant et les débordant, arriver au pont avant elles et s'en emparer; car enfin des soldats aguerris par tant d'illustres combats ne pouvaient se retirer au pas de course, d'autant plus que dans leur retraite ils étaient encore obligés de faire feu.

D'après ces observations, je pense donc que l'on ne peut considérer que comme secondaire l'événement du pont de Leipzig, qui, en n'arrivant pas, n'eût pas empêché la plus grande partie de nos troupes d'être perdues, du moment qu'on n'avait pas laissé sur la rive gauche de l'Elster des forces et de l'artillerie pour protéger leur passage; et comme aucun rapport officiel ou autre ne parle du général à qui cette mission aurait été

confiée, il me paraît évident qu'aucune disposition n'a été ordonnée, et il me semble impossible de se méprendre sur les véritables causes des désastres de cette journée.

Napoléon se dirigea à marches forcées sur le Rhin; il passa ce fleuve à Mayence le 2 novembre, avec la tête des débris de ses armées, après avoir échappé près de Hanau à l'armée austro-bavaroise. Cette retraite fut si rapide que beaucoup d'hommes et de chevaux, exténués par les fatigues et les privations de tout genre qu'ils avaient souffertes pendant la campagne, tombèrent isolément et sans défense aux mains des ennemis, dont le nombre allait toujours croissant, en raison des défections journalières d'une partie de ceux qui, quelques jours auparavant, combattaient dans nos rangs.

Napoléon, arrivé sur le Rhin, se trouva sans moyens d'en contester le passage aux armées alliées. Il n'eut d'autre parti à prendre que de se rendre à Paris pour tâcher de reformer une nouvelle armée, comme il l'avait fait l'année précédente après les désastres de la Berezina. Sa situation était la même, mais celle de la France ne l'était plus; tant d'efforts avaient épuisé ses ressources. Ses ennemis ne tardèrent pas à s'en apercevoir; d'ailleurs ceux qu'elle renfermait dans son sein ne laissèrent rien ignorer à ceux du

dehors, et la coalition s'occupa de ses préparatifs d'envahissement, que la fausse neutralité de la Suisse vint encore favoriser, en livrant des ponts qu'une confiance aveugle avait empêché de faire détruire.

Indépendamment des corps restés devant Dresde, l'ennemi laissa dans les environs de Leipzig celui du général Beningsen, et, entre Torgau et Wittenberg, celui du général prussien Tauenzien; le reste de ses armées marcha en hâte vers le Rhin.

[redacted]

CHAPITRE XI.

Blocus de Dresde par les Russes et les Autrichiens. — Tentative infructueuse pour porter une partie de nos troupes sur Torgau. — Capitulation des troupes restées à Dresde. — Sa violation.

Après tant de désastres, on peut se faire aisément une idée de la situation des troupes restées dans un si grand nombre de places, sans nul espoir de secours, surtout de la position où se trouvaient celles qui en occupaient de mal approvisionnées. Nous n'avions à Dresde que pour fort peu de jours de vivres. J'ai dit plus haut que Napoléon à son départ n'y avait laissé qu'un approvisionnement de sept jours, encore parce qu'il n'avait pu l'emmener faute de voitures. Pendant le peu de temps que nous n'avions pas été tout-à-fait bloqués, à force de recherches, nous étions parvenus à tirer quelque chose du dehors ; mais ce n'avait été que bien peu en raison de l'extrême épuisement du pays, qui n'avait pas même produit de récolte cette année-là, les céréales ayant été mangées en herbe par les chevaux, et le reste ayant servi de couchage aux soldats dans leurs campements.

[redacted]

Nous n'étions approvisionnés en munitions de guerre que comme on l'est à l'armée, quand on peut communiquer avec le grand parc pour remplacer les consommations journalières, de sorte que nous nous trouvions sur le point de manquer de plomb pour faire des balles. L'artillerie eut un moment l'espoir de s'en procurer des toitures de la ville; mais elle acquit la conviction que l'on n'en fait point usage à Dresde où, par économie, on emploie de préférence la tôle : elle ne trouva qu'une certaine quantité d'étain, avec lequel on fabriqua de mauvaises balles, trop légères pour avoir la portée nécessaire.

Avant la fin d'octobre, l'ennemi nous serrait de si près qu'il était impossible de plus rien tirer du dehors, soit en vivres, soit en fourrages. Nous avions pensé pendant quelques jours qu'il tenterait une attaque de vive force sur nos redoutes et les faubourgs de Dresde. Nous nous y étions préparés de notre mieux; nous avions diminué un peu l'artillerie et les garnisons des redoutes pour encourager à les attaquer; mais en même temps nous avions retranché la plupart des rues des faubourgs, de telle manière que nous ne doutions pas du plus grand succès. Nous voulions défendre les redoutes faiblement, guère plus les palanques et les clôtures; mais nous comptions employer tous nos moyens pour la

défense des faubourgs, et nous servir de la ville, seulement comme de réduit de sûreté, dans le cas où nous serions forcés de céder ces derniers. Il nous paraissait difficile de faire une grande défense dans Dresde même, ses remparts étant plongés de trop près par des rues entières des faubourgs qu'on aurait été forcé d'incendier, si l'on eût voulu défendre l'enceinte avec obstination (1). Nous désirions éviter à tout prix ce malheur, et s'il devait avoir lieu, nous voulions au moins qu'il ne provînt pas de notre fait [99].

L'espoir que nous avions de nous voir attaquer était basé sur la réputation du comte de Klenau, qui commandait en chef les corps devant Dresde : il était connu depuis long-temps pour un général vigoureux et entreprenant. Nous avons su depuis que tel avait été son projet en arrivant; mais qu'après avoir fait une reconnaissance sur le front de la Friedrichs-Stadt, par où il comptait

---

(1) Peu d'années auparavant on avait démoli la plus grande partie de cette enceinte. Les matériaux avaient été transportés par l'Elbe à Torgau pour en augmenter les fortifications; mais pendant cette campagne on avait tiré parti de quelques masses existant encore, et l'on était parvenu à en faire une espèce de réduit, mais qu'il était impossible de défendre sans détruire les faubourgs, c'est-à-dire les deux tiers de la ville actuelle.

[redacted]

nous assaillir, il avait jugé que les trois redoutes qu'on venait d'achever seraient trop difficiles à forcer, et qu'il y avait renoncé, comptant que le défaut de vivres ne tarderait pas à nous réduire, et le conduirait à son but d'une manière moins glorieuse, mais plus certaine, et plus dans l'intérêt de son souverain et de ses soldats [120].

Nous ne pûmes douter du parti auquel il s'était arrêté, quand, dans les premiers jours de novembre, nous vîmes l'ennemi commencer sur ses positions des redoutes destinées à former un système de retranchements assez complet pour pouvoir y tenir, même contre des forces supérieures, et à plus forte raison contre les nôtres, qui diminuaient chaque jour dans des proportions effrayantes, par la désertion, la misère et les maladies.

La majeure partie de notre artillerie était servie par des canonniers westphaliens, bavarois et saxons; les premiers (ainsi que leurs compatriotes qui se trouvaient dans l'infanterie) partaient chaque jour par bandes et désertèrent jusqu'au dernier. Les Bavarois mirent dans leur conduite de la franchise et de la loyauté; ils demandèrent à se retirer aussitôt qu'ils eurent connaissance de la défection de leur gouvernement, ce qui leur fut accordé. D'après ce qui s'était passé à Leipzig, le général en chef crut devoir faire appeler le

commandant de l'artillerie saxonne, pour savoir de lui si l'on pouvait encore compter sur ses soldats. Cet officier répondit que jusqu'à ce moment il n'était parvenu à sa connaissance rien qui pût faire douter de la fidélité de sa troupe; que cependant il ne pouvait assurer que plus tard l'exemple donné par ses camarades ne vînt à se propager parmi elle, et n'y détruisît le bon esprit dont il garantissait qu'elle était encore animée; qu'il allait en conséquence mettre tous ses soins à la surveiller, et que dès qu'il apercevrait le moindre changement dans sa manière de voir, il aurait la franchise de me le déclarer. Il revint en effet quelques jours après m'annoncer qu'il était parvenu à ses canonniers des lettres de l'armée saxonne, dans lesquelles leurs camarades les engageaient à suivre leur exemple, et me dit que sa loyauté ne lui permettait pas de me dissimuler qu'ils avaient été fort ébranlés par cette invitation. Je l'assurai que j'allais à l'instant faire relever sa troupe dans les différents postes qu'elle occupait, et qu'il pourrait partir le lendemain matin avec tous les officiers, soldats ou employés saxons qui se trouvaient attachés aux différents services militaires. Ils partirent effectivement le lendemain, après avoir déposé leurs armes à l'arsenal.

D'après l'esprit qui régnait alors parmi toutes

[redacted]

les troupes de la confédération, et qui ne doit pas surprendre, vu l'exemple donné par les grandes puissances, et l'effet que devaient produire leurs proclamations, on doit des éloges à la conduite franche des Saxons restés à Dresde. S'il en a été autrement à Leipzig, je crois qu'on doit l'attribuer à des intrigues pratiquées peut-être de longue main. Au surplus, par quels regrets n'ont-ils pas dû expier cette faute, lors du démembrement et de la spoliation de leur pays par leur ennemi naturel, dont ils avaient eu la faiblesse d'embrasser la cause!

Notre position dans Dresde devenait de jour en jour plus pénible par la diminution du peu de vivres qui nous restaient, l'impossibilité où nous nous trouvions de nous en procurer d'autres, et la certitude qu'aucune armée ne pourrait, je ne dirai pas venir jusqu'à nous, mais seulement s'en approcher à une distance telle, qu'en tentant de faire une trouée nous eussions quelque espoir de la rejoindre. L'empereur était au-delà du Rhin, et avec si peu de monde, qu'on voyait clairement qu'il ne pourrait même défendre cette barrière.

Nous mîmes en délibération le projet de faire filer une grande partie de nos troupes par la rive droite de l'Elbe sur Torgau, d'où nous espérions pouvoir les diriger ensuite sur Magdeburg, si le corps de Beningsen, resté entre Halle et Leipzig,

[redacted]

n'opérait promptement sa jonction avec le corps prussien de Tauenzien, en observation entre Wittenberg et Torgau; ce qu'il n'était que trop présumable qu'il ferait dès qu'il aurait connaissance de notre mouvement, en passant sur la rive droite de l'Elbe à Wartenburg ou ailleurs, pendant qu'une partie des troupes devant Dresde nous suivraient en queue. Mais enfin, dans cette supposition, nous pouvions au moins avoir l'espérance de les voir arriver et de rester à Torgau. Avant de donner suite à ce projet, il était essentiel de savoir si cette dernière ville était assez approvisionnée pour que le gouverneur voulût bien nous y admettre à partager ses ressources. On lui envoya donc un espion avec un billet, dans lequel on lui demandait s'il avait assez de subsistances pour recevoir un corps de troupes qui, selon l'occasion, partirait de Dresde pour se rendre à Torgau. Ce billet lui parvint; mais sa réponse, que nous attendions avec impatience, tomba entre les mains de Tauenzien, et j'ignore encore aujourd'hui ce qu'elle contenait, et quel espoir elle pouvait nous donner. Bien que nous n'eussions rien appris à cet égard, comme sous quelques jours tout allait être perdu à Dresde, et qu'il ne pouvait arriver pis aux troupes que l'on dirigerait sur Torgau, dans le cas où la force de sa garnison, ou le manque d'approvi-

[redacted]

sionnements, ne permettraient pas de les y recevoir, on réunit toute la cavalerie qui existait encore aux 1er et 14e corps, un train d'artillerie de vingt-quatre pièces, que l'on approvisionna du mieux que l'on put, et qu'on attela des meilleurs chevaux; aux restes du 1er corps, on joignit deux divisions d'infanterie du 14e, sous les ordres du général Bonet; on prit sur ce qui nous restait de subsistances de quoi en distribuer à ces troupes pour trois jours, et l'on confia le commandement de ce corps, qui pouvait former un total de 14,000 hommes, au comte de Lobau, officier du mérite le plus distingué.

Les préparatifs de départ avaient été faits dans le plus grand secret; et le 6 novembre, avant le jour, il se dirigea sur la route de Torgau par la rive droite de l'Elbe. On se flattait qu'il n'y rencontrerait que peu d'obstacles, en raison de ce que le prince de Wied-Runkel, qui commandait sur ce point, n'avait à lui opposer que 3,000 hommes de toutes armes, Autrichiens et Russes; et que l'ennemi n'ayant aucun pont sur l'Elbe, ni aucun moyen pour en établir, ne pouvait lui faire passer de renforts que par le moyen de quelques bateaux, secours par conséquent très-faible, et d'ailleurs très-tardif. Car il était permis de croire que, par la grande supériorité de notre corps sur les troupes ennemies placées sur la

rive droite de l'Elbe, l'attaque serait terminée et couronnée d'un plein succès avant qu'il pût parvenir au prince de Wied-Runkel le moindre renfort.

Nous n'avions donc aucun doute sur la réussite de cette opération; et pendant toute la journée du 6, nous nous occupâmes de faire à notre position les changements nécessités par la faiblesse des troupes restées à Dresde, qui ne se composaient plus que des 43ᵉ et 44ᵉ divisions. Nous espérions contenir avec elles, pendant quelque temps, à peu près le même nombre de troupes ennemies, et faciliter ainsi la complète réussite du mouvement des corps qui filaient sur Torgau. Nous comptions nous-mêmes suivre ce mouvement aussitôt qu'il nous serait parvenu quelque chose de positif sur la situation de cette place, et la possibilité de subsister près d'elle plus ou moins de temps; dans le cas contraire, filer sur Magdeburg ou tout autre lieu que les circonstances pourraient nous permettre d'atteindre, et, pour le moment, continuer à défendre Dresde jusqu'à la dernière extrémité, avec le peu de forces qui nous restaient. Dans cette dernière hypothèse, nous avions l'espérance que l'ennemi, nous voyant aussi affaiblis, et sachant que cette diminution de garnison nous permettrait de tenir plus long-temps dans la ville, se déterminerait

à tenter de l'enlever par une attaque de vive force, dont notre faiblesse et le développement immense que nous avions à défendre sembleraient lui garantir le succès.

Les généraux Klenau et Tolstoy, quoique loin de connaître au juste notre pénurie, n'ignoraient pas cependant les mesures prises par nous pour subsister plus long-temps dans Dresde. Nous avions donné la liberté à 1,500 prisonniers de guerre, pour diminuer d'autant la consommation. Nous nous étions emparés des dernières ressources de la ville; les boulangers, dont on avait saisi toutes les farines, ne pouvaient plus fournir de pain au peuple qui s'approvisionnait chez eux; les recherches avaient été faites avec la dernière rigueur, et avaient été poussées jusqu'aux visites domiciliaires dans toutes les classes, ce qui avait commencé à indisposer contre nous les habitants, que nous avions cependant le plus grand intérêt à ménager. Le renvoi des pauvres, qui ne se trouvaient pas approvisionnés de vivres, n'avait pu réussir : l'ennemi, par des moyens encore plus rigoureux, avait repoussé le peu que nous étions parvenus à faire sortir.

On peut donc assurer qu'à cette époque, après la tentative ou l'exécution de tant de mesures rigoureuses que notre situation nous mettait dans la nécessité de prendre, nous nous étions aliéné

[redacted]

l'esprit des bons habitants de Dresde; et que dans le cas d'une attaque sérieuse, il était à craindre qu'ils ne joignissent leurs efforts à ceux de l'ennemi, pour délivrer leur ville et en éloigner les fléaux sous lesquels ils se voyaient à la veille de succomber [101]. En effet, ils partageaient toutes nos infortunes; le typhus faisait parmi eux d'aussi grands ravages que dans l'armée, dont la perte en hommes s'élevait journellement à environ 200, sans compter ceux que l'on ramassait tous les matins dans les rues, parce que la plupart des malades ne voulaient plus entrer dans les hôpitaux, tant ils étaient persuadés de n'en sortir que pour être enterrés (1). Malgré tant de raisons qui pouvaient porter la population de Dresde à l'insurrection, le maréchal se refusa à toutes les demandes qui lui furent faites de désarmer la garde nationale; et il n'eut pas lieu de se repentir de la confiance qu'il lui avait accordée. Cette garde continua jusqu'à la fin, avec une pa-

---

(1) Dans la relation de la campagne de 1813, par le major saxon Odeleben, on trouve une description plus détaillée et non moins énergique des maux soufferts par les habitants et la garnison de Dresde, depuis le commencement du blocus jusqu'à la capitulation; nous en avons extrait quelques pages qui sont transcrites à la suite de ce mémoire [108]. (*Note de l'éditeur.*)

[redacted]

tience héroïque, à faire son service et à maintenir la tranquillité dans cette grande ville, où régnaient tant d'éléments de discorde et de trouble : elle rendit ainsi à la population et à l'armée les services les plus distingués.

Le 6 au soir, le comte de Lobau était rentré à Dresde avec les troupes qu'il en avait emmenées la nuit précédente : nous considérâmes son retour comme un grand malheur qui ne pouvait que précipiter notre perte. Malgré sa grande supériorité numérique sur le prince de Wied-Runkel, il n'avait pu forcer sa position; ce qui ne peut être attribué qu'à la faiblesse et à l'épuisement dans lequel se trouvaient ses soldats, par suite des privations de tout genre qu'ils souffraient depuis si long-temps, et dont l'influence se faisait ressentir au moral comme au physique [102-104].

Au retour de ce détachement, le découragement fut général; tout espoir nous était désormais interdit. Réunis, nous ne pouvions plus exister que quelques jours, et plusieurs nous étaient nécessaires pour négocier avec les généraux ennemis un arrangement quelconque, à l'aide duquel il fût possible de conserver à la patrie des défenseurs qui pouvaient lui rendre encore d'importants services.

Dans la journée du 7, le maréchal Gouvion

Saint-Cyr fit assembler le conseil de défense, auquel il appela les généraux de division qui jusqu'alors n'en avaient point fait partie, et lui fit mettre sous les yeux, par l'intendant général de l'armée, notre situation, ou plutôt notre pénurie en vivres; il invita ensuite les membres à donner leur avis. Le résultat de la délibération fut unanime [105] : le conseil décida qu'il fallait faire des ouvertures à l'ennemi; il était possible que ce dernier ignorât encore toute l'étendue de notre détresse, ce qui nous permettait d'espérer d'en être traités moins défavorablement.

En conséquence de cette décision, le général en chef prévint dans la soirée le général comte de Klenau que, cédant aux pressantes sollicitations des magistrats de Dresde, en considération des malheurs qui accablaient cette capitale, et surtout d'après la situation pénible où se trouvait la famille royale de Saxe, la continuation de cette lutte paraissant d'ailleurs désormais sans aucun but d'utilité pour l'une ni l'autre des parties belligérantes, il enverrait le lendemain à son quartier général des officiers supérieurs, chargés de ses pouvoirs pour traiter de l'évacuation de Dresde.

Les colonels Marion et Perrin, nommés à cet effet, se rendirent le 8 près des généraux ennemis. Ceux-ci, appréciant tous les avantages que

[redacted]

leur donnaient la destruction à Leipzig des armées françaises, la retraite précipitée de Napoléon, la position de l'armée austro-bavaroise sur ses derrières, et l'impossibilité où ils le savaient de reformer une armée pour venir secourir les garnisons laissées dans les places de l'Elbe; ces généraux, dis-je, connaissant de plus que Dresde n'était pas approvisionnée, furent durs et exigeants, et ne voulurent céder à d'autre arrangement qu'à celui de nous rendre prisonniers de guerre en Autriche [106]. Nous demandions à rentrer en France avec armes et bagages, ce dont ils ne voulurent pas entendre parler. Cependant, après quelques jours de discussion, une partie des difficultés s'aplanirent par l'entremise du général Mathieu Dumas, qui, dans un temps aussi favorable à nos armes que celui-ci leur était contraire, avait eu des relations d'affaires avec le marquis de Chasteler, stipulant pour les intérêts de l'Autriche, dans lesquelles ce dernier n'avait eu qu'à se louer des bons procédés du général français.

Le comte de Klenau se relâcha de la dureté de ses prétentions, et nous offrit pour dernier mot la capitulation accordée à Mantoue, en 1796, au maréchal Wurmser; de notre côté, nous voyant arrivés à notre dernière ration, et privés de toute espérance de pouvoir sustenter plus long-temps

nos troupes, nous fûmes forcés d'accepter cette proposition et de signer la capitulation dont on trouvera la copie à la suite de ce mémoire [107].

Dans la situation désespérée où nous nous trouvions, nous crûmes ne pouvoir mieux faire que d'adopter ce parti, qui nous permettait de ramener en France les débris de deux corps d'armée, formant encore 20,000 combattants. Les soldats, trop jeunes pour supporter les fatigues d'une campagne aussi active et des privations si longues, étaient à la vérité dans un tel état d'épuisement que la moitié, et peut-être les trois quarts, n'auraient pu regagner les bords du Rhin : mais les troupes d'artillerie, composées d'hommes robustes et choisis, se trouvaient encore en bon état ; c'était le cas de la majeure partie des officiers et sous-officiers dont avaient été composés les cadres de nos bataillons de jeunes conscrits, et d'une grande quantité d'autres appartenant à différents corps de l'armée, restés à Dresde à la suite de maladies et de blessures, et rétablis par le repos et les bons traitements de leurs hôtes. Il y avait aussi beaucoup d'administrateurs et d'employés d'administration restés dans la place, après y avoir été amenés par diverses circonstances, de même qu'un nombre d'officiers généraux hors de proportion avec les besoins de corps d'armée aussi réduits que l'étaient les nôtres. Mais

c'était particulièrement cette grande quantité de sous-officiers et d'officiers de tous grades que nous désirions ramener en France, où ils devaient être d'une ressource précieuse pour la formation de nouvelles armées destinées à la défense de son territoire; car s'il est toujours facile d'y lever de jeunes soldats et de les employer de suite, surtout dans l'infanterie, il est certain aussi qu'on ne peut le faire avec succès, si les cadres n'en sont formés d'officiers et de sous-officiers instruits et expérimentés. Sous ce rapport, la capitulation de Dresde était donc avantageuse à la France, puisqu'elle lui rendait tant d'hommes dont elle avait un urgent besoin pour l'organisation de ses nouveaux moyens de défense, et qu'elle pouvait employer de suite contre l'Espagne ou même contre les armées alliées, dès leur arrivée sur le Rhin, en leur renvoyant un pareil nombre de prisonniers, dont la quantité était si considérable que leur garde était une charge et un assez grand embarras.

Du reste, il n'était réellement pas possible d'obtenir davantage; car, si nous avions tardé quatre jours de plus à entamer la négociation, ou, ce qui pouvait fort bien arriver, si elle se fût prolongée d'autant, nous eussions été forcés de nous rendre à discrétion. En effet, si nous avons pu encore donner une faible ration jusqu'à la

veille de leur départ aux deux dernières colonnes qui sortirent de Dresde le 16 et le 17 novembre, c'est en raison de ce que le départ des autres avait diminué la consommation, et que de plus les habitants, voyant que c'était le dernier sacrifice qu'ils auraient à faire pour nous, aidés par les vivandières ennemies déjà entrées en ville, avaient facilité ces dernières distributions.

Quand on apprit à Dresde la signature de la capitulation, il s'y manifesta de la part des habitants une allégresse bien naturelle, que l'espérance de revoir la patrie ne tarda pas à communiquer à nos soldats. C'est dans ce moment qu'il sortit de tous les coins des militaires de tous grades, des administrateurs et des employés dont nous ignorions tout-à-fait l'existence, qui étaient restés dans leurs logements après la guérison des blessures ou des maladies pour le traitement desquelles ils y étaient entrés, et qui ne se montrèrent que pour se faire inscrire sur les états des colonnes de départ; leur nombre, avec celui des hommes qui voulurent sortir des hôpitaux, était si considérable qu'il s'éleva à plus du quart de l'effectif de toutes les troupes restées à Dresde. La totalité fut partagée en six colonnes, qui se mirent en marche : la première le 12, la seconde le 13, et les autres les jours suivants, jusqu'au 17 que partit la dernière. Le départ s'effectua

[redacted]

avec ordre, malgré quelques excitations sourdes, essayées par la malveillance, dans le but d'en tirer avantage pour des intrigues projetées.

Pendant les six jours que nos colonnes mirent à évacuer Dresde, on régla avec les magistrats de cette ville la manière dont seraient traités les malades que nous devions y laisser; ils nous garantirent un traitement bien supérieur à celui qu'ils avaient éprouvé tout le temps du blocus, pendant la durée duquel il avait été impossible de se procurer les objets nécessaires dont les hôpitaux se trouvaient en grande partie dépourvus. Cependant le typhus, qui avait déjà à cette époque fait de grands ravages parmi nos troupes et les habitants (et qui avait enlevé entre autres le digne baron de Serra, ambassadeur de France près la cour de Saxe, généralement et si justement regretté de tous ceux qui l'ont connu), le typhus, dis-je, augmenta tellement d'intensité, que, malgré le zèle et les soins des magistrats pour arrêter l'épidémie, on fut obligé, autant dans l'intérêt de nos soldats que dans celui de la population, de les éloigner du foyer de cette maladie, et de les disséminer le plus possible dans les endroits les moins populeux et les mieux aérés.

On avait aussi arrêté, de concert avec le chef d'état-major du comte de Klenau, qu'il serait préparé, sur différents points de la route que nos

colonnes devaient suivre, des emplacements propres à leur servir d'infirmerie. Il était facile de pressentir combien ils seraient utiles dans une aussi longue marche, quoique sur notre demande les lieux d'étape eussent été assez rapprochés, d'après le degré d'exténuation où se trouvaient nos soldats.

Nous manquions de chaussures depuis longtemps, et il n'y avait plus un sou dans les caisses. Au moment du départ, nous parvînmes à négocier un emprunt, que les prêteurs cependant ne consentirent que sous la garantie personnelle et la signature des officiers généraux des deux corps. Cette somme fut mise à la disposition des colonels, pour acheter dans chaque ville ou lieu de passage ce que l'on y trouverait de souliers fabriqués, afin de chausser les plus nécessiteux; on joignit à ces dispositions la réquisition en vertu d'ordres des généraux ennemis, d'un bon nombre de charrettes pour le transport des éclopés.

Nos troupes marchaient avec calme; l'espoir d'un meilleur avenir leur faisait oublier les malheurs de la campagne qui venait de finir; toutes leurs pensées se portaient sur celle qui devait la suivre; elles n'entrevoyaient que des succès pour le moment où, rentrée en entier sur le sol de la patrie, l'armée française se verrait rendue à elle-même, dégagée des étrangers qui avaient grossi

ses rangs sans les renforcer, et se trouverait à l'abri de la défection des peuples ou des gouvernements dont une fausse politique avait cru lui faire des alliés.

Nos premières colonnes étaient déjà à huit marches de Dresde, quand tout à coup leur mouvement fut arrêté, en conséquence d'un ordre expédié par le prince de Schwartzenberg, d'après ceux qu'il venait de recevoir des souverains alliés près desquels il se trouvait. Ce prince, désapprouvant la conduite des généraux avec qui nous avions traité, les avait fait remplacer dans leurs commandements.

Le marquis de Chasteler, qui succédait au comte de Klenau, m'écrivit à Altenburg, où je me trouvais en ce moment, que le prince de Schwartzenberg avait désapprouvé la convention conclue entre son prédécesseur et moi, et le chargeait de me notifier *que, dans aucun cas, le retour en France de la garnison de Dresde ne pourrait avoir lieu;* qu'il ne permettrait d'autre capitulation que celle en vertu de laquelle cette garnison se rendrait prisonnière de guerre dans les états autrichiens, si toutefois nous ne préférions rentrer à Dresde, où il nous replacerait dans la situation où nous nous trouvions avant la signature du traité [109].

Je crois n'avoir pas besoin de peindre ici la sur-

[redacted]

prise et l'indignation dont nous fûmes pénétrés à la réception de cet ordre; je dirai seulement qu'elles furent partagées par les peuples comme par les militaires de tous grades et de toutes nations qui composaient alors les armées alliées, lesquels, sentant tous l'injustice de cette manière d'agir, la blâmèrent assez hautement pour attirer sur quelques-uns d'honorables disgrâces.

On a vu quelquefois des capitulations violées, on peut malheureusement trouver des exemples du mépris de la foi jurée; l'histoire des siècles de barbarie en offre sans doute : mais dans aucun temps, chez aucun peuple, on n'a rien vu de pareil à ce qui s'est passé en Saxe, dans un siècle de lumières, et chez la nation la plus civilisée, gouvernée par des rois chrétiens. Non, je le répète, jamais et en aucun lieu on n'a, joignant l'ironie la plus amère à la plus grande déloyauté, écrit au nom des souverains, à des guerriers victimes des événements de la guerre, des lettres dont le véritable sens n'est que celui-ci : Nous avions traité avec vous, nous avions consenti à vous laisser retourner dans votre patrie parce que nous vous supposions plus de moyens de prolonger votre résistance; mais maintenant que nous sommes entrés dans Dresde, que nous avons bien apprécié votre faiblesse physique, et que nous avons détruit votre force morale, que nous avons

bien examiné vos retranchements et vos chétives barricades, que nous avons calculé l'effet et la progression des maladies qui vous dévorent, que nous nous sommes convaincus surtout de la disette absolue où vous vous trouviez, vous devez trouver juste que nous annulions une convention faite avec vous, parce que nous la croyions plus dans nos intérêts qu'elle ne l'est en effet. Ou plutôt considérez que nous ne rompons même pas ce traité, que nous ne commettons pas cet acte déloyal, si contraire aux principes de justice et d'humanité qui font la base des proclamations des souverains alliés, et de leur union dans une guerre que l'on a nommée *sainte*, puisqu'en vous disant qu'il faut que vous vous rendiez prisonniers de guerre en Autriche, nous vous laissons l'option de rentrer dans Dresde, où nous déclarons que nous vous reconnaîtrons libres. Je ne crois pas qu'on puisse trouver un autre sens aux raisons alléguées par le généralissime autrichien, pour motiver un acte par lui-même révoltant et injustifiable.

Du reste, les absurdités sur lesquelles les chefs ennemis motivèrent leur conduite dans cette circonstance sont au moins un éloge de celle des malheureux qui en furent les victimes; car on pense bien que si elle leur avait fourni le moindre prétexte, ils n'auraient pas manqué de l'alléguer

de préférence à ceux tirés du droit de la force ou plutôt de l'abus de ce droit, ainsi qu'on peut s'en convaincre dans la correspondance qui a eu lieu à ce sujet pendant douze jours consécutifs, entre le maréchal commandant en chef les troupes françaises de la garnison de Dresde et les généraux autrichiens marquis de Chasteler et prince de Schwartzenberg [110-118]. J'ai cru devoir donner cette correspondance tout entière, autant pour prouver l'exactitude de mon récit, que pour laisser à la postérité un monument qui flétrisse la mémoire de ceux qui ont pu se rendre coupables d'une infraction aussi manifeste à la sainteté des traités.

Ce ne fut qu'après avoir assemblé un conseil de guerre ou une espèce de commission, pour examiner s'il n'y aurait pas moyen de nous forcer avec quelque apparence de justice à rentrer dans Dresde, dans la croyance que cela leur attirerait moins de blâme que la violation manifeste d'une capitulation, et après l'avis de ce conseil qu'il était impossible de persister avec quelque ombre de raison dans cette prétention, qui n'était appuyée par aucun antécédent analogue, que le maréchal prince de Schwartzenberg se décida à employer la force des armes pour faire entrer les Français en Autriche et les y retenir prisonniers.

En effet, d'après nos protestations réitérées de

ne vouloir obtempérer à aucune nouvelle convention, des troupes furent mises en mouvement vers la fin de novembre, et entourèrent de toutes parts nos colonnes, dont elles forcèrent, dans les premiers jours du mois suivant, les déplorables restes à entrer en Autriche. Je dis les restes, parce que, dans les douze jours écoulés depuis leur départ, elles avaient perdu beaucoup de monde par les ravages du typhus et par le départ d'un nombre considérable d'hommes des pays voisins du Rhin réunis à la France, lesquels, parlant allemand, parvinrent à s'échapper à l'aide d'habits de paysans que leur fournirent les habitants. Une autre cause avait contribué à cette diminution de leur effectif : c'était la faiblesse de la plus grande partie de nos soldats, dont les corps, exténués par la durée des privations et l'excès de la misère, n'avaient pu résister à une nourriture plus abondante et plus substantielle, que l'intérêt et la tendre pitié de leurs hôtes s'empressaient de leur offrir dans tous leurs logements.

Les peuples d'Allemagne donnèrent dans cette circonstance une preuve de plus de la bonté de leur cœur et du degré de civilisation auquel ils se sont élevés : contraste bien frappant, si l'on oppose cette noble conduite à celle tenue dans la même occasion par les chefs des nations, qui

sont, dit-on, les représentants de la justice de Dieu sur la terre!.... Mais tout devait fléchir alors devant ces vainqueurs de quelques instants, ivres comme ils l'étaient de succès inespérés, et dus plus à la fortune et aux fautes de leur adversaire qu'à la supériorité de leur nombre ou de leurs talents militaires; si humbles jadis après Marengo et Friedland, et que Leipzig seul avait rendus si orgueilleux. Nous n'eûmes donc qu'à céder à la force, en espérant la vengeance, la punition de la violence dont on se rendait coupable envers nous, et de l'insultante injustice commise dans nos personnes envers la France, d'un retour de fortune que la force des événements ne peut manquer d'amener, plus tôt ou plus tard; car telle est la nature et la marche des vicissitudes humaines. Cet espoir fut l'unique consolation que nous emportâmes dans notre captivité. Puissent les peuples d'Allemagne, quand l'heure de la réparation sera sonnée, y rester aussi étrangers qu'ils l'ont été à cet acte de déloyauté! Puisse-t-elle aussi sonner assez tôt pour en atteindre encore les auteurs! car il n'est que trop juste qu'ils recueillent les fruits des semences qu'ils ont jetées.

CONCLUSION.

Un des objets principaux que j'ai eus en vue en écrivant ce mémoire a été la recherche des véritables causes des revers éprouvés par nos armées en Allemagne ; revers si multipliés, qu'ils en ont en peu de temps amené la destruction totale. Il m'a toujours semblé que la supériorité numérique de nos adversaires n'avait pu seule produire, dans un espace de temps aussi court, d'aussi funestes résultats. Cette opinion me paraît appuyée sur des événements trop majeurs et trop peu éloignés, pour que nous ne les ayons pas encore bien présents à la pensée. En effet, n'avons-nous pas vu la France, alors même qu'elle se trouvait pour ainsi dire sans gouvernement, et déchirée par la guerre intestine la plus affreuse, rendre vains pendant dix ans tous les efforts de l'Europe, c'est-à-dire de ces mêmes puissances sous les coups desquelles le gouvernement impérial, quoique si fortement constitué, s'est écroulé.

Dès-lors on doit se demander quelles furent ces causes? Les Français se sont-ils montrés moins braves sous l'empire qu'ils l'étaient sous le con-

sulat, le directoire ou l'anarchie républicaine? Je les ai vus à ces différentes époques, je les ai observés avec soin, et je puis assurer les avoir trouvés aussi braves, aussi attachés à leurs devoirs, aussi dociles à la voix de l'honneur que soumis aux ordres de leur gouvernement. D'ailleurs celui qui les commandait a dit, après la bataille de Lützen : « Il y a vingt ans que je commande les armées françaises, et je n'ai point encore vu autant de bravoure et de dévouement. »

Cependant on ne peut disconvenir, si l'on compare les armées françaises de 1812 ou 1813 à celles qui existaient avant l'avénement de Napoléon à la puissance suprême, que l'avantage ne soit en entier du côté de ces dernières. En effet, lorsqu'il voulut se faire empereur, il fut obligé, pour se les attacher et détourner sur sa personne l'amour de la patrie auquel elles devaient leurs succès, de corrompre leur esprit et de substituer un luxe effréné à la noble simplicité dans laquelle elles s'étaient tenues jusqu'alors. Il y fit naître un besoin auparavant inconnu, celui des richesses. Voulant donner pour soutien à sa propre ambition le faisceau de toutes les ambitions individuelles, il avait dû en exciter de désordonnées dans tous les rangs; et pour qu'aucun n'en fût exempt, il éleva à différentes re-

[redacted]

prises la médiocrité la plus marquée aux postes les plus élevés, s'efforçant de diriger ses vues sur un but plus élevé encore. La vanité même, ce sentiment si petit, dont la calomnie veut faire l'apanage particulier de la nation française et le moteur le plus direct de ses actions (ainsi que Napoléon ne faisait pas difficulté de l'en accuser dans ses conversations de Sainte-Hélène), la vanité n'avait pas été oubliée; il en fit un moyen de gouvernement, une des bases de sa puissance et un appui de son despotisme. Les titres, les honneurs, les décorations prodiguées sans mesure, le prouvent suffisamment. En un mot, nul moyen ne lui parut méprisable, du moment qu'il le jugeait propre à le conduire à son but, pas même ceux reconnus depuis long-temps comme ne pouvant servir qu'à étayer une monarchie usée et en décrépitude. Mais enfin si les armées de l'empire nous offrent, dans les derniers temps surtout, quelques traits de ressemblance avec celles des rois d'Orient; si elles n'étaient plus, comme sous la république, supérieures sous tous les rapports aux autres armées de l'Europe, elles avaient cependant encore sur ces dernières de fort grands avantages.

Il faut donc rechercher ailleurs les causes de leurs désastres; c'est ce que je me suis efforcé de faire, et il est résulté de mes recherches la

[redacted]

sulat, le directoire ou l'anarchie républicaine? Je les ai vus à ces différentes époques, je les ai observés avec soin, et je puis assurer les avoir trouvés aussi braves, aussi attachés à leurs devoirs, aussi dociles à la voix de l'honneur que soumis aux ordres de leur gouvernement. D'ailleurs celui qui les commandait a dit, après la bataille de Lützen : « Il y a vingt ans que je commande les armées françaises, et je n'ai point encore vu autant de bravoure et de dévouement. »

Cependant on ne peut disconvenir, si l'on compare les armées françaises de 1812 ou 1813 à celles qui existaient avant l'avénement de Napoléon à la puissance suprême, que l'avantage ne soit en entier du côté de ces dernières. En effet, lorsqu'il voulut se faire empereur, il fut obligé, pour se les attacher et détourner sur sa personne l'amour de la patrie auquel elles devaient leurs succès, de corrompre leur esprit et de substituer un luxe effréné à la noble simplicité dans laquelle elles s'étaient tenues jusqu'alors. Il y fit naître un besoin auparavant inconnu, celui des richesses. Voulant donner pour soutien à sa propre ambition le faisceau de toutes les ambitions individuelles, il avait dû en exciter de désordonnées dans tous les rangs; et pour qu'aucun n'en fût exempt, il éleva à différentes re-

[redacted]

prises la médiocrité la plus marquée aux postes les plus élevés, s'efforçant de diriger ses vues sur un but plus élevé encore. La vanité même, ce sentiment si petit, dont la calomnie veut faire l'apanage particulier de la nation française et le moteur le plus direct de ses actions (ainsi que Napoléon ne faisait pas difficulté de l'en accuser dans ses conversations de Sainte-Hélène), la vanité n'avait pas été oubliée ; il en fit un moyen de gouvernement, une des bases de sa puissance et un appui de son despotisme. Les titres, les honneurs, les décorations prodiguées sans mesure, le prouvent suffisamment. En un mot, nul moyen ne lui parut méprisable, du moment qu'il le jugeait propre à le conduire à son but, pas même ceux reconnus depuis longtemps comme ne pouvant servir qu'à étayer une monarchie usée et en décrépitude. Mais enfin si les armées de l'empire nous offrent, dans les derniers temps surtout, quelques traits de ressemblance avec celles des rois d'Orient ; si elles n'étaient plus, comme sous la république, supérieures sous tous les rapports aux autres armées de l'Europe, elles avaient cependant encore sur ces dernières de fort grands avantages.

Il faut donc rechercher ailleurs les causes de leurs désastres ; c'est ce que je me suis efforcé de faire, et il est résulté de mes recherches la

conviction intime qu'ils ne provenaient, du moins pour la plus grande partie, que des erreurs ou des fautes commises dans la direction supérieure et dans l'administration des armées.

Mais, m'objectera-t-on, celui qui les commandait était si habile! comment se peut-il qu'il en ait commis d'assez nombreuses, d'assez graves pour entraîner tant de revers? Cela, j'en conviens, doit paraître étrange, surtout après de si nombreux et si éclatants triomphes; mais outre la part que l'on ne peut ôter à la fortune dans les événements militaires, il n'est que trop bien prouvé que l'infaillibilité ne fut en aucun temps le partage de l'esprit humain. Les génies les plus transcendants ont tous fait plus ou moins de fautes, non d'aussi grandes peut-être, et c'est précisément ce qui me porte à croire qu'en outre des causes que j'aperçois, il faut encore en supposer quelque autre extraordinaire, que ma raison ne peut expliquer, dont par conséquent je ne puis rendre compte, et que j'abandonne à la sagacité des esprits supérieurs, voulant me borner à dire ce que j'ai vu et le jugement que j'en ai porté; d'ailleurs j'ai l'espérance qu'il pourra résulter de ces réflexions qu'on ne perdra pas totalement l'expérience que les événements de cette campagne sont susceptibles d'offrir, et qu'on en tirera quelque bonne leçon pour l'avenir.

[redacted]

Toutefois, ne perdons pas de vue que les opérations des grandes armées contiennent bien moins de bons exemples que celles des petites (1), par la raison que ces dernières sont plus en rapport avec la faiblesse humaine et la capacité de ceux que souvent telles ou telles circonstances, plutôt que leurs talents, ont placés à leur tête. Je dirai à cette occasion que je ne crois pas qu'il ait jamais existé un général assez fort au physique et au moral pour bien conduire, par exemple, une armée de 200,000 hommes. Aussi je pense que ce n'est pas dans un esprit de critique sévère, mais avec une indulgence qu'on ne doit pas craindre de pousser trop loin, qu'il faut juger les chefs de nos grandes armées, les considérant comme victimes de l'erreur adoptée par les gouvernements modernes, et à laquelle Napoléon s'est abandonné plus qu'aucun autre souverain, que plus les armées sont nom-

(1) Les campagnes de Napoléon me paraissent offrir suffisamment de preuves à l'appui de cette assertion; en effet, je ne crois pas que l'on puisse contester que sa première campagne d'Italie et celle de Marengo, où il commandait de faibles armées, ne présentent les meilleurs exemples à suivre, et que celles de Russie et de Dresde, où il était à la tête des forces les plus nombreuses, ne renferment le plus de fautes, les fautes les plus graves.

breuses, plus on doit en attendre de succès.

Les Romains, qui n'ont encore été égalés dans l'art de la guerre par aucune nation, non-seulement se sont garantis des effets de l'ambition de leurs voisins, mais ont conquis le monde par des principes tout-à-fait opposés. Ils n'attribuaient leurs revers qu'à l'abandon des vertus militaires, au relâchement de la discipline : le général sous lequel ils avaient dégénéré était rappelé, et celui qui le remplaçait s'efforçait aussitôt de les relever; il mettait tous ses soins à rendre son armée meilleure et non pas plus nombreuse. Alors, comme de nos jours, beaucoup d'hommes éclairés étaient convaincus que les grandes armées permanentes sont plus propres à favoriser les excès de l'ambition et le despotisme intérieur, en un mot à opprimer les peuples, qu'à les préserver des attaques du dehors. Tous les souverains despotes ou ambitieux ont eu leurs grandes armées, et quoiqu'elles aient rarement fait de grandes choses, et qu'elles n'aient presque jamais répondu à ce que l'on attendait de leurs forces, nous devons néanmoins recueillir l'instruction qu'elles sont susceptibles de nous offrir.

Pour justifier l'opinion que j'ai énoncée plus haut, que la majeure partie des désastres essuyés par nos armées en 1813 proviennent des fautes ou des erreurs commises dans leur direction, il

me paraît nécessaire que j'en remette la série sous les yeux du lecteur. Je les ai déjà signalées à mesure que j'ai décrit les événements de cette campagne ; mais pour ne point en interrompre le récit, je n'ai fait que les indiquer. Comme elles s'enchaînent et se lient entre elles, les secondes n'ayant été souvent que la conséquence de celles qui les avaient précédées, je crois devoir y revenir encore, afin d'en présenter l'ensemble dans un cadre plus rétréci et dégagé de tous les détails des mouvements militaires, en passant plus légèrement sur celles que je jugerai avoir suffisamment développées, et notamment sur celles qui se rapportent à cette portion de la campagne à laquelle je n'ai pas directement coopéré. La haine, la jalousie ou tout au moins la partialité les ont souvent exagérées ; elles ont même désigné comme telles ce qui, selon moi, n'en a pas le caractère. Il me paraît juste d'exprimer mon avis à cet égard, et c'est ce que je ferai chaque fois que l'occasion s'en présentera. L'opinion s'est déjà prononcée sur la plupart de ces opérations ; mais elle est loin d'être unanime, preuve que ses jugements ont été portés sans une étude assez approfondie des événements et de leurs causes, ou par des personnes que leur position ne pouvait mettre à même de les bien apprécier.

La nouvelle armée levée par Napoléon au com-

mencement de la campagne de 1813 était suffisante pour forcer ses ennemis à faire la paix, s'il lui avait été aussi facile de la conserver que de la créer; mais j'ai déjà eu occasion de faire observer que dans ce génie, sublime pour certaines parties de la guerre, il n'entrait aucune des qualités propres à la conservation.

A son départ de Smorghoni, Napoléon avait laissé au roi de Naples des instructions dans lesquelles il lui prescrivait de tenir quelque temps à Wilna, et ensuite de ne pas dépasser la Vistule [1]. D'après la situation déplorable où il laissait son armée, laquelle allait s'empirer encore par le découragement que devait y jeter son départ précipité et inattendu, des personnes peu bienveillantes ont pu considérer de pareils ordres comme une espèce de dérision ou un manque de bonne foi; selon moi, on ne doit y voir qu'une erreur. A cette époque, il est certain qu'il n'y avait plus, pour ainsi dire, d'armée française; le meilleur du peu qui en restait avait été laissé dans les places de la Pologne, particulièrement à Dantzig, ce qui fut une faute de la part de Napoléon; parce que si une partie des troupes qu'il laissait en campagne étaient encore en état de continuer la guerre après son départ, le manque de subsistances et d'habillements dans la plus grande rigueur de l'hiver ne devait pas tarder à les en

empêcher ; de plus, il n'existait pas en Pologne de position où ces débris pussent trouver quelque appui. La Vistule, qu'il indiquait, était gelée au point que l'artillerie et les voitures les plus chargées la traversaient partout aussi facilement que les plaines où elle coule. Ces garnisons se trouvaient donc abandonnées, sans espoir d'être secourues ; car de combien d'illusions ne fallait-il pas entretenir son esprit pour se flatter que dans la campagne suivante la guerre pourrait être reportée au-delà du Niemen ? Encore cela ne justifiait-il pas suffisamment la privation que l'on s'imposait de tant de moyens, sur le point de commencer une lutte nouvelle. Ce ne fut qu'au moment du dégel, lorsqu'on eut repassé l'Oder, qu'il eût été possible d'arrêter le mouvement rétrograde des débris de notre armée. Celle des Russes était alors tellement affaiblie et fatiguée, que le moindre obstacle aurait suspendu ses progrès, et l'Oder après le dégel en était un véritable. Mais le jeune prince qui eut le courage de succéder dans le commandement de l'armée française au roi de Naples ne connut pas assez la position de ses ennemis, qu'il était cependant facile d'apprécier avec un jugement et un esprit aussi élevés que les siens. Il aurait pu s'en convaincre par la proclamation de l'empereur Alexandre du 15 février, qu'il a dû connaître, laquelle renferme,

selon moi, la preuve la plus évidente de sa faiblesse à cette époque, par les principes qu'il y professe et qui sont si opposés aux doctrines de légitimité qu'il a adoptées plus tard, lorsqu'il s'est trouvé assez fort pour les soutenir. Il est vrai que ce général était loin d'avoir, et ne pouvait même posséder l'autorité et l'expérience que de pareilles circonstances exigeaient, dans un découragement aussi universel. Des hommes tels qu'il en aurait fallu sont rares dans tous les temps et dans tous les pays, hors après ces grandes commotions politiques, ces révolutions qui, en électrisant toutes les têtes, assignent à la capacité de chacun sa véritable place, et développent la supériorité de quelques-uns. Avant le 18 brumaire, la France en eût présenté plusieurs : Masséna l'a prouvé à Zürich, Kleber à Héliopolis : plus tard il ne devait y en avoir qu'un seul, et il ne pouvait être partout.

Sur des rapports de Berlin, qu'il n'apprécia pas à leur juste valeur, le vice-roi abandonna avec trop de légèreté l'Oder inférieur, et bientôt il aggrava considérablement cette faute par l'évacuation de cette capitale et de toute la Prusse. Ce dernier mouvement surtout fut effectué non-seulement sans nécessité, mais même sans motif, sans qu'on eût attendu une attaque qui probablement n'aurait pas eu lieu, parce que l'armée

[redacted]

de Wittgenstein, que le vice-roi avait contre lui, était si faible en comparaison de ce qu'il pouvait lui opposer de troupes, après sa jonction avec le 11ᵉ corps et l'arrivée sur l'Elbe des premières colonnes du 5ᵉ, que ce général n'aurait pu la tenter sans s'exposer à une destruction totale.

Je crois que l'on peut regarder ces fautes comme les premières, et peut-être aussi comme les plus grandes de la campagne. Je les considère comme ayant eu les suites les plus désastreuses pour les intérêts de Napoléon; elles rendaient la position du vice-roi, pour ainsi dire, désespérée, si la coalition avait moins tardé à prendre l'offensive, et n'avait perdu un temps précieux, que l'activité de Napoléon et son arrivée inopinée l'empêchèrent de regagner.

J'ai déjà dit que par l'effet de sa supériorité numérique Napoléon n'était pas obligé de livrer, au début de la campagne, de ces batailles où une grande partie de son armée aurait été engagée, et qu'il pouvait marcher d'abord sur l'Elbe, et ensuite sur l'Oder, en manœuvrant sans s'inquiéter du mouvement offensif commencé par Blücher et Wittgenstein contre l'armée du vice-roi, et en débordant toujours l'aile droite des ennemis, qui lui en avaient laissé toute facilité par les mouvements de ces deux généraux sur leur gauche, et celui de ce que l'on appelait en-

core la grande armée russe, qui débouchait par Dresde, ayant à sa tête les deux souverains. En effet, à son arrivée à Weissenfels, Napoléon les avait surpris marchant dans différentes directions pour se réunir en toute hâte et se concentrer quelque part, afin d'éviter la défaite, dès l'ouverture de la campagne, d'une partie de leur armée. Étonnés comme ils le furent d'une attaque si inopinée, et soutenue avec d'aussi grands moyens, ils se virent forcés d'abandonner toute la Prusse et d'en découvrir entièrement la capitale, dont l'envahissement était alors aussi facile qu'il a depuis souffert d'obstacles, quand la supériorité numérique a passé du côté des ennemis.

Lors de l'entrée de Napoléon en Saxe, il me paraît que les alliés n'avaient pas même pensé à s'assurer une position pour recevoir une bataille, et qu'ils ont été réduits à prendre le parti auquel on s'arrête quand on n'a rien prévu des mouvements de son adversaire, c'est-à-dire celui de l'attaquer de suite, dans l'espoir de se tirer, par un effet du hasard, des embarras où l'on s'est jeté par imprévoyance. La position de l'Elster, qui était si voisine, pouvait être occupée par Napoléon avant de l'être par eux, ou du moins en même temps; et Leipzig se trouvait trop dégarni pour qu'on pût l'empêcher de s'en rendre

[redacted]

maître, afin de tourner cette position avec le nombre de troupes qu'il avait de plus qu'eux, s'ils s'obstinaient à la défendre, ou bien pour les prévenir sur l'Elbe, aussitôt qu'ils se décideraient à l'évacuer.

Mais Napoléon fut d'abord trop incertain sur la direction qu'il prendrait; et lorsqu'il fut décidé pour celle de Leipzig, n'ayant point éclairé sur sa droite et sur son front les mouvements de l'ennemi, qu'il s'était laissé masquer par les Cosaques du colonel Orlof, placés tout près de lui sur le Floss-Graben, il fut à son tour complétement surpris par la réunion totale de l'armée des alliés sur ses derrières ou sa droite, tandis que sa gauche se présentait devant Leipzig. Cette manœuvre hardie du général Wittgenstein pouvait amener sur l'armée française les plus grands désastres, s'il avait attendu, pour l'attaquer, une heure ou deux de plus, c'est-à-dire assez pour que le mouvement de nos troupes sur Leipzig fût plus avancé, et que Napoléon mît plus de temps à les ramener sur le champ de bataille de Lützen. Alors le général russe aurait eu la certitude qu'elles ne pouvaient arriver assez à temps pour soutenir les corps restés en arrière, lesquels se seraient ainsi vu sur les bras toute l'armée alliée, moins les 4 à 5,000 hommes que Kleist avait en observation à Leipzig. Il est per-

[redacted]

mis de croire que ces corps, malgré la bravoure dont ils étaient animés, auraient été défaits avant l'arrivée de Napoléon, surtout si le général en chef Wittgenstein, qui commandait alors les troupes des deux souverains, avait mis dans l'exécution de son plan autant de sagesse et d'intelligence qu'il avait mis de hardiesse dans la conception. Au lieu de perdre un temps précieux à attaquer les villages occupés par les troupes du 3^{e} corps (opération toujours longue, extrêmement meurtrière et souvent impossible, quand ces villages sont bien défendus, et que, comme dans le cas présent, plusieurs sont assez rapprochés pour entrer dans la ligne de défense et s'appuyer mutuellement), il fallait tourner ces villages et la droite du maréchal Ney pour déployer son armée par un changement de front, l'aile gauche en avant dans la plaine de Lützen, si favorable au déploiement de sa belle et nombreuse cavalerie, sur laquelle il devait fonder le succès de son attaque. Au contraire, cette arme favorite des alliés fut paralysée sur le front des villages, et ne fut pour eux presque d'aucune utilité, faute d'un terrain propre à son déploiement.

Napoléon ayant pu réunir dans l'après-midi suffisamment de forces pour soutenir les 3^{e} et 6^{e} corps, qui n'avaient pas été entamés avant son ar-

rivée, changea totalement par ce renfort la face de ses affaires.

On doit donner des éloges aux dispositions qu'il fit, aussitôt qu'il s'aperçut qu'il venait d'être complétement surpris, au sang-froid avec lequel il les a ordonnées, qui le mit en si peu de temps hors de danger. Ces dispositions n'eussent rien laissé à désirer, et elles auraient été couronnées du succès le plus complet, s'il avait fait donner toutes les troupes qui se trouvaient assez près de lui pour entrer en ligne dans cette journée, entre autres la majeure partie du 5ᵉ corps, dont une division suffisait pour contenir Kleist à Leipzig, et la division Gérard, du 11ᵉ corps, qui fut laissée en arrière à une assez grande distance des divisions Charpentier et Freyssinet, lesquelles donnèrent seules avec le maréchal Macdonald. Peut-être même faudrait-il y ajouter les autres divisions du 4ᵉ corps, qui auraient pu, un peu plus tard, joindre la première, ou être dirigées derrière la gauche de l'ennemi. Mais en supposant que cela ne fût pas possible, réduisons ce qui pouvait donner de plus, dans cette journée, seulement à la division Gérard et à trois divisions du 5ᵉ corps. Qui pourra douter que ces quatre divisions de plus dans la main du vice-roi n'eussent amené un résultat extraordinaire, une victoire décisive, quand on a vu ce qu'il a fait

[redacted]

avec les seules divisions Charpentier et Freyssinet, dont l'attaque impétueuse et bien conduite a décidé le gain de la bataille.

Dans le bulletin qui parut pour annoncer ce premier et grand événement, on remarque que Napoléon s'applaudit d'avoir remporté la victoire, quoique la moitié de l'armée n'eût point combattu. En cela, il fait l'éloge le plus mérité de ses troupes; mais en même temps aussi il fait la critique la plus juste et la plus forte de la conduite de leur chef, qui avait réparé sa première faute, mais qui en commit une seconde tellement grave, qu'on ne saurait trop recommander d'en éviter de semblables; parce que c'est une des plus communes que celle de ne pas faire donner dans une affaire toutes les troupes dont on peut disposer. Cette faute est souvent la cause des plus grands revers; et quand, par une faveur particulière de la fortune, elle ne les amène pas sur-le-champ, elle diminue au moins les succès qu'on ne peut encore obtenir qu'au moyen d'une perte considérable. Alors on voit les plus nombreuses armées détruites après la répétition d'un petit nombre de victoires si chèrement achetées, comme cela eut lieu dans la campagne qui commença par la sanglante bataille de Lützen.

Mais peut-être exigera-t-on une exception

pour ce qu'on appelle communément les réserves, qui, dit-on, préparent et assurent le gain des affaires : j'admets cette modification au principe énoncé plus haut, car toutes les troupes ne peuvent donner à la fois, par la raison qu'il y a peu de généraux capables d'employer cette heureuse combinaison. La plupart ne font ordinairement leur attaque que par régiment ou par brigade, et le nombre de ceux en état de faire donner ensemble la valeur d'une bonne division est assez restreint ; d'ailleurs, il est rarement nécessaire que les troupes donnent toutes ensemble ; cela serait quelquefois dangereux; une grande armée ne le pourrait presque jamais. Enfin, il importe peu que les troupes donnent au commencement, au milieu ou vers la fin d'une journée, l'essentiel étant seulement qu'elles donnent toutes. J'admets donc les réserves, mais à condition qu'on s'en servira autrement qu'en parade, et qu'elles donneront sérieusement dans le moment que l'on jugera le plus opportun : car, selon moi, on ne gagne pas des batailles pour avoir des troupes dont on ne fasse pas d'usage; et si je tombe d'accord que des réserves bien disposées, et surtout employées à propos, les fassent gagner, je pense aussi que bien plus sûrement elles les font perdre, lorsqu'on se contente de les exposer aux lunettes de l'ennemi, comme cela

n'est que trop souvent arrivé au grand détriment des armées françaises.

Il était bien évident que les alliés, ayant manqué une si belle occasion d'obtenir un grand succès, ne seraient pas tentés de recommencer une épreuve qui leur avait coûté si cher, et qu'ils se retireraient, d'abord derrière l'Elbe, et ensuite plus loin. C'était donc le cas de les y prévenir, l'armée française étant moins éloignée qu'eux de ce fleuve (1), et même de marcher jusqu'à l'Oder, qu'ils auraient été forcés de regagner à marches forcées. Pendant ce mouvement rétrograde, ils n'auraient pu manquer d'être entamés sur quelque point, et d'éprouver des pertes qui nous eussent dédommagés du peu de succès de Lützen. On croyait que Napoléon passerait l'Elbe vers Torgau, pour diriger son armée vers l'Oder, manœuvrant entre cette dernière ville et la forteresse de Glogau, de manière à tourner les positions que les alliés pouvaient prendre entre les deux fleuves, et à les isoler complétement de Berlin. Au lieu de cela, Napoléon fit perdre deux jours au 3e corps, qu'il laissa sur le champ de bataille de Lützen ou à Leipzig. Il comptait acculer l'ennemi à Dresde, et que ce qui ne tom-

(1) Les Prussiens et les Russes avaient leurs ponts à Meissen et à Dresde.

berait pas entre ses mains sur ce point serait obligé de se retirer en Bohême. Quoiqu'il se trouvât sur un pays extrêmement coupé et couvert, il crut réussir dans son dessein en faisant suivre et serrer de très-près l'ennemi, et disposant ses troupes de manière à ce qu'elles arrivassent toutes ensemble à Dresde. Il me semble que c'étaient d'autres dispositions qu'il fallait faire, et qu'on devait se garder de suivre l'ennemi, et de le presser le moins possible jusqu'au moment où l'on serait parvenu à faire filer derrière sa droite quelque corps qui pût arriver à Dresde avant la partie de l'armée alliée que l'on se proposait de couper. Encore ce résultat était-il à peu près impossible à obtenir, à moins que l'ennemi ne commît la faute grossière de se laisser amuser sur son front, pendant qu'on s'approcherait de ses ponts de Dresde.

La marche qu'on avait préférée fut cause que les premiers des nôtres arrivèrent sur Dresde en même temps que les derniers soldats de l'ennemi; et comme le pays est très-coupé, des têtes de colonnes, placées en arrière-garde, lui suffirent pour arrêter celles qui formaient notre avant-garde, pendant tout le temps qui lui était nécessaire; il eut même le loisir de couper ses ponts.

Ainsi une grande bataille venait d'avoir lieu;

elle avait occasioné de part et d'autre une grande perte d'hommes, et, pour les deux partis, elle se trouvait sans résultat satisfaisant. Napoléon avait seulement gagné un peu de terrain, faible avantage qu'il pouvait se procurer sans combat et sans perte, s'il ne se fût laissé surprendre à Lützen. Comme il arrive dans un cas semblable, les deux partis s'attribuèrent la victoire, et couvrirent les routes de leurs courriers chargés de lauriers : l'un, pour grossir le nombre de ses amis par de nouvelles alliances et rassurer ceux qui s'étaient déjà décidés pour sa cause ; l'autre, pour raffermir ses alliés chancelants et prévenir les défections nouvelles dont il se voyait menacé ; ils réussirent à peu près l'un et l'autre à égarer momentanément l'opinion des peuples. Les alliés, en venant de tenir tête aux forces supérieures de Napoléon, donnaient de grandes espérances pour l'avenir, assez même pour que l'Autriche se décidât à envoyer tout de suite un négociateur au camp de l'empereur Alexandre, bien qu'elle eût encore, en vertu de son traité d'alliance avec nous, un corps de troupes dans l'armée française, dont le chef venait de lui expédier en Pologne, où elle se trouvait, l'ordre de rompre l'armistice et de combattre. De son côté, Napoléon, au moyen de sa victoire de Lützen (qu'on ne pouvait lui contester, mais dont il exagérait les avantages),

semblait pouvoir compter encore sur les princes de la confédération, et conservait quelque espérance sur la fidélité de l'Autriche, quoiqu'il ne pût ignorer l'envoi de son négociateur au camp des alliés et le but secret de sa mission.

Mais, si de part et d'autre on trompait le public, on ne pouvait s'en imposer à soi-même, et l'on sentait fortement la nécessité d'une bataille plus décisive. Les deux partis s'y préparèrent avec la même énergie ; mais tous deux furent trompés dans leur espoir. Les batailles de Bautzen et de Würschen furent sans résultat définitif.

La première faute que Napoléon fit, selon moi, fut d'envoyer sur sa gauche, pour tourner la droite de l'ennemi, un détachement trop nombreux qui, en affaiblissant trop la partie principale de son armée, l'exposait à essuyer un échec devant Bautzen, et qui, pour atteindre son but, puisqu'il avait plus de chemin à faire, aurait dû se trouver le 19 sur la Spree, avant ou au plus tard en même temps que le reste de l'armée, en demeurant toujours étroitement lié avec sa gauche, tandis qu'il n'y arriva que deux jours après (1). C'était une erreur étrange dans la

(1) Napoléon a souvent blâmé les généraux qui disséminaient leurs troupes en ce qu'il appelait de petits paquets ; il l'a fait avec raison, car nous devons à ce miséra-

[redacted]

combinaison des instructions données au maréchal Ney, qu'on fit marcher par Weissig, route éloignée de celle tenue par Napoléon, au lieu de le diriger par Königsbrück et Camenz, route qui en était assez rapprochée pour leur permettre de communiquer librement à toute heure, et pour que l'empereur pût envoyer au maréchal l'ordre de presser ou de ralentir sa marche, selon qu'il l'eût jugé nécessaire. Cette faute fut aggravée par l'inaction dans laquelle demeura Napoléon pendant toute la journée du 19, tandis que ce maréchal était attaqué à Weissig, quoique l'armée alliée que lui, Napoléon, avait en tête, par suite de l'erreur où se trouvait son chef sur les forces de Ney, se fût affaiblie des corps de Barclay de Tolly et d'Yorck, et par cette fausse manœuvre lui eût donné pendant toute cette journée la facilité, ou d'attaquer ces deux corps à revers en les plaçant entre deux feux, ou, ce qui valait mieux

---

ble système un assez grand nombre de revers et beaucoup de non-succès. Mais l'on peut dire qu'il en a fait souvent de gros en 1812 et 1813; ceux-ci sont encore plus funestes que les petits; ils peuvent être battus ou faire battre l'armée en la privant d'une grande partie de ses forces. Il n'en faut ni petits ni grands; une armée doit toujours être le plus ensemble possible, lorsqu'il s'agit d'une opération aussi importante que celle de donner ou de recevoir une bataille.

encore, d'assaillir l'armée où se trouvaient les deux souverains, affaiblie par l'absence de ces deux corps.

Napoléon battit cette armée le lendemain 20, et lui enleva la ville de Bautzen, clef de sa position sur la Spree, quoiqu'il eût laissé aux généraux Barclay de Tolly et Yorck, qui avaient été si imprudemment éloignés à son approche, le temps de rentrer en ligne, où ils se trouvèrent dans la matinée de ce jour. Or, s'il a battu l'armée de Wittgenstein le 20, après le retour de ces deux corps, je demande ce qui serait arrivé s'il l'avait attaquée la veille, c'est-à-dire pendant qu'ils en étaient éloignés de cinq ou six lieues, et qu'ils se trouvaient aux prises avec les forces supérieures du maréchal Ney?

Le 21, l'empereur continua son attaque, et cette fois le prince de la Moskowa y prit part, mais seulement avec les 3e et 5e corps; le 7e ne donna pas. Cependant il n'obtint pas plus de succès que la veille, et la journée de Würschen fut encore une bataille sans résultat pour lui, de celles que l'on nomme indécises, parce que Napoléon ne mit pas à profit sa supériorité numérique, en faisant donner toutes les troupes qu'il avait réunies dans sa main; qu'il ne pénétra pas dans la ligne ennemie, comme il le pouvait facilement, en raison du grand développement de

cette ligne; en un mot, parce qu'il ne donna pas assez de profondeur à son attaque et qu'il ne tira aucun parti du 7e corps, ni de sa cavalerie; ce qui laissa à l'ennemi les moyens d'effectuer une belle retraite et de se proclamer encore victorieux avec quelque apparence de raison, surtout après le succès de Hainau.

La faute de n'avoir pas hasardé davantage pour obtenir un grand résultat fut très-grave; elle était capitale dans la circonstance où se trouvait Napoléon. C'était la seconde fois depuis l'ouverture de la campagne qu'il réunissait dans sa main des forces supérieures à celles de l'ennemi, et d'après les dispositions que manifestait l'Autriche, ce devait être, selon toute apparence, la dernière où il pourrait se procurer cet immense avantage. Il devait bien penser qu'une seconde bataille indécise était tout à l'avantage de ses ennemis, et qu'elle déterminerait immanquablement l'Autriche à jeter tout son poids dans la balance, avec la certitude de l'écraser par une telle réunion de forces. Elle pouvait ainsi prétendre à recouvrer en Europe la prépondérance que Napoléon lui avait fait perdre, et à rentrer dans les possessions qu'il lui avait enlevées. Il ne fallait plus à cette puissance que fort peu de temps, quelques semaines pour terminer ses préparatifs d'agression; et comme s'il avait été

d'accord avec elle dans les complots tramés pour sa ruine, il s'empressa de les lui fournir par l'armistice qu'il sollicita après la bataille de Würschen, et qu'il conclut le 4 juin.

Armistice désastreux, dont ses ennemis seuls pouvaient tirer un grand parti, quand un effort de plus aurait suffi, malgré le peu de succès obtenu à Bautzen, pour éloigner leurs armées du voisinage de l'Autriche, de la Silésie et de Berlin, et les jeter en Pologne! Alors, en effet, la grande armée alliée aurait eu à dos les places et les garnisons que Napoléon possédait encore sur la Vistule, et le corps du prince Poniatowsky qui eût été rendu à l'activité, quand il aurait vu la grande armée française bien appuyée à ses places le long de la rive gauche de l'Oder. Notre armée pouvait sans inconvénient profiter de cette position pour prendre le repos qui lui était devenu nécessaire, attendre ses derniers renforts et employer ce temps à détruire les armements commencés en Prusse, lesquels ne prirent de consistance que pendant l'armistice.

Ceux qui dans la conclusion de ce traité ne verraient pas une faute grave ne pourraient se refuser d'y reconnaître la conséquence forcée de mauvaises dispositions prises à Lützen et à Bautzen, lesquelles, en raison des pertes considéra-

bles qu'essuya l'armée française, l'auraient mise hors d'état de continuer la guerre.

C'est peut-être ici le cas de placer l'examen du reproche, à peu près général, qu'on a fait à l'empereur, de n'avoir pas conclu la paix à Dresde, et de s'être laissé influencer par les funestes conseils de tel de ses flatteurs qu'on dénonce à l'opinion publique comme l'ayant détourné d'accepter les conditions qui lui étaient proposées au congrès de Prague. Est-il d'abord bien vrai qu'on lui ait fait des propositions de paix à ce congrès (1)? Si cela avait eu lieu, l'Autriche, il me semble, n'aurait pas manqué de faire connaître ces propositions et le refus d'y accéder, dans le manifeste qu'elle a publié pour justifier sa déclaration de guerre. On ne peut douter aujourd'hui que ce simulacre de congrès n'ait été un leurre auquel Napoléon s'est laissé prendre comme le public, et qui n'avait pour objet que de gagner le temps nécessaire, afin de compléter les préparatifs militaires, calculer les profits, régler les partages, et terminer des manœuvres diplomatiques pro-

(1) Ceci a été écrit en 1822, avant la publication du *Manuscrit* de M. Fain, et du *Porte-feuille* de M. de Norvins, où l'on trouve une foule de documents officiels, relatifs aux négociations qui ont précédé ou suivi l'armistice de Plesswitz. (*Note de l'éditeur.*)

pres à amener de nouvelles défections. Il me paraît certain qu'on ne lui a rien proposé, parce qu'on ne pouvait lui proposer rien d'avantageux, ni même d'équitable; et qu'on a craint de lui donner trop d'avantages en lui intimant les conditions auxquelles on entendait traiter, et qu'une coalition aussi formidable avait le droit d'exiger, si, comme on l'assure, le droit qui règle les intérêts des nations entre elles n'a pas pour base la justice, mais la force.

Seulement on voulait voir si Napoléon ferait de lui-même les sacrifices qu'on attendait; mais bientôt, sur le soupçon bien ou mal fondé qu'il n'était pas dans cette disposition, on eut recours aux prétextes les plus frivoles pour mettre des entraves à l'ouverture des négociations. On l'accusa ensuite de les avoir fait naître par le retard de ses envoyés, et leurs prétentions de négocier suivant les formes les plus usitées, sans vouloir considérer que ce retard de quelques jours, assez insignifiant par lui-même, avait eu lieu également de la part des plénipotentiaires alliés; et comme si jamais négociations ne se fussent continuées pendant la guerre, on saisit pour les dissoudre le motif de la reprise des hostilités.

On a dit qu'au point où en étaient les choses, et dans l'intérêt de la France comme dans le sien propre, Napoléon devait accepter même des

conditions très-désavantageuses; mais en y réfléchissant plus, on eût vu, je pense, qu'en effet c'était pour lui un parti impraticable. S'il était souverain et reconnu comme tel par toutes les puissances de la terre; si à ce titre les plus grands rois avaient même recherché son alliance, dans le moment bien entendu le plus brillant de sa fortune et lors de ses triomphes quotidiens, il ne faut point perdre de vue que son autorité n'émanait que de ce droit de la souveraineté du peuple, dont les partisans et les ennemis combattent aujourd'hui sur tous les points du globe. En attendant que cette lutte, qui paraît devoir durer, se termine par la force ou par la raison, contentons-nous de reconnaître, dans la question qui nous occupe, que s'il y a des avantages pour le chef d'une nation à tenir son pouvoir d'une source semblable, il s'y trouve aussi de graves inconvénients; que Napoléon perdait auprès de la nation par une paix onéreuse les titres qui avaient fait son élévation; et que pour se tirer d'embarras au milieu des circonstances critiques où il s'était placé, il ne possédait pas les mêmes ressources qu'un souverain investi du droit divin que l'on nomme aujourd'hui la légitimité, modification heureuse destinée à voiler des prétentions dont trop de gens seraient choqués dans ce siècle.

On avait vu plusieurs fois l'empereur d'Autriche acheter la paix par la perte de quelqu'une de ses provinces; le roi de Prusse et d'autres encore en avaient fait de même, sans que pour tant de revers et d'humiliations aucun eût été renversé de son trône; ils se sont tous au contraire relevés plus puissants, aussitôt que le ressort qui faisait courber leurs têtes augustes s'est affaibli. Mais ce que ces monarques ont fait pour conserver leurs couronnes, un prince, tenant son pouvoir et sa force de ce qu'on appelle le droit de la souveraineté des peuples, ne l'aurait pu faire. Les hommes sont portés à défendre avec plus d'ardeur la fortune qu'ils ont acquise par l'ascendant de leur génie, que les avantages qu'ils ont reçus de leurs ancêtres. Napoléon était d'ailleurs d'un caractère de fer, que les plus grands efforts pouvaient parvenir à briser, mais non à faire ployer. S'il n'avait obtenu la paix qu'au prix de tant de provinces que la coalition n'eût pas manqué d'exiger, et pour l'acquisition desquelles tant de sang français avait été versé, il pouvait craindre de se voir précipiter de son trône par ceux qu'il appelait ses sujets : il a préféré l'être par l'Europe. Mais je pense qu'il pouvait éviter cette funeste conséquence, s'il eût fait de lui-même les sacrifices qui devenaient indispensables à sa conservation.

Il était impossible qu'il se dissimulât le mécontentement général des peuples d'Allemagne, et même celui des Français au sujet du système de réunions et de conquêtes auquel il s'était entièrement abandonné, et des guerres continuelles qu'il occasionait. Les Prussiens se prononçaient de la manière la plus énergique; leur mécontentement gagnait les peuples de la confédération du Rhin, et tout portait à croire que les uns et les autres parviendraient à forcer leurs princes à marcher dans les intérêts de leurs peuples, si, contre leur attente, ils s'obstinaient à marcher dans ceux de leur ambition particulière. Ainsi Napoléon devait profiter du peu de temps que lui laissait l'ouverture prochaine des négociations pour ramener à lui l'opinion des peuples, en donnant des garanties de son retour à la justice. L'occasion était favorable après les victoires de Lützen et de Bautzen, dont il avait exagéré les avantages. Il avait décrété l'élévation d'un monument gigantesque sur le Mont-Cénis, pour en perpétuer le souvenir avec un éclat inusité jusqu'alors; il voulait qu'elles marquassent dans l'opinion plus encore que celles d'Austerlitz et de Marengo. Le moment était donc propice, puisque ce n'est que lorsque la fortune seconde un homme qu'il peut paraître généreux, et abandonner tout ce qui est contraire à ses intérêts

sans se voir taxer de faiblesse et en subir les conséquences.

La dignité de sa couronne, la conservation de son existence comme empereur des Français, exigeaient que Napoléon ne se laissât rien enlever; mais aussi la raison lui commandait de ne rien conserver d'inutile à l'existence d'un grand souverain, et qui pût attirer au peuple qui l'avait élevé si haut la jalousie des autres nations. Il pouvait accorder tous ces intérêts en se tenant aux conditions du traité de Lunéville, lequel avait été conclu à une époque glorieuse pour nos armes, et renfermait tout ce qui était nécessaire au bonheur et à la dignité de la France. Dès-lors il fallait commencer par détacher de l'empire français ces agrégations monstrueuses faites à son territoire, assez beau et assez étendu déjà par la possession de la rive gauche du Rhin, et des versants des Alpes et des Pyrénées. Il fallait réaliser le vœu le plus ardent des peuples d'Italie, en formant de toutes les parties de cette péninsule une seule et grande monarchie, qui lui eût procuré une alliance fondée sur des intérêts communs, par conséquent aussi solide que durable, et dont le premier effet aurait été d'opérer contre l'Autriche une diversion formidable. De cette manière, il se serait emparé de la gloire réservée à celui qui réalisera ce vœu si naturel et

si juste d'une grande nation morcelée par la politique des derniers siècles : vœu qui ne peut manquer d'être exaucé un peu plus tôt ou un peu plus tard, malgré l'oppression, ou, pour parler plus juste, à raison même de l'oppression des baïonnettes étrangères, et quoique les premières tentatives aient échoué.

Le temps était venu de mettre un terme à son obstination à maintenir sur des trônes ses frères, beaux-frères, ou ceux qu'il lui plaisait d'admettre dans sa famille par adoption. La plupart, ainsi que cela ne pouvait manquer d'être, se voyaient repoussés par l'opinion des peuples auxquels il les imposait. Quelques-uns, soit qu'ils appréciassent les difficultés insurmontables de leur position, soit qu'ils ne pussent supporter les exigences de leur protecteur (qui les traitait souvent en effet d'une manière peu convenable au rang où il les avait élevés), témoignaient le désir de s'en voir débarrassés.

Napoléon, s'il avait cru un moment que ses frères, excepté Lucien, seraient plus soumis à ses volontés et plus dévoués à sa cause que des princes étrangers à sa famille, devait être désabusé. Pouvait-il ignorer les propos que des personnes dignes de foi assurent être échappés à Joseph, desquels on pouvait induire qu'il n'avait donné la préférence au trône d'Espagne sur ce-

[redacted]

lui de Naples que parce qu'il espérait trouver dans son nouveau royaume les moyens de lui résister, ce qu'il n'aurait osé entreprendre avec les Napolitains? Jérôme n'avait-il pas abandonné l'année précédente, sous le plus léger prétexte, à la suite d'une espèce de bouderie, parce qu'on l'avait placé momentanément sous les ordres d'un maréchal, son poste en Russie, en essayant d'emmener avec lui la meilleure partie de ses troupes? Napoléon pouvait-il oublier que Louis n'avait quitté la Hollande que parce qu'il avait trouvé dans son conseil trop de résistance ou de timidité pour lui déclarer la guerre? Et était-il si difficile à un génie aussi pénétrant que le sien de voir que les liaisons intimes du roi de Naples et sa correspondance avec le ministre le plus influent du cabinet de Vienne pouvaient être contraires à ses intérêts; de prévoir enfin ce que Murat a fait quelques mois plus tard?

Il me semble donc que, n'ayant aucun avantage réel à maintenir les siens sur des trônes, l'empereur n'aurait pas dû hésiter à changer un système qui excitait contre lui la jalousie et la haine non-seulement de tous les souverains, mais de tous les peuples de l'Europe.

Ces dispositions, qu'il était facile à Napoléon de réaliser, puisqu'elles étaient dans les intérêts de toutes les nations, comme dans les siens,

donnaient toutes les garanties désirables de sa modération, retenaient dans son alliance les peuples qui ne s'en étaient pas encore détachés, réunissaient dès-lors leurs efforts à ceux de la France, et l'auraient fait triompher de la triple alliance qui venait de se former contre elle.

Passant maintenant à d'autres considérations, je vais parler des mesures purement militaires qu'il aurait pu prendre pour éviter ou du moins retarder sa chute; car, pour se tirer tout-à-fait d'embarras en soutenant une guerre dans des contrées si éloignées de la France, l'Autriche s'étant unie à la coalition, cela m'a toujours paru impossible. Je ne parlerai donc que des moyens qu'il aurait fallu mettre en œuvre, afin de prolonger la lutte assez de temps pour espérer que des événements heureux, qui pouvaient survenir, apporteraient quelques changements avantageux à sa position.

Si Napoléon n'eût eu affaire qu'à la Russie seule, il aurait pu, je crois, malgré les inconvénients résultant pour lui d'un aussi grand éloignement de la France, soutenir la guerre sur l'Oder, et même la porter jusque sur le Niemen dans le grand duché de Varsovie; mais une fois que la Prusse avait lié sa cause à celle de la Russie, et qu'elle avait terminé ses armements, cela

devenait de toute impossibilité, parce que dès-lors il était obligé de tirer tous ses moyens de France, ce qui, à une aussi énorme distance, à travers les partisans ennemis, était presque impraticable. Et si cette guerre devait se prolonger quelque temps avec l'Autriche de plus dans la coalition, non-seulement il fallait abandonner le projet d'atteindre les lignes de la Vistule, du Niemen et de l'Oder, et se hâter d'en retirer les garnisons pour renforcer l'armée; mais il n'y avait même pas de prudence à rester sur l'Elbe, malgré l'aide de ses places fortes et de leurs approvisionnements. En effet, comme l'Elbe prend sa source dans les états de l'Autriche, elle est maîtresse des deux rives, et peut à son gré tourner et prendre à revers les positions qu'on y aurait choisies; ainsi, dès le commencement de la campagne, il lui est possible d'ôter à la ligne de ce fleuve ses principaux avantages, soit qu'on veuille s'en servir pour se porter en Lusace, ou seulement s'y établir sur la défensive. Dans la dernière hypothèse, cette position ne peut offrir de sécurité, si l'on n'a sur son flanc droit dans les défilés de l'Erz-Gebirge une armée assez considérable pour garder les débouchés nombreux de la Bohême, depuis Königstein jusqu'à Eger, et contenir les forces de l'Autriche; ce qui dans notre situation était bien difficile.

[redacted]

mée, que je supposerai encore de 150,000 hommes, partagé en trois parties, de 50,000 chacune, et placées de la manière suivante :

Celle de gauche près de Magdeburg, appuyant son aile droite à l'embouchure de la Saale; celle du centre entre Magdeburg et Torgau; et celle de droite à portée de Dresde, occupant la Neustadt et le camp retranché qui la couvrait.

Si l'on avait trouvé en Bohême, ainsi qu'on le supposait alors, seulement les 120,000 Autrichiens qui pouvaient y être rassemblés, on doit croire qu'ils se fussent empressés de l'évacuer pour se rapprocher de l'armée russe, ou pour couvrir la Moravie; et Napoléon restait sans coup férir en possession de la capitale et d'une grande partie de la Bohême, les places fortes exceptées. Il était maître d'y choisir les positions qu'il jugerait les plus convenables à ses intérêts, de donner plus d'étendue à sa ligne de défense, afin de se trouver moins gêné dans ses mouvements, et d'assurer davantage ses communications avec la France; de secourir au besoin la Bavière menacée dans ce moment par une armée autrichienne, et par cette protection, dont elle ne pouvait se passer, de la maintenir dans son alliance ou du moins dans la neutralité [7].

Voyons maintenant si l'arrivée des Russes et des Prussiens en Bohême, comme elle a eu lieu,

aurait dérangé ce plan. Il me semble que non, et qu'au contraire elle l'eût favorisé. Il serait probablement arrivé que les 200,000 hommes dont s'est composée la grande armée alliée en Bohême, par le renfort qu'elle a reçu de 80,000 Russes ou Prussiens, se seraient opposés aux 200,000 amenés par Napoléon. Ils n'auraient pu abandonner sans combattre une des plus belles provinces de leur nouvel allié, et laisser établir sans obstacle les ravages de la guerre dans ses états, par une armée d'une force égale à la leur. Tout leur faisait une nécessité, un devoir de livrer, pour l'empêcher, une bataille, et plusieurs même s'il le fallait. Eh bien! c'est là précisément que je trouve le plus d'avantage; car une invasion, si elle n'est pas appuyée d'une bataille gagnée, a toujours ou presque toujours par la suite de graves inconvénients. L'arrivée en Bohême des Russes et des Prussiens, que l'on ne présumait pas y trouver, et qui ne pouvaient y être que par une infraction de l'armistice, était un événement aussi heureux pour nous qu'imprévu. Il dispensait de les aller chercher au loin, et amenait inévitablement dès le commencement de l'invasion la bataille décisive que Napoléon devait désirer, et qu'il désirait en effet comme son seul moyen de salut.

Qui peut douter, même aujourd'hui, malgré Leipzig et Waterloo, qu'à égalité de forces, Na-

poléon n'eût battu les 200,000 hommes qu'il aurait trouvés en Bohême? Où a-t-il été battu en personne à nombre égal? Où était dans les rangs ennemis, et même en Europe, l'homme capable de donner l'ensemble à une si grande armée, composée de trois nations différentes, presque toujours rivales, et jusque dans leur union divisées d'intérêts. Moreau était là, il est vrai; mais outre qu'il se serait également trouvé trop faible pour un si pesant fardeau, il n'avait de crédit qu'auprès de l'empereur de Russie; il était l'objet de la jalousie et même de la haine des Autrichiens : la suite a prouvé qu'il suffisait qu'il ouvrît un bon avis pour que Schwartzenberg s'obstinât à faire le contraire (1). Ajoutez à cela que

(1) L'archiduc Charles était le seul général que dans cette circonstance on aurait pu opposer à Napoléon avec quelque espoir de succès; mais l'Autriche était pleine de confiance dans la supériorité de la coalition; on n'y croyait à la possibilité d'aucun danger. Ce prince devait dès-lors rester sans emploi; d'ailleurs on savait qu'il ne donnerait pas son assentiment à tous les moyens que les puissances alliées pourraient employer pour atteindre leur but. De plus il n'était pas assez bon Russe, encore moins assez bon Anglais ou Prussien. Il était seulement bon Allemand, tout-à-fait Autrichien, entièrement aux intérêts de son pays; mais dans la politique moderne le patriotisme n'est plus de mise; on ne doit plus être ni Français, ni Allemand, mais ce qu'on appelle *Européen*....,

[redacted]

l'armée alliée était plus gênée que soutenue par la présence des trois souverains ; car il faut convenir que si celle des personnages de ce haut rang est un avantage pour leurs troupes, quand ils ont les talents, les qualités et les connaissances nécessaires pour les commander eux-mêmes, il n'en est pas ainsi lorsqu'ils ne peuvent que demeurer spectateurs des efforts que l'on fait pour leurs intérêts. Aussi je pense que si l'on pouvait estimer que la présence de Napoléon à son armée équivalait à 50,000 hommes de plus, celle des trois souverains à la leur obligeait au contraire à défalquer de l'effectif de leurs forces les troupes employées à leur garde, à leur escorte dans les marches, à la sécurité de leurs quartiers généraux : il faudrait encore tenir compte des pertes de temps, des inconvénients de toute espèce, résultant des entraves de l'étiquette, peut-être indispensable dans les cours, mais presque jamais sans danger dans les armées.

Si maintenant on ne m'accorde pas que Napoléon eût des moyens suffisants pour obtenir à son arrivée en Bohême les succès les plus brillants, on conviendra au moins qu'il avait ce qu'il lui fallait pour remporter ceux nécessaires à son établissement solide dans cette province, ou enfin pour y contenir ses ennemis, et donner à son armée l'étendue de terrain dont elle avait

besoin, afin de déconcerter le plan d'attaque formé par les souverains alliés à Trachenberg, et dont ils ont poursuivi l'exécution avec autant de persévérance que de bonheur. Ils n'auraient pu tourner les ailes de l'armée française pour se réunir sur ses derrières, qui se seraient trouvés bien mieux couverts par l'étendue qu'aurait eue sa ligne de défense. Les partisans ennemis, qui ont joué un si grand rôle pendant toute cette campagne, n'auraient pu faire la centième partie du mal qu'ils ont fait. Une partie des états bavarois eût été couverte, l'autre secourue, ce qui maintenait la Bavière dans notre alliance, et assurait nos communications avec la France.

Je conviens qu'il eût été possible de faire de meilleures dispositions d'entrée en campagne que celles que je viens d'indiquer; mais quelques jours avant le commencement des hostilités, les ayant soumises à Napoléon, il ne les jugea pas mauvaises, bien qu'il ne les ait pas adoptées, m'en donnant pour raison qu'il était trop tard pour changer celles qu'il avait ordonnées. Je pense encore, après les événements survenus, qu'elles étaient convenables. Dans tous les cas, je persiste à croire qu'il était difficile d'en prendre de plus funestes que celles qu'il a préférées; et si l'effet n'en fut pas plus prompt encore, on n'en doit chercher la cause que dans la timidité

du caractère du prince de Schwartzenberg, et dans l'incapacité absolue où il se trouvait de conduire une aussi nombreuse armée.

D'abord, contre toutes les règles de la prudence, l'offensive fut prise en même temps dans l'armée française sur plusieurs points éloignés les uns des autres et de la ligne de l'Elbe, quoique l'on fût inférieur à l'ennemi, notamment sur Berlin, but principal des attaques de Napoléon; et comme sur chacun de ces points, pour prendre l'offensive, il fallait d'abord se réunir, il s'ensuivit qu'il n'exista bientôt plus de ligne de défense, et que nos établissements militaires, nos dépôts, nos hôpitaux, se trouvèrent abandonnés à la merci des partisans de l'ennemi.

L'attaque de la capitale de Prusse, comme je l'ai souvent remarqué, n'est jamais, pendant toute cette campagne, sortie de la tête de Napoléon. Il avait manqué, après la bataille de Lützen, la véritable occasion de la tenter; depuis lors elle ne pouvait plus l'être avec quelque apparence de succès qu'après le gain d'une bataille sur l'armée du prince de Suède, et celle qu'on envoya contre elle était trop inférieure en nombre pour pouvoir l'espérer. On ne craint pas d'assurer que l'obstination de Napoléon à vouloir se rendre maître de Berlin fut une des causes principales de ses désastres.

Les dispositions prises après la rupture de l'armistice firent passer de suite du côté de l'ennemi l'avantage de l'offensive; et Napoléon fut obligé de quitter aussitôt la Silésie, où il s'était porté pour appuyer et faciliter les opérations sur Berlin, et de revenir en toute hâte sur Dresde avec des troupes fatiguées par huit jours de marche, que de meilleures combinaisons leur eussent épargnés. Les instructions laissées par l'empereur à l'armée du Bober [20], dans lesquelles il lui prescrivait d'occuper une bonne position défensive pendant le mouvement offensif qu'il allait tenter sur la grande armée alliée qui se portait sur Dresde, étaient sages en général, mais pourtant pas suffisantes, puisqu'il prescrivait, avant l'exécution de ce projet, de rejeter l'armée de Silésie sur Jauer (ce qui amena la funeste bataille de la Katzbach); qu'il n'avait pas contremandé l'attaque de Berlin, et qu'il laissait au duc de Tarente un corps trop faible pour battre Blücher, et beaucoup trop nombreux pour le rôle qu'il le destinait à remplir ensuite. En effet, 50,000 hommes auraient suffi à ce dernier pour défendre quelque temps les passages du Bober, et le surplus emmené par Napoléon lui aurait été de la plus grande utilité devant Dresde, où il se trouva trop faible pour pouvoir tenter quelque chose de décisif sur l'armée ennemie. Par cette

raison, il fut obligé de se borner à attaquer l'extrémité de son aile gauche, qu'il eut le bonheur de trouver séparée d'elle par le ravin escarpé et profond de la Weissritz, par conséquent dénuée de tout appui.

Si l'on m'objecte maintenant que l'armée du Bober ayant essuyé sur cette rivière et la Katzbach des revers aussi marquants, malgré les forces considérables dont elle se composait, en aurait éprouvé de plus grands encore si elle eût été réduite à 50,000 hommes, je répondrai que ces échecs ont pour cause l'offensive ordonnée à une armée trop inférieure en forces et gênée dans ses mouvements par la pluie qui avait défoncé les chemins, grossi les rivières, et de plus un malentendu au sujet du 3e corps, provenant du major général ou de tout autre, malheur qu'il était difficile de prévoir. Je dirai surtout que, pour être fort sur les points où l'on attaque, il est presque indispensable d'être faible sur ceux où l'on se défend, et que lorsqu'un détachement est battu les conséquences en sont bien moins funestes quand il est peu nombreux que quand il est fort; que d'ailleurs plus il est faible, moins il est exposé à une défaite, parce que son chef redouble de prudence et de précautions pour éviter les affaires où il pourrait craindre de se voir trop sérieusement engagé. J'irai plus loin, et je

[redacted]

dirai que j'ai la conviction que, si l'on eût laissé sur le Bober seulement 25,000 hommes pour retarder au passage des défilés la marche de Blücher, ce corps n'aurait éprouvé aucun revers dans sa retraite, que je suppose qu'il eût opérée sur le camp retranché de Neustadt. Il me paraît superflu de parler des avantages que Napoléon aurait obtenus devant Dresde avec 75,000 hommes de plus près de lui, ou sur la droite de l'ennemi à Peterswald avec Vandamme, et à plus forte raison de ceux qu'il aurait eus si, d'après le même principe, il avait aussi attiré à lui un détachement considérable de l'armée qu'il faisait marcher si imprudemment sur Berlin.

Dans ma supposition, l'armée du Bober aurait pu être forcée de se rapprocher de Dresde; mais les bords de l'Elbe, des passages duquel Napoléon était seul maître, se trouvaient être ses champs de bataille les plus avantageux; c'était une bonne fortune que d'y voir arriver ses ennemis.

Par la défectuosité de ses premières combinaisons, il avait risqué de se laisser enlever la capitale de la Saxe; par les mesures qu'il prit en ne les rectifiant qu'en partie, il hasardait bien davantage, puisqu'il s'exposait, où il était en personne et avec la plus grande partie de son armée, à ne pouvoir rien tenter contre ses ennemis, sans courir la chance d'être battu; mais les souverains

alliés et leur généralissime jugèrent mal de sa situation. Leur timidité et leurs fautes ménagèrent à Napoléon, près de Dresde, des avantages dont il ne profita pas, malgré le besoin qu'il avait de les pousser aussi loin que possible, pour contre-balancer les malheurs essuyés vers Berlin dont il avait connaissance, et ceux de la Katzbach qu'il pouvait pressentir.

Nonobstant la disproportion existant entre ses forces et celles de Schwartzenberg (1), il pouvait écraser pendant sa retraite la grande armée alliée, ou tout au moins l'armée russo-prussienne, en la devançant en Bohême avec la majeure partie

---

(1) La grande armée de la coalition était encore le 28 très-supérieure à celle de Napoléon; mais à la suite des affaires de Dresde, où Schwartzenberg avait tiré un si mauvais parti de ses 200,000 hommes, il crut devoir se retirer, substituant ainsi à des dangers imaginaires d'autres plus réels; car si c'est une opération toujours difficile à exécuter qu'une retraite devant une armée aussi considérable que celle que Napoléon avait dans sa main, les difficultés étaient bien aggravées à cause des défilés de l'Erz-Gebirge que Schwartzenberg avait à dos, quand Napoléon était maître des deux routes principales, celles de Peterswald et de Marienberg, et qu'ainsi ses deux flancs se trouvaient débordés, l'un par le roi de Naples et l'autre par Vandamme. On ne peut excuser Schwartzenberg qu'en supposant que le moral de l'armée alliée était frappé par les événements des deux jours précédents.

de ses troupes. En prenant pour tête de colonne le 1er corps alors en mouvement sur Peterswald, il avait moins de chemin à faire qu'elle; il paraît qu'il en avait eu un moment l'idée, quand une légère indisposition le décida à retourner de Pirna à Dresde. Il laissa dans la première de ces villes, pendant plusieurs jours consécutifs, à dater du 28, l'élite de son armée, sa garde et une nombreuse cavalerie; tandis que sur cette même route de Töplitz, où elle se trouvait, le corps de Vandamme était écrasé par les armées russe et autrichienne à leur rentrée en Bohême. La perte essuyée le 30 par ce corps, jointe à celles déjà éprouvées le 23 près de Berlin, et le 26 sur les bords de la Katzbach, non-seulement détruisit les avantages si heureusement obtenus devant Dresde, mais décida du sort de nos armes pour le reste de la campagne.

Quelques jours après, Napoléon, déconcerté par ces tristes événements, revint encore à son projet d'attaque sur Berlin par la répétition de sa manœuvre sur l'armée de Silésie; seulement il substitua le maréchal Ney au duc de Reggio : en conséquence, l'ennemi n'eut qu'à répéter la manœuvre qu'il avait faite précédemment; ce qu'il fit, mais d'une manière plus compliquée. Il ne laissa pas même à Napoléon le temps de s'avancer jusque dans la Silésie, faisant reporter la moitié

de la grande armée de Bohême sur Dresde, pendant que Schwartzenberg, avec 50,000 hommes, passait l'Elbe pour marcher à sa suite, et que son aile gauche avec Klenau se dirigeait sur Chemnitz. Ici ce général commit une faute très-grave; car tout ce qu'il pouvait désirer, c'était que Napoléon s'avançât le plus possible au-delà de l'Elbe, Blücher ayant la facilité de se retirer sur l'armée de Pologne, qui était déjà arrivée à Buntzlau. Ainsi, par cette jonction de l'armée de Silésie avec les réserves de Beningsen, Napoléon eût été contenu en cas de succès sur la première, et alors seulement le mouvement de Schwartzenberg derrière son flanc droit, et celui de Barclay de Tolly sur Dresde, auraient pu amener les plus grands résultats : mais, pour cela, il fallait que Blücher ne se retirât pas sans combattre, comme il le fit le 5, dût-il essuyer quelques pertes qui auraient engagé Napoléon à le suivre, et que Schwartzenberg se hâtât moins d'exécuter son passage de l'Elbe. Le mouvement prématuré de Barclay sur Pirna et Dresde attira toute l'attention de l'empereur, qui avait encore une partie de ses corps d'armée aux environs de cette dernière ville, et l'engagea à ne pas suivre l'armée de Blücher vers la Silésie; il se décida au contraire à marcher sur Barclay, pour le combattre et le refouler en Bohême.

Il revint en conséquence le 8 à Dohna, où il trouva le 14e corps aux prises avec l'armée russo-prussienne, et où il reçut la confirmation de la défaite essuyée par les corps d'armée du prince de la Moskowa dans les environs de Juterbock, à la suite du mouvement inutile et dangereux qu'il avait ordonné, et dont les inconvénients avaient peut-être été aggravés par quelques fautes secondaires d'exécution (1).

(1) Dans les instructions adressées le 2 au maréchal Ney [36], l'empereur lui prescrivait de se rendre à Baruth, pour de là marcher sur Berlin. Ce mouvement mettait à la vérité plus d'ensemble dans les opérations projetées. Le maréchal se trouvait plus directement protégé par les troupes de Napoléon ou du duc de Tarente, et l'aile gauche de ce dernier ne devait plus se trouver inquiétée comme elle l'était par les troupes légères du général prussien Tauentzien; mais s'il y avait d'une part plus d'avantages, de l'autre il y avait plus de dangers pour les corps du maréchal Ney, puisque, pour effectuer ce mouvement dans le court espace de temps fixé par l'empereur, il fallait qu'il prît le chemin le plus direct, à la vue et pour ainsi dire sous le canon du prince de Suède, dont les corps étaient placés près de Wittenberg, entourant ceux du prince de la Moskowa. Il était donc impossible que ce dernier exécutât cette marche sans avoir constamment son flanc gauche exposé aux attaques de l'ennemi; il était impossible également qu'il évitât une bataille que ce dernier pourrait lui livrer sur le

Cependant toutes les chances du moment ne lui étaient pas contraires : la fortune lui livrait, isolée des Autrichiens, l'armée russo-prussienne, qui formait alors le centre de la grande armée de Bohême, dont le détachement passé avec Schwartzenberg sur la rive droite de l'Elbe formait la

---

terrain et dans le moment qui lui conviendraient le mieux.

S'il y avait eu nécessité de se porter sur Baruth pour se rendre à Berlin, il ne serait resté au maréchal Ney d'autre parti à prendre que de demander à Napoléon de retarder son attaque sur Blücher, afin de pouvoir exécuter son mouvement par Jessen, Annaburg et Hertzberg, et même par la rive gauche de l'Elbe, ce qui eût donné à son armée toute la sécurité dont elle avait besoin après les événements du 23. Quarante-huit heures de plus auraient suffi pour cela, et s'il devait en résulter quelque inconvénient, il eût été bien léger, il faut en convenir, en comparaison du malheur qu'il aurait fait éviter. Mais cette nécessité n'existait pas, car il était impossible de se dissimuler que l'armée du maréchal Ney ne pouvait arriver devant Berlin sans avoir un engagement avec celle du prince de Suède, qu'elle devait immanquablement trouver devant cette capitale, sur la route de Baruth qu'on lui ordonnait de prendre, comme sur celle de Wittenberg qu'on lui faisait quitter. Ainsi, puisque dans tous les cas une bataille était inévitable, il était beaucoup plus avantageux pour le maréchal Ney de la livrer près de Wittenberg, d'où il pouvait tirer de grandes et promptes ressources, et qui lui offrait en cas d'événements malheureux une retraite assurée.

droite, et les corps de Klenau, Lichtenstein, etc., la gauche. Tous ces corps autrichiens, trop éloignés des Russes et des Prussiens pour pouvoir se réunir à eux avant quelques jours, les laissaient pendant tout ce temps exposés aux coups de Napoléon; c'était un avantage immense dont il lui était facile de tirer le plus grand parti. Il provenait d'une fausse manœuvre de l'ennemi, qui, ayant voulu prendre l'offensive sur trois points différents, s'était trop disséminé et avait éloigné outre mesure les deux ailes du centre. Malheureusement Napoléon n'en profita pas; il se contenta de côtoyer le mouvement rétrograde des Russes sur une route plus courte, mais parallèle à celle qu'ils tenaient, de sorte que l'armée de Barclay, qui pouvait être prévenue par la nôtre à Töplitz, n'éprouva aucun obstacle et ne fut attaquée à Dohna que par le 14[e] corps, le 8 septembre.

Les premières troupes avec lesquelles le 14[e] corps tirailla au bas du Geyersberg appartenaient aux réserves du prince Constantin, qui avaient eu moins de chemin à faire, et venaient de s'y placer à la hâte pour protéger la retraite de Wittgenstein et de Kleist, lesquels se trouvaient encore entre Peterswald et Kulm; mais Napoléon, par un motif que je ne saurais expliquer, jugea à propos de s'arrêter à la frontière

[redacted]

sur la montagne du Geyersberg, d'où il vit de ses yeux défiler cette armée qui précipitait sa retraite sur la nouvelle position où elle s'établit enfin devant lui, sans éprouver le moindre obstacle de sa part. Il vit bien distinctement qu'aucune troupe autrichienne ne se trouvait à portée de la secourir ; cependant, malgré tant d'avantages réunis qui le mettaient à même de balancer les pertes énormes qu'il venait d'essuyer à Juterbock, il ne l'attaqua pas, manquant ainsi une occasion qu'il paraissait impossible de retrouver. Il se retira, et emmenant avec lui la plus grande partie de son monde, il laissa seulement sur le Geyersberg, exposé aux attaques de l'ennemi, un corps de son armée qui vit arriver successivement les troupes autrichiennes revenant, les unes avec Schwartzenberg, de la course qu'il leur avait fait faire sur la rive droite de l'Elbe, les autres avec Klenau et Lichtenstein, de Marienberg et de Chemnitz. Ces différents corps se rapprochèrent des Russes et entrèrent successivement dans la nouvelle ligne de bataille, se plaçant, partie sur les ailes de l'armée russo-prussienne, partie en réserve. Ils restèrent dans cette position, pour ainsi dire l'arme au pied (malgré les assertions contraires énoncées au bulletin français), et y attendirent, jusqu'après l'évacuation du Geyersberg par le 14^e^ corps, les attaques de Napoléon, qu'ils considéraient comme

[illegible] mais ce dernier s'était [illegible] Déjà même avant son départ [illegible] pour suivre l'ennemi en Bohême [illegible] la confirmation du mouvement [illegible] d'une part sur la rive [illegible] de l'Elbe [illegible] l'autre vers Chemnitz, il [illegible] l'arrivée du [illegible] corps et de la [illegible] général Latour-Maubourg, et échelonné [illegible] entre [illegible], Pirna et Dresde, pour protéger l'approche d'un convoi de [illegible] de nouveau [illegible] l'attaque sur les armées de [illegible] Berlin. Quoique les manœuvres précédentes des généraux ennemis eussent dû lui faire pressentir la nature de leurs instructions, [illegible] et les principes de la [illegible] leur prescrivaient d'éviter tout engagement [illegible] pour les troupes d'élite qu'il [illegible] toujours à sa suite.

Le prince de Schwarzenberg, qui aurait dû [illegible] heureux d'avoir échappé aux désastres que pouvait lui attirer son mouvement [illegible] sur la rive gauche de l'Elbe, se disposait à recommencer une manœuvre semblable. Il [illegible] que Wittgenstein resterait aux [illegible] de la Bohême, tandis qu'il marcherait lui-même [illegible] l'armée autrichienne et les [illegible] russe et prussienne, dans la direction

de Chemnitz et de Leipzig. Comme j'ai eu l'occasion d'en faire la remarque dans tout le cours de ces Mémoires, les généraux alliés ne pouvaient quitter un champ de bataille ni commencer une retraite sans les préliminaires obligés d'une attaque. Ils voulurent, en remplissant cette formalité d'usage, profiter de la circonstance pour donner aux trois souverains le spectacle de combats peu dangereux; en conséquence, toute cette grande armée s'ébranla de la Bohême, sous le commandement direct de Schwartzenberg, et en présence de ses maîtres, pour venir attaquer à Peterswald la faible division Dumonceau, formant l'avant-garde du 1er corps, dont les deux divisions occupaient Giesshübel avec le comte de Lobau. Cette division lui opposa trop de résistance, et éprouva une perte assez considérable : l'ennemi ne dédaigna pas de faire sonner bien haut ce triomphe.

Les alliés allaient donner suite à leur projet de marche, quand Napoléon, surpris de cette attaque, accourut de Dresde où il était retourné, pour voir à quoi aboutirait cette pointe sur Peterswald et Giesshübel; il ne prit cependant avec lui que si peu de monde, comparativement avec ce qu'il devait rencontrer d'ennemis, que quand même Schwartzenberg lui eût fourni par de mauvaises dispositions l'occasion de le battre, il n'au-

[redacted]

rait pu en profiter. Napoléon fit reporter en avant le comte de Lobau avec le 1er corps, renforcé de la 42^{e} division du 14^{e}, qu'on fit avancer de Königstein, et de la division de cavalerie légère de la garde, du général Ornano, pendant que le reste du 14^{e} corps flanquait ce mouvement par la droite, sur la vieille route de Dresde à Töplitz. A peine ce mouvement était-il commencé, que toute cette formidable armée des alliés, agglomérée sur Peterswald, rentra subitement en Bohême, se croyant déjà sur les bras toutes les forces de Napoléon. Une semblable terreur pouvait être excusable dans le premier moment; mais ce qui paraît inexplicable, c'est que les généraux ennemis la conservèrent encore le lendemain, et que Napoléon ne craignit pas de les attaquer dans les environs de Kulm, et de compromettre ainsi sa personne et le peu de troupes qu'il avait avec lui. Il ne fallut pas moins aux généraux ennemis que la déclaration d'un général français et de quelques officiers qui tombèrent entre leurs mains vers la fin de la journée, pour leur persuader qu'ils n'avaient combattu Napoléon qu'accompagné d'un faible corps d'environ 15,000 hommes.

Ils recueillirent cependant un grand avantage de cette journée, qui leur ouvrit les yeux sur les dangers de la faute qu'ils allaient commettre

[redacted]

en se séparant de nouveau : car enfin, ce que Napoléon n'avait pas fait dans cette journée avec une grande partie de ses forces, il pouvait le faire dans les suivantes. Ils renoncèrent donc à ce projet, et l'ajournèrent jusqu'à l'arrivée des réserves que Beningsen amenait de Pologne, et qui ne devaient pas tarder à les joindre.

Ainsi Napoléon, par l'inquiétude que donna son attaque, perdit encore une fois l'occasion de battre l'armée russe isolée des autres; il dut en avoir un regret d'autant plus vif, que ce fut la dernière que la fortune devait lui présenter dans cette campagne désastreuse, de combattre ses ennemis sur des points où il pouvait se donner la supériorité du nombre.

A cette époque, ses affaires déclinaient avec une rapidité alarmante; les nombreux partisans de l'ennemi faisaient sur ses derrières des ravages affreux; nos dépôts de cavalerie furent obligés de s'acheminer vers le Rhin, pour éviter de tomber en leur pouvoir, tandis que beaucoup de chevaux auraient pu joindre l'armée s'il avait été possible de leur laisser prendre quelques jours de repos; rien ne pouvait plus passer pour la subsistance des troupes et le remplacement des munitions des parcs. On peut dire que ces corps détachés, aussi nombreux que les armées du temps de Turenne, commandés par des officiers

intelligents et formés à ce genre de guerre, firent plus de tort à Napoléon que les grandes armées ennemies, et qu'ils suffisaient pour consommer sa ruine, en raison du grand espace qui le séparait de la France, s'il n'adoptait promptement le seul parti qu'il eût à prendre, celui de s'en rapprocher.

Les magasins se trouvaient tellement dégarnis, que des troupes qu'une ration complète de bonnes subsistances n'aurait pu maintenir en santé, vu leurs fatigues extraordinaires, étaient réduites depuis le commencement de la campagne à une demi-ration, que souvent encore on ne pouvait leur fournir.

Fatigué de l'examen de cette série de fautes, et craignant d'exciter l'ennui ou l'impatience du lecteur, je terminerai ici mes observations : il ne me semble pas nécessaire de rien ajouter à ce que j'ai dit sur les fautes de Leipzig, et sur la déplorable retraite qui les a suivies. Si elles ont surpassé, non-seulement toutes celles de la campagne, mais peut-être toutes celles commises depuis plusieurs siècles, elles ont pour cette seule raison été aperçues par tout le monde, et ne seront jamais oubliées; dès-lors un examen plus approfondi serait sans utilité. Elles furent d'ailleurs les conséquences presque inévitables des mauvaises opérations qui les avaient précédées au dé-

but de la campagne; et comme celles-ci avaient été moins apparentes, par conséquent moins connues, elles demandaient à être plus développées pour motiver le jugement que j'en porte.

FIN DU TOME QUATRIÈME ET DERNIER.

[redacted]

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

N° 1.

[3 et 274]

Smorghoni, le 5 décembre 1812.

*Instruction de l'*Empereur *au* Roi de Naples.

Rallier l'armée à Wilna; tenir cette ville et prendre ses quartiers d'hiver, les Autrichiens sur le Niemen, couvrant Brczest, Grodno, Varsovie. L'armée sur Wilna et Kowno. En cas que l'armée ennemie marche, et qu'on croie ne pas tenir en deçà du Niemen, la droite couvrira Varsovie, et s'il se peut Grodno. Le reste de l'armée en ligne derrière le Niemen, gardant comme tête de pont Kowno. Faire faire de grands approvisionnements de farine à Königsberg, Dantzig, Varsovie, Thorn. Faire tout évacuer de Wilna et de Kowno, afin d'être libre de ses mouvements. Les évacuations auront lieu sur Dantzig, pour ce qui est le plus précieux.

N° 2.

Colditz, le 6 mai 1813.

*L'*EMPEREUR *au prince* MAJOR GÉNÉRAL.

Mon cousin, écrivez au duc de Raguse : que le vice-roi a défait hier le corps de Miloradowitz au village de Gersdorf; que son avant-garde était sur les hauteurs de Karta; qu'il est nécessaire que sa 1[re] division commence à entrer dans la ville à quatre heures du matin, et se porte en toute diligence sur Waldheim; qu'une division de Kleist, qui venait du côté de Wittenberg, est retournée sur Wurtzen par Leisnig; elle aura probablement évacué la nuit; qu'il faut qu'il envoie une reconnaissance sur Leisnig, où il est bon que l'on entre pour savoir ce qui s'est passé; que cela ne doit pas arrêter la marche de son corps d'armée dans la direction du vice-roi. Écrivez au vice-roi que j'ai vu avec plaisir sa relation d'hier, mais qu'il y a bien peu de prisonniers; que dans un pays où la cavalerie ne peut rien, on aurait dû prendre 2 à 3,000 hommes; qu'il parte à la pointe du jour pour arriver à Nossen dans la journée; que le duc de Raguse le soutienne à trois heures de marche; que toute la garde est en avant de Colditz; qu'il peut donc marcher droit et rapidement; que, comme toutes les colonnes de l'ennemi convergent sur Dresde, il est important d'arriver rapidement devant cette ville, puisque tout ce qui n'aurait pas passé serait rejeté sur la Bohême; que le général Lauriston a reçu l'ordre de se diriger à grande

[redacted]

marche de Wurtzen par le grand chemin sur Dresde. Donnez l'ordre au général Bertrand, qui est à Rochlitz, de marcher sur deux colonnes, l'une pour passer la rivière entre Waldheim et Medrida, l'autre sur Medrida; faites-lui connaître que le vice-roi est sur Waldheim; qu'il a défait hier le corps de Miloradowitz; que le vice-roi a ordre d'aller aujourd'hui à Nossen; qu'il faut donc qu'il s'approche; que le général Lauriston part aujourd'hui de Wurtzen pour faire huit lieues par jour sur la grande route de Dresde; qu'il est donc nécessaire d'arriver tous à la fois sur Dresde; qu'il envoie un officier au duc de Reggio pour avoir de ses nouvelles; car il est à prévoir que s'il y a une colonne ennemie qui ne soit pas encore arrivée à Dresde, l'ennemi voudra tenir pour gagner vingt-quatre heures.

Sur ce, etc.

N° 3.

[31]

Rapport fait par le général de cavalerie, comte de Wittgenstein, *à* Sa Majesté Impériale.

Le 21 avril (3 mai, nouveau style) 1813.

Le 18 avril, on reçut la nouvelle que la majeure partie du corps d'armée sous les ordres du maréchal Ney, une partie des troupes italiennes et la garde française avaient passé la Saale aux environs de Naumburg. Le bruit se répandit en même temps que l'empereur Napoléon était arrivé à l'armée. On avait également observé que les

troupes du vice-roi faisaient un mouvement à droite. Il résultait clairement de toutes ces circonstances que l'ennemi cherchait à rassembler toutes ses forces, et qu'il avait l'intention de donner une bataille générale.

Pour avoir des données encore plus certaines sur les forces de l'ennemi, le corps du général Wintzingerode eut ordre de faire une reconnaissance du côté de Leipzig, sur la route de Weissenfels. Cette mesure confirma pleinement la nouvelle que l'ennemi s'y trouvait avec des forces considérables.

Le 19 avril, il s'engagea avec ledit corps un combat très-vif, par lequel on se convainquit que les principales forces de l'ennemi étaient stationnées du côté de Weissenfels et de Lützen. On supposait le vice-roi entre Leipzig et Halle, de sorte que l'intention de l'ennemi, de livrer bataille en occupant cette ville, n'était plus douteuse. Je pris sur-le-champ la résolution de le prévenir et de déjouer son plan par une attaque hardie. Notre principal but était, au moment où un corps nombreux de l'ennemi se porterait sur Leipzig, d'attaquer son armée affaiblie par ce détachement et de la battre, afin de donner la faculté d'opérer à nos troupes légères, auxquelles l'ennemi était depuis quelque temps supérieur en nombre. En conséquence, l'armée principale se mit en mouvement, dans la nuit du 19 au 20 avril, de Rötha et Borna, et arriva aux défilés de l'Elster près Pegau. Le général Wintzingerode eut ordre, pour masquer ce mouvement, d'y laisser ses vedettes de cavalerie en place, et de rejoindre l'armée principale par Zwenkau. A la pointe du jour, toutes les troupes avaient passé les défilés de

l'Elster près Pegau, et s'étaient rangées en ordre de bataille sur la rive gauche de cette rivière, en appuyant l'aile droite à Werben, et l'aile gauche à Grühna. Une reconnaissance nous apprit que les principales forces de l'ennemi avaient déjà traversé Weissenfels, et qu'elles se trouvaient dans les villages de Gross-Görschen, Klein-Görschen, Rano, Starsiedel et Lützen. L'ennemi prit position sur le ruisseau de Floss-Graben, entre les villages de Gross-Görschen et Starsiedel. A midi, le général Blücher, soutenu par l'artillerie russe, eut ordre de commencer le combat. L'attaque se fit sur le village de Gross-Görschen. L'ennemi se défendit avec opiniâtreté. Le village fut emporté d'assaut. Le général Yorck marcha avec son corps sur la droite du village. Toute l'armée fit un mouvement à droite, et bientôt après la bataille devint générale sur toute la ligne du corps d'armée du général Blücher. L'ennemi commença alors une canonnade très-vive de toute son artillerie nombreuse, et principalement de ses pièces de gros calibre; le feu de mousqueterie ne discontinua pas dans les villages pendant plusieurs heures, et avec la plus grande vivacité. Durant ce combat meurtrier, les villages de Klein-Görschen et Rano, ainsi que celui de Gross-Görschen, furent pris avec une valeur sans exemple, et restèrent longtemps en notre pouvoir. Cependant, l'ennemi, ayant fait avancer des renforts considérables, s'en empara en partie, mais on renouvela la charge, et dès-lors il ne fut plus en état de les conserver. La garde prussienne accourut au secours; et après une résistance opiniâtre qui dura une heure et demie, elle culbuta l'ennemi. Dans le même

temps, le combat s'engagea sur l'aile droite avec le corps du général Wintzingerode, et sur l'aile gauche avec celui du général Yorck et une partie des troupes russes. L'ennemi n'était éloigné que de cent pas, et la bataille devint générale et des plus sanglantes.

Nos corps de réserve furent rapprochés du champ de bataille, pour être prêts en cas de besoin; et c'est ainsi que le combat dura jusqu'à sept heures du soir. Les villages situés sur le flanc gauche passèrent plusieurs fois de main en main. A sept heures, l'ennemi parut avec un nouveau corps, qui probablement était l'armée du vice-roi, sur notre aile droite, devant les villages de Gross et Klein-Görschen; il nous attaqua vigoureusement, et voulut nous disputer encore une fois les avantages que nous avions obtenus. C'est là qu'une partie de la réserve de l'infanterie russe prit part à l'action pour soutenir le corps du général Yorck, dont l'aile droite a été attaquée avec impétuosité; le combat le plus vif, dans lequel l'artillerie russe et les corps de Yorck, Blücher et Wintzingerode étaient engagés toute la journée avec un succès décidé, se prolongea également de ce côté jusqu'à l'approche de la nuit. Toutes les tentatives de l'ennemi, pour tâcher d'entamer encore le centre et les villages, furent infructueuses; il ne put nous déloger de notre position. La nuit mit fin au combat. Nous restâmes maîtres du champ de bataille; l'ennemi perdit seize canons et 1,400 prisonniers, parmi lesquels un grand nombre d'officiers. Nous n'avons pas perdu un seul canon. L'ennemi doit enfin sentir de quelle énergie et valeur sont capables les forces réunies de deux peuples enflammés par l'amour de la

[redacted]

patrie ; il doit sentir que la Providence divine protége la juste cause des souverains qui n'ont d'autre but que de procurer à tous les peuples une paix solide et l'indépendance.

Telle a été la bataille du 20 avril, aux environs de Lützen ; c'est sur ces mêmes plaines que déjà une fois la liberté germanique fut conquise. Les Russes et les Prussiens ont combattu aujourd'hui pour elle avec une valeur indicible.

L'ennemi a perdu dans cette journée environ 15,000 hommes. De notre côté, nous avons eu près de 10,000 hommes hors de combat, dont la plupart ne sont que légèrement blessés. Parmi un grand nombre de dignes officiers d'état-major prussiens tués, se trouve aussi le prince de Hesse-Homburg. Le général russe Konownitszyn, et les généraux Blücher et Scharnhorst sont légèrement blessés ; le général Hunerbein plus grièvement. D'après le dire des prisonniers, le maréchal Bessières a été tué, et Ney blessé ainsi que Souham. Quoique la cavalerie n'eût pas occasion d'entamer la ligne à cause des villages qui, dans cette contrée, sont extrêmement rapprochés l'un de l'autre, à cause aussi du ruisseau dit Floss-Graben, et de la précaution que prenait l'ennemi de ne point se montrer dans la plaine, néanmoins les gardes du corps prussiens et le régiment de cuirassiers de Brandeburg ont sabré, même entre les villages, et malgré le feu croisé de l'ennemi, un grand nombre de ses fantassins, participant ainsi à la gloire immortelle dont se sont couverts les guerriers prussiens dans cette bataille sanglante. Les troupes russes ont prouvé de nouveau

[redacted]

que sur le sol de la Germanie, elles savent se battre avec la même valeur qui leur a valu des victoires si glorieuses dans leur patrie.

N° 4.

[31]

Rapport fait par le général d'infanterie Barclay de Tolly, *commandant en chef un corps d'armée, à* Sa Majesté Impériale.

Le 8 (20, nouveau style) mai 1813.

Conformément aux ordres de V. M. I., je me suis approché hier à une heure après midi de Königswartha, où se trouvaient la division italienne, un petit nombre de troupes françaises et quelques pièces d'artillerie du corps du général Bertrand. La division italienne y était arrivée hier matin du grand camp établi près Bautzen. Dès que j'aperçus l'ennemi, j'ordonnai au général major Roudzewitz d'attaquer ses avant-postes du côté de Jonsdorf. Nos chasseurs exécutèrent cette attaque avec tant de rapidité, que les avant-postes de l'ennemi furent bientôt culbutés et forcés de se replier dans la ville. Un bois touffu et un terrain marécageux mirent obstacle aux tentatives ultérieures qu'on aurait pu faire contre lui; toutefois cette attaque servit à reconnaître l'endroit. Ayant découvert un autre chemin plus avantageux, qui se réunit à la grande route de Bautzen, j'ordonnai aux 18^{e} et 19^{e} divisions du corps commandé par le général d'infanterie comte Langeron, d'attaquer la ville du côté de Bautzen. La première de ces divisions, marchant à

la tête de la colonne, sous les ordres du général major prince de Czerbatof, rencontra l'ennemi dans un bois devant la ville ; il l'en chassa, malgré une résistance opiniâtre et un feu d'artillerie et de mousqueterie très-chaud, et l'obligea à se retirer dans la ville, où l'ennemi se défendit en désespéré dans les rues et dans les maisons ; mais il en fut également délogé par les braves et valeureuses troupes de V. M. I. On lui prit sept canons, dont deux, étant démontés, furent abandonnés sur la place, et quatre généraux ; le commandant de la division italienne Peyri et les généraux de brigade Martelli, Balathier et Saint-André, dont les deux premiers sont morts, peu de temps après, de leurs blessures ; le troisième est prisonnier de guerre, et le dernier a été laissé sur le champ de bataille parmi les grièvement blessés. En outre, 14 officiers d'état-major et subalternes, et 740 soldats sont tombés en notre pouvoir. Quant au nombre des prisonniers faits par les troupes prussiennes, je ne saurais encore en donner le détail, n'ayant pas reçu leur rapport. Ce n'est que la 18[e] division d'infanterie, sous les ordres du général major prince Czerbatof, qui a pris part à la prise de Königswartha.

Tandis que cette affaire avait lieu sur mon flanc gauche, les troupes prussiennes, sous le commandement du lieutenant général Yorck, qui suivaient la route qui conduit de Gensdorf à Jonsdorf, rencontrèrent l'ennemi qui s'avançait de Hoyerswerda avec toutes ses forces. Le feu commença sur-le-champ avec beaucoup de vivacité, et le combat devint bientôt des plus sanglants. En conséquence, après avoir occupé la ville, et voyant que

l'ennemi ne cessait de recevoir des renforts, je donnai ordre à la 9e division d'infanterie et à quelques bataillons du corps des grenadiers de marcher au secours du général Yorck. Nos troupes, ainsi que celles de S. M. le roi de Prusse, qui, durant un combat meurtrier d'environ huit heures, ont été exposées au feu le plus vif, ont combattu avec cette énergie et cette bravoure qui leur sont propres, et l'ennemi s'est vu forcé de rétrograder. La bataille a fini à dix heures du soir. A cette occasion, je remplis un devoir agréable en rendant compte à V. M. I. que je suis redevable du succès de cette affaire, non-seulement à la valeur des troupes alliées qui étaient sous mes ordres, mais en particulier aux sages dispositions du lieutenant général Yorck et du général major prince Czerbatof.

Ayant en vue les ordres de V. M. I. qui portaient de précipiter ma marche pour arriver à la position occupée par les armées combinées près Bautzen, et étant d'ailleurs informé, par mes patrouilles, des mouvements de l'ennemi du côté de Bautzen et de Hoyerswerda, je commençai ma retraite, encore la même nuit, sur Hottamelde, où je suis arrivé aujourd'hui à six heures du matin, en couvrant ce mouvement par l'avant-garde du lieutenant général Czaplitz et un détachement de cavalerie du général major Lanskoy. L'ennemi, tout harassé, ne fit aucune tentative pour m'inquiéter. L'avant-garde est en ce moment à Klisk, et le général major Lanskoy se trouve à Milkel, ayant ses piquets à peu de distance de Königswartha, et détachant des partis considérables pour observer les chemins qui conduisent de

[redacted]

Hoyerswerda à Buntzlau, Sprenberg et Muskau. Le corps des grenadiers a reçu ordre de se tenir prêt à se réunir au besoin à l'armée principale. La brièveté du temps, ainsi que les mouvements continuels, ne me permettent pas de présenter encore le rapport exact de notre perte; tout ce que je puis dire, c'est que, nonobstant la chaleur du combat, elle n'est que peu importante.

N° 5.

[31]

RELATIONS OFFICIELLES

DE LA BATAILLE DES 7, 8 ET 9 (19, 20 et 21, NOUVEAU STYLE) MAI 1813.

Journée du 7 (19) mai 1813.

Les avis rentrés le 6 confirmaient uniformément ce que les reconnaissances avaient fait préjuger, que l'ennemi attirerait à lui toutes ses forces pour attaquer l'armée combinée, qui bivouaquait entre Bautzen et Weissenberg, et qui était disposée de la manière suivante : l'avant-garde, aux ordres du général comte Miloradowitz, occupait la ville et les hauteurs qui se trouvent à la gauche; le corps du général de Kleist, également comme avant-garde, occupait les hauteurs à la droite de la ville, ces deux corps ayant le défilé de la Spree immédiatement devant leur front; le corps du général Blücher était posté sur les hauteurs de Krakwitz. L'aile gauche, sous les ordres du prince de Gorczakof, s'appuyait aux

hautes montagnes boisées. Des détachements de cavalerie étaient placés sur les hauteurs et dans les vallées dont les montagnes sont entrecoupées, se prolongeant jusqu'aux frontières de la Bohême. La garde russe et la cavalerie formèrent la réserve.

Le même jour 6, on apprit que les corps de Lauriston avaient marché de Senftenberg à Hoyerswerda, qu'ils avaient été suivis d'un autre corps, que les uns disaient être celui de Victor, les autres celui de Sébastiani. On évaluait les forces de Lauriston à 14,000 hommes, celles de l'autre corps à 20,000, et on les supposait à une journée de marche l'un de l'autre.

On se décida immédiatement à marcher au devant du 1er corps, et à l'attaquer avant qu'il pût faire sa jonction près de Bautzen. On avait l'espoir de le battre avant qu'il eût le temps d'attirer à lui l'autre corps. Ceux aux ordres des généraux Barclay de Tolly et de Yorck furent détachés en conséquence dans la nuit du 6 au 7, pour se porter sur l'ennemi qui s'avançait du côté de Hoyerswerda. Ils avaient ordre, aussitôt l'expédition terminée, de retourner immédiatement à l'armée principale, pour attendre, à forces réunies, l'attaque de l'ennemi dans la position choisie pour cet effet. Cependant Lauriston avait déjà poussé sa marche vers Bautzen, et avait rallié le corps qui le suivait, de manière qu'on donna déjà sur l'ennemi près de Königswartha et de Weissig, c'est-à-dire le général Barclay près de Königswartha, sur le corps de Lauriston, et le général Yorck, près de Weissig, sur le corps beaucoup plus considérable qui s'était rapproché de Lauriston. L'ennemi se trouvait par con-

séquent infiniment supérieur en nombre, et surtout du côté du général Yorck. L'attaque n'en fut pas moins décidée sur-le-champ, et au moment où le général Barclay se jetait sur le corps de Lauriston, le général Yorck se précipita sur celui de Sébastiani, afin de soutenir par là le général Barclay. Le combat fut vif; il se termina à dix heures du soir. La perte de l'ennemi est évaluée à 3,000 hommes tués ou blessés. On lui a enlevé sept canons, on lui a fait 2,000 prisonniers, parmi lesquels le général de division Peyri, les généraux de brigade Martelli, Balathier et Saint-André. L'expédition était terminée par ce succès, et les deux généraux, conformément à leurs instructions, se replièrent vers la position. On ne put emmener que six pièces, qui arrivèrent avec les prisonniers, la septième ayant été brisée dans ses rouages.

Journée du 8 (20) mai.

Le 8, les deux corps détachés étaient à peine revenus dans leur position près de Gottamelde, que vers midi l'ennemi s'avança en colonnes sur Bautzen, et attaqua, sous la protection d'une canonnade des plus vives, l'avant-garde, commandée par les généraux Miloradowitz et Kleist. Ce dernier mit une opiniâtreté à défendre avec son corps les hauteurs situées du côté de Bautzen, qui donna lieu à un des combats les plus chauds et les plus glorieux. Il avait à combattre un ennemi, sans exagération, quatre fois plus fort que lui, et ne se replia vers la position que sur les quatre heures du soir, après que l'ennemi eut entièrement débordé sa gauche,

et après avoir résisté sur son flanc droit et sur son front aux attaques les plus vigoureuses. L'opiniâtreté avec laquelle le général prussien Kleist, et les généraux russes Rudiger et Roth, et le colonel Marcof, défendirent ces hauteurs, et la conduite des troupes dans cette circonstance excitèrent l'admiration de l'armée.

En même temps que l'attaque avait lieu sur ce point, l'ennemi en avait dirigé une sur le centre et l'aile gauche. Mais là aussi il fut accueilli vigoureusement par le comte Miloradowitz et le prince Eugène de Würtemberg, et constamment repoussé. Déjà très-tard ses tirailleurs cherchèrent dans l'obscurité à gagner les montagnes boisées qui dominaient notre extrême gauche, pour nous faire craindre d'être tournés par là. Le prince de Würtemberg envoya des tirailleurs à leur rencontre. L'empereur y envoya le colonel Michaud, l'un de ses aides de camp, pour diriger le mouvement, et les Français furent rejetés dans les gorges des montagnes par où ils avaient filé.

L'engagement que l'ennemi a entretenu sur les points indiqués a duré jusqu'à dix heures du soir avec un feu non interrompu d'artillerie et de mousqueterie. Il peut lui avoir coûté jusqu'à 6,000 hommes, puisqu'il a été obligé de forcer le défilé de la Spree sous le feu de notre canon et des petites armes. Sur l'aile gauche le corps du prince de Würtemberg a combattu avec la même persévérance et le même courage que l'a fait sur la droite celui du général Kleist.

[redacted]

Journée du 9 (21) mai.

La nuit avancée avait mis fin au combat du 8. Rien n'avait eu lieu encore hors de la position. Le 9, à quatre heures et demie du matin, l'ennemi commença par réattaquer la gauche, secondé par un feu de tirailleurs très-vif, qu'il entretenait dans les montagnes, où il avait même poussé du monde jusqu'à Kühnwald, pour donner des inquiétudes sur ce flanc. Le comte de Miloradowitz et le prince de Würtemberg repoussèrent cependant avec intrépidité toutes les attaques de ce côté-là. Elles furent renouvelées avec la même vivacité jusqu'à midi.

Cependant, entre six et sept heures du matin, l'attaque avait également commencé par une canonnade très-vive et un feu de mousqueterie très-nourri sur l'aile droite de la ligne où se trouvait le corps aux ordres du général Barclay de Tolly. L'ennemi y était infiniment supérieur en nombre, et s'efforçait, protégé par la forêt qui le couvrait, de déborder le flanc droit de ce corps. Le général Barclay était posté sur les hauteurs où se trouve le moulin à vent, près de Gleina. Il se prolongea en combattant jusque vers la hauteur située près Baruth, nommée la Voigtshütte. Il s'agissait de renforcer ce corps, cela eut lieu : le général Kleist reçut l'ordre de s'y porter avec le sien. Il fit une attaque aussi vive que bien combinée, et força par là l'ennemi à renoncer aux avantages que lui donnait sa supériorité en nombre. Le général Blücher soutint cette attaque avec deux de ses brigades, et, par cette offensive subite, l'ennemi fut obligé de renoncer au projet de tourner l'aile droite,

[redacted]

comme il l'avait été de renoncer à celui de tourner l'aile gauche.

Durant toutes ces attaques il entretint un feu continuel d'artillerie et de petites armes, principalement sur le centre, contre lequel il n'avait cependant rien entrepris encore de positif. Soudain l'attaque se porta sur les hauteurs de Krakwitz, qu'occupait le corps du général Blücher. Il profita du moment où ce général était sorti de sa position avec la moitié de son corps pour soutenir celui du général Barclay de Tolly, au moyen d'une vigoureuse attaque. L'ennemi aborda les hauteurs de trois côtés à la fois, avec la plus grande partie de ses forces, qu'il avait formées en trois colonnes d'attaque, ce qui établissait sur ce point une supériorité prononcée. Les tirailleurs se logèrent dans le village de Krakwitz. Le général Yorck arriva au soutien et le village fut repris. Les troupes défendirent ces hauteurs avec une opiniâtreté sans exemple. Quatre bataillons de gardes russes avancèrent pour soutenir le général Blücher. En attendant, l'aile gauche sous les ordres du comte Miloradowitz avait poussé l'offensive, avait pris plusieurs canons à l'ennemi, détruit quelques bataillons, et se portait en avant.

Le combat devenait de moment en moment plus meurtrier. L'instant était arrivé où il fallait tout mettre en jeu, et tout risquer ou rompre la bataille. On prit ce dernier parti ; exposer tout au hasard d'une seule journée, c'eût été jouer le jeu de Napoléon : conserver les forces pour recueillir les avantages d'une guerre plus difficile pour l'ennemi, à mesure qu'elle se prolonge,

[redacted]

était celui des alliés. On commença la retraite. Elle se fit en plein jour, sous les yeux de l'ennemi, à sept heures du soir, comme sur une place de parade, sans qu'il pût se mettre en possession d'un seul trophée; tandis que l'armée combinée lui avait enlevé dans ces trois mémorables journées, par la valeur et la constance des troupes, douze pièces de canon, lui avait fait 3,000 prisonniers, parmi lesquels quatre généraux et plusieurs officiers d'état-major. Les calculs les moins exagérés portent la perte des Français à 14,000 hommes, celle des alliés ne passe pas 6,000.

Rien ne saurait égaler le courage et la persévérance avec lesquels l'armée a combattu, ainsi que le sang-froid et l'ordre avec lesquels elle s'est retirée.

L'esprit de la troupe est le même que le premier jour de la campagne; elle ne brûle que du désir de livrer de nouveaux combats.

[52] N° 6.

Dresde, le 5 juillet 1813.

*L'*Empereur *au maréchal* Gouvion Saint-Cyr.

Mon cousin, je vous destine à commander un corps d'observation qui serait porté de 30 à 60,000 hommes, selon les circonstances, et qui de Königstein manœuvrerait sur les deux rives de l'Elbe, et pourrait se porter sur un corps qui de Bohême se porterait sur Dresde par Neustadt et Zittau, ou bien qui, par la rive gauche, s'y porterait par

[redacted]

Peterswald ou Carlsbad. Je désire donc que vous alliez reconnaître Kõnigstein; que vous y voyiez les ouvrages que j'ai fait faire, que vous reconnaissiez les trois débouchés qui vont sur Stolpen, Schandau et Prosen. Je désire que vous donniez vos instructions aux ingénieurs, sur la manière d'être maître du grand défilé. Voyez également sur la rive gauche les communications de Kõnigstein avec les routes qui de Dresde vont à Peterswald, et la manière de s'assurer du passage des ravins; voyez les positions à occuper entre Peterswald et Dresde. Parcourez toute la frontière le long de la Bohême, et voyez tous les débouchés qui s'y trouvent. On m'assure qu'il y en a onze; mais qu'il n'y en a qu'un qui puisse servir aux mouvements d'une grande armée. Parcourez toutes les localités sans faire connaître votre grade; étudiez le terrain, et poussez même jusqu'au débouché qui, de la Bohême, descend sur Hof.

Sur ce, etc.

N° 7.

[61 et 304]

Nymphenburg, le 26 juillet 1813.

Le roi de Bavière, MAXIMILIEN-JOSEPH, *au prince* MAJOR GÉNÉRAL.

Je suis revenu samedi, cher prince, et profite de M. de Fontenilles pour vous annoncer mon retour. J'ai reçu hier, par deux voies différentes, la nouvelle que 7,000

[redacted]

Autrichiens sont arrivés à Efferdingen ; qu'ils y font des ouvrages ; qu'il doit arriver 25,000 hommes à Lintz, et qu'en tout il y en aura 70,000 entre Weld et mes frontières. Pour savoir au juste ce qui en est, j'ai fait partir sur-le-champ un de mes aides de camp ; dès que j'aurai son rapport, je vous l'enverrai par estafette. Ceci doit vous prouver cependant que, dans tous les cas, j'ai le plus grand besoin de mes troupes pour garder mes frontières, et pour, en temps de guerre, empêcher les Tyroliens et le Vorarlberg de pénétrer au cœur de mes états. Vous avez mandé à Montgelas que vous faisiez établir un hôpital ; comment combinez-vous cette mesure avec la demande que vous m'avez faite antérieurement d'armer cette place ? Il faudra que je fasse sortir la garnison, et que je la fasse cantonner autour de la ville, qui est trop petite pour contenir à la fois des troupes et un hôpital. Je n'ai pas encore vu M. de Fontenilles ; il doit venir chez moi dans une demi-heure. Je lui ferai donner tous les renseignements qu'il me demandera. *Mon attachement pour l'empereur et la cause de la France n'a jamais varié un instant.* Ainsi, vous pouvez être sûr que je ferai l'impossible pour satisfaire les désirs de sa majesté impériale. Je la prie seulement de ne pas perdre de vue les intérêts de mon royaume, et de venir à mon secours dans le cas d'une guerre avec l'Autriche. Quelque grands que soient les efforts que je fais, il m'est impossible de résister long-temps seul, si l'ennemi tentait avec un corps de 60,000 hommes le passage de l'Inn, ne pouvant surtout pas compter sur le Tyrol. Wrede est infatigable ; son corps d'armée va

à merveille ; je compte le passer en revue dans quelques jours. Que n'est-il le double plus fort qu'il n'est !

Je n'ai eu que deux jours de beau temps sur vingt-quatre que j'ai passés à Baden ; aussi n'ai-je pas à me louer des bains.

Veuillez présenter mes hommages à l'empereur ; dites-lui que je lui suis attaché plus que jamais, et que si je ne fais pas de plus grands efforts, le physique et le moral s'y opposent. La vieille Bavière est bonne ; le cercle du haut Danube également ; une partie du cercle de l'Iller aussi, ainsi que le pays d'Anspach et la plus grande partie de celui de Salzburg. Le Tyrol, le pays de Bomberg, où il y a beaucoup de membres de l'ancienne noblesse immédiate, et celui de Passau, et le pays de Baireuth en partie, sont mauvais. Avec cela il faudra bien qu'ils aillent, dussé-je me faire écharper. La perte absolue du commerce, et la misère qui en est une suite naturelle, sont causes de cela. Vous voyez, mon cher ami, que je n'ai rien de caché pour vous. Je suis sûr que vous n'abuserez pas de ma confiance. Je viens d'habiter le pays de Baden ; j'ai traversé le royaume de Würtemberg ; le cri général est la paix ; si elle se fait, tout est dit, et je promets qu'avant deux ans l'esprit redeviendra excellent et le restera alors pour toujours. Voici beaucoup de verbiage, mon cher neveu ; songez qu'il y a un mois que je ne vous ai écrit.

Adieu, je vous embrasse.

N° 8.

[74 et 174]

PROTOCOLE

DE LA CONFÉRENCE DE TRACHENBERG.

(Extrait de l'ouvrage allemand du lieutenant colonel prussien Charles Plotho.)

Il a été convenu d'adopter pour principe général :

Que toutes les forces des alliés se porteront toujours du côté où les plus grandes forces de l'ennemi se trouvent, et delà il s'ensuit que :

Les corps qui doivent agir sur les flancs et en dos de l'ennemi, choisiront toujours la ligne qui conduit le plus directement sur sa ligne d'opération.

Les plus grandes forces des alliés doivent choisir une position qui les mette à même de faire face partout où l'ennemi voudrait se porter. Le bastion saillant de la Bohême paraît donner cet avantage.

Suivant ces maximes générales, les armées combinées doivent donc, avant l'expiration de l'armistice, être rentrées aux points ci-dessous nommés, savoir :

Une partie de l'armée alliée, forte de 50,000 hommes, en Silésie.

Cent mille hommes se porteront, quelques jours avant la fin de l'armistice, par les routes de Landshütt et de Glatz, à Iung-Buntzlau et Budyn, pour se joindre dans le plus court délai à l'armée autrichienne, afin de former avec elle, en Bohême, un total de 200 à 220,000 combattants.

[redacted]

L'armée du prince royal de Suède, laissant un corps de 15 à 20,000 hommes contre les Danois et les Français, vis-à-vis de Lubeck et de Hamburg, se rassemblera, avec une force à peu près de 70,000 hommes, dans les environs de Trenenbrietzen pour se porter, au moment de l'expiration de l'armistice, vers l'Elbe, et passera ce fleuve entre Torgau et Magdeburg, en se dirigeant de suite sur Leipzig.

Le reste de l'armée alliée en Silésie, forte de 50,000 hommes, suivra l'ennemi vers l'Elbe. Cette armée (de Silésie) évitera d'engager une affaire générale, à moins qu'elle n'ait toutes les chances de son côté; en arrivant sur l'Elbe, elle tâchera de passer ce fleuve entre Torgau et Dresde pour se joindre à l'armée du prince de Suède, ce qui fera monter celle-ci à 120,000 hommes.

Si cependant les circonstances exigeaient de renforcer l'armée alliée en Bohême avant que l'armée de Silésie fût jointe à celle du prince de Suède, alors l'armée de Silésie marchera sans délai en Bohême.

L'armée autrichienne, réunie à l'armée alliée, débouchera, d'après les circonstances, ou par Eger et Hof, ou dans la Saxe, ou dans la Silésie, ou du côté du Danube. Si l'empereur Napoléon, voulant prévenir l'armée alliée en Bohême, marchait à elle pour la combattre, l'armée du prince royal tâchera, par des marches forcées, de se porter aussi vite que possible sur les derrières de l'armée ennemie. Si au contraire l'empereur Napoléon se dirigeait sur l'armée du prince de Suède, l'armée alliée prendrait une offensive vigoureuse et mar-

cherait sur la communication de l'ennemi pour lui livrer bataille.

Toutes les armées coalisées prendront l'offensive, et le camp de l'ennemi sera leur rendez-vous. L'armée de réserve russe, sous les ordres du général Beningsen, s'avancera de la Vistule par Kalisz, vers l'Oder, dans la direction de Glogau, pour être à portée d'agir d'après les mêmes principes, et se diriger sur l'ennemi, s'il reste en Silésie, ou de l'empêcher de faire une invasion en Pologne.

A Trachenberg, le 30 juin (12 juillet) 1813.

N° 9.

[72 et 174]

Instructions pour S. Ex. M. de Blücher, *général de cavalerie, au service de S. M. le* Roi de Prusse.

N. B. Cette pièce est tirée d'un *Journal des opérations des armées russo-prussiennes et alliées, depuis la conquête de Thorn jusqu'à la prise de Paris*, publié en allemand à Riga, en 1815, et attribué au général Barclay de Tolly.

Une grande partie de l'armée devant quitter la Silésie pour se porter sur la Bohême, il a été convenu entre S. M. l'empereur (qui m'a donné l'ordre de le suivre) et S. M. le roi de Prusse, que le commandement des troupes alliées restant en Silésie vous serait confié. J'éprouve une grande satisfaction en annonçant à V. Ex. la volonté des deux monarques. Vous trouverez ci-joint

[redacted]

l'état des troupes russes qui seront sous vos ordres, avec l'indication de leurs positions respectives. Je crois de mon devoir de communiquer à V. Ex. le plan général des opérations, tel qu'il a été arrêté par nos deux souverains, conjointement avec S. M. l'empereur d'Autriche et S. A. le prince royal de Suède.

Ce plan devra servir de base aux opérations de la campagne qui va s'ouvrir, et pendant laquelle, j'en suis certain, V. Ex. ajoutera de nouveaux lauriers à ceux que les armées alliées ont déjà cueillis.

C'est en vertu de la convention conclue à Trachenberg, entre nos deux monarques et S. A. le prince royal de Suède, qu'on a ordonné les mouvements suivants:

Soit que l'ennemi ait l'intention de se porter sur la Bohême, soit qu'il voulût attaquer le prince royal de Suède, l'armée de Silésie devra s'attacher à nuire le plus possible à ses opérations, en évitant toutefois de s'engager contre des forces supérieures. Pour parvenir à ce but, il faudra harceler l'ennemi avec l'avant-garde et toutes les troupes légères, et l'observer de très-près, afin de l'empêcher de nous dérober une marche vers la Saxe; mais, comme il a déjà été dit, le corps principal évitera tout engagement avec un ennemi supérieur.

Si l'ennemi dirigeait, au contraire, ses principales forces contre l'armée de Silésie, celle-ci tâcherait de l'arrêter aussi long-temps que possible, et opèrerait sa retraite sur la Neisse, en évitant de se compromettre. Dans ce cas, le corps du lieutenant général Sacken longera l'Oder, et s'efforcera, au moyen d'un corps de cavalerie légère, de conserver ses communications sur la

rive droite avec l'armée de Pologne. Le corps de Landshütt, qui peut être renforcé selon les circonstances, se portera, à travers les montagnes, sur Glatz, afin d'assurer les communications avec l'armée de Bohême. Il faudra que les places de la Silésie reçoivent à temps des garnisons suffisantes; elles pourront être prises, pour la plupart, dans la landwehr.

Le corps principal se dirigera sur Neisse. Cette place et son camp retranché (qu'il faudra mettre en état de défense) lui serviront de point d'appui, pendant que l'armée de Bohême et celle du prince royal de Suède prendront l'ennemi à revers.

L'armée de Silésie devra agir d'une manière offensive, au cas où l'ennemi dirigerait ses forces principales sur la Saxe ou sur la Marche. Le corps de Landshütt, que l'on pourrait renforcer à cet effet, s'efforcerait de pénétrer avec célérité le long des montagnes vers Mercklissa, pour tourner les retranchements de l'ennemi; pendant ce temps, le corps principal manœuvrerait sur Goldberg. Si la réunion du corps de Sacken au corps principal ne devenait pas nécessaire, par suite d'une résistance trop opiniâtre de l'ennemi sur le Bober ou la Queiss, ce premier corps se porterait, à marches forcées, entre Buntzlau et Sagan, sur Grossenhayn; au moyen d'un fort détachement de cavalerie, il s'efforcerait d'établir des communications avec l'armée du prince royal de Suède.

Si l'ennemi portait ses forces principales contre le prince royal de Suède, notre grand corps d'armée et celui stationné près de Landshütt, prendraient également l'offensive; il faudrait alors que nos grandes for-

ces se concentrassent sur l'Elbe, pour prendre l'ennemi à revers, l'armée de Bohême sur la rive gauche du fleuve, celle de Silésie sur la rive droite ; le corps de Sacken, et principalement toute la cavalerie, se dirigerait sur Berlin, et agirait avec énergie sur les derrières de l'ennemi.

Si l'ennemi se retirait sur l'Elbe, Glogau serait bloqué par la landwehr, et on prendrait les mesures nécessaires pour commencer le siége de cette place aussitôt que possible.

Comme il est de la plus haute importance d'avoir constamment des nouvelles positives de l'armée, et la cavalerie légère de l'armée de Silésie étant très-nombreuse, il conviendra de former quelques corps de partisans. Les officiers les plus propres à rendre de grands services sous ce rapport, sont : le général major de Lanskoy, à la tête de son détachement de cavalerie, les colonels Figner et Rachmanof, du corps de Sacken, et à l'aile gauche le général major Kaisarof : ce dernier serait d'autant plus utile qu'il a servi dans ce pays de montagnes.

Telles sont les bases principales du plan arrêté par nos souverains pour l'armée de Silésie ; mais V. Ex., dont les talents et la grande expérience sont connus, aura la faculté de les modifier selon les circonstances et les manœuvres de l'ennemi. Il serait à désirer que des communications sûres et directes pussent être établies avec l'armée principale en Bohême, avec l'armée de Pologne, et enfin avec celle aux ordres du prince royal de Suède ; la première, par Trautenau, s'établira par

mes soins. Il est encore très-important d'empêcher l'ennemi de s'emparer du territoire laissé neutre entre les lignes de démarcations pendant l'armistice, avant l'armée de Silésie; il convient en conséquence de mettre à profit la dernière nuit de la suspension d'armes (du 16 au 17, nouveau style); ou si l'ennemi opérait des mouvements offensifs, le général Sacken occuperait Breslau en poussant son avant-garde à Neumark, pendant que les corps de Langeron et de Yorck se concentreraient près de Striegau, et pousseraient leur avant-garde jusqu'à Jauer. Le corps stationné à Landshütt établira ses avant-postes vers Balkenhayn, Schmiedberg et Hirschberg.

N° 10.

Dresde, le 12 août 1813.

*L'*Empereur *au maréchal* Gouvion Saint-Cyr.

Mon cousin, rendez-vous dans la nuit à Dresde, et faites connaître votre arrivée à mon aide de camp de service, afin que je puisse vous voir demain à la pointe du jour. Pressez les mouvements de la 44e et de la 45e division et de toutes vos troupes sur Freyberg, et de la 42e et de la 43e division sur Pirna et Dohna.

Sur ce, etc.

[redacted]

N° 11.

[229]

Dresde, le 13 août 1813.

*L'*EMPEREUR *au* MAJOR GÉNÉRAL.

Mon cousin, vous donnerez l'ordre au général commandant le génie, d'exiger des commandants du génie des différents corps, de donner des relations sur les événements qui se passent. C'est un compte qu'il est d'obligation que chaque corps rende à l'empereur. Recommandez-leur de dire entièrement la vérité : dites-leur que leurs rapports seront connus seulement du général de leur arme et de l'empereur. Écrivez la même chose au général commandant l'artillerie : j'entends qu'il me soit fait chaque jour un rapport sur l'administration, un sur l'artillerie et un sur le génie. Donnez le même ordre aux généraux commandant les différents corps aux ordres du duc de Reggio. Exigez que, outre les rapports qu'ils rendront de leurs corps, ils donnent tous les renseignements qui pourraient m'instruire de la situation des choses.

Sur ce, etc.

N° 12.

Dresde, le 13 août 1813.

Instructions du prince MAJOR GÉNÉRAL *au maréchal duc de* REGGIO.

D'après les réflexions de l'empereur, j'ai ordonné au général Bertrand, avec le 4ᵉ corps dont vous trouverez ci-joint la composition en forces, au général Reynier, avec le 7ᵉ corps, dont je vous envoie également la composition, et au duc de Padoue, avec le 3ᵉ corps de cavalerie, de se porter, le 1ᵉʳ de Sprottau, le 2ᵉ de Görlitz, le 3ᵉ de Leipzig, en passant l'Elbe à Torgau, dans la direction, les deux premiers de Luckau, et le corps de cavalerie dans celle de Dahme.

Vous aurez donc sous vos ordres une armée de 70 à 75 mille hommes.

L'intention de l'empereur est que vous dirigiez le général Bertrand sur Luben, si c'est nécessaire, afin de moins encombrer Luckau. Vous pouvez diriger directement le duc de Padoue, de Dahme sur Baruth. Envoyez des officiers à leur rencontre; vous leur demanderez des détails sur leur situation, et l'époque de leur arrivée, et sur les approvisionnements en vivres.

L'intention de l'empereur est que la division Guilleminot soit, avec la cavalerie légère, réunie le plus tôt possible à Baruth, et que votre quartier général et tout votre corps d'armée y soient réunis le 15 ou le 16, en bivouaquant militairement.

Que le 17, dans la journée, ou le 18 au plus tard, vous entriez dans le territoire ennemi avec tout votre corps d'armée.

Le duc de Padoue doit arriver le 16 à Dahme. Il peut donc être le 17 à Baruth, et s'y trouver arrivé avec vous.

L'empereur ne suppose pas que l'ennemi soit en forces. Dans le cas où vous trouveriez de l'opposition, vous attendriez l'arrivée des 7^e et 4^e corps. S. M. espère que l'un et l'autre pourront être réunis à Baruth le 19.

Mais si l'ennemi n'a pas 60,000 hommes devant vous, il sera important que vous poussiez chez lui pour avoir des nouvelles, prendre l'initiative et faire place aux autres corps.

Vous laisserez un corps d'observation d'infanterie et de cavalerie à Guben, parce que le duc de Bellune a évacué ce point pour se concentrer.

Réunissez le plus de vivres que vous pourrez sur Luckau, et de Luckau sur Baruth. Donnez à un officier ferme le commandement de Luckau.

Le dépôt des trois corps vous fournira probablement là une division suffisante.

Le général Dabrowsky, avec 3 ou 4,000 hommes, dont 1,500 hommes de cavalerie et 6 pièces de canon, se trouve le long de la ligne, couvrant tous les petits états de Dessau.

Il a l'ordre de se réunir, au moment de l'expiration de l'armistice, entre Wittenberg et vous, afin de maintenir vos communications avec Wittenberg, autant toutefois qu'il ne serait pas poussé par des forces supé-

rieures ; auquel cas il se jetterait dans Wittenberg ; mais il marcherait de nouveau en avant, aussitôt que votre mouvement aurait obligé l'ennemi à se reployer.

Le général Girard, avec 5 à 600 chevaux et une division de 7 à 8000 hommes de la garnison de Magdeburg, se placera le 17 en bataille, en avant de la ville, sur la rive droite, attaquera l'ennemi, s'il est en forces inférieures, et le repoussera.

Le général Dabrowsky est sous ses ordres, et j'ai prescrit au général Lemarrois, gouverneur de Magdeburg, qui a le commandement supérieur, d'ordonner au général Girard de manœuvrer de manière à ouvrir la communication avec votre quartier général à Berlin, et à vous aider, par son mouvement sur Brandeburg, et enfin, selon les circonstances, à maintenir vos communications avec Magdeburg, Wittenberg et le prince d'Eckmühl.

La division de Magdeburg, sous les ordres du général Girard, est commandée par le général Lanusse.

Le corps d'observation du général Girard, composé de la division Lanusse et de la division Dabrowsky, ne peut, dans aucun cas, se laisser couper de l'Elbe. La garnison de Magdeburg serait trop faible si elle venait à être séparée de la division Lanusse, et celle de Wittenberg n'aurait plus aucune action si elle se trouvait privée de la protection de la division du général Dabrowsky. Vous ne devez donc donner que des instructions aux généraux Girard et Dabrowsky, et ne pas les détourner de leur mission principale, qui est d'être un corps intermédiaire entre vous et le prince d'Eckmühl, et de cou-

[redacted]

vrir les deux places de Magdeburg et de Wittenberg.

Le prince d'Eckmühl, avec le 13ᵉ corps, composé à peu près de 25,000 Français et de 15,000 Danois, sera le 14 à 2 lieues en avant de Hamburg, sur la rive droite; il débouchera le 18, et attaquera tout ce qu'il trouvera devant lui, s'il l'estime en force inférieure; il le poussera rapidement pour se porter dans le Mecklenburg, menacer les Suédois de couper leur retraite, et enfin coopérer avec vous.

Le prince d'Eckmühl et le général Lemarrois ont le même chiffre que vous.

Je vous envoie un chiffre, avec lequel vous pourrez correspondre avec les généraux Lapoype, Girard et Durosnel, et avec le commandant de Torgau.

Vous pourrez le copier, et le donner au commandant de Luckau.

Tous les maréchaux et commandants en chef des corps ont le grand chiffre.

L'empereur porte, ce soir, son quartier général à Bautzen. Le duc de Bellune s'approche de Görlitz. Le maréchal Saint-Cyr, avec le 14ᵉ corps, est sous Pirna, où il est à cheval sur la rivière, et l'empereur réunit ainsi dans sa main une masse de forces, capables de maintenir l'armée autrichienne de Bohême et l'armée russe venant de la Haute-Silésie.

S. M. espère qu'avec une telle armée vous pousserez rapidement l'ennemi, que vous enlèverez Berlin, désarmerez les habitants, disperserez toute la landwehr et cette nuée de mauvaises troupes.

Si la ville résistait, vos batteries de 12 pourraient

ouvrir la brèche au mur, dans le temps que 50 obusiers mettraient le feu à la ville. C'est de cette manière que nous avons obtenu promptement la reddition de Vienne et de plusieurs capitales. Arrivé à Berlin, vous devez prendre votre ligne d'opérations sur Magdeburg et Wittenberg, et faire venir tout ce qui est à Luckau dans cette direction, qui est votre direction naturelle. Il y a quatre fortes journées de Magdeburg à Berlin; mais Magdeburg est une place de toute espèce de ressource. La division Lanusse sera employée à maintenir votre communication.

Si vous prenez votre ligne sur Wittenberg, il n'y aura que trois jours de marche.

Il serait possible que l'ennemi, dans le même moment que vous méditez votre marche sur Berlin, méditât de passer l'Elbe, entre Hamburg et Magdeburg. Votre mouvement le ferait probablement revenir.

Toutefois, vous manœuvrerez pour vous joindre au prince d'Eckmühl, débloquer Stettin et Custrin, et rejeter tous les Suédois dans la Poméranie. Il est probable que le prince royal de Suède, qu'on dit avoir le commandement, ménagera spécialement ses Suédois, ce qui sera une source de divisions entre eux.

Custrin a des vivres pour long-temps, mais Stettin n'est approvisionné que jusqu'à la fin d'octobre.

Aussitôt que vous aurez débloqué Stettin, retirez-en tous les généraux inutiles qui s'y trouvent; laissez-y un général gouverneur et un général de brigade, et faites-y entrer des vivres de tous côtés, de manière à approvisionner cette place pour six à sept mois.

Le seul but de l'empereur, avec la grande armée, sera de protéger votre opération et de contenir l'armée autrichienne et russe. Vous sentez donc combien il est important que vous soyez le 18 en pays ennemi, et le 21 et 22 devant Berlin (abstraction faite de forces majeures).

Vous pouvez indiquer au général Dabrowsky la position intermédiaire qu'il doit prendre entre Wittenberg et vous, pour maintenir vos communications. Ayez soin de m'écrire par le petit ou le grand chiffre, pour tous les objets importants.

Nº 13.

13 août 1813.

Instructions du prince MAJOR GÉNÉRAL, *au maréchal prince d'*ECKMÜHL.

Le duc de Reggio, avec une armée de 80,000 hommes, composée de son corps (le 12ᵉ), du 4ᵉ commandé par le général Bertrand, du 7ᵉ commandé par le général Reynier, et du 3ᵉ corps de cavalerie, commandé par le duc de Padoue, part le 18 de Baruth pour se porter sur Berlin ; il y arrivera le 21, s'il n'est pas retenu par des forces supérieures.

Le général Girard, avec 10 ou 12,000 hommes, débouche par Magdeburg le 18, pour pousser l'ennemi devant lui, s'il n'y est pas en forces supérieures, ou le suivre aussitôt qu'il sera affaibli. Le général Girard, formant la partie active du corps de Magdeburg, ne doit

point se laisser couper de la ligne ; son but est d'aider la réunion du duc de Reggio à vous.

L'intention de l'empereur est qu'aussitôt que cela sera possible, tout votre corps d'armée soit réuni sur la rive droite de l'Elbe, en avant de Hamburg. Avec les Danois, et après avoir laissé une garnison dans la place, vous devez avoir un corps d'au moins 30,000 combattants.

Si l'ennemi n'est pas devant vous en forces supérieures, attaquez-le le 18, et le menez battant. S'il est en forces supérieures, non-seulement par le nombre, mais encore par la cavalerie, faites des mouvements devant lui ; inquiétez-le et suivez-le aussitôt qu'il sera affaibli. Votre principal but est de marcher entre la mer et Berlin, pour vous réunir au duc de Reggio, pousser les Suédois dans la mer, et enfin débloquer Stettin. Si vous parvenez à débloquer cette place, il faut sur-le-champ en retirer les généraux inutiles, et réapprovisionner la place en prenant les blés qu'on pourra trouver, de manière à ce que la place puisse tenir jusqu'au mois d'octobre.

[redacted]

[62]

N° 14.

Dresde, le 13 août 1813.

Le prince MAJOR GÉNÉRAL *au maréchal* GOUVION SAINT-CYR.

(EXTRAIT.)

L'empereur me charge de vous faire connaître, M. le maréchal, que vos quatre divisions sont destinées à couvrir Dresde et le pont de Königstein; que la forteresse de Königstein et le fort de Stolpen sont sous vos ordres, et que vous devez couvrir la frontière depuis au-delà de Neustadt jusqu'au débouché de Hof, et être instruit de ce qui s'y passe. Vous devez placer deux bataillons de la 42ᵉ division au camp de Lilienstein, et le général commandant cette division à Hohenstein, avec l'artillerie de la division. Vous placerez en avant de Neustadt une avant-garde de cavalerie et d'infanterie, que vous mettrez sous les ordres du même général, auquel vous donnerez à cet effet 4 à 500 chevaux, et vous porterez vous-même votre quartier général du côté de Pirna.

L'empereur ordonne que vous placiez toute la 45ᵉ division et toute la 43ᵉ, avec leur artillerie, sur le plateau, dans la position que vous reconnaîtrez la meilleure, du côté de Giesshübel, pour couvrir les deux routes qui viennent de Bohême à Dresde, et que vous occupiez

Höllendorf avec une avant-garde de cavalerie, d'infanterie et d'artillerie. Vous laisserez votre artillerie légère à portée de renforcer votre camp. Vous devez employer aussi une partie de la 44ᵉ division au même but. Le reste de la 44ᵉ division sera employé à observer les autres débouchés. S. M. ordonne que vous formiez sur votre extrême droite, du côté de la route de Leipzig, un corps d'observation d'un millier de chevaux, avec deux pièces d'artillerie à cheval, si cela est nécessaire, et quelques bataillons d'infanterie. Vous ferez placer une garnison dans le fort de Stolpen. Vous ne devez considérer ceci, M. le maréchal, que comme une instruction générale; votre but est de couvrir Dresde sur les deux rives, d'assurer la communication de Königstein à Bautzen, et de veiller à ce que les partisans ennemis ne s'introduisent pas sur la route de Neustadt à Bautzen.

Il reste à Dresde pour garnison huit bataillons et plusieurs compagnies d'artillerie. Si l'ennemi débouchait sur vous avec des forces beaucoup plus considérables que les vôtres, vous devrez retarder sa marche autant que votre position le permettrait, et vous replier sur Dresde, où vous prendriez le commandement supérieur du camp retranché et de la garnison, afin de défendre la ville contre l'ennemi. Vous conserveriez cependant toujours Stolpen, le pont de Königstein, ainsi que les redoutes de Königstein, afin que l'empereur puisse faire déboucher des troupes par Königstein pour les porter sur les derrières de l'ennemi, ou bien, selon les circonstances, revenir sur Dresde. Il est important de faire réparer le chemin qui, du pont de Königstein, conduit à Höllen-

dorf et à Giesshübel, afin que la communication entre les deux rives soit la plus prompte et la plus directe possible. Il peut arriver tel cas où S. M. ne laisse que deux bataillons au pont de Königstein, et un millier de chevaux avec deux ou trois bataillons d'infanterie légère sur la ligne, qui auraient leur retraite sur Dresde, et que l'empereur porte votre corps rapidement, par un à gauche et un mouvement forcé, sur Görlitz ou Bautzen, pour servir de réserve au moment d'une grande bataille. L'empereur vous autorise à attaquer l'ennemi et à faire des incursions en Bohême dans toutes les directions, soit pour inquiéter l'ennemi, soit pour avoir des nouvelles, soit pour exercer vos troupes. Vous ferez interroger tous les déserteurs et prisonniers de guerre, et vous demanderez à chacun d'eux le nom de son régiment et la force de sa compagnie. Vous enverrez des espions, et vous aurez soin d'interdire toute communication entre la Saxe et la Bohême. On arrêtera surtout ce qui passerait de Saxe en Bohême, et vous ferez interroger tous ceux qui arriveraient. Aussitôt que vous aurez placé vos camps et vos postes, vous aurez soin de me les faire connaître. Vous ferez tirer tous les jours à la cible, et vous ferez établir les baraques de vos camps à l'abri de la pluie. Vous placerez des postes de correspondance sur la route la plus directe de Königstein à Bautzen, afin de pouvoir communiquer rapidement avec le quartier général. Vous en placerez aussi sur la route de votre quartier général à Dresde, afin de pouvoir avertir le général Durosnel de tous les mouvements de l'ennemi, sur toute la ligne, qui paraîtraient menacer cette ville. S. M. vous recom-

[redacted]

mande d'activer l'arrivée de toutes vos troupes et de vos batteries qui sont encore en arrière. Tout cela pourra être dirigé sur Dresde, d'où cela viendra vous rejoindre. Il faut évacuer l'hôpital de Pirna; si cela n'est pas déjà fait, donnez des ordres : vous vous servirez du local comme d'ambulance.

Si l'ennemi faisait un grand mouvement du côté de Neustadt, il faut que vous prescriviez au général commandant sur ce point d'en prévenir directement le général Durosnel, afin qu'il soit promptement instruit de ce qui pourrait intéresser la sûreté de ce pivot de l'armée.

N° 15.

[62 et 68]

Bautzen, le 17 août 1813.

*L'*Empereur *au maréchal* Gouvion Saint-Cyr.

Mon cousin, je ne saurais trop vous recommander de placer des postes entre Königstein et Bautzen, afin qu'indépendamment des postes du pays, vos correspondances soient très-rapides. Il y a de Bautzen à Königstein neuf lieues; il faudrait donc trois postes de cavalerie, et un de Königstein à Pirna. Les rapports sont que 40,000 Russes sont entrés, le 14, par Glatz en Bohême. Si cela est, c'est une combinaison de cabinet. Si ces troupes se portent sur Prague, elles ne pourront y arriver que le 25 ou le 26. L'armée autrichienne ne peut opérer sur la rive droite que par le débouché de Zittau. Je fais occu-

[redacted]

per par 40,000 hommes la position d'Eckersberg, près de Zittau, ce qui rendrait impossible qu'elle débouchât par cette gorge. L'armée autrichienne voudrait-elle, au contraire, opérer sur la rive gauche? Le général Vandamme sera à Bautzen, une de ses divisions à Schluckenau et Rumburg, une autre à Neustadt, une troisième à Bautzen, le quartier général à Bautzen. Je porte mon quartier général à Görlitz, où je réunirai les cinq divisions de ma garde; les 3^e, 5^e, 6^e et 11^e corps, le 1^{er} et le 2^e de cavalerie se réunissent à Buntzlau, ayant des corps volants à trois ou quatre marches sur la gauche. Vous occuperez Pirna, le camp de Giesshübel, ayant une division à Stolpen, Schandau et Hohenstein. Les choses ainsi placées, je puis opérer dans toutes les hypothèses. Ou les Russes et les Autrichiens réunis déboucheront en forces sur Gabel et Zittau, ce que le prince Poniatowsky et le comte de Valmy croient impossible devant la position qu'ils occupent, renforcés par le 2^e corps; mais, dans ce cas, le général Vandamme se joindra à eux en une marche et demie; votre 42^e division remplacera les troupes du général Vandamme au débouché de Neustadt et de Rumburg. Il se trouvera alors 70,000 hommes sur la position opposée à Gabel; et si dans ce moment la garde n'est pas engagée ailleurs, je m'y porterai en un jour avec 50,000 hommes, ce qui formerait là une armée de 120,000 hommes. Ou bien, si toutes les forces autrichiennes ou russes réunies marchent sur Dresde par la rive gauche, le général Vandamme marchera sur Dresde. Deux de ses divisions n'en seront qu'à un jour; sa troisième n'en sera qu'à un jour

et demi. Vous réunirez donc sous vos ordres près de 60,000 hommes au camp de Dresde, sur les deux rives. Le camp de Zittau, devenant inutile, se porterait sur Dresde, où il arriverait en quatre jours, et vous auriez plus de 100,000 hommes à Dresde. Enfin je me porterais, avec les 50,000 hommes de ma garde, également à Dresde, si les circonstances l'exigeaient, et en quatre jours nous nous trouverions 160 à 180,000 autour de Dresde. Si l'ennemi pénètre par Bayreuth et arrive en Allemagne avec toutes ses forces réunies, comme il le publie, je le laisse aller, bien certain qu'il reviendra plus vite qu'il n'aura été. Ce qui m'importe, c'est qu'on ne me coupe pas de Dresde et de l'Elbe; peu m'importe que l'on nous coupe de la France.

Cependant l'armée de Buntzlau, qui est de 130 à 140,000 hommes, sans la garde, peut être renforcée de la garde, et je puis, avec 180,000 hommes, déboucher sur Blücher, Sacken et Wittgenstein, qui, à ce qu'il paraît, marchent aujourd'hui sur mes troupes; et une fois que j'aurai détruit ou mal mené ces corps, l'équilibre se trouvera rompu, et je pourrai, selon les succès de l'armée qui marche sur Berlin, l'appuyer sur Berlin, ou marcher par la Bohême derrière l'armée qui se serait enfoncée en Allemagne. Tout cela n'est pas encore clair. Ce qui est clair, c'est qu'on ne tourne pas 400,000 hommes qui sont assis sur un système de places fortes, sur une rivière comme l'Elbe, et qui peuvent déboucher indifféremment par Dresde, Torgau, Wittenberg et Magdeburg. Toutes les troupes ennemies qui se trouveront se livrer à des manœuvres très-éloignées, se trou-

veront hors du champ de bataille. Ceci est le résultat des nouvelles que j'ai aujourd'hui. Je vous tiendrai fréquemment au courant de ma position, selon les nouvelles que j'aurai de l'ennemi, afin que vous soyez toujours dans le cas de manœuvrer d'accord et de prendre une position. Gagner du temps, disputer le terrain et garder Dresde, avoir des communications très-promptes et très-actives avec le général Vandamme, voilà, pour le moment, ce qu'il est bien nécessaire d'observer. Une division russe a attaqué hier le général Charpentier, croyant le surprendre. Les Russes ont été repoussés, et on leur a fait cent prisonniers, dont un officier.

Sur ce, etc.

N° 16.

[68]

Reichenbach, le 18 août 1813, au matin.

*L'*EMPEREUR *au maréchal* GOUVION SAINT-CYR.

Mon cousin, je porte ce soir mon quartier général à Görlitz. Le prince de la Moskowa et le duc de Raguse occupent le camp de Buntzlau; le duc de Tarente et le général Lauriston occupent le camp de Löwenberg; le prince Poniatowsky et le duc de Bellune occupent le camp de Zittau. Les 4e, 12e et 7e corps sont en mouvement sur Berlin. Je n'en ai pas de nouvelles depuis le 16. Nous occupons Friedland, et, à l'heure qu'il est, je suppose que nous occupons également Rum-

burg. La 42ᵉ division doit occuper toute cette langue de terre jusqu'à Rumburg; le débouché de Neustadt étant important à garder, la division du général Vandamme, qui arrive le 19 à Neustadt, pourra la relever, et la 42ᵉ division redeviendra entièrement disponible; vous la laisserez à Hohenstein, Schandau et au camp de Kōnigstein, à moins de fortes raisons pour la rappeler à vous. Le prince de la Moskowa croit toujours que l'armée ennemie est entrée en Bohême. Tout cela pourtant n'est pas encore clair, etc.

[69] N° 17.

Zittau, le 20 août 1813.

*L'*Empereur *au maréchal* Gouvion Saint-Cyr.

Mon cousin, j'ai passé hier les hautes montagnes avec une avant-garde de 4 à 5,000 hommes. Je me suis porté à Gabel : un général ennemi s'y trouvait avec deux régiments de cavalerie et deux bataillons d'infanterie. On a tiraillé pendant une demi-heure. Voici les renseignements qu'il a été possible de prendre sur ce qui se passe en Bohême.

Schwartzenberg, commandant l'armée ennemie, avait, le 17, son quartier général à Milnitz; il paraît que, le 18, il l'a porté sur Schlan, où était le camp de l'armée. Il paraît certain que Wittgenstein a été, avec un corps russe, à Jung-Buntzlau; on croit actuellement qu'il s'est

veront hors du champ de bataille. Ceci est le résultat des nouvelles que j'ai aujourd'hui. Je vous tiendrai fréquemment au courant de ma position, selon les nouvelles que j'aurai de l'ennemi, afin que vous soyez toujours dans le cas de manœuvrer d'accord et de prendre une position. Gagner du temps, disputer le terrain et garder Dresde, avoir des communications très-promptes et très-actives avec le général Vandamme, voilà, pour le moment, ce qu'il est bien nécessaire d'observer. Une division russe a attaqué hier le général Charpentier, croyant le surprendre. Les Russes ont été repoussés, et on leur a fait cent prisonniers, dont un officier.

Sur ce, etc.

N° 16.

[68]

Reichenbach, le 18 août 1813, au matin.

*L'*Empereur *au maréchal* Gouvion Saint-Cyr.

Mon cousin, je porte ce soir mon quartier général à Görlitz. Le prince de la Moskowa et le duc de Raguse occupent le camp de Buntzlau; le duc de Tarente et le général Lauriston occupent le camp de Löwenberg; le prince Poniatowsky et le duc de Bellune occupent le camp de Zittau. Les 4^e, 12^e et 7^e corps sont en mouvement sur Berlin. Je n'en ai pas de nouvelles depuis le 16. Nous occupons Friedland, et, à l'heure qu'il est, je suppose que nous occupons également Rum-

longeant le long de l'Eger, jusqu'à la place de ce nom. Une aussi grande armée n'est pas rassemblée sans un grand dessein ; et je serais porté à croire que leur intention est de faire exécuter à leur armée un changement de front, l'aile gauche en avant, en la portant jusqu'à Wittenberg, et de serrer si étroitement les places de Dresde et de Torgau, en se retranchant autour, qu'ils en rendissent les débouchés presque impossibles (si toutefois ils ne parvenaient pas à les prendre), tandis qu'avec leur droite ils contiendraient votre majesté sur le haut Elbe. Je ne crois pas qu'elle puisse compter sur le passage de Kõnigstein, du moment où il n'y aura plus d'armée pour garder les derrières de la position de Lilienstein ; et alors elle se trouverait dans une position très-critique, parce que je crois impossible qu'elle revînt à temps pour parer au mal que l'ennemi pourrait faire, ses opérations pouvant commencer dans une heure, vu que les Russes et les Prussiens sont déjà à nos avant-postes.

Il serait à désirer qu'il plût à l'ennemi de reporter ses forces sur Zittau et Rumburg ; il me semble que ce serait une chance heureuse pour nous, parce que, se rapprochant de votre majesté, cela épargnerait à son armée des marches pénibles à une distance considérable. Mais je le désire plus que je ne l'espère. Je ne puis douter que le désir de l'ennemi soit de voir votre majesté s'éloigner de la ligne de l'Elbe. Je lui réitère mes excuses d'oser lui soumettre mes idées particulières ; mais j'espère qu'elle ne verra dans cet abandon que le zèle et le dévouement d'un militaire qui est et sera toujours avec le plus profond respect, etc.

porté sur Milnitz. Il paraît qu'une division prussienne y est aussi entrée. Le bruit court que le corps de Wittgenstein, avec les Prussiens, s'élève à 40,000 hommes.

J'ai donné ordre que le duc de Bellune campe avec son corps sur les hauteurs de Zittau ; qu'on travaille avec activité à deux redoutes sur le col de la principale chaîne, par lequel on entre en Bohême. Le prince Poniatowsky est à Gabel ; il battra l'estrade tout le jour pour avoir des nouvelles.

Le général Vandamme est à Rumburg ; la principale chaîne de ce côté-là passe entre Rumburg et Leipa, à peu près à une lieue de Georgenthal. La grande chaîne est entre Georgenthal et Prague.

J'ai donné ordre que la 42ᵉ division soit renvoyée et rapprochée de l'Elbe ; elle sera placée à Hohenstein, Schandau et Königstein, de sorte que vous pourrez en disposer suivant les événements.

J'ai donné ordre au général Vandamme de passer aujourd'hui la chaîne principale avec une division. Il se liera avec le corps de Poniatowsky. Le duc de Bellune a son parc et ses dépôts disposés de manière à pouvoir prendre la route de Dresde par Bautzen.

Si l'ennemi prenait sur Dresde une offensive caractérisée avant la mienne, vous donneriez avis de tout ce qui pourrait intéresser au général Vandamme ; il en préviendra le duc de Bellune.

On assure que les trois souverains ont dû se réunir hier pour calculer leurs opérations.

Il y a eu des affaires de postes vers Löwenberg ; je pense qu'il y en aura eu d'assez importantes, dans la

pant Hirschberg, si cela est possible, afin de tirer des ressources de cette ville. La communication de Buntzlau à Hirschberg aura lieu derrière le Bober; à cet effet, on établira à toutes les demi-lieues des corps-de-garde retranchés avec des palissades, en préférant des maisons, s'il en existe, et dans le cas contraire, en faisant construire une baraque, de sorte que 25 ou 30 hommes y soient à l'abri des Cosaques. Toute la communication sera derrière le Bober et ces petits blockhaus. On pourra placer de plus, de deux lieues en deux lieues, dans les positions où cela serait nécessaire, un bataillon qui se retranchera et aura du canon. La 4ᵉ division du 3ᵉ corps sera placée en potence entre le Bober et la Queiss, dans une position également retranchée. Je suppose que le duc de Tarente emploiera sa 4ᵉ division du 11ᵉ corps, la division Marchand, à occuper les positions sur la Queiss, c'est-à-dire Naumburg, Löbau et Greiffenberg, ou autres points convenables. Il donnera ordre qu'on se retranche sur-le-champ, et il s'assurera des vivres pour huit ou dix jours. Les magasins, les gros bagages, et tous les embarras de l'armée, seront à Löbau. Tous les convois, envoyés par l'administration générale de l'armée, n'iront que jusqu'à Löbau, et depuis là le duc de Tarente répartira ces secours entre les différents corps d'armée du Bober, selon les besoins. Il paraît convenable de former deux gros corps de cavalerie, un à la droite, et un à la gauche, qui, avec de l'infanterie et de l'artillerie, flanqueront l'armée, observeront les mouvements de l'ennemi qui voudrait la tourner, et assureront les communications. Je pense même que, selon les circonstances,

[redacted]

l'ennemi à une bataille ; et s'il n'accepte pas, le poursuivre à toute extrémité. Sa majesté compte sur votre zèle et vos talents militaires pour agir avec décision et vigueur.

N° 19.

[72]

Pirna, le 21 août 1813, à midi.

Le maréchal GOUVION SAINT-CYR *à l'*EMPEREUR.

Votre majesté est mieux que moi à même de connaître les intentions et d'apprécier les mouvements de l'ennemi ; mais je la prie de permettre à un de ses fidèles sujets de lui soumettre sa manière de voir dans cette circonstance.

Le mouvement que votre majesté avait commencé sur Gabel, et qu'elle avait l'intention de pousser en avant, me paraissait une de ces inspirations heureuses dont son génie est si fécond. La réunion des trois souverains à Prague, l'armée autrichienne, une partie des armées russe et prussienne, rassemblées en Bohême, ne me paraissent point laisser de doute sur les projets de nos ennemis. Ils ont toujours voulu opérer dans cette partie ; ils le veulent encore, malgré les mouvements de votre majesté.

La première ligne de leur armée est placée sur la frontière de la Bohême ; elle commence à Tetschen, où des Russes ont passé, et se prolonge par Nelendorf, Töplitz, Carlsbad, etc.

La deuxième ligne a sa droite à Leitmeritz, se pro-

N° 21.

[93]

Görlitz, le 24 août 1813.

*L'*Empereur *au duc de* Bassano.

(EXTRAIT.)

Mon intention est de me porter à Stolpen. Mon armée y sera réunie demain. J'y passerai le 26 à faire des préparatifs et à rallier mes colonnes. Le 26, dans la nuit, je ferai filer mes colonnes par Königstein; et à la pointe du jour, le 27, je me mettrai dans le camp de Pirna avec 100,000 hommes. J'opérerai de manière qu'à sept heures du matin l'attaque sur Höllendorf commence, et que j'en sois maître à midi. Je me mettrai alors à cheval sur cette communication. Je m'emparerai de Pirna. J'aurai des pontons prêts pour jeter, si cela est nécessaire, deux ponts à Pirna. Ou l'ennemi a pris pour ligne d'opérations la route de Peterswald à Dresde, et alors je me trouverai sur ses derrières, toute mon armée réunie contre lui, qui ne peut pas rallier la sienne en moins de quatre ou cinq jours; ou bien il a pris sa ligne d'opérations par la route de Kommotau à Leipzig; alors il ne rétrogradera pas, et se portera sur Kommotau. Dresde se trouvera dégagée, et je me trouverai en Bohème plus près de Prague que l'ennemi, et j'y marcherai. Le maréchal Saint-Cyr suivra l'ennemi aussitôt qu'il paraîtra déconcerté. Je masquerai ce mouvement en couvrant la rive droite de l'Elbe de 30,000 hommes de cava-

[redacted]

N° 20.

[310]

Löwenberg, le 23 août 1813.

*Instructions envoyées par l'*Empereur *au prince* Major général, *pour le maréchal duc de* Tarente.

Mon cousin, faites connaître au duc de Tarente, comme instruction, que j'ai mis sous ses ordres l'armée du Bober, qui est composée de 100,000 hommes, infanterie, artillerie, cavalerie et troupes du génie comprises. Le principal but de cette armée est de tenir en échec l'armée ennemie en Silésie, et d'empêcher qu'elle ne se porte sur Zittau, pour interrompre ma communication, ou sur Berlin, contre le duc de Reggio. Je désire qu'il pousse l'ennemi jusqu'au-delà de Jauer, et qu'il prenne de suite position sur le Bober. Trois divisions du 3ᵉ corps seront réunies dans un camp en avant ou en arrière de Buntzlau, occupant Buntzlau pour le service du corps d'armée. On couvrira de redoutes le champ de bataille qui sera choisi. Trois divisions du 11ᵉ corps camperont aux environs de Löwenberg. Des redoutes seront construites sur les trois hauteurs de la rive droite. On établira solidement trois ponts, afin qu'on puisse déboucher facilement et rapidement. La 4ᵉ division du 11ᵉ corps sera en réserve sur la Queiss. Le 5ᵉ corps sera placé dans la position jugée convenable, entre Löwenberg et Hirschberg, en occu-

a été un peu maltraité par les Prussiens qui ont débouché sur lui par Olbernau, Sayda et Zöblitz; il a été poursuivi par 1,500 chevaux, dragons, hussards et hullans, jusqu'à Brand, près Freyberg, où le 7ᵉ régiment de lanciers s'est aussi retiré, sous la protection des deux bataillons d'infanterie que j'avais donnés au général Pajol. A huit heures du soir, on tiraillait encore sur ce point. Le général Pajol n'avait point encore de nouvelles du général Stedmann, à qui il a envoyé de suite l'ordre de le rejoindre à Freyberg; il était à Chemnitz avec le fond du 14ᵉ régiment de hussards. Le général Pajol espérait qu'il arriverait à Freyberg entre minuit et une heure du matin. Je lui ai prescrit de prendre position aujourd'hui, la droite à la Mulde, et la gauche à Rabenau. Le général Pajol croit que l'ennemi porte une colonne de 10 à 12,000 hommes sur Chemnitz, et qu'il veut la diriger sur Leipzig. Le général Durosnel a prévenu le général Margaron. La 45ᵉ division prend position en ce moment sur les hauteurs de Räcknitz. La 44ᵉ division est placée en partie au Grossen-Garten, et étend sa gauche vers l'Elbe, en arrière de Blasewitz, occupant Striesen et Gruna. La division de cavalerie du général Lhéritier est placée dans les villages les plus voisins de ces deux divisions, et les couvre en éclairant les mouvements de l'ennemi. La 43ᵉ division, qui a été la plus fatiguée, occupe les ouvrages autour des faubourgs de Pirna; c'est aux Russes qu'elle a eu affaire pendant toute la journée d'hier. Une partie de la cavalerie du général Lhéritier est sur la rive droite de l'Elbe, pour éclairer les mouvements que l'ennemi pourrait faire sur cette rive aux

environs de Pirna, et afin de lier la communication avec la 42ᵉ division restée dans le voisinage de Lilienstein. et à laquelle je ne toucherai point, si l'ennemi ne me presse pas trop aujourd'hui.

L'attaque faite hier par les Russes sur les 44ᵉ et 43ᵉ divisions, et plus particulièrement sur la dernière, qui a été engagée en entier et jusqu'au dernier homme, a été très-vive. L'ennemi, certain de sa supériorité, a enlevé de vive force toutes les positions que cette division a prises avant le rapprochement de la 44ᵉ.

N° 23.

[93]

Dresde, le 23 août 1813, à 10 heures du soir.

Le maréchal Gouvion Saint-Cyr *à l'*Empereur.

Sire,

Plusieurs rapports que j'ai reçus cette après-midi, m'ont annoncé que l'ennemi avait le projet de venir attaquer Dresde, et qu'un parc de grosse artillerie s'était déjà mis en route de Töplitz pour cet objet. Vers cinq heures, l'ennemi s'est approché de Dresde, après avoir poussé notre cavalerie. Nous comptions être attaqués ce soir; il y a apparence que ce sera pour demain. Nous ferons de notre mieux pour les bien recevoir. Votre majesté sait mieux que moi le temps qu'il faut à un train de grosse artillerie pour renverser des murs de clôture et des palanques.

Le général Pajol a été rejeté à moitié chemin de Freyberg à Dresde ; je lui ai envoyé l'ordre de se retirer ici avec ses deux régiments de cavalerie et ses deux bataillons d'infanterie légère ; j'espère qu'en profitant de la nuit il pourra encore arriver.

Le général Stedmann n'a pu revenir avec le 14ᵉ de hussards sur Freyberg, parce qu'il a trouvé l'ennemi à Oderan ; il s'est reployé sur Nossen, et peut-être sera-t-il obligé d'aller rejoindre le général Margaron à Leipzig. J'ai fait demander ce soir au général Vandamme s'il pourrait faire relever demain les bataillons que j'ai au Lilienstein, pour que je puisse disposer de ma 42ᵉ division. Je ne sais si les opérations dont il est chargé pourront lui permettre de le faire.

N° 24.

[93]

Dresde, le 24 août 1813, à 4 heures du soir.

Le maréchal Gouvion Saint-Cyr *à l'*Empereur.

Sire,

Il n'y a rien de nouveau jusqu'à cette heure ; l'ennemi ne s'est pas approché davantage de la ville ; il n'a que de la cavalerie aux environs de Dresde, et son infanterie occupe les hauteurs à la distance de deux lieues environ. Il n'a rien tenté encore, probablement parce qu'il est arrivé très-fatigué hier soir dans ses positions. Nous nous attendions cette après-midi à une forte reconnaissance ;

environs de Pirna, et afin de lier la communication avec la 42^{e} division restée dans le voisinage de Lilienstein, et à laquelle je ne toucherai point, si l'ennemi ne me presse pas trop aujourd'hui.

L'attaque faite hier par les Russes sur les 44^{e} et 43^{e} divisions, et plus particulièrement sur la dernière, qui a été engagée en entier et jusqu'au dernier homme, a été très-vive. L'ennemi, certain de sa supériorité, a enlevé de vive force toutes les positions que cette division a prises avant le rapprochement de la 44^{e}.

N° 23.

[93]

Dresde, le 23 août 1813, à 10 heures du soir.

Le maréchal Gouvion Saint-Cyr *à l'*Empereur.

Sire,

Plusieurs rapports que j'ai reçus cette après-midi, m'ont annoncé que l'ennemi avait le projet de venir attaquer Dresde, et qu'un parc de grosse artillerie s'était déjà mis en route de Töplitz pour cet objet. Vers cinq heures, l'ennemi s'est approché de Dresde, après avoir poussé notre cavalerie. Nous comptions être attaqués ce soir; il y a apparence que ce sera pour demain. Nous ferons de notre mieux pour les bien recevoir. Votre majesté sait mieux que moi le temps qu'il faut à un train de grosse artillerie pour renverser des murs de clôture et des palanques.

[redacted]

Le général Pajol a été rejeté à moitié chemin de Freyberg à Dresde ; je lui ai envoyé l'ordre de se retirer ici avec ses deux régiments de cavalerie et ses deux bataillons d'infanterie légère ; j'espère qu'en profitant de la nuit il pourra encore arriver.

Le général Stedmann n'a pu revenir avec le 14ᵉ de hussards sur Freyberg, parce qu'il a trouvé l'ennemi à Oderan ; il s'est reployé sur Nossen, et peut-être sera-t-il obligé d'aller rejoindre le général Margaron à Leipzig. J'ai fait demander ce soir au général Vandamme s'il pourrait faire relever demain les bataillons que j'ai au Lilienstein, pour que je puisse disposer de ma 42ᵉ division. Je ne sais si les opérations dont il est chargé pourront lui permettre de le faire.

N° 24.

[93]

Dresde, le 24 août 1813, à 4 heures du soir.

Le maréchal GOUVION SAINT-CYR *à l'*EMPEREUR.

Sire,

Il n'y a rien de nouveau jusqu'à cette heure ; l'ennemi ne s'est pas approché davantage de la ville ; il n'a que de la cavalerie aux environs de Dresde, et son infanterie occupe les hauteurs à la distance de deux lieues environ. Il n'a rien tenté encore, probablement parce qu'il est arrivé très-fatigué hier soir dans ses positions. Nous nous attendions cette après-midi à une forte reconnaissance ;

environs de Pirna, et afin de lier la communication avec la 42ᵉ division restée dans le voisinage de Lilienstein, et à laquelle je ne toucherai point, si l'ennemi ne me presse pas trop aujourd'hui.

L'attaque faite hier par les Russes sur les 44ᵉ et 43ᵉ divisions, et plus particulièrement sur la dernière, qui a été engagée en entier et jusqu'au dernier homme, a été très-vive. L'ennemi, certain de sa supériorité, a enlevé de vive force toutes les positions que cette division a prises avant le rapprochement de la 44ᵉ.

N° 23.

[93]

Dresde, le 23 août 1813, à 10 heures du soir.

Le maréchal GOUVION SAINT-CYR *à l'*EMPEREUR.

Sire,

Plusieurs rapports que j'ai reçus cette après-midi, m'ont annoncé que l'ennemi avait le projet de venir attaquer Dresde, et qu'un parc de grosse artillerie s'était déjà mis en route de Töplitz pour cet objet. Vers cinq heures, l'ennemi s'est approché de Dresde, après avoir poussé notre cavalerie. Nous comptions être attaqués ce soir ; il y a apparence que ce sera pour demain. Nous ferons de notre mieux pour les bien recevoir. Votre majesté sait mieux que moi le temps qu'il faut à un train de grosse artillerie pour renverser des murs de clôture et des palanques.

se porter au besoin sur Dresde ou sur le camp retranché de Lilienstein.

J'ai envoyé un officier au général Vandamme, conformément aux ordres de votre majesté ; mais cet ordre ne m'ayant été remis qu'à onze heures et demie, l'officier n'a pu partir qu'après minuit, et ne sera arrivé qu'entre quatre et cinq heures du matin au quartier général du général Vandamme à Stolpen ; la même raison est cause que huit bataillons de la division Teste, qui avaient ordre de se rendre à Dresde, n'ont pu être contremandés à temps : je les ai fait camper dans les bois qu'occupait la jeune garde, en avant de Neustadt.

Le rapport d'un déserteur autrichien, qui a dû être envoyé à votre majesté par le roi de Naples, paraît annoncer que les Autrichiens ont fait un mouvement pour appuyer sur leur droite et se porter du côté de Dresde.

N° 26.

[93]

Dresde, le 25 août 1813, à 9 heures du matin.

Le maréchal GOUVION SAINT-CYR *à l'*EMPEREUR.

Je viens de recevoir en ce moment, du poste d'observation sur la tour de Dresde, l'avis que l'ennemi marche par sa gauche, et la prolonge dans la direction de Baneswitz et Nauendorf jusqu'à la Weissritz. Une seconde note que l'on m'envoie m'annonce que l'on observe une ligne d'infanterie et de cavalerie aux environs de Lauben.

mais rien n'annonce qu'il se dispose à une attaque sérieuse aujourd'hui. Dans tous les cas, nous sommes en mesure pour le recevoir.

J'ai prévenu les intentions de votre majesté en ce qu'elle me prescrit par sa lettre du 23, c'est-à-dire que j'ai fait doubler l'artillerie des redoutes, rapprocher de la rive droite les bateaux qui étaient sur la rive gauche de l'Elbe, depuis Königstein jusqu'à Dresde, et fait conserver la communication sur la rive droite de ce fleuve, depuis Dresde jusqu'à Königstein, parce que j'ai toujours pensé que votre majesté ferait déboucher un corps par ce point.

N° 25.

[93]

Dresde, le 25 août 1813, à 7 heures du matin.

Le maréchal Gouvion Saint-Cyr *à l'*Empereur.

Il est sept heures du matin, et les rapports que je reçois portent que l'ennemi est toujours dans la même position. Son attention paraît dirigée particulièrement sur Königstein. Il a fait reconnaître cette position sur tous ses points. Mais elle est non-seulement gardée par six bataillons de ma 42ᵉ division, mais encore, en ce moment, par six autres bataillons que le général Vandamme y a laissés d'après une première invitation que je lui avais faite de remplacer les miens. La 42ᵉ division est donc, moitié entre Königstein et moitié entre ce point et Dresde, placée de manière à observer la rive droite et à pouvoir

se porter au besoin sur Dresde ou sur le camp retranché de Lilienstein.

J'ai envoyé un officier au général Vandamme, conformément aux ordres de votre majesté ; mais cet ordre ne m'ayant été remis qu'à onze heures et demie, l'officier n'a pu partir qu'après minuit, et ne sera arrivé qu'entre quatre et cinq heures du matin au quartier général du général Vandamme à Stolpen ; la même raison est cause que huit bataillons de la division Teste, qui avaient ordre de se rendre à Dresde, n'ont pu être contremandés à temps : je les ai fait camper dans les bois qu'occupait la jeune garde, en avant de Neustadt.

Le rapport d'un déserteur autrichien, qui a dû être envoyé à votre majesté par le roi de Naples, paraît annoncer que les Autrichiens ont fait un mouvement pour appuyer sur leur droite et se porter du côté de Dresde.

N° 26.

[93]

Dresde, le 25 août 1813, à 9 heures du matin.

Le maréchal Gouvion Saint-Cyr *à l'*Empereur.

Je viens de recevoir en ce moment, du poste d'observation sur la tour de Dresde, l'avis que l'ennemi marche par sa gauche, et la prolonge dans la direction de Baneswitz et Nauendorf jusqu'à la Weissritz. Une seconde note que l'on m'envoie m'annonce que l'on observe une ligne d'infanterie et de cavalerie aux environs de Lauben.

[redacted]

L'observateur croit à l'ennemi l'intention de faire une attaque sur le Grossen-Garten ; en même temps il remarque une forte colonne d'infanterie et de cavalerie qui vient de Kotitz, et se dirige sur Zschernitz ; il la croit aussi destinée à former une attaque sur Dresde ; mais cette attaque me parait un peu tardive, vu l'approche de votre majesté. Je pense que l'ennemi, ayant bien distingué le roi de Naples, qui s'est approché de lui assez près pour qu'il ne pût le méconnaitre, ayant entendu les salves d'artillerie tirées le soir pour les victoires de votre majesté, et vu, aussi bien que nous-mêmes, la grande réverbération des feux de ses troupes aux environs de Schmiedfeld, doit craindre l'arrivée de votre majesté, et je présume qu'il veut tenter aujourd'hui une grande reconnaissance pour faire quelques prisonniers et s'en assurer.

J'adresserai d'heure en heure à votre majesté le rapport de ce qui pourra se passer d'important.

N° 27.

[93]

Dresde, le 25 août 1813, à minuit.

Le maréchal Gouvion Saint-Cyr *à l'*Empereur.

S. M. le roi de Naples a rendu compte à votre majesté qu'une très-grande armée, composée de Russes, Prussiens et Autrichiens, est en ce moment tout autour et très-près de Dresde, avec un train d'artillerie immense.

[redacted]

Il paraît, par la grande quantité de moyens que l'ennemi a réunis, qu'il veut brusquer une attaque, sachant que Votre Majesté n'est pas éloignée, et ne la croyant peut-être pas aussi près.

Nous sommes bien déterminés à faire tout ce qu'il sera possible : je ne puis rien garantir de plus à Votre Majesté avec d'aussi jeunes soldats.

L'ennemi a fait aujourd'hui sur nous la reconnaissance que j'avais prévue et annoncée à Votre Majesté. La cavalerie du général Lhéritier s'est montrée bien faible ; l'ennemi l'a culbutée et lui a enlevé trois bouches à feu.

Le général Lhéritier, qui est un fort bon officier, couvre Dresde avec sa division.

N° 28.

[109]

Dresde, le 26 août 1813, 11 heures du soir.

Le MAJOR GÉNÉRAL *au maréchal* GOUVION SAINT-CYR.

M. le maréchal Saint-Cyr,

L'intention de l'empereur est que vous réunissiez demain, de très-bonne heure, vos trois divisions en avant de la Faisanderie. De là vous enverrez un officier avec votre situation à l'empereur, qui sera à cinq heures du matin à la redoute n° 5, dite de Freyberg. Au jour, il faut être sous les armes et envoyer des partis dans tous les sens, pour avoir des nouvelles de l'ennemi.

[redacted]

N° 29.

Dresde, le 29 août 1813, à 6 heures du matin.

*L'*EMPEREUR *au prince* MAJOR GÉNÉRAL.

Mon cousin, donnez ordre au roi de Naples de se porter sur Frauenstein, et de tomber sur les flancs et les derrières de l'ennemi, et de réunir à cet effet sa cavalerie, son infanterie et son artillerie. Donnez ordre au duc de Raguse de suivre vivement l'ennemi sur Dippoldiswald et dans toutes les directions qu'il aura prises. Donnez ordre au maréchal Saint-Cyr de suivre l'ennemi sur Maxen et sur toutes les directions qu'il aura prises. Instruisez ces trois généraux de la position respective des deux autres, afin qu'ils sachent qu'ils se soutiennent réciproquement.

Sur ce, etc.

N° 30.

[123]

Reinhards-Grimme, le 29 août 1813, à 8 heures du soir.

Le maréchal GOUVION SAINT-CYR *au prince* MAJOR GÉNÉRAL.

L'ennemi a abandonné pendant la nuit les positions de Maxen, y laissant seulement une forte arrière-garde. J'ai chargé le général Pajol, commandant notre avant-garde, de l'en chasser; ce qu'il a exécuté avec succès après lui avoir fait 200 prisonniers.

En débouchant sur les hauteurs de Reinhards-Grimme, nous aperçûmes, en avant de Cunnersdorf, une colonne prussienne de 2,000 chevaux et 1,500 hommes d'infanterie : pensant qu'elle se reploierait sur Falkenhain, on fit des dispositions pour la couper, en la tournant par sa gauche ; mais elle abandonna sur-le-champ sa position, et se retira sur Falkenhain, comme nous l'avions prévu. Le général Pajol a continué à poursuivre l'ennemi jusqu'à Ober-Frauendorf, où un bataillon russe et quelques centaines de Cosaques ont voulu l'arrêter à l'entrée du bois. Le général Pajol les en a chassés, et ils se sont retirés sur Altenberg par le chemin de Falkenhain. Un moment après, l'avant-garde du 6ᵉ corps a débouché sur la droite, se rendant à Falkenhain, où il devait être le soir.

Il paraît, d'après différents rapports, que les armées coalisées se sont réunies en se retirant par la seule route d'Altenberg ; cette route est mauvaise, et n'est qu'un défilé continuel. J'ai laissé marcher le maréchal Marmont, ne pouvant passer en même temps que lui le défilé. Je prie Votre Altesse de me marquer si l'intention de Sa Majesté est que je prenne aussi la direction d'Altenberg.

[redacted]

N° 31.

[123]

Dresde, le 30 août 1813.

Le Major général *au maréchal* Gouvion Saint-Cyr.

M. le maréchal,

Je reçois votre lettre datée de Reinhards-Grimme, par laquelle vous me faites connaître que vous vous trouvez derrière le 6ᵉ corps. L'intention de Sa Majesté est que, dans cet état de choses, vous appuyiez le 6ᵉ corps; mais il serait préférable que vous pussiez trouver un chemin sur la gauche, entre le duc de Raguse et le corps du général Vandamme qui a obtenu de grands succès sur l'ennemi, et lui a fait 2,000 prisonniers.

N° 32.

[131]

Dittersdorf, le 31 août 1813, à 10 heures du matin.

Le maréchal Gouvion Saint-Cyr *au prince* Major général.

J'ai eu l'honneur d'écrire hier soir à Votre Altesse que j'avais rallié une bonne partie du corps du général Vandamme; dans ce moment, toute ma cavalerie se porte sur Fürstenwald. J'ai laissé la tête de ma colonne

près de ce village, où l'ennemi avait seulement quelques Cosaques.

Ma cavalerie doit pousser de là de fortes reconnaissances sur la route de Töplitz et sur Peterswald, pour s'assurer si l'ennemi continue son mouvement rétrograde, malgré le succès obtenu sur le 1^{er} corps. Il me semble qu'il a pris ce parti, autrement il eût occupé en force Fürstenwald; car il n'y a point de doute que c'est par là qu'il aurait débouché sur moi. Je tarderai donc à exécuter l'ordre de Votre Altesse jusqu'à ce que j'aie reçu le rapport de mes reconnaissances qui seront poussées à fond, vu que je les ai fait soutenir par une division d'infanterie qui a eu l'ordre de s'avancer près de Fürstenwald. Je préviens le maréchal Marmont que je n'exécuterai cet ordre que dans le cas où le rapport de mes reconnaissances me donnerait à peu près la certitude que l'ennemi se porte en forces sur Pirna.

Aussi bien, il faut quelque temps pour se préparer à ce mouvement, tant pour faire évacuer l'artillerie que pour laisser passer une quantité de blessés qui arrivent du 1^{er} corps, et qui filent en ce moment. Je répète à Votre Altesse que je pense que l'ennemi continue son mouvement rétrograde, et qu'il ne faut encore rien précipiter.

Les généraux Philippon et Duvernet s'occupent de rallier ce qui reste d'hommes armés de leurs troupes. Ils croient que le nombre en passe encore 10,000. Nous leur faisons distribuer des cartouches, et leur donnons des canons; enfin, nous les mettons à même de présenter encore une masse respectable, s'ils parviennent un peu à se rassurer. J'échelonne aussi mon infanterie et mon

artillerie, afin d'être prêt à exécuter le mouvement rétrograde, si les circonstances l'exigent. Notre position a bien changé depuis l'événement qui nous prive du 1er corps; mais ce qui nous fait le plus de tort, c'est la pénurie de vivres où se trouvent nos troupes, et qui détruit l'armée.

N° 33.

[132]

Dresde, le 1er septembre 1813.

Le Major général *au maréchal* Gouvion Saint-Cyr.

L'intention de l'empereur n'est pas de pénétrer en Bohême : cette opération n'est pas encore dans la ligne de sa position militaire. L'intention de Sa Majesté est que vous, M. le maréchal, et le duc de Bellune soyez en première ligne pour observer les frontières; vous, ayant votre quartier général à Pirna, et le duc de Bellune ayant le sien à Freyberg; que le duc de Raguse, le duc de Trévise et le corps du général Latour-Maubourg soient groupés autour de Dresde, pour former une réserve et se porter partout où les circonstances l'exigeraient. En conséquence des dispositions générales ci-dessus, l'empereur ordonne que vous portiez votre quartier général du côté de Pirna, et que vous preniez une bonne position, la gauche à l'Elbe, couvrant les deux routes de Peterswald et de Dohna, et observant le défilé d'Altenberg. Le duc de Bellune porte successivement son quartier gé-

[redacted]

néral dans la direction de Freyberg, en échelonnant son corps de manière à pouvoir se porter sur Dresde ou sur des colonnes ennemies qui déboucheraient par Marienberg, Sayda ou tout autre point de cette ligne. Le duc de Raguse se porte sur Dippoldiswald, laissant des colonnes en arrière pour masquer son mouvement : ce maréchal a l'ordre de se concerter avec vous et avec le duc de Bellune.

Faites-moi connaitre quand vous occuperez la position définitive qui vous est assignée.

[128] N° 34.

Dresde, le 1er septembre 1813.

*L'*Empereur *au maréchal* Gouvion Saint-Cyr.

Mon cousin, le duc de Tarente s'est laissé pousser sur Görlitz. Il sera possible que je sois obligé de marcher sur Bautzen demain ou après-demain. Occupez donc promptement les positions défensives, afin que le duc de Raguse et ma garde soient disponibles pour marcher avec moi de ce côté.

Ce malheureux Vandamme, qui paraît s'être tué, n'avait pas laissé une sentinelle sur les montagnes, ni une réserve nulle part; il s'était engouffré dans un fond, sans s'éclairer en aucune façon. S'il avait seulement eu quatre bataillons et quatre pièces de canon sur les hauteurs en réserve, tout ce malheur ne serait pas arrivé.

Je lui avais donné l'ordre positif de se retrancher sur les hauteurs, d'y camper son corps, et de n'envoyer en Bohême que des partis pour inquiéter l'ennemi et avoir des nouvelles. Indépendamment des hommes qui vous sont arrivés de ce 1er corps, beaucoup sont arrivés et arrivent encore à Dresde.

Sur ce, etc.

N° 35.

Liebstadt, le 1er septembre 1813, à 10 heures du soir.

Le maréchal Gouvion Saint-Cyr *au prince* Major général.

J'ai l'honneur de prévenir V. A. que demain les troupes du 14^e corps prendront leurs positions ainsi qu'il suit : la 42^e division, qui couche aujourd'hui à Höllendorf, se rendra au Lilienstein ; la 43^e occupera Breitenau, Oelsen et Höllendorf ; la 44^e ira occuper le camp de Giesshübel ; la 45^e celui de Borna, où elle arrive en ce moment ; et la cavalerie se trouvera répartie avec la 43^e division, qui, par sa position, sera en avant-garde.

J'arrive à l'instant de Fürstenwald, où l'on m'avait annoncé que différentes reconnaissances des ennemis s'étaient présentées pendant une partie de la journée ; en effet, on les a aperçues plusieurs fois ; moi-même j'en ai vu une, forte de 3 à 400 chevaux, sur la gauche de cette position ; tout cela, joint au rapport que vient de me faire un capitaine du 46^e régiment, qui était à l'af-

[redacted]

faire de Kulm, et qui, après s'être caché plusieurs jours dans les bois, est parvenu à s'échapper, me convainc que l'ennemi est revenu camper en très-grande force aux environs de Kulm, à peu près dans la position où il a attaqué le 1[er] corps.

Ce retour de l'ennemi me faisant appréhender, pour demain matin, une attaque sur le point de Fürstenwald, je me suis déterminé à l'évacuer ce soir, et j'ai fait commencer à l'infanterie, qui ne pouvait pas être aperçue de l'ennemi, le mouvement dont je viens de donner le détail à V. A., et qui recevra demain son entière exécution. On assure aussi qu'il y a un très-grand camp à Töplitz, de sorte qu'il serait possible que l'ennemi reprît incessamment l'offensive.

N° 36.

[316]

Dresde, le 2 septembre 1813.

*L'*Empereur *au prince* Major général.

Mon cousin, écrivez au prince de la Moskowa : « Nous venons de recevoir des nouvelles du duc de Reggio, qui a jugé convenable de venir se mettre à deux marches au-dessus de Wittenberg. Le résultat de ce mouvement intempestif est que le corps du général Tauentzien et un fort parti de Cosaques se sont portés du côté de Luckau et de Bautzen, et inquiètent les communications du duc de Tarente. Tout ici se met en mouvement pour se por-

ter sur Hoyerswerda, où l'empereur aura son quartier général le 4. Il est nécessaire que le 4 vous vous mettiez en marche pour être le 6 à Baruth. L'empereur aura le 6 un corps sur Luckau, pour faire sa jonction sur Luckau. — De Baruth, vous ne serez qu'à trois jours de marche de Berlin. — La communication avec l'empereur se trouvera alors établie, et l'attaque de Berlin pourrait avoir lieu le 9 ou le 10. — Toute cette nuée de Cosaques et ce tas de mauvaise infanterie de landwehr se replieront de tous côtés sur Berlin quand votre marche sera décidée. Vous comprenez bien la nécessité de manœuvrer rapidement, pour profiter du désarroi de la grande armée de Bohême, qui fera ses mouvements lorsqu'elle s'apercevra de ceux de l'empereur. Faites-nous connaître d'une manière positive la marche que vous tiendrez. — Il doit y avoir à Wittenberg 120,000 rations de pain biscuité que l'empereur avait fait préparer exprès; prenez-les (donnez des ordres en conséquence au général Lapoype). L'empereur espère apprendre votre arrivée avant son départ, puisqu'il ne compte partir de sa personne pour Hoyerswerda que le 4 dans la matinée. »

Sur ce, etc.

N° 37.

[132]

Dresde, le 3 septembre 1813.

*Instruction générale laissée par l'*EMPEREUR.

L'armée ennemie de Silésie est entrée hier à Görlitz, et s'approche de Bautzen, où le duc de Tarente sera

aujourd'hui 3 septembre. L'armée du duc de Tarente est un peu décontenancée. L'empereur y sera demain à la pointe du jour : S. M. compte attaquer demain à midi, ou après-demain au plus tard, l'armée ennemie, et la mettre en déroute de manière à faire le contre-coup de la bataille de Dresde. L'empereur ne sait pas ce que fera la grande armée ennemie en Bohême. S. M. laisse les dispositions suivantes : le maréchal Saint-Cyr sera à Pirna, le duc de Bellune à Freyberg ; le comte de Lobau, que S. M. a nommé commandant du 1er corps, sera au camp de la jeune garde auprès de Dresde. Tout cela fait encore 50 ou 60,000 hommes. L'ennemi ne peut pas se présenter devant Dresde pour l'attaquer avant quatre jours ; d'ici là, les trois redoutes intermédiaires seront construites et armées, ce qui donnera un degré de force bien plus considérable au camp retranché. Le maréchal Saint-Cyr établira une correspondance très-rapide avec le comte de Lobau et le duc de Bellune, et il devra écrire deux fois par jour au quartier général impérial à Bautzen. Il fera construire des redoutes sur les hauteurs pour assurer son camp, et il fera sur-le-champ travailler à améliorer la route de Königstein à Höllendorf ; cet ouvrage peut être fait dans quatre jours. L'ennemi peut manœuvrer sur Dresde par la rive gauche et la rive droite ; s'il manœuvre par la rive gauche, ce sera la répétition de ce qui a eu lieu. S. M. pense que, dans ce cas, le maréchal Saint-Cyr, le duc de Bellune et le comte de Lobau doivent se réunir sur les hauteurs de Dresde, et aussitôt qu'ils se seront assurés que les forces de l'ennemi sont tellement considérables qu'ils ne peu-

[redacted]

ter sur Hoyerswerda, où l'empereur aura son quartier général le 4. Il est nécessaire que le 4 vous vous mettiez en marche pour être le 6 à Baruth. L'empereur aura le 6 un corps sur Luckau, pour faire sa jonction sur Luckau. — De Baruth, vous ne serez qu'à trois jours de marche de Berlin. — La communication avec l'empereur se trouvera alors établie, et l'attaque de Berlin pourrait avoir lieu le 9 ou le 10. — Toute cette nuée de Cosaques et ce tas de mauvaise infanterie de landwehr se replieront de tous côtés sur Berlin quand votre marche sera décidée. Vous comprenez bien la nécessité de manœuvrer rapidement, pour profiter du désarroi de la grande armée de Bohême, qui fera ses mouvements lorsqu'elle s'apercevra de ceux de l'empereur. Faites-nous connaître d'une manière positive la marche que vous tiendrez. — Il doit y avoir à Wittenberg 120,000 rations de pain biscuité que l'empereur avait fait préparer exprès; prenez-les (donnez des ordres en conséquence au général Lapoype). L'empereur espère apprendre votre arrivée avant son départ, puisqu'il ne compte partir de sa personne pour Hoyerswerda que le 4 dans la matinée. »

Sur ce, etc.

N° 37.

[132]

Dresde, le 3 septembre 1813.

*Instruction générale laissée par l'*Empereur.

L'armée ennemie de Silésie est entrée hier à Görlitz, et s'approche de Bautzen, où le duc de Tarente sera

jourd'hui 3 septembre. L'armée du duc de Tarente
t un peu décontenancée. L'empereur y sera demain à
pointe du jour : S. M. compte attaquer demain à midi,
après-demain au plus tard, l'armée ennemie, et la
ettre en déroute de manière à faire le contre-coup de
bataille de Dresde. L'empereur ne sait pas ce que fera
grande armée ennemie en Bohême. S. M. laisse les
positions suivantes : le maréchal Saint-Cyr sera à Pirna,
duc de Bellune à Freyberg ; le comte de Lobau, que
M. a nommé commandant du 1er corps, sera au camp
la jeune garde auprès de Dresde. Tout cela fait en-
re 50 ou 60,000 hommes. L'ennemi ne peut pas se
ésenter devant Dresde pour l'attaquer avant quatre
urs ; d'ici là, les trois redoutes intermédiaires seront
nstruites et armées, ce qui donnera un degré de force
n plus considérable au camp retranché. Le maréchal
int-Cyr établira une correspondance très-rapide avec
comte de Lobau et le duc de Bellune, et il devra
rire deux fois par jour au quartier général impérial
Bautzen. Il fera construire des redoutes sur les hau-
urs pour assurer son camp, et il fera sur-le-champ tra-
iller à améliorer la route de Kônigstein à Hôllendorf ;
t ouvrage peut être fait dans quatre jours. L'ennemi
ut manœuvrer sur Dresde par la rive gauche et la
re droite ; s'il manœuvre par la rive gauche, ce sera
répétition de ce qui a eu lieu. S. M. pense que, dans
cas, le maréchal Saint-Cyr, le duc de Bellune et le
mte de Lobau doivent se réunir sur les hauteurs de
resde, et aussitôt qu'ils se seront assurés que les forces
l'ennemi sont tellement considérables qu'ils ne peu-

vent tenir les dehors, se replier dans le camp retranché. Le maréchal Saint-Cyr en gardera la gauche, et le duc de Bellune la droite, en laissant en réserve les deux tiers de ces corps, comme S. M. avait placé la jeune garde. Le comte de Lobau serait dans Dresde, de manière à déboucher quand les redoutes seraient sur le point d'être prises, afin de battre l'ennemi. Comme l'empereur pourra toujours, en deux ou trois jours, être à Dresde, ce serait la répétition tout-à-fait de ce qui a eu lieu, hormis que S. M. serait plus près. Si l'ennemi manœuvre sur la rive droite, il peut manœuvrer de deux manières : 1° par la chaussée de Zittau; alors il se réunirait à l'armée de Silésie par derrière, et dans ce cas, cela n'aurait aucune influence sur Dresde; 2° par Neustadt, pour venir se porter sur Weissig, entre Dresde et Lilienstein, et intercepter la route de Dresde à Bautzen. Dans ce cas, le maréchal Saint-Cyr devrait garnir, avec la plus grande partie de son corps, le camp du Lilienstein et les redoutes du Hohenstein; et le comte de Lobau, ainsi que le duc de Bellune, viendraient occuper les hauteurs de Weissig, où il y a de très-belles positions, ce qui donnerait à l'empereur le temps de se joindre à eux, et, après avoir battu l'armée ennemie de Silésie, *rebattre* la grande armée de Bohême.

Aussitôt que l'on s'apercevra que l'ennemi manœuvre sur la rive droite, et peut inquiéter la route de Bautzen, la route de l'armée ne passera plus par Stolpen et Bischofswerda, mais par Königsbrück. Le général Lhéritier est prévenu que le quartier général impérial sera demain 4 à Bautzen; qu'il doit envoyer tous les jours ses

rapports à Dresde, et que, en cas d'événements, il sera sous les ordres du comte de Lobau. Le maréchal Saint-Cyr est également informé qu'il y a à Pirna un pont qui a été jeté pour le passage du duc de Trévise, et que S. M. a ordonné que ce pont fût relevé et les pontons placés sur des haquets, afin que, sur quelque point de la rivière que ce soit, il puisse jeter un pont pour établir la communication selon les circonstances.

Telles sont les dispositions générales arrêtées par S. M.

N° 38.

Liebstadt, le 3 septembre 1813, à 6 heures du matin.

Le maréchal Gouvion Saint-Cyr *au prince* Major général.

J'ai l'honneur d'annoncer à V. A. que l'armée ennemie, Autrichiens, Prussiens et Russes, se rapproche de nous. Hier elle était aux frontières de la Bohême. On l'entretient toujours dans l'idée de retourner incessamment à Dresde.

Nous avons fait hier une vingtaine de prisonniers sur notre droite et sur des partis qui suivaient le mouvement du duc de Raguse. Ce sont les Autrichiens qui marchent de ce côté ; les Prussiens et les Russes se trouvent du côté du débouché de Peterswald et de Fürstenwald.

N° 39.

[132].

Pirna, le 4 septembre 1813, 10 heures du matin.

Le maréchal GOUVION SAINT-CYR *à l'*EMPERE

L'ennemi a d la j urnée d'hier fait suivre pa partis le mouv maréchal Marmont, de qu'il le connait tement, et qu'il est impossible ne devine pas tout de suite le mouvement de Votre jesté. Dès-lors on doit présumer qu'il fera quelque pour parer ou balancer le coup que Votre Majes prépare à lui porter. En manœuvrant sur la rive de l'Elbe, il me parait qu'il n'arriverait pas à te Dans mon opinion, il doit opérer sur la rive gauc profiter de son énorme supériorité pour jeter un corps de troupes entre le duc de Bellune et moi; dant que l'un ou l'autre sera attaqué de front, i gnera aisément les derrières de celui attaqué, et viendra peut-être à l'empêcher de se retirer sur Dr

On ne doit point présumer qu'il fasse positivem qu'il a fait la dernière fois; il connait mieux le te et ses derniers succès l'ont rendu plus confiant.

Nos soldats sont exténués par le manque de s tances. On nous a pris à Dresde une partie de no sons pour transporter des blessés, soi-disant par l' de Votre Majesté, de sorte que nous n'avons pu e ner de cette ville la pl grande partie du biscuit q nous avait accordé. On avait donné à la troupe l

[redacted]

rance qu'en se rapprochant de Dresde elle retrouverait cette faible ressource; mais on l'a fait distribuer d'autorité à la garde.

La réserve de Königstein a été évacuée sur Dresde, de sorte que nous sommes dans le plus grand embarras. Il n'y a plus moyen de retenir le soldat dans les camps. Les officiers généraux et les chefs des corps sont effrayés du résultat que cette pénurie peut amener.

Nos avant-postes en avant de Breitenau ont été attaqués cette nuit et forcés, entre autres un, qui, placé sur une hauteur, dominait tout le pays, et auquel l'ennemi ne pouvait dérober un seul de ses mouvements. J'ai cru qu'il donnerait suite à cette attaque, mais jusqu'à cette heure tout est calme. Je ne sais s'il profitera de la journée pour faire filer un corps de troupes sur notre droite, afin d'agir sur nos derrières pendant qu'il nous attaquerait demain de front.

J'écris au général Pajol de pousser, autant que ses moyens, faibles relativement à ceux de l'ennemi, le lui permettront, une reconnaissance pour tâcher de s'en assurer; j'en envoie une autre sur Maxen, et j'en préviens le duc de Bellune et le comte de Lobau, en les engageant à faire pousser aussi quelque chose pour le même objet sur la route de Dippoldiswald.

[redacted]

N° 40.

[134]

Pirna, le 5 septembre 1813, à 7 heures du matin.

Le maréchal GOUVION SAINT-CYR *au* MAJOR GÉNÉRAL.

Comme j'ai eu l'honneur d'en rendre compte hier à Sa Majesté, l'ennemi a attaqué le matin nos avant-postes et en a forcé plusieurs. Dans la soirée d'hier, un parti de 500 Cosaques a percé notre ligne d'avant-garde sur ma droite, et pénétré jusqu'à Bernersdorf, où il a enlevé un cheval dans la cour même du général Pajol. Il a ensuite été repoussé.

Tous les rapports que j'ai reçus cette nuit m'annoncent que dans la soirée d'hier l'ennemi a beaucoup inquiété ma droite, et qu'il a poussé un corps de troupes, dont j'ignore la force, entre le corps du duc de Bellune et le mien; c'est de ce corps que des partis se sont avancés jusqu'à Posendorf, à deux lieues de Dresde.

J'ai envoyé hier à Maxen un escadron de hussards qui y est resté toute la journée; je l'en ai fait retirer cette nuit sur Bukerswald, dans la crainte que l'ennemi ne connût sa force et ne l'enlevât; mais il a ordre d'y renvoyer aujourd'hui, de sa position, de petites patrouilles. Il a vu rôder dans la journée d'hier plusieurs partis de Cosaques dans les villages sur sa droite, et dans la nuit il a aperçu de nombreux feux de bivouac vers Falkenhain et Altenberg.

Il est sept heures, et je n'ai encore reçu aucun rapport de mes avant-postes.

N° 41.

[136]

Dresde, le 7 septembre 1813, 4 heures et demie du soir.

Le Major général *au maréchal* Gouvion Saint-Cyr.

M. le maréchal Saint-Cyr,

L'empereur trouve que les comptes que vous lui rendez ne le mettent pas à même de voir les projets de l'ennemi. Sa Majesté ne sait pas si, dans la journée du 5, l'ennemi a seulement culbuté les avant-postes de la 42ᵉ division, ou si cette division était postée avec tous ses bataillons et son artillerie dans sa belle position; quelle manœuvre a fait l'ennemi pour la forcer? combien de troupes a-t-il engagées? combien de canons de part et d'autre?

Quant à la journée du 6, Sa Majesté ne voit pas les manœuvres de l'ennemi ni la nature de l'engagement; en ne donnant aucun détail des manœuvres de l'ennemi, vous ôtez à l'empereur les moyens d'asseoir son opinion sur les projets de l'ennemi. Sa Majesté attend ces renseignements pour donner des ordres et prendre un parti.

Vous n'avez pas encore envoyé, M. le maréchal, le rapport des premières affaires du 20 et du 21, en sorte que je n'ai pu mettre sous les yeux de Sa Majesté le nom des officiers qui se sont distingués, les corps qui se sont bien comportés, et la manière dont on s'est conduit.

L'empereur pense qu'une des choses ci-après a lieu : ou l'ennemi ne fait qu'une diversion pour rappeler l'empereur, qu'il voit faire des dispositions pour favoriser les opérations sur Berlin, et dégager l'armée de Silésie; et dans ce cas, en lui abandonnant trop facilement le terrain et en l'invitant à s'avancer par des évacuations, ses troupes légères vous pousseraient ainsi jusqu'aux portes de Dresde sans qu'on eût l'avantage de l'y voir engagé. D'ailleurs, Pirna est une position qu'il ne faut évacuer qu'autant que l'ennemi s'y présenterait avec de véritables forces.

La ville de Pirna appartient à celui qui est maître du camp de Pirna; et si l'ennemi voyait une partie de votre corps dans le camp de Pirna, sur les glacis, cela lui en imposerait.

Le duc de Bellune a toute sa cavalerie et des bataillons sur Dippoldiswald; le comte de Lobau est avec son corps sur les hauteurs de Dresde; d'autres troupes arriveront dans la matinée; mais Sa Majesté n'est pas encore décidée à faire venir des corps qui sont utiles aux opérations des armées de Silésie et de Berlin, ce qui serait conforme au but de l'ennemi. Sa Majesté désire donc, Monsieur, que vous ne vous laissiez pas pousser sans de bons motifs. Vos troupes ne sont-elles pas trop disséminées? réunissez-les davantage.

Je vous prie surtout de m'envoyer un récit clair de ce qui s'est passé, afin que l'empereur puisse asseoir son jugement, et, en général, d'en faire un détaillé de tout ce qui se passe.

[137]

N° 42.

Mügeln, le 7 septembre 1813.

Le maréchal Gouvion Saint-Cyr *au prince* Major général.

J'ai l'honneur de répondre à la lettre de Votre Altesse de ce jour. Elle me dit que l'empereur trouve que les comptes que je lui rends ne le mettent pas à même de voir les projets de l'ennemi. Je désirerais avoir le don de les deviner, cela me mettrait à même de mieux servir Sa Majesté.

J'ai écrit que, dans la journée du 4, l'ennemi avait culbuté les avant-postes de la 43° division.

J'ai écrit que, dans la journée du 5, l'ennemi avait chassé la 43° division des positions qu'elle occupait à Breitenau, Oelsen et Höllendorf; je ne sais ce que Votre Altesse appelle sa belle position.

La division de cavalerie Pajol, qui était répartie dans les mêmes postes que la 43° division, a dû, comme l'infanterie, céder aux forces supérieures que l'ennemi y a présentées.

On supposait à l'ennemi le projet de nous pousser et de continuer ses attaques dans la journée du 6, et je jugeai à propos de faire prendre à la 45° division une autre position que celle de Borna, qui n'est bonne qu'autant qu'on a pour la défendre une bonne et nombreuse cavalerie. Sa brigade de gauche fut postée en arrière à la hauteur d'Ober-Saydevitz, et adossée au bois situé près

[redacted]

de ses forces étant concentrées et réunies à une marche de Dresde, sur les débouchés d'Altenberg, Fürstenwald et Peterswald.

Voilà, monseigneur, tout ce que je puis annoncer de plus positif à Votre Altesse sur ce qui s'est passé. J'ai chargé en outre mon chef d'état major de tenir un journal de tout ce qui a lieu et peut parvenir à sa connaissance, de le faire le plus détaillé possible et de le soumettre à Votre Altesse. Je lui ai déjà fait passer un gros paquet des demandes que font les généraux de division pour leurs officiers, etc.

N° 43.

[155]

Liebstadt, le 10 septembre 1813, 7 heures du matin.

Le MAJOR GÉNÉRAL *au maréchal* GOUVION SAINT-CYR.

L'empereur ordonne que vous vous portiez sur le col des hauteurs de la grande chaîne de Bohême, afin de voir si l'on peut aller à Töplitz, et avoir des nouvelles de ce que fait l'ennemi; il paraît qu'une grande partie de son armée est en marche dans différentes directions; ce mouvement l'oblige à rappeler ses colonnes.

Le duc de Trévise a pris position hier à Giesshübel. S. M. suppose que le corps qui était hier soir à Altenberg sera rentré cette nuit, aussitôt qu'il aura su que vous étiez à Fürstenwald, faisant un mouvement offensif. Envoyez des patrouilles pour vous en assurer. Si l'ennemi ne s'est pas retiré, il faudra tâcher de l'en

La 43ᵉ division, avec la division de cavalerie du général Pajol, sur les hauteurs de Zehist et Schussendorf, la gauche à Pirna ;

La 45ᵉ division à Dohna ;

La 44ᵉ à Mügeln, sur la rive gauche de la Mügeln, ayant trois bataillons détachés à Laidenau avec trois petits bataillons de la 42ᵉ division, dont le reste est au camp du Lilienstein et de Königstein ;

La réserve d'artillerie à Sporwitz.

Votre Altesse verra dans les mouvements que le 14ᵉ corps a opérés, qu'étant placé en observation, j'ai voulu éviter un engagement sérieux avec l'armée coalisée, vu la disproportion de ses forces d'avec les miennes.

L'ennemi espérait joindre ce corps et le détruire en grande partie avant l'arrivée de Sa Majesté ou des secours qu'elle aurait pu lui envoyer ; et il y serait certainement parvenu si j'avais un seul instant manqué de prudence.

L'affectation que l'ennemi a mise hier à ne point dépasser les positions qu'il a prises me fait croire qu'il connait ou qu'il suppose le retour de Sa Majesté. Il me parait, du reste, que son système est de ne rien entreprendre, de ne rien hasarder sur les points où il peut soupçonner la présence de l'empereur et des troupes qu'il mène ordinairement avec lui. Ce système supposé, que je soumets cependant aux lumières de Votre Altesse, me fait croire que l'ennemi ne se portera point jusqu'à Dresde tant qu'il saura Sa Majesté avec ses troupes dans les environs de cette ville, mais qu'il y marchera aussitôt qu'il apercevra qu'elles s'en éloignent ; la plus grande partie

de ses forces étant concentrées et réunies à une marche de Dresde, sur les débouchés d'Altenberg, Fürstenwald et Peterswald.

Voilà, monseigneur, tout ce que je puis annoncer de plus positif à Votre Altesse sur ce qui s'est passé. J'ai chargé en outre mon chef d'état major de tenir un journal de tout ce qui a lieu et peut parvenir à sa connaissance, de le faire le plus détaillé possible et de le soumettre à Votre Altesse. Je lui ai déjà fait passer un gros paquet des demandes que font les généraux de division pour leurs officiers, etc.

N° 43.

[155]

Liebstadt, le 10 septembre 1813, 7 heures du matin.

Le Major général *au maréchal* Gouvion Saint-Cyr.

L'empereur ordonne que vous vous portiez sur le col des hauteurs de la grande chaîne de Bohême, afin de voir si l'on peut aller à Töplitz, et avoir des nouvelles de ce que fait l'ennemi; il paraît qu'une grande partie de son armée est en marche dans différentes directions; ce mouvement l'oblige à rappeler ses colonnes.

Le duc de Trévise a pris position hier à Giesshübel. S. M. suppose que le corps qui était hier soir à Altenberg sera rentré cette nuit, aussitôt qu'il aura su que vous étiez à Fürstenwald, faisant un mouvement offensif. Envoyez des patrouilles pour vous en assurer. Si l'ennemi ne s'est pas retiré, il faudra tâcher de l'en

[redacted]

faire repentir. On assure que l'ennemi a trois corps à Freyberg ; on dit qu'il en a à Zittau. Le maréchal duc de Tarente est aujourd'hui, avec toute notre armée de Silésie, en avant de Bautzen, ayant le prince Poniatowsky qui couvre sa droite. Le duc de Raguse, avec son corps d'armée, est à Dresde. Le comte de Lobau suit votre mouvement ; il vous soutiendra et recevra vos ordres pour les positions intermédiaires qu'il devra prendre entre vous et le duc de Bellune, qui s'avance sur Breitenau. Le général Lefèvre reçoit l'ordre de soutenir le général Pajol. L'empereur sera de sa personne, entre dix heures et midi, à Breitenau.

[155] N° 44.

Liebstadt, le 10 septembre 1813.

*L'*EMPEREUR *au prince* MAJOR GÉNÉRAL.

Mon cousin, faites connaître au duc de Raguse qu'il doit rester à Dresde, et avoir l'œil sur tout ce qui se passe ; que la position de l'armée est aujourd'hui la suivante :

Le prince de la Moskowa, et les trois corps qui ont essuyé un échec dans la journée du 6, se rallient à Torgau.

Le duc de Tarente vient aujourd'hui de prendre position en avant de Bautzen avec son armée.

Le prince Poniatowsky garde sa droite : cette retraite n'était pas nécessaire ; elle a été ordonnée par l'empereur pour concentrer nos forces.

[redacted]

Le général Lhéritier est à Grossen-Hayn en observation.

Le 6e corps est à Dresde avec la brigade Piré.

Le général Margaron, avec un corps de 8 à 10,000 hommes, cavalerie, infanterie et artillerie, est à Leipzig.

Le maréchal Saint-Cyr, soutenu par les 1er et 2e corps, marche sur les hauteurs de Töplitz.

Une division de la jeune garde est à Dresde.

Le duc de Trévise, avec les autres divisions, est à Pirna, occupant Giesshübel.

Les corps russe et prussien, et quelques Autrichiens qui occupaient Borna, Giesshübel et Altenberg, se sont mis successivement en retraite dans la journée d'hier; que dans cette situation des choses, il est probable que ce mouvement offensif en Bohême rappellera les corps que l'ennemi avait jetés sur Freyberg et Zwickau, si tant est que l'ennemi ait jeté des corps dans cette direction; que si l'ennemi n'a jeté que des partis, il est possible qu'il les laisse, mais alors le duc de Raguse peut faire faire de fortes patrouilles sur Freyberg pour les poursuivre; que le duc de Raguse doit recevoir la correspondance du général Lhéritier, et le soutenir, s'il est nécessaire; qu'il faut aussi qu'il se mette en correspondance avec le prince de la Moskowa, le duc de Tarente et le prince Poniatowsky; qu'il est possible que l'empereur soit de retour dans la journée de demain à Dresde; que S. M. peut, dans un jour, réunir toute sa garde et le corps du général Latour-Maubourg au corps du duc de Raguse; qu'il est possible aussi que si l'em-

pereur trouve quelque mal à faire à l'ennemi, il reste encore éloigné de Dresde quelques jours.

Sur ce, etc.

N° 45.

Breitenau, le 10 septembre 1813, à 8 heures du soir.

Le MAJOR GÉNÉRAL *au maréchal* GOUVION SAINT-CYR.

M. le maréchal Saint-Cyr,

Le quartier général de l'empereur est à Breitenau.

La division de cavalerie du général Ornano, la 42e division d'infanterie, sont arrivées à Peterswald.

L'empereur désire que vous fassiez faire tous les préparatifs pour rendre la rampe praticable pour l'artillerie.

Le général Lefèvre-Desnouettes s'est porté à Altenberg, pour se mettre à la poursuite des partisans que l'ennemi peut avoir jetés entre Zwickau et Freyberg.

Faites-moi connaître ce que vous observerez de feux cette nuit. Donnez-nous des nouvelles.

N° 46.

[162]

Breitenau, le 11 septembre 1813.

Le MAJOR GÉNÉRAL *au maréchal* GOUVION SAINT-CYR.

M. le maréchal Saint-Cyr,

L'empereur se rend à Peterswald, et de là sur les hauteurs de Höllendorf; Sa Majesté désire que vous

fassiez reconnaître aujourd'hui la chaîne de montagnes depuis le Geyersberg jusqu'à Höllendorf, et depuis le Geyersberg jusqu'à Zinnwald. Sa Majesté vous fera connaître ce soir ses intentions pour demain; mais si ce soir vous ne receviez pas de lettre, vous resteriez demain dans la position que vous occupez aujourd'hui. Le comte de Lobau est sous vos ordres; la 42e division et la division Dumonceau, du 1er corps, sont actuellement à Peterswald, et doivent occuper les hauteurs de Höllendorf. Le duc de Bellune est encore en réserve au débouché du bois.

[162]

N° 47.

Pirna, le 11 septembre 1813, 10 heures du soir.

Le MAJOR GÉNÉRAL *au maréchal* GOUVION SAINT-CYR.

M. le maréchal Saint-Cyr,

L'empereur met sous vos ordres le 14e et le 1er corps d'armée; j'en préviens M. le comte de Lobau; je lui donne l'ordre de partir demain, à la pointe du jour, avec le 1er corps, pour se diriger, par Breitenau, sur Höllendorf. La division Dumonceau, de ce corps d'armée, occupe déjà le col en avant de Peterswald et du village de Höllendorf; les deux autres divisions qui occuperont Peterswald, Höllendorf et Giesshübel seront pour la soutenir; le quartier général du 1er corps pourra être à Höllendorf, et le parc et l'administration à Giesshübel.

La 42e division reprend sa position à Königstein; elle s'y est déjà rendue aujourd'hui.

[162]

N° 49.

Breitenau, le 13 septembre 1813, à 8 heures du matin.

Le maréchal Gouvion Saint-Cyr *au général comte de* Lobau.

Mon cher général,

J'ai appris hier le mouvement de votre corps d'armée par les Cosaques qui ont enlevé quelques hommes près d'Ebersdorf, et par votre officier qui se rendait dans ce village, où était mon quartier général, et qui faillit aussi être pris en y entrant.

Je charge mon chef d'état-major de vous donner l'emplacement des troupes du 14ᵉ corps.

Vous aurez deux très-belles positions à Höllendorf et à Giesshübel; cette dernière surtout est superbe. Si on a le temps de faire achever les ouvrages que j'y ai fait commencer, elles deviendront fort bonnes. Je vous engage à y faire travailler de suite vos sapeurs.

J'ai été harcelé toute la nuit. L'ennemi a attaqué mon front, mes flancs et mes derrières. Je me rends aujourd'hui de ma personne à Liebstadt; vous pourrez correspondre avec moi par Gottleube. Je pense comme vous que l'ennemi va reprendre l'offensive; il n'a point d'autre jeu à faire.

Le général Dumonceau ferait très-bien de correspondre avec le général Berthezenne, qui sera à Fürstenwald.

N° 48.

Ebersdorf, le 12 septembre 1813, à 11 heures.

Le maréchal GOUVION SAINT-CYR AU MAJOR GÉNÉRAL.

J'ai reçu la lettre que Votre Altesse m'a adressée sous la date du 11 septembre. Toutes les dispositions qu'elle me prescrit seront exécutées.

Jusqu'à présent il n'y a rien de nouveau devant nous. L'armée ennemie est toujours dans ses mêmes positions.

Il vient de nous arriver un déserteur de la garde du roi de Prusse; il nous a dit que l'ennemi s'attendait à être attaqué hier. Il nous a assuré aussi que les empereurs et le roi de Prusse étaient à Töplitz.

Il n'y a point de doute que l'ennemi ne recommence son même jeu; mais étant soutenu par les 1er et 2^{e} corps, je pense que nous serons en mesure de lui opposer une défense sérieuse sur les points de Borna et de Giesshübel, surtout le 2^{e} corps étant sur notre droite et gardant le débouché d'Altenberg.

[redacted]

N° 49.

[162]

Breitenau, le 13 septembre 1813, à 8 heures du matin.

Le maréchal Gouvion Saint-Cyr *au général comte de* Lobau.

Mon cher général,

J'ai appris hier le mouvement de votre corps d'armée par les Cosaques qui ont enlevé quelques hommes près d'Ebersdorf, et par votre officier qui se rendait dans ce village, où était mon quartier général, et qui faillit aussi être pris en y entrant.

Je charge mon chef d'état-major de vous donner l'emplacement des troupes du 14e corps.

Vous aurez deux très-belles positions à Höllendorf et à Giesshübel; cette dernière surtout est superbe. Si on a le temps de faire achever les ouvrages que j'y ai fait commencer, elles deviendront fort bonnes. Je vous engage à y faire travailler de suite vos sapeurs.

J'ai été harcelé toute la nuit. L'ennemi a attaqué mon front, mes flancs et mes derrières. Je me rends aujourd'hui de ma personne à Liebstadt; vous pourrez correspondre avec moi par Gottleube. Je pense comme vous que l'ennemi va reprendre l'offensive; il n'a point d'autre jeu à faire.

Le général Dumonceau ferait très-bien de correspondre avec le général Berthezenne, qui sera à Fürstenwald.

[166]

N° 50.

Dresde, le 13 septembre 1813.

*L'*Empereur *au maréchal* Gouvion Saint-Cyr.

Mon cousin, j'ordonne qu'on construise deux ou trois redoutes à la position de Giesshübel et qu'on y fasse des abatis.

Cette position pouvant être tournée par le camp de Pirna, le général Mouton-Duvernet doit prendre position sur la rive gauche au camp de Kœnigstein, et faire construire une redoute et faire des abatis sur la hauteur de Langen-Hennersdorf. Dès demain le château de Sonnenstein sera armé de pièces de canon, aura garnison et sera un poste très-fort. J'ai même ordonné d'occuper les portes de Pirna, pour être maître de la ville tant que l'ennemi ne s'y présentera pas en forces. Il faut faire deux ou trois redoutes sur les hauteurs de Borna, ainsi que des abatis; les troupes doivent y travailler. Reste actuellement à bien déterminer le rôle que doit jouer le 2ᵉ corps sur votre droite. Il paraît certain que dans tout projet d'attaque, les Autrichiens auront un corps qui débouchera par Marienberg. Les Russes et les Prussiens seront probablement chargés de l'attaque de Peterswald et d'Ebersdorf. Mon projet est, aussitôt que l'ennemi sera vis-à-vis de Giesshübel et de Borna, de recevoir son attaque, et immédiatement après de l'attaquer moi-même et de le pousser sur Peters-

[redacted]

wald; vous vous porterez alors par un à gauche sur la chaussée de Peterswald. Entendez-vous avec le comte de Lobau et le duc de Bellune. La 42e division sera sous les ordres du comte de Lobau, et le comte de Lobau sera sous vos ordres.

Sur ce, etc.

N° 51.

[164]

Liebstadt, le 13 septembre 1813, à 6 heures du soir.

Le maréchal Gouvion Saint-Cyr *au* Major général.

Conformément aux intentions de Sa Majesté, j'ai placé le 14e corps de manière à garder le débouché du Geyersberg.

La 44e division est entre Fürstenwald et Ebersdorf, occupant par des postes Laubenheim et Lauenstein, pour communiquer avec les troupes d'Altenberg. Cette division a aussi un bataillon près de Streckenwald, pour entretenir les communications avec les troupes du 1er corps qui sont à Hollendorf, et deux bataillons placés pour couvrir et garder le débouché de Kulm sur Fürstenwald.

La 43e division est à Breitenau; la 45e division à Borna; les trois régiments de cavalerie formant la division du général Pajol sont, le premier à Fürstenwald, le deuxième à Liebenau, et le troisième à Breitenau.

L'ennemi a tiré beaucoup de salves d'artillerie et de mousqueterie pour célébrer ses victoires du 6. Il a distribué du vin à ses troupes.

Toute la nuit nous avons été assaillis de houras et de petites attaques, un peu sur nos derrières, mais particulièrement sur nos flancs. Nous avons fait une vingtaine de prisonniers autrichiens, dont un capitaine. Ceux-là ont débouché par la route d'Altenberg à Töplitz, ce qui m'avait fait présumer que je serais attaqué pendant mon mouvement; mais ils l'ont laissé exécuter avec tranquillité; seulement le bataillon laissé près de Streckenwald a été un peu pressé.

Je m'attends à voir reprendre l'offensive à l'ennemi; car il n'est pas probable qu'il laisse à rien faire une aussi grande armée, encouragée surtout par les succès de sa droite.

Nous pensons peu aux embarras que cela va nous occasioner, étant fortement occupés d'embarras bien plus grands encore, ceux de la pénurie affreuse de subsistances où nous nous trouvons. Il n'existe plus rien, pour les hommes ni pour les chevaux, à de fortes distances des camps, le dernier mouvement opéré par l'armée dans cette partie ayant achevé de tout consommer.

J'adresse à Votre Altesse les réclamations que je reçois à l'instant des officiers généraux.

On a induit Votre Altesse en erreur quand on lui a fait le rapport que la 43ᵉ division n'avait point d'artillerie; je lui en avais envoyé une batterie avant que Votre Altesse m'en eût donné l'ordre.

Le général Creutzer a rejoint depuis deux jours, à Kõnigstein, la 42ᵉ division, avec les trois bataillons qui en étaient détachés.

N° 52.

[169]

Liebstadt, le 15 septembre 1813, à 10 heures du soir.

Le maréchal Gouvion Saint-Cyr *au* Major général.

La 44ᵉ division est toujours à Breitenau, avec un régiment de cavalerie ; elle a été sous les armes toute la journée, parce que l'ennemi l'a constamment manœuvrée de manière à lui faire craindre une attaque sérieuse.

Les Autrichiens, sur son front, occupent en forces le bois de Breitenau à Fürstenwald ; et les Russes, qui ont occupé toute la journée le poste d'Oelsen, avec 7 à 8,000 hommes, menaçaient de la prendre en flanc. Bien certainement elle aurait été attaquée ce soir, sans les mouvements que Sa Majesté a ordonnés sur Höllendorf.

On a vu, sur la hauteur d'Oelsen, beaucoup d'aides de camp ou officiers d'état-major, allant et venant au galop, apportant ou contremandant des ordres.

Je n'ai été instruit du mouvement que Sa Majesté faisait effectuer sur Höllendorf qu'à quatre heures et demie passées. Aussitôt j'ai fait reporter sur Breitenau la cavalerie du général Pajol ; elle était échelonnée en arrière, avec les autres troupes du 14ᵉ corps, et n'a pu arriver qu'à la nuit à Breitenau. Par conséquent, l'on est resté sur ce point dans la même situation où on se trouvait auparavant ; d'ailleurs il est à la hauteur et même plus en avant que Höllendorf.

Je ne concevais pas comment aujourd'hui de la ca-

valerie autrichienne avait pu se montrer sur le village de Dobra ; mais je viens d'apprendre à Breitenau, par une lettre du duc de Bellune au général Pajol, qu'il a évacué de très-grand matin les positions qu'il occupait sur ma droite, pour se porter sur Freyberg. Ce mouvement laissant la droite du 14ᵉ corps entièrement à découvert, je doute de pouvoir conserver le poste de Breitenau.

N° 53.

[170]

Pirna, le 16 septembre 1813, 8 heures et demie du matin.

Le Major général *au maréchal* Gouvion Saint-Cyr.

L'empereur me charge de vous faire connaître qu'aujourd'hui, de onze heures à midi, il attaquera l'ennemi qui occupe les hauteurs de Peterswald. L'intention de Sa Majesté est que, de votre côté, vous réunissiez votre corps, et que vous chassiez l'ennemi au-delà des montagnes. Faites placer des postes pour assurer votre communication avec nous par Höllendorf. La montagne élevée qui domine tout le pays, à côté de Fürstenwald, communique sans interruption avec le col de Peterswald. Sa Majesté, lorsqu'elle était, il y a quelques jours, sur les lieux, envoya par là une patrouille, qui passa sans rencontrer d'obstacles.

Il est certain que l'ennemi a un fort détachement sur la droite de l'Elbe, et un autre du côté de Marienberg, et que ses principales forces, dans cette partie, sont sur

la chaussée de Peterswald, dont il lui importe de conserver le débouché, pour être assuré que l'empereur ne prendra pas l'offensive pendant qu'il se livrera à ses opérations.

Sa Majesté sera de sa personne à Höllendorf; elle vous recommande de nous y envoyer fréquemment de vos nouvelles.

[171]

N° 54.

Devant Kulm, ce 17 septembre 1813.

Le Major général *au maréchal* Gouvion Saint-Cyr.

Nous sommes engagés sur Töplitz, comme vous l'entendez par le bruit du canon. L'empereur pense que, comme il vous l'a fait dire, vous attaquez l'ennemi et que vous débouchez sur Fürstenwald. Si vous ne pouvez pas attaquer ce soir, au moins attaquez demain matin, en vous servant du débouché de Fürstenwald.

[171]

N° 55.

Peterswald, le 17 septembre 1813, à 10 heures et demie du matin.

Le Major général *au maréchal* Gouvion Saint-Cyr.

Je vous ai écrit, il y a deux heures, pour vous dire que l'intention de l'empereur était que vous débouchiez par Peterswald demain matin; mais le temps est si mau-

vais, que votre artillerie ne pourrait pas passer par le débouché de Fürstenwald. De notre côté, l'empereur s'est emparé du débouché sur la plaine. De votre côté, tenez les débouchés de Fürstenwald ; faites quelques démonstrations d'infanterie et de fusillade, afin que nous puissions connaître ce qu'a l'ennemi et ce qu'il veut faire. Donnez-nous des nouvelles de ce que vous apprendrez et verrez. Vous devez donc, pour demain matin, vous borner à inquiéter et observer l'ennemi, sans engager votre artillerie dans le débouché de Fürstenwald.

N° 56.

[172]

Peterswald, ce 18 septembre 1813, à 9 heures du matin.

Le Major général *au maréchal* Gouvion Saint-Cyr.

Sa Majesté s'étant aperçue hier que l'ennemi avait fait une grande quantité d'abatis au bas de la montagne, l'en a fait débusquer ; l'ennemi a tenu assez long-temps au village de Zugmann, il en a été délogé. On a fait avancer alors la division du général Mouton-Duvernet avec 1500 chevaux et 12 pièces de canon, faisant mine de marcher sur Kulm, ce qui a obligé l'ennemi à démasquer toutes ses forces. On l'a vu dans toutes ses positions, et on l'a jugé fort de 90,000 hommes. Une canonnade hors de portée s'est engagée ; les lanciers rouges ont chargé sur une batterie de 24 pièces de canon,

que l'ennemi portait en avant pour faire du mal. Ils ont désorganisé cette batterie, sabré les canonniers sur les pièces, emmené une partie des chevaux et plusieurs pièces de canon. La nuit, la 42ᵉ division est restée au débouché du village, et chacun en position. Plusieurs officiers russes prisonniers, plusieurs prisonniers autrichiens, et des paysans des villages de Bohême, dans leur dire, portent à penser que l'ennemi avait un projet de diviser par la gauche et par la droite, mais que l'opération offensive faite ces jours-ci l'a obligé de concentrer ses forces aux deux débouchés.

Le comte de Lobau conservera le bas de la montagne dans la journée d'aujourd'hui; demain il prendra la position de la hauteur.

L'empereur restera aujourd'hui à Pirna; dans cette situation, vous aurez toujours la direction du mouvement du comte de Lobau. Appuyez-le, et tenez-vous en communication avec lui.

N° 57.

[175]

Peterswald, le 18 septembre 1813, à 10 heures du matin.

*L'*EMPEREUR *au maréchal* GOUVION SAINT-CYR.

Mon cousin, j'ai fait hier une reconnaissance pour bien connaître la force et la position de l'ennemi; sa position m'a paru forte, et quoique le débouché de Peterswald soit assez favorable pour l'artillerie, les pentes en étant assez douces, la position de l'ennemi ne permet

[redacted]

pas de l'attaquer. Je me suis donc arrêté au parti de m'en tenir au *va et vient*, et d'attendre l'occasion.

Sur ce, etc.

N° 58.

Liebstadt, 24 septembre 1813.

Le maréchal GOUVION SAINT-CYR *au* MAJOR GÉNÉRAL.

J'ai l'honneur de prévenir Votre Altesse que l'ennemi a de nouveau, ce matin, attaqué le 2e régiment de chasseurs. Cette seconde attaque ne peut être attribuée qu'à la manière dont ce régiment s'est conduit dans la première, ce qui a encouragé l'ennemi. Ce dernier a cependant été repoussé aujourd'hui avec perte. J'ai ordonné que ce régiment restât toujours à peu près dans sa même position, parce qu'on serait allé le chercher plus loin. Je ne le retirerai que lorsqu'il aura donné à l'ennemi meilleure opinion de sa bravoure.

N° 59.

[176]

Dresde, le 25 septembre 1813, 1 heure après-midi.

Le MAJOR GÉNÉRAL *au maréchal* GOUVION SAINT-CYR.

M. le maréchal Saint-Cyr,

L'empereur ordonne que vous portiez aujourd'hui votre quartier général à Pirna, et que vous y fassiez venir une de vos divisions.

[redacted]

Ainsi le 14e corps aura :

Une division à Kōnigstein, Langen-Hennersdorf et Sonnenstein;

Une autre division à Pirna et Pillnitz, gardant le pont de Pirna et le pont vis-à-vis Pillnitz;

Le 1er corps d'armée aura ses trois divisions à Giesshübel, où elles se trouvent. Ce corps d'armée est sous vos ordres.

Vous donnerez au général Pajol le commandement de toute la cavalerie sous vos ordres, et vous lui donnerez les instructions nécessaires pour couvrir tous les débouchés.

N° 60.

[178]

Dresde, le 29 septembre 1813.

Le Major général *au maréchal* Gouvion Saint-Cyr.

L'empereur a pris connaissance de votre dernier rapport; Sa Majesté me charge de vous faire connaître que l'ennemi paraît avoir renoncé définitivement à son projet de pénétrer sur Dresde, et à toute opération offensive, se contentant de faire la petite guerre. Des corps d'armée qui avaient l'air de déboucher par Kommotau et dans différentes directions, se sont repliés sur la Bohême; et tous les ponts que l'ennemi avait jetés sur l'Elbe, à Wartenberg, vis-à-vis Elster, à Acken et à Dessau, ont été levés après de légers engagements avec le prince de la Moskowa; les fortes têtes de ponts que l'ennemi avait établies ont été démolies.

[redacted]

Dans cette situation des choses, M. le maréchal, l'empereur pense qu'il est convenable que la division que vous avez à Pirna, et celle que vous avez à Königstein, occupent le plus de terrain qu'il sera possible sur la rive droite, afin de vivre, d'autant mieux que ces divisions seront toujours prêtes à passer l'Elbe, et à se porter contre l'attaque que l'ennemi ferait en Bohême.

Sa Majesté me charge aussi de vous mander que vous ne devez compter sur aucun renfort de cavalerie; que si vous n'avez pas de pain, c'est la faute de votre ordonnateur, puisqu'il y en a ici; que d'ailleurs vous devez, M. le maréchal, exiger six mille rations de Pirna.

[180] N° 61.

Dresde, le 1er octobre 1813, à 7 heures et demie du soir.

Le Major général *au maréchal* Gouvion Saint-Cyr.

M. le maréchal Saint-Cyr,

L'empereur me charge de vous faire connaître que tout porte à croire que l'ennemi opère sur sa gauche, et qu'il est dégoûté de s'engager dans les défilés de Giesshübel, de Borna et de Pirna.

En conséquence, Sa Majesté ordonne les dispositions suivantes :

Votre commandement s'étendra jusqu'au pont de Pillnitz et jusqu'à Dippoldiswald. Faites partir, demain, douze pièces de canon pour le pont de Pillnitz, avec

[redacted]

trois bataillons et 50 chevaux : ces troupes garderont le pont de Pillnitz.

Vous ferez partir 150 chevaux et trois pièces de canon pour Dippoldiswald, où cette colonne trouvera les deux bataillons que vous y avez précédemment envoyés; ces troupes désormais garderont, sous vos ordres, ce point que le général Ornano va recevoir l'ordre de quitter.

Vous avez sous vos ordres une compagnie de pontonniers pour le pont de Pirna, et une pour le pont de Pillnitz.

Je donne l'ordre à M. le maréchal duc de Trévise de partir demain avec les deux divisions de la jeune garde qu'il commande, et avec la division de cavalerie du général Walter, pour aller prendre une bonne position en avant de Tharandt, au débouché de la route de Freyberg à Dresde par Tharandt. M. le duc de Trévise laissera cependant une brigade de la jeune garde au pont de Pillnitz, jusqu'à ce que la tête de pont soit finie.

Je vous préviens aussi que je donne l'ordre à M. le maréchal duc de Tarente, de faire passer le corps de cavalerie du général Sébastiani au pont de Pillnitz, sur la rive gauche.

N° 62.

[181]

Dresde, le 2 octobre 1813.

*L'*EMPEREUR *au maréchal* GOUVION SAINT-CYR.

Mon cousin, il paraît que les corps de Langeron,

Sacken et Blücher ont quitté les environs de Stolpen et le chemin de Bautzen, et qu'ils se sont portés entièrement sur Grossen-hayn et Elsterwerder. Avez-vous quelques régiments là-dessus? Le prince Poniatowsky est arrivé hier à Fröhburg, près d'Altenburg. Il paraît que l'ennemi n'a fait déboucher de Bohême que l'hetmann Platof et le général Thielmann avec 7 à 8,000 hommes de cavalerie, huit ou dix pièces de canon, et deux bataillons d'infanterie. Je suppose que vous avez envoyé un officier intelligent pour commander à Dippoldiswald. Le général Ornano est à Sohra, le duc de Trévise à Tharandt, le duc de Bellune entre Freyberg et Chemnitz, le général Lauriston sur Mittweyda. Organisez bien le service et la surveillance de la rive gauche. Qui est-ce qui commande au pont de Pillnitz? Vous devez fournir quatorze bataillons aux 3^{e}, 7^{e} et 11^{e} corps : vous recevrez en échange quatorze autres bataillons. Cela a pour but de réunir les bataillons d'un même régiment. Le comte de Lobau tient des chevaux de cavalerie, d'artillerie et d'équipages au bivouac ; il pourrait éloigner tout cela en les envoyant dans les villages sur ses derrières, pour former les chevaux et les rétablir.

Sur ce, etc.

N° 63.

[177]

Pirna, le 2 octobre 1813, à 8 heures du soir.

Le maréchal GOUVION SAINT-CYR *à l'*EMPEREUR.

Je reçois la lettre de Votre Majesté, et j'ai l'honneur de lui répondre que je n'ai aucuns renseignements sur

rps des généraux Langeron, Sacken et Blücher; ıes de leurs troupes n'ont paru devant moi; celles e de nous, sur la rive droite de l'Elbe, sont les régiments de hussards de Blankenstein et de Lichin. Ces deux régiments ont avec eux chacun deux lons d'infanterie légère, un bataillon de Croates et landwehr. Ce corps est commandé par le général a; il vient de l'intérieur de la Bohême, est arrivé par adt, Sulkenau et Rumburg, et n'est point parti grande armée. Cette dernière a reçu de l'intérieur utriche des renforts considérables, tant en troupes s qu'en landwehr.

st le major Pati qui commande le petit corps détaché le Dippoldiswald. C'est le meilleur de nos officiers ieurs, et j'avais demandé pour lui à Votre Majesté de de colonel. Le général Ornano lui a conseillé de uper la ville de Dippoldiswald que par un poste, et st placé en arrière, près d'Ober-Hesslig. Je crois a bien fait, car Dippoldiswald se trouve dans une e d'entonnoir, que l'on ne peut occuper que quand t éclairé au loin. Je vais le faire rapprocher un peu oi, et le placer aux environs de Nieder-Frauendorf. ette manière, il verra aussi bien ce qui arrivera sur oldiswald par la route de Frauenstein; il sera à e de mieux éclairer celle d'Altenberg, qui passe par -Frauendorf, et pourra plus facilement communiavec moi et en être protégé. Je compte demain uyer d'un bataillon d'infanterie légère que j'enverrai nnersdorf. Cet endroit est très-près de Hexenmühle, pé sur toutes les cartes sous le nom de Hütte, où est

appuyée la droite de la 45ᵉ division. Ce petit corps alors ne sera plus aussi isolé : en cas d'attaque, il pourra se retirer sur Liebstadt ou Maxen, et me donner promptement de ses nouvelles. Autrement, dès que l'ennemi aurait eu connaissance de sa force, il eût pu l'enlever : c'est cette crainte qui m'a empêché de lui envoyer les trois pièces de canon qu'il devait avoir.

Le major Pati m'a déjà fait connaître, par un officier, son embarras au sujet de ses canons, ses bataillons étant réduits à très-peu de chose.

N° 64.

[181]

Dresde, le 5 octobre 1813, à 3 heures du matin.

*L'*EMPEREUR *au* MAJOR GÉNÉRAL.

Mon cousin, écrivez au duc de Padoue que la colonne de 10,000 hommes, partie d'Erfurth, arrive aujourd'hui 5, à Naumburg; qu'il ne la perde pas de vue et la dirige selon les circonstances; que j'ai donné l'ordre aux deux bataillons que le général Margaron a fait partir le 4 pour Dresde, de rétrograder sur Wurtzen, où ils garderont le pont et seront à la disposition du général Margaron.

Envoyez un officier intelligent, et qui puisse nous rendre compte de ce qui se passe, au duc de Raguse, à Eilenburg, pour l'instruire que le 3ᵉ corps est sous ses ordres; qu'il devait avoir hier soir une division à Strehla,

une à Riessa et une à Meissen ; qu'il reçoit l'ordre de se mettre en marche, ce matin 5, pour Torgau ; que le général Souham, qui le commande, est à Meissen, et reçoit l'ordre de lui envoyer un officier pour prendre ses ordres ; que le maréchal peut donc disposer de ce corps.

Écrivez au prince de la Moskowa pour lui faire connaître que le duc de Raguse, avec le 6ᵉ corps et le 1ᵉʳ corps de cavalerie, est à Eilenburg, et doit être joint par le 3ᵉ corps d'infanterie qui se met en marche, une division de Strehla, une de Riessa et une de Meissen, et que tout cela est sous ses ordres.

Écrivez dans ce sens au duc de Raguse ; prévenez-le que le maréchal prince de la Moskowa étant le plus ancien, il se trouve avec son armée sous les ordres de ce prince ; qu'il est nécessaire, aussitôt qu'ils seront réunis, qu'ils manœuvrent rapidement pour rejeter l'ennemi au-delà de la rivière.

Sur ce, etc.

[182] N° 65.

Dresde, le 6 octobre 1813.

*L'*Empereur *au* Major général.

Mon cousin, donnez l'ordre au maréchal Macdonald de partir sur-le-champ avec son corps d'armée pour se rendre à Meissen, où il passera le pont ; il laissera, en forme d'arrière-garde, une brigade pour garder les positions du général Gérard, jusqu'à ce qu'elle soit rempla-

cée. Donnez l'ordre au général Sébastiani de partir avec son corps pour Meissen; il s'échelonnera sur le chemin de Torgau et de Wurtzen; il sera sous les ordres du duc de Tarente.

Sur ce, etc.

N° 66.

Dresde, le 7 octobre 1813, à 4 heures du matin.

*L'*EMPEREUR *au maréchal* GOUVION SAINT-CYR.

Mon cousin, le major général vous fera connaître mes intentions. Demandez-lui copie des instructions que je fais donner au roi de Naples, et envoyez à Freyberg un de vos officiers qui puisse vous instruire du mouvement du roi et de ce qu'il aura fait dans la journée. Instruisez-moi exactement de ce que vous apprendrez de nouveau.

Sur ce, etc.

N° 67.

Seehausen, le 7 octobre 1813.

*L'*EMPEREUR *au* MAJOR GÉNÉRAL.

Mon cousin, donnez ordre: au duc de Reggio, de partir demain à six heures du matin, et de se rendre à Dahlen; au duc de Trévise, de partir à six heures du matin, pour se rendre à Dahlen; au général Ornano, de partir à six heures du matin, pour se rendre à Dahlen; au général Walter, de partir à six heures du matin, et de se rendre

[redacted]

à Dahlen; au parc, à l'équipage de pont, et à la réserve de la garde, de partir à six heures du matin pour Oschatz; à la division Curial, qui est à Meissen, de partir à huit heures du matin pour Oschatz; à toute la cavalerie de Latour-Maubourg et du 3e corps, qui est le long de l'Elbe, depuis Meissen jusqu'à Torgau, de se réunir, sous les ordres du général Chastel, sur Torgau; à ce général de division, de se mettre en correspondance avec nous, et d'avoir toutes ses troupes sous la main, en cas de besoin; au petit quartier général, de se rendre demain à Dahlen; au grand quartier général, de se rendre demain à Oschatz; au parc, équipage de pont et parc du génie, de partir demain de bonne heure pour se rendre à Oschatz. Donnez ordre à chacun de faire connaître l'heure à laquelle ses colonnes arriveront à Dahlen et à Oschatz.

Sur ce, etc.

N° 68.

[189]

Dresde, le 7 octobre 1813.

Le MAJOR GÉNÉRAL *au maréchal* GOUVION SAINT-CYR.

M. le maréchal Saint-Cyr,

L'empereur ordonne que vous reployiez dans la journée le 1er et le 14e corps sur la 2e position de Pirna et de Dohna, en tenant la cavalerie et l'arrière-garde le plus loin possible, et que vous fassiez descendre, la nuit sui-

vante, le pont de Königstein sur Dresde; les canons du Lilienstein seront remis à Königstein. Vous ferez tirer de Königstein toutes les troupes françaises, lesquelles suivront leurs divisions, de sorte que, dans la nuit du 7 au 8, la garnison de Königstein arrive à Sonnenstein. Sa Majesté ordonne aussi que vous fassiez filer sur Torgau, dans la nuit du 7 au 8, et dans la journée du 8, tous les bateaux qu'on aura chargés de blessés, et que vous soyez prêt, dans la nuit du 8 au 9, à évacuer Dresde, s'il y a lieu, après avoir fait sauter les blockhaus, brûlé tous les affûts des pièces qui servent à la défense de la place, et avoir encloué ces pièces, brûlé tous les caissons et toutes les voitures qui seraient restées, et fait distribuer tous les effets d'habillement à vos troupes, ne laissant ici que 5 à 6,000 malades, trop faibles pour pouvoir être transportés.

Il sera nécessaire que les deux divisions qui passeront la journée du 7 à Dresde, puissent occuper en forces Meissen et Nossen. Vous ferez garder Sonnenstein jusqu'au dernier moment.

Le pont de Meissen sera gardé jusqu'à ce que votre arrière-garde ait passé Meissen, puisqu'à tout événement ce pont pourrait devenir utile.

[redacted]

N° 69.

[189]

Meissen, ce 7 octobre 1813, à 1 heure après midi.

*L'*EMPEREUR *au maréchal* GOUVION SAINT-CYR.

Mon cousin, j'arrive à Meissen; j'ordonne que les convois de farine continuent leur route sur Dresde. J'ai l'espérance d'attirer l'ennemi à une bataille. Gardez, toute la journée du 8, toutes les positions en avant de Pirha. Mes idées seront entièrement assises demain; et j'ai l'espérance d'attirer l'ennemi à une bataille. Mon intention est de conserver Dresde, d'autant plus que j'opèrerai par Torgau, et que nos communications seront assurées par l'une et l'autre rive. Faites faire du pain; faites travailler au camp retranché, et évacuez le plus de blessés possible. Les brouettes qui conduisent des fruits à Dresde peuvent être employées à transporter des blessés. Rassurez la ville; dites partout qu'il n'est pas question d'évacuer Dresde, que vous avez 50,000 hommes pour la défendre, et que d'ailleurs vous avez la certitude, en cas de besoin, d'être promptement secouru. Il est nécessaire que vous envoyiez six pièces de canon, 200 hommes de cavalerie, et 8 à 900 hommes d'infanterie à Nossen, pour garder ce point. Ordonnez au commandant de communiquer avec celui de Meissen. Le grand quartier général est aujourd'hui à Meissen. Je porte le mien à Oschatz, de là je me dirigerai probablement sur Torgau. Sur ce, etc.

N° 70.

[189]

Meissen, le 7 octobre 1813.

Le Major général *au maréchal* Gouvion Saint-Cyr.

M. le maréchal Saint-Cyr,

L'empereur est arrivé à Meissen; tout porte à penser que l'ennemi veut tenir. Le quartier général va se porter ce soir au château de Hof, près Stauchitz, qui est la première poste en partant de Meissen, ou au château de Leuben.

Sa Majesté désire que vous vous teniez toute la journée de demain dans la position de Dohna et Borna, occupant dans la première position Giesshübel et Borna.

Sa Majesté a l'espérance d'une bataille, on conservera sans doute Dresde.

Probablement on se portera sur Torgau; ainsi les communications seront établies par les deux rives.

N° 71.

[182 et 189]

Le Major général *au* Roi de Naples.

Sire,

L'empereur me charge de dire à Votre Majesté qu'il a reçu votre lettre du 6, à quatre heures après midi. Sa Ma-

[redacted]

jesté est fâchée que vous n'ayez pas attaqué Chemnitz. Vous vous seriez trouvé dans une position naturelle; toutefois, voici ce qu'il convient de faire : le général Lauriston est à Mittweyda, le 2ᵉ corps à Oederan et à Flöha; il faut que le général Lauriston se porte sur Rochlitz, et le 2ᵉ corps sur Mittweyda, par la route d'Oederan et celle de Flöha. Il est nécessaire que Flöha soit occupé jusqu'à aujourd'hui 7 au soir, de sorte que ce ne soit que demain 8, au matin, que l'ennemi puisse s'apercevoir de la manœuvre. Ainsi, aujourd'hui 7, le 2ᵉ corps sera à Mittweyda dans de bonnes positions militaires, puisque l'ennemi est en présence; et le 5ᵉ corps sera à Rochlitz, occupant Colditz et Geithayn, et correspondant avec le prince Poniatowsky qui est à Fröhburg. Tous les postes du 2ᵉ corps, de Flöha à Dresde, seront repliés de manière que, dans la journée du 8, l'ennemi puisse entrer à Freyberg ou sur tout autre point sans faire aucun mal à ce corps.

De Rochlitz, Sire, vous vous mettrez en correspondance avec l'empereur, qui sera aujourd'hui entre Meissen et Wurtzen, et demain à Wurtzen. Votre Majesté enverra ses rapports à l'empereur dès ce soir, par Colditz, Grimma et Wurtzen. Votre principal but, Sire, doit être de retarder la marche de l'ennemi sur Leipzig, en ne vous laissant jamais couper de la Mulde; de sorte que nous puissions nous approcher tous en même temps de Leipzig, tenir l'ennemi éloigné, ou, s'il le faut, livrer une bataille générale.

N° 72.

[184]

Dresde, le 7 octobre 1813.

Le général comte Dumas *au maréchal* Gouvion Saint-Cyr.

J'ai l'honneur d'adresser à Votre Excellence le résumé de la situation au 7 octobre au matin, du magasin des vivres de la place.

	RATIONS DE	
	PAIN à 12 onces.	VIANDE à 4 onces.
Il existait le 6 octobre	45,457	230,404
DÉPENSES.		
Distribué à la garnison pour le 6	3,346	2,480
Id. au 14e corps	22,620	»
Id. aux hôpitaux	4,162	»
Total des dépenses	30,128	2,480
Reste, le 7 au matin	15,329	227,924

Non compris 42,108 rations de biscuit, et 104 quintaux 94 livres de riz, qui ont été déposés à Neustadt.

Il y a de plus, dans l'église Notre-Dame, provenant

des versements de la municipalité, 75 quintaux 60 livres de grains et farines, représentant 13,608 rations de pain de douze onces, 11 quintaux de légumes et 8 quintaux de viande salée.

On s'occupe de battre en grange dans les fermes du faubourg de Wilsdruf, où l'on a trouvé des gerbes de grains.

N° 73.

Seehausen, le 8 octobre 1813.

*L'*EMPEREUR *au* MAJOR GÉNÉRAL.

Mon cousin, instruisez le duc de Padoue, pour qu'il en transmette l'avis au duc de Castiglione, que le général prince Maurice Lichtenstein a passé le 5, avec un corps de 5,000 hommes, à Gera, annonçant qu'il marchait sur Iena, mais se portant probablement sur Leipzig; qu'il était suivi de 1,500 chevaux aux ordres de Thielmann; que si le duc de Castiglione peut tomber dessus, c'est un corps qu'il peut manger facilement; qu'il faut lui faire savoir que rien n'est plus mauvais que l'infanterie autrichienne : le duc de Padoue doit prendre également ces renseignements pour lui.

Sur ce, etc.

[redacted]

N° 74.

Wurtzen, le 9 octobre 1813, à 1 heure du matin.

*L'*Empereur *au* Major général.

Mon cousin, donnez ordre au prince de la Moskowa de partir ce matin à six heures, avec le 3ᵉ corps de l'armée, en se portant par la rive droite de la Mulde sur Eilenburg; il ordonnera au 7ᵉ corps, que commande le général Reynier, de s'y porter par la rive gauche, et au général Bertrand, qui se trouve à Schilda, de se porter à Mockrehna par la rive droite. Donnez ordre au général Sébastiani de partir ce matin à six heures, se dirigeant sur Eilenburg; il prendra les ordres du prince de la Moskowa, et en conséquence ce prince aura sous ses ordres les 3ᵉ, 4ᵉ et 7ᵉ corps, le 2ᵉ corps de cavalerie, et la division d'observation du général Dabrowsky. Que j'y serai, de ma personne, pour l'appuyer avec la garde, cavalerie, infanterie et artillerie; que le duc de Raguse reçoit l'ordre de partir à six heures du matin pour se porter par la rive gauche sur la route de Düben; qu'il faudra envoyer des partis pour communiquer avec lui; que le duc de Tarente reçoit ordre de partir de Dahlen, à six heures du matin, pour se diriger sur Mockrehna; qu'il en préviendra le général Bertrand, en lui faisant connaître que le duc de Tarente a ordre de l'appuyer, en cas que cela soit nécessaire. Il est convenable que le prince de la Moskowa se porte, de sa personne, avec le 3ᵉ corps et celui du général Sébastiani, en forme d'avant-garde,

[redacted]

ayant le 7ᵉ corps à sa gauche qui passera la Mulde à Eilenburg, et sur sa droite le général Bertrand; et qu'il arrive entre Eilenburg et Düben le plus tôt possible, afin de faciliter la marche du général Bertrand sur Mockrehna, et d'avoir des nouvelles positives de l'ennemi. J'attache de l'importance à être maître aujourd'hui de Düben, et si l'ennemi n'y a pas plus de 30,000 hommes, mon intention est d'attaquer ce soir.

Sur ce, etc.

N° 75.

Wurtzen, le 9 octobre 1813.

Le Major général *au maréchal* Gouvion Saint-Cyr.

M. le maréchal Saint-Cyr,

Je vous envoie copie de la lettre que j'écris au roi de Naples.

J'y ajoute, pour vous, que je suppose que vous avez fait partir tous les bateaux pour Torgau, et que vous avez renforcé les postes de Meissen et de Nossen.

L'ennemi est dans cette alternative, ou de recevoir bataille, ou de lever le siége de Wittenberg, de repasser l'Elbe, et de nous livrer tous ses ponts, ce qui seul vaudrait une victoire.

N° 76.

Wurtzen, ce 9 octobre 1813.

Le Major général *au* Roi de Naples.

Sire,

L'empereur part pour Wittenberg, que l'ennemi assiége; Sa Majesté compte attaquer le général Blücher à Düben, où l'on assure que l'armée offensive est en position. Sa Majesté espère être demain à Wittenberg et en faire lever le siége, passer sur la rive droite de l'Elbe et enlever les deux positions de l'ennemi.

Le duc de Castiglione est parti le 8 d'Iena; il doit être aujourd'hui à Naumburg. Selon les renseignements reçus, Blücher, avec l'armée de Silésie, formant environ 60,000 hommes, est à Düben, et le prince de Suède est avec 40,000 hommes à Dessau. Le général Alix est rentré dans Cassel avec 6,000 Français. Le roi retourne dans sa capitale. Czerniczef a fait tout ce tapage avec 2,500 Cosaques. On s'est laissé effrayer; ne croyez pas à la nouvelle de la défection de la Bavière, ni à tout ce que débite l'ennemi. Correspondez avec le duc de Padoue, qui reste à Leipzig. Je vous ai fait connaître hier les intentions de l'empereur; ayez soin de faire recommander les têtes de pont, et de tout préparer pour déboucher sur les derrières de l'ennemi, s'il se portait sur Dresde.

N° 77.

[198]

Dresde, le 9 octobre 1813, à 2 heures du matin.

Le maréchal Gouvion Saint-Cyr *au général comte de* Lobau, *commandant du 1er corps.*

Je suis étonné, mon cher général, que vous preniez le parti de vous retirer derrière la Müglitz; vous avez une position beaucoup meilleure et plus convenable pour la circonstance, c'est le plateau de Kohlenberg, le village de Zehist, et la position en arrière de ce dernier village qui est superbe, et où vous seriez parfaitement appuyé par le général Bonet, qui occupe celle de Gross-Sedlitz à Dohna. Je vous engage donc à ne point abandonner cette position sans de grandes raisons, c'est-à-dire sans voir devant vous des forces assez considérables pour vous faire craindre d'être compromis en y tenant plus long-temps.

Dans la position que je vous indique, le fort de Sonnenstein appuie parfaitement votre gauche, et l'empereur veut qu'on ne l'abandonne qu'à la dernière extrémité; dans celle que vous voulez prendre derrière la Müglitz, ce fort se trouvera entièrement abandonné à ses propres moyens, et il n'est pas en état de se soutenir. Ainsi, si vous tenez absolument à votre première idée, il faut l'évacuer après en avoir brûlé les affûts et les roues des pièces, et fait enclouer les canons.

Prévenez de suite le général Bonet du parti auquel

vous vous serez arrêté; mais que, dans tous les cas, il garde la position de Dohna à Gross-Sedlitz.

Écrivez-moi aussi de suite ce à quoi vous vous serez décidé, afin que je me règle en conséquence.

Le général Berthezenne a été attaqué cette après-midi, par des Russes et des Prussiens, et repoussé jusque sur les redoutes du camp de la jeune garde. Je ne sais si l'ennemi continuera aujourd'hui cette attaque; mais si vous vous rapprochez de Dresde, nous allons nous trouver dans un grand embarras. Je ne puis donc trop vous répéter de ne point abandonner la position que je viens de vous indiquer sans les plus fortes raisons.

N° 78.

[190]

Dresde, le 9 octobre 1813, à 3 heures après midi.

Le maréchal Gouvion Saint-Cyr *à l'*Empereur.

Dans l'affaire qu'a eue hier avec l'ennemi le général Berthezenne, on a fait un prisonnier russe, tambour au 28e régiment de chasseurs à pied, de la 18e division du 9e corps d'armée, qu'il dit commandé par le prince Czerbatof. Il assure que c'est le 4e régiment de chasseurs qui a attaqué hier, et qu'en arrière il y avait des forces considérables : à sa gauche, les Autrichiens venus par la route de Pillnitz, et les Prussiens à sa droite. Il n'a point vu ces derrières, et ne peut dire le nombre de troupes qui s'y trouvent.

L'ennemi, jusqu'à cette heure, nous laisse tranquilles. On voit seulement rôder dans le bois quelques officiers d'état-major qui cherchent à reconnaître nos positions, mais sans faire le même tapage qu'hier.

Le comte de Lobau m'a prévenu, cette nuit, qu'il allait prendre position derrière la Müglitz; par conséquent, le Sonnenstein se trouve abandonné à ses propres moyens.

Le général Bonet a pris position à Dohna et sur les hauteurs en arrière de la Müglitz avec la 43e division. J'ai fait venir à Dresde trois bataillons pour remplacer ceux de la 43e que j'ai envoyés à Nossen.

L'évacuation des positions retranchées de Gieshübel, de Borna et du Lilienstein, a annoncé à l'ennemi que nous partions, et l'a attiré sur nous; elle a produit aussi un certain effet sur les troupes françaises, qui s'attendaient à s'y battre, et qui ne trouvent plus rien d'assez bon pour s'arrêter.

N° 79.

[190 et 198]

Dresde, le 9 octobre 1813, à 10 heures du soir.

Le maréchal Gouvion Saint-Cyr *à l'*Empereur.

J'ai l'honneur d'adresser à Votre Majesté les rapports que je reçois du comte de Lobau et du comte Bonet. Votre Majesté verra, par ces divers rapports, que l'ennemi veut faire une seconde tentative sur Dresde. D'après l'immense développement des ouvrages autour de

[redacted]

la place, nous serons très-disséminés. J'avais toujours cru que Votre Majesté évacuerait Dresde; mais comme, par sa lettre du 7, ainsi que par celle de même date du major général, elle paraît tenir à la conservation de cette ville, nous allons tout préparer en conséquence.

Je pense que demain ces deux officiers généraux seront rejetés dans Dresde. Votre Majesté jugera de l'extrême gêne où nous allons nous trouver sous tous les rapports, particulièrement pour les fourrages, dont la ville est totalement dépourvue; nous n'avons que la malheureuse perspective de voir mourir de faim tous les chevaux.

Les Cosaques se montrent déjà sur tous les points, et passent l'Elbe à la nage.

Votre Majesté ne sera point étonnée si elle ne reçoit pas de nos nouvelles; il est probable que demain nous serons bloqués et peut-être attaqués sur les deux rives de l'Elbe à la fois.

J'espère que cette fois-ci sera aussi heureuse que la première, et que Votre Majesté arrivera assez à temps pour nous tirer de l'embarras où nous allons nous trouver.

N° 80.

[194]

Wurtzen, le 10 octobre 1813.

Le duc de Bassano *au maréchal* Gouvion Saint-Cyr.

Je vous ai écrit ce matin, et j'ai eu l'honneur de vous informer du lieu où se trouve l'empereur, et de ce que

j'ai appris du roi de Naples et du général Lauriston.

L'empereur était à Eilenburg, le prince de la Moskowa à Düben, le général Bertrand à Mockrehna, le duc de Raguse sur la gauche de la Mulde, à mi-chemin de Düben.

Le roi de Naples est à Altenburg, Fröhburg, Penig et Colditz.

L'empereur me charge de vous écrire que la tête de l'armée sera aujourd'hui à Wittenberg; qu'il est possible que demain ou après-demain il y ait bataille; que cet événement passé, Sa Majesté retournera sur vous; qu'en tout cas, elle compte que vous garderez Dresde; qu'elle croit être sûre que le 9ᵉ corps n'est pas devant Dresde, et qu'il est à Düben, avec Langeron; que si des événements quelconques arrivaient, et que vous ne pussiez tenir, ce que Sa Majesté espère qui n'aura pas lieu, vous pouvez vous retirer sur Torgau par l'une ou l'autre rive; que s'il y a bataille, l'ennemi sera battu, les Autrichiens rentreront dans leurs frontières, et Sa Majesté se rapprochera de Torgau par la rive droite, pour se mettre en communication avec vous, et, après vous avoir dégagé, aller faire une visite à Berlin; que si, au contraire, il n'y a pas bataille, il est très-possible que Sa Majesté manœuvre sur la rive droite de l'Elbe, parce que tout projet des ennemis ayant été fondé sur les mouvements sur la rive gauche, elle veut tomber sur leur ligne d'opérations; que la suite des événements d'aujourd'hui et de demain peut être incalculable; et qu'enfin Sa Majesté compte sur votre prudence et sur votre fermeté.

[redacted]

N° 81.

[194]

Düben, le 10 octobre 1813.

Le Major général *au maréchal* Gouvion Saint-Cyr.

(LETTRE CHIFFRÉE.)

L'empereur me charge de vous prévenir, M. le maréchal, qu'il a reçu votre lettre du 9 octobre. Il est indispensable que vous ordonniez que tous les bateaux qui sont à Meissen descendent à Torgau, au lieu de les retenir à Meissen, comme on a fait. L'empereur est à Wittenberg, que Sa Majesté a débloqué. L'armée de Silésie est en retraite de tous côtés, sur la rive gauche. Nous avons fait plusieurs centaines de prisonniers. Demain, Sa Majesté obligera l'ennemi à recevoir bataille, ou à se laisser enlever ses ponts de Dessau et de Wartenburg. Peut-être se décidera-t-elle alors à passer sur la rive droite avec toute son armée; c'est par la rive droite que l'empereur se portera sur Dresde. Aussitôt que vous le jugerez nécessaire, vous devez faire retraite et reployer sur Torgau les postes de Meissen et de Nossen.

[redacted]

N° 82.

[194]

Wurtsen, le 10 octobre 1813.

Le duc de Bassano *au maréchal* Gouvion Saint-Cyr.

Je profite d'une occasion que m'offre M. le comte d'Einsiedel, pour vous donner les nouvelles que je sais.

Sa Majesté a couché à Eilenburg. Le prince de la Moskowa est entré hier soir à Düben, deux heures après que le général Langeron en était sorti. Le général Bertrand a eu quelques affaires à Mockrehna, d'où il a chassé le général Sacken. Le duc de Raguse est sur la rive gauche de la Mulde, à mi-chemin de Düben. Toutes nos forces sont réunies; on attend aujourd'hui le duc de Castiglione à Leipzig.

P. S. Je joins ici un court extrait des nouvelles que vient de me donner M. le comte de Lauriston.

N° 83.

[194]

Rochlitz, le 9 octobre 1813.

Extrait d'une dépêche de M. le comte Lauriston *au duc de* Bassano.

Le 8, le prince Poniatowsky a battu à Fröhburg 3,000

hommes de cavalerie. Il a tué beaucoup de monde et fait des prisonniers.

Le général Sokolnicki a été attaqué à Penig. Il a repoussé l'ennemi, et l'a poursuivi une lieue.

Le roi de Naples s'est porté sur Fröhburg avec le 2ᵉ corps. Il a fait marcher le prince Poniatowsky sur Altenburg avec le 5ᵉ corps de cavalerie.

On aperçoit encore, des hauteurs, des campements autrichiens entre Chemnitz et Zschoppau.

N° 84.

[194, 222 et 231]

Eilenburg, ce 10 octobre 1813, à minuit.

Le duc de Bassano *au maréchal* Gouvion Saint-Cyr.

M. le maréchal,

L'ennemi marche en forces sur Leipzig. Les Autrichiens débouchent par Penig, et le général Wittgenstein, avec 25,000 hommes, par Altenburg et Zeitz. Le roi de Naples se retire sur Leipzig; s'il est obligé à évacuer cette ville, l'intention de Sa Majesté est de repasser l'Elbe avec toute son armée, en jetant l'armée de Silésie et celle de Berlin sur la rive droite, et en prenant tout le temps de les détruire; et si l'ennemi préfère abandonner ses ponts, de le laisser sur la rive gauche, et de prendre sa ligne d'opérations sur Dresde et Magdeburg.

[redacted]

Sa Majesté m'ordonne d'informer Votre Excellence de ces dispositions, et de vous mander que c'est Torgau que vous devez avoir en vue, par une rive ou par l'autre. Aussitôt que Sa Majesté aura eu raison des armées de Silésie et de Berlin, elle manœuvrera pour se mettre en communication avec vous.

Le siége de Wittenberg est levé; nous avons déjà deux divisions dans cette ville.

N° 85.

[198]

Dresde, le 10 octobre 1813, à 10 heures du soir.

Le maréchal Gouvion Saint-Cyr *à l'*Empereur.

J'ai l'honneur de rendre compte à Votre Majesté, que l'ennemi a continué son mouvement sur Dresde. Le comte de Lobau et le comte Bonet n'ont pu tenir dans les positions qu'ils avaient prises la nuit dernière à la hauteur de Leuben; ils se sont retirés aujourd'hui à Grüna et à la tête du Grossen-Garten; la 42e division à Strehlen, et la 45e sur les hauteurs de Räcknitz.

Le comte de Lobau a été attaqué ce matin, et a contenu l'ennemi. Il me dit qu'en général il est plus satisfait de ses troupes qu'il ne l'espérait. Je remets, ci-joint, à Votre Majesté, une note sur les mouvements de l'armée ennemie; j'ai de fortes raisons de la croire vraie. D'après cela, M. de Schwartzenberg aurait rusé dans la date de sa lettre.

J'essaie encore de faire parvenir cette lettre à Votre

[redacted]

Majesté par la voie de l'estafette que je vais expédier la nuit.

Les Cosaques sont sur tous les points.

Le poste qui était à Nossen, que j'ai voulu faire revenir, parce que dans les circonstances où nous nous trouvons il aurait été compromis, n'a pu arriver.

Je n'ai point encore pu bien juger la force des corps qui nous environnent; de la tour, où je suis monté il y a quelques heures, j'ai vu beaucoup de cavalerie et d'artillerie. L'ennemi affecte de masquer ses forces derrière les hauteurs.

Le fort du Sonnenstein a tiré hier et aujourd'hui; il paraît qu'il fait un bon effet, et inquiète les derrières de l'ennemi sur la route de Pirna.

Ce sont des Russes qui se trouvent devant le comte de Lobau, parmi lesquels beaucoup de Baskirs et de Kalmoucks. Devant le comte Bonet, ce sont des Russes et des Autrichiens.

Sur la rive droite, devant les camps de la jeune garde, l'ennemi a été tranquille toute la journée.

N° 86.

Düben, le 12 octobre 1813, à 3 heures et demie après midi.

Le MAJOR GÉNÉRAL *au* ROI DE NAPLES.

Sire,

L'empereur me charge d'avoir l'honneur de prévenir Votre Majesté que nous nous sommes emparés des ponts de l'ennemi; qu'il paraît que le prince de Suède,

[redacted]

avec l'armée de Berlin, a repassé sur la rive droite de l'Elbe. Dans cette situation des choses, l'empereur est prêt à se porter sur Leipzig avec son armée, ce qui, réunie à la vôtre, fera plus de 200,000 combattants. Le maréchal duc de Raguse couche ce soir entre Düben et Leipzig; il pourra donc être demain de bonne heure sur cette ville. Dans la journée de demain, l'empereur, avec toute sa garde, sera à portée de Leipzig; et après-demain 14, toute l'armée y sera rendue; mais, Sire, toutes ces dispositions dépendent désormais de ce que vous pouvez faire. S'il vous est possible de conserver votre position toute la journée du 13, ainsi que la ville de Leipzig, l'empereur ordonnera sur-le-champ le mouvement dont je viens de vous parler. Si au contraire Votre Majesté était forcée d'évacuer demain 13, sa position et la ville de Leipzig, l'empereur ne serait plus à temps d'exécuter son mouvement, et dès ce moment vous vous porteriez, comme vous le proposiez, sur la Mulde, prenant pour point de direction Wurtzen. La question consiste donc à savoir, *oui ou non,* si vous pouvez, avec vos propres troupes, conserver votre position et Leipzig jusqu'au 14 au matin. J'envoie cette lettre ouverte au duc de Padoue, qui vous la fera passer après en avoir pris connaissance. Si donc vous pouvez conserver votre position et Leipzig jusqu'au 14 au matin, empressez-vous de prévenir le duc de Padoue, qui en fera avertir aussitôt le duc de Raguse, qui, dans la nuit, se mettra en mouvement pour s'approcher de Leipzig, près Taucha. Votre Majesté sent combien il est intéressant que l'empereur soit promptement instruit de sa réponse.

[redacted]

N° 87.

[202]

Dresde, le 12 octobre 1813, à 10 heures du soir.

(LETTRE CHIFFRÉE.)

Le maréchal GOUVION SAINT-CYR *à l'*EMPEREUR.

Nous avons encore eu de libre aujourd'hui une partie de la rive gauche de la Weissritz; mais l'ennemi ayant effectué ce soir un mouvement sur notre droite, nous serons entièrement cernés demain.

Tant que nous avons eu quelque partie libre, nous avons envoyé chercher des fourrages, dont la ville est totalement dépourvue. Si nous sommes cernés, dans trois jours nous n'aurons plus un cheval, ni pour l'artillerie, ni pour la cavalerie.

Si Votre Majesté ne reçoit point d'autres nouvelles de moi, elle pourra juger que ce que je lui annonce est arrivé.

À la chute du jour, il s'est montré sur les hauteurs de Plauen un corps de troupes, que nos généraux estiment s'élever de 30 à 40,000 hommes.

[redacted]

N° 88.

Düben, le 13 octobre 1813, à 5 heures du matin.

*L'*Empereur *au* Major général.

Mon cousin, donnez ordre au général Bertrand, dans quelque lieu qu'il se trouve, de se diriger à marches forcées, avec son corps d'armée, sur Düben, où il est nécessaire qu'il arrive aujourd'hui. Envoyez cette lettre dans différentes directions au prince de la Moskowa et au duc de Tarente, pour qu'ils la lui fassent parvenir.

Sur ce, etc.

N° 89.

[227]

Eilenburg, le 13 octobre 1813.

Le comte de Marcolini *au maréchal* Gouvion Saint-Cyr.

Leurs Majestés continuent leur séjour à Eilenburg en parfaite santé. S. M. l'empereur est encore à Düben. Il ne s'est rien passé au quartier général impérial. L'ennemi a rassemblé la plupart de ses forces près de Radegast, où se trouve le quartier général du prince royal de Suède, qui depuis peu de jours est déclaré roi. La colonne ennemie qui s'était portée sur Keimberg s'est retirée vers Dessau. Wittenberg est débloqué. Le roi de

Naples a battu à Borna le général comte Wittgenstein et le prince de Schwartzenberg, qui se sont retirés vers Fröhburg.

N° 90.

[227]

Eilenburg, le 13 octobre 1813.

Le comte de Marcolini *au maréchal* Gouvion Saint-Cyr.

Le quartier impérial est encore à Düben, celui du roi de Suède à Radegast.

Le général Bertrand a pris le pont de Wartenburg.

Le prince de la Moskowa a emporté Dessau à la baïonnette. Il a pris deux pièces de canon et a fait 1,000 prisonniers.

Le général comte Reynier a passé l'Elbe à Wittenberg avec 30,000 hommes. Il se dirige sur Rosslau et Acken, pour occuper les deux ponts qui y sont établis.

Le duc de Castiglione est arrivé à Leipzig avec un corps d'armée très-fort. Il amène 400 voitures chargées de munitions, et de l'argent. Il a battu complétement le prince Maurice de Lichtenstein et le général Thielmann entre Weissenfels et Leipzig, près de Lützen. Il a pris 30 officiers et 1,000 soldats.

Quelques régiments de l'ennemi et le corps de la Vengeance sont abîmés.

Le roi de Naples a reçu des renforts de manière à pouvoir faire face partout à l'ennemi.

[redacted]

N° 91.

[203]

Dresde, le 13 octobre 1813, à 10 heures du soir.

Le maréchal Gouvion Saint-Cyr *à l'*Empereur.

L'ennemi a fait aujourd'hui plus qu'une forte reconnaissance sur tous les points de notre ligne, sur la rive gauche de l'Elbe. Il s'était emparé hier soir des petits villages au-dessous de Plauen, et des maisons appelées Hamburg, Altona, etc. Ce matin il en a été chassé, ce qui a engagé une fusillade et une canonnade qui ont duré toute la journée.

L'ennemi a encore reçu aujourd'hui des renforts; ils se sont joints aux troupes placées sur les hauteurs qui dominent Dresde sur la rive gauche. Il lui en est arrivé aussi sur la rive droite.

Votre Majesté m'ayant manifesté plusieurs fois l'intention où elle était que l'on défendît Dresde jusqu'à la dernière extrémité, nous allons faire tout ce qu'il sera possible pour cela : je ne puis toutefois lui dissimuler que tout le monde est fort inquiet, et désire la voir arriver promptement pour nous dégager.

La rive droite de la Weissritz n'a point été trop obstruée aujourd'hui; la communication s'est faite encore jusqu'à Meissen, avec peine cependant, et en passant à travers des partis de Cosaques. Chacun s'attendait à ce que nous serions strictement cernés, et croyait que l'ennemi tenterait une attaque sérieuse sur Dresde; ce sera peut-être

[redacted]

pour demain. Il s'est contenté de montrer beaucoup de monde et de bien assurer sa position sur les hauteurs de Räcknitz, jusqu'au ravin de Plauen. Il n'a encore que de la cavalerie à la droite de ce ravin. Ces troupes sont russes, prussiennes et autrichiennes.

N° 92.

[204]

Dresde, le 14 octobre 1813, à 10 heures du soir.

Le maréchal Gouvion Saint-Cyr *à l'*Empereur.

L'ennemi n'a point continué aujourd'hui son attaque sur Dresde. Je ne sais si c'est à cause du mauvais temps de cette nuit, ou pour attendre qu'il connût les résultats des mouvements de Votre Majesté, qu'il l'a différée. Il a échelonné ses troupes sur les villages en arrière des positions qu'il occupe, et nous a laissés parfaitement tranquilles toute la journée.

L'ennemi a perdu beaucoup de monde dans le village de Plauen. Cette armée est commandée par le général Beningsen; il nous a montré hier environ 7 à 8,000 hommes de cavalerie et une artillerie nombreuse. On nous assure que le roi de Prusse était hier, en personne, sur les hauteurs de Räcknitz et de Plauen; des officiers russes l'ont dit à des habitants de ce village. On avait vu effectivement, la veille, arriver sur ces hauteurs une berline attelée de 6 ou 8 chevaux et plusieurs calèches.

[redacted]

Deux paysans arrivant de Radeberg assurent que le général Sacken a passé hier par cet endroit avec 17 régiments d'infanterie et une artillerie nombreuse, se dirigeant sur Moritzburg et Elsterwerda. Ils disent aussi qu'il y a un camp russe à Schmiedfeld.

Les Russes répandent dans le pays qu'un corps très-considérable, venant de Silésie, était arrivé lundi dernier à Hoyerswerda.

Un habitant de Dresde, pris le 8 par l'ennemi, nous dit que le même jour il a été conduit dans un camp de troupes prussiennes, près de Raolitz; qu'il pouvait être composé de quelques centaines d'hommes, sans artillerie; que, le 9, 10 à 11,000 Russes, avec une artillerie considérable, avaient passé la nuit en avant de Grossen-Hayn, et étaient partis le lendemain par la route de Meissen; le 12 au soir, jour de son départ de Grossen-Hayn, il n'y avait plus de troupes sur la route de Meissen.

N° 93.

[205]

Dresde, le 15 octobre 1813, à 9 heures du soir.

Le maréchal GOUVION SAINT-CYR *au* MAJOR GÉNÉRAL.

Aujourd'hui la reconnaissance envoyée sur Wilsdruf a fait une vingtaine de prisonniers russes, la plupart artilleurs. Ils nous ont donné les détails suivants sur le corps du général Beningsen. Il se compose des 18ᵉ et

27ᵉ divisions, commandées par le général Marcof, des 12ᵉ et 26ᵉ, commandées par le général Doctorof.

Chacune de ces divisions est composée de 12 régiments, tous au grand complet. Ils ajoutent qu'il y a 30 pièces de canon par division. Ils arrivent de Pologne. La 27ᵉ division, commandée par le général Raczeswky, était au blocus de Modlin. La majeure partie de ces troupes sont des recrues dont beaucoup ne sont pas encore habillées. Ils prétendent que chacun des deux corps de l'armée de Beningsen est fort de 40,000 hommes.

Le général Beningsen est campé aujourd'hui en avant de Wilsdruf, avec le corps de Marcof; celui de Doctorof est resté devant Dresde, avec le corps autrichien et les Prussiens, dont j'ignore encore la composition et la force.

Une reconnaissance, que j'ai fait pousser sur la rive droite par le général Berthezenne, a trouvé à Weissig des chasseurs de la landwehr autrichienne et de la cavalerie russe.

Sous peu de jours nous attendrons avec bien de l'impatience les secours efficaces de Sa Majesté.

N° 94.

[233]

Reudnitz, le 16 octobre 1813.

*L'*Empereur *au* Major général.

Mon cousin, donnez ordre au prince de la Moskowa de se tenir dans la journée près de Leipzig. Il aura sous ses ordres le 6ᵉ corps, le 4ᵉ et le 3ᵉ, les divisions Lorge, De-

[redacted]

france et Fournier. Si ce matin on n'avait pas aperçu d'armée débouchant par Halle, comme tout porte à penser qu'on n'a rien vu, le duc de Raguse repassera le pont de Leipzig et viendra se mettre en bataille entre Leipzig et Liebersvolkowitz, ses trois divisions en échelons; et lui restera à demi-lieue sur la grande route de Leipzig à Liebersvolkowitz, dans une maison où il établira son quartier général. Il enverra un aide de camp auprès de moi, afin qu'on puisse le retrouver et le mettre rapidement en marche, si cela me parait nécessaire, pour prendre part à la bataille ou pour se porter dans la ville, ou pourvoir à tout événement imprévu. La division Lorge formant l'avant-garde et fournissant les reconnaissances qui sont sur le chemin de Halle, le prince de la Moskowa y fera remplacer l'infanterie par l'infanterie du 3ᵉ corps, et le général Bertrand restera en réserve à sa disposition. Le 3ᵉ corps remplacera le duc de Raguse. Les divisions Defrance et Fournier éclaireront toutes les routes. Le prince de la Moskowa enverra un aide de camp pour faire connaitre le lieu où il se trouve. Le duc de Padoue et le général Margaron, qui est à Lindenau, doivent connaitre également le lieu où sera le prince de la Moskowa. Dans cette situation des choses, j'enverrai des ordres quand j'aurai vu ce qui se passe à l'avant-garde. Il serait nécessaire que le prince de la Moskowa envoyât des paysans de gré ou de force, dans les différentes directions, en les faisant accompagner de soldats parlant allemand, et déguisés en paysans. Le moyen de les envoyer de force est connu de toutes les troupes légères; on les menace de tuer leurs femmes s'ils ne reviennent pas pour apporter des

nouvelles. Le prince de la Moskowa enverra à la tour de Leipzig, où il y a un observateur saxon, pour avoir toutes les heures le rapport de ce qu'on voit. J'ai ordonné que les parcs et bagages se tinssent au village de Schönfeld. Comme il y a plusieurs ponts sur la Partha, si ce mouvement n'est pas fait, il le fera faire sans que cela gêne le mouvement du duc de Raguse. Il est nécessaire que le prince de la Moskowa fasse bien reconnaître les ponts de la Partha, afin que si l'on avait besoin de toutes ses forces à l'armée, il puisse déboucher dans les différentes directions. Si l'on voit de l'infanterie ennemie dans la direction de Halle et de Landsberg, il faut l'attaquer vivement, et tâcher de faire des prisonniers afin d'avoir des nouvelles. Le prince de la Moskowa enverra des patrouilles sur Taucha et du côté d'Eilenburg, où sont les parcs de l'armée, gardés par le général Durieu, qui a 4,000 hommes. Le duc de Tarente a reçu ordre de laisser deux bataillons sur Taucha pour garder ce poste, où sont restés partie des bagages et des parcs. Sur ce, etc.

N° 95.

Dresde, le 17 octobre 1813, à 9 heures du soir.

Le maréchal Gouvion Saint-Cyr *à l'*Empereur.

(LETTRE CHIFFRÉE.)

J'ai poussé hier en reconnaissance sur Wilsdruf toute ma cavalerie; elle a trouvé l'arrière-garde du corps du général Bubna, et lui a fait une vingtaine de prisonniers, parmi lesquels se trouvent des hussards de Lichtenstein,

[redacted]

Blankenstein et de Kaiser, et des hommes des régiments d'infanterie d'Argentau, Herbach, Julay, Devaux et Fröhn. Elle s'est emparée aussi de dix-huit voitures de vivres et équipages. Ce corps suit celui que conduit le général Beningsen.

Nous avions, il y a trois jours, 100,000 hommes devant Dresde. Beningsen y avait laissé le général russe comte de Tolstoy. Les Russes avaient déjà terminé trois redoutes sur les hauteurs de Räcknitz. Je les ai attaqués aujourd'hui; ils ont été culbutés de toutes leurs positions, et mis dans une déroute complète. Nous leur avons pris huit pièces de canon, une vingtaine de caissons de munitions, et 900 prisonniers. Il y a eu en outre un grand nombre de tués et blessés.

J'adresserai au premier moment les détails de cette affaire au major général.

Cette armée, qui était forte de 70,000 hommes, à son départ de Russie, se trouvait réduite à 50,000 par les maladies et les fatigues de la marche.

N° 96.

[221]

(Extrait des registres de correspondance du Major général.)

Leipzig, le 19 octobre 1813.

A M. le maréchal GOUVION SAINT-CYR.

(CETTE LETTRE A ÉTÉ CHIFFRÉE.)

Vous avez dû apprendre, M. le maréchal, que l'empereur a donné une bataille le 16 où on a tiré 100,000

de munitions, les batailles n'ayant été que de grandes canonnades et des affaires de villages, l'empereur s'est porté sur Erfurth pour approvisionner ses parcs.

Dans cet état, *Sa Majesté vous autorise à traiter, par exemple, aux conditions suivantes :*

La place sera remise à la Saxe et occupée par les Saxons. Les troupes françaises, y compris les malades, rentreront en France avec les armes, les munitions qui appartiennent à la France.

Ce traité sera fait avec la Saxe et approuvé par l'armée alliée, ou sous toute autre forme.

Si l'on voulait que les troupes fussent *prisonnières de guerre, et que vous posassiez les armes, vous vous défendriez à toute extrémité*, et en suivant ce que prescrivent les réglements militaires.

Vous n'entrerez dans aucun parlementage que vous ne sachiez *ce que sont devenues les troupes de Dresde*, parce que le maréchal Saint-Cyr est autorisé à vous faire entrer *dans ses arrangements* pour les corps qui sont à Dresde.

A M. le général Lapoype.

Même lettre, même date.

N. B. Ces pièces sont extraites de la *Correspondance du prince de Neufchâtel,* registre numéroté V, *Campagnes de* 1813 *et* 1814.

[220]

N° 97.

OPINION

Des membres du conseil de guerre convoqué à Dresde le 21 octobre 1813 par le maréchal Gouvion Saint-Cyr.

Cejourd'hui, 21 octobre 1813, M. le général comte de Lobau, M. le général comte Durosnel, M. le général comte Dumas, M. le général comte Bonet, et M. le colonel Marion, commandant le génie de la ville de Dresde, tous appelés chez S. Exc. M. le maréchal Saint-Cyr, commandant en chef, pour connaître leur opinion sur ce qu'il était le plus à propos de faire dans les circonstances présentes.

M. le maréchal Saint-Cyr a exposé que, différents indices paraissant s'accréditer assez pour faire craindre que l'armée de S. M. l'empereur n'ait effectué un mouvement rétrograde à la suite d'une bataille, il désirait savoir l'opinion de chacun.

En conséquence, M. le général comte de Lobau, commandant le 1er corps d'armée, a émis son avis et a dit : que, quand il serait bien avéré que l'empereur aurait perdu la bataille, ou serait en retraite, il croyait que le parti le plus convenable serait de se retirer sur Torgau, par la rive droite, et de là sur Wittenberg, au besoin, si l'on ne trouvait pas à Torgau des moyens de vivre et de résister à l'ennemi, ou enfin de rejoindre la garnison française à Magdeburg.

M. le général comte Durosnel a été d'avis qu'il était

plus à propos et plus utile d'attendre à Dresde, et d'y résister le plus long-temps possible, que de tenter une retraite sur la Bavière, la seule direction qu'il lui parût désirable de prendre à cause des forces supérieures qu'on rencontrerait immanquablement avant d'avoir atteint la hauteur de Zwickau.

M. le comte Dumas, après avoir rendu compte de la situation des vivres dans la ville de Dresde à l'époque de ce jour, et dans la place de Torgau au 1er octobre, a dit que d'ailleurs il partageait l'opinion du comte Durosnel.

M. le général comte Bonet est d'opinion qu'il faut tenir à Dresde, jusqu'à ce que des avis ou des circonstances obligent à évacuer cette place; et si elle devait l'être, il est d'avis de prendre la route de Freyberg, Zwickau, Plauen, etc., avant que l'ennemi ait pu envoyer un corps qui ferme cette communication.

M. le colonel Marion est d'avis de rester à Dresde, et de s'y défendre aussi long-temps qu'on n'aura pas reçu de nouvelles certaines de la perte d'une bataille et de la retraite de nos armées; dans ce cas, et si l'on est forcé à la retraite, il opine pour que l'on prenne la route de Freyberg et Zwickau, si les circonstances le permettent.

Lecture faite du procès-verbal de cette séance, les membres du conseil ont signé, lesdits jour, mois et an que dessus.

[redacted]

N° 98

[227]

Dresde, le 28 octobre 1813.

Le maréchal Gouvion Saint-Cyr *à l'*Empereur.

Dans l'incertitude où je suis si l'une de mes lettres est parvenue à Votre Majesté, j'ai l'honneur de lui répéter que, le 17 de ce mois, les généraux Tolstoy et Marcof ont été battus devant Dresde; leur perte a été considérable en tués et blessés; nous leur avons pris neuf pièces de canon, vingt-cinq caissons et 1,200 prisonniers, et les avons poursuivis jusqu'au-delà de Dohna, où ils ont été joints par des renforts. Ils ont abandonné leur pont de pontons, et fait rétrograder le parc de réserve du général Beningsen.

Le Sonnenstein tient toujours, et a beaucoup gêné l'ennemi, qui, le 25, est revenu devant Dresde renforcé du corps du général autrichien Chasteler, fort de 15,000 hommes.

On annonce l'arrivée du corps de Bubna par la route de Wilsdruf.

Celui de Klenau était le 26 à Benerig.

On dit le général Kleist, avec un corps russe, dans les environs de Meissen.

Nous n'avons point de nouvelles de Votre Majesté depuis le 7; du major général et du duc de Bassano, depuis le 10 octobre. Tout est épuisé ici. Point d'argent, de souliers, etc.

[redacted]

Nous espérons avoir du pain jusqu'au 8 ou 9 novembre. La cavalerie est réduite à rien. Les Polonais désertent, et il ne reste plus de Westphaliens.

[244] N° 99.

Dresde, le 30 octobre 1813.

La commission supérieure du gouvernement de Dresde au maréchal GOUVION SAINT-CYR.

Les trois placards affichés hier et aujourd'hui par ordre du gouvernement militaire de cette ville, et les préparatifs de défense qui se font déjà au milieu des faubourgs, excitent les plus cruelles inquiétudes dans les cœurs de tous les habitants : il paraît en résulter que Votre Excellence veut défendre la ville, en cas de siége, jusqu'à la dernière extrémité, la défendre comme une place forte, sans égard à la conservation des propriétés et des personnes des habitants.

La commission supérieure du gouvernement, à qui le roi, à son départ, a spécialement confié le salut de la ville et la sûreté de la famille royale, restée ici, ne saurait garder le silence à la vue du danger prochain qui paraît la menacer.

Confiante dans les sentiments d'équité dont Votre Excellence a déjà donné tant de preuves, elle n'hésite pas à vous présenter, M. le maréchal, les conséquences d'une mesure si désolante.

On avait cru, jusqu'ici, qu'il ne s'agissait que de pré-

[redacted]

server la ville d'un coup de main, par les ouvrages extérieurs dont on a entouré les faubourgs; mais les nouvelles précautions tendent à se défendre au milieu des faubourgs même, à barricader les rues et à se battre pied à pied jusque dans l'enceinte intérieure de la ville. Il en résulterait la destruction presque totale de ces faubourgs qui contiennent près de mille maisons, c'est-à-dire près de la moitié de la ville; la ruine totale d'une population de 20,000 âmes qui perdrait ses habitations, ses autres propriétés, et dont les personnes seraient exposées aux plus grands dangers. Cette défense désespérée, et ces malheurs incalculables, s'étendraient à la ville même; car, comment les portes intérieures et les ponts-levis pourraient-ils arrêter long-temps un ennemi qui aurait emporté les rues barricadées des faubourgs?

Veuillez, M. le maréchal, mettre dans une juste balance tant de maux, qui accableraient notre ville, contre les avantages militaires que vous pourriez en retirer. Comment compenser avec ces avantages la ruine de cette belle ville et de ses malheureux habitants, et les dangers imminents auxquels la famille royale elle-même se trouverait exposée?

Sa Majesté l'empereur, en quittant Dresde, a assuré à la famille royale qu'elle pouvait compter d'être tranquille ici, ce qui ne s'accorderait guère avec une défense désespérée.

Après tant de sacrifices que Sa Majesté le roi a faits, comme allié de la France, vous ne voudrez pas, M. le maréchal, exposer son auguste famille et sa résidence, une des plus belles villes de l'Allemagne, qui n'est pas

[redacted]

place forte, à tous les dangers inséparables d'une place assiégée.

La grande disette des vivres, du sel, des objets de pharmacie, de tant d'autres besoins, paraissent d'ailleurs rendre une longue défense impraticable.

Nous osons nous flatter que toutes ces considérations détermineront Votre Excellence à adopter de telles mesures, qui éloignent les craintes dont tout le public est justement alarmé, et qu'elle voudra nous donner une réponse consolante.

N° 100.

Dresde, le 1er novembre 1813.

Le maréchal GOUVION SAINT-CYR *à l'*EMPEREUR.

(LETTRE CHIFFRÉE.)

Les généraux Tolstoy, Marcof, Chasteler, Klenau, Mayer, etc., etc., bloquent étroitement Dresde.

Nous sommes au bout de nos vivres, de nos munitions, et de la force physique et morale de nos troupes, dont la misère ne peut s'exprimer. Je n'ai plus d'autre espoir que de sauver l'honneur de nos armes.

N° 101.

[252]

Dresde, le 4 novembre 1813.

Les commissaires de la ville de Dresde au maréchal Gouvion Saint-Cyr.

La décision du triste sort de notre ville est confiée à Votre Excellence : quel que soit ce sort, notre devoir, comme commissaires de la ville, nous impose l'urgente nécessité de vous en détailler la misère.

Deux maux, et même deux des plus cruels de l'humanité souffrante, se sont réunis pour porter la calamité au plus haut degré ; la famine et une maladie contagieuse se disputent à l'envi le droit de tuer les malheureux habitants. Les nécessités de la vie, dont quelques familles s'étaient pourvues, tirent à leur fin, et la possibilité de s'en procurer d'autres a disparu. L'agitation continuelle pour se procurer le pain quotidien remplit tout notre loisir, et les soins du lendemain augmentent à chaque heure. Le combat pour les nécessités urgentes de la vie, pour soi et les siens, a déjà produit actuellement la désunion parmi des hommes pacifiques d'ailleurs, et ne peut manquer d'aller jusqu'au désespoir. Il est affreux de succomber à ce malheur ; mais plus affreux encore de voir changer depuis quelques semaines la paisible demeure de chaque habitant en hôpital, où l'on ignore qui doit secourir son prochain : si c'est le bourgeois accablé de maladies, ou les soldats malades à côté

de lui, en quartier chez lui, qui se prêteront du secours. L'air contagieux répandu dans ces logements augmente le mal, et a rendu déjà la fièvre tellement épidémique, que le temps et les personnes manquent pour enterrer les malheureuses victimes.

Votre Excellence daignera observer que les militaires de Sa Majesté l'empereur et roi souffrent autant que les malheureux habitants de cette ville, de cette calamité générale; et il est impossible que votre cœur généreux n'en pâtisse. Des preuves de ce que nous osons avancer sont superflues, puisqu'elles sont évidentes; ce qui est le plus sûr garant de la vérité.

Notre unique désir est seulement que l'énumération de notre misère, commune avec le militaire, influe sur la résolution de Votre Excellence, et lui fasse prendre des mesures qui puissent nous ouvrir une heureuse perspective pour l'avenir.

Dans cette espérance, etc.

Suivent les signatures.

N°. 102.

[221 et 253]

Dresde, le 5 novembre 1813.

Le comte de Lobau *au maréchal* Gouvion Saint-Cyr.

M. le maréchal,

Le 21 du mois dernier, j'ai donné mon opinion pour quitter Dresde, après avoir acquis la certitude de la re-

[redacted]

traite de l'armée de l'empereur. J'étais d'avis alors de marcher sur Torgau, et j'avais la presque certitude non-seulement de m'y rendre avec un petit corps, ainsi que je l'ai demandé, mais encore j'espérais pouvoir gagner Wittenberg et même Magdeburg, sans nuire, en sauvant et utilisant mes troupes, à aucun des plans où je pourrais entrer. Mais aujourd'hui notre position est tout-à-fait différente : je dois sortir avec environ 12,000 hommes d'une place à cette heure étroitement bloquée. Il faudra que je combatte le corps qui est à la rive droite de l'Elbe, et quelque brusque et heureux que soit mon engagement, il donnera l'éveil à toute l'armée ennemie, et le général de cette armée ne manquera pas de donner des ordres à celles de ses troupes qui se trouvent sur la rive gauche, jusqu'à Meissen, de marcher à moi. Il n'oubliera probablement pas même de prévenir le corps ennemi qui est devant Torgau, qui devra, s'il opère militairement, marcher à ma rencontre; et moi, pour prendre poste avec quelque sécurité, il faut que je m'établisse en arrière de la digue qu'on appelle *Neu-Fluss-Graben*, ce qui m'obligera à une marche d'environ onze lieues, avec des hommes dont vous connaissez le délabrement physique.

Une autre considération qu'il importe de ne pas passer sous silence, est qu'en entrant à Torgau avec le corps qui m'est confié, il pourrait se faire que je ne pusse qu'accélérer la reddition de cette place, en augmentant la consommation de ses subsistances. Qui sait encore si le gouverneur de Torgau ne refusera pas de nous admettre? C'est dans les choses possibles, et notre entre-

prise a un caractère assez important pour qu'aucune observation ne paraisse hors de propos.

Nonobstant ce que je viens d'établir, des ordres seront donnés ce soir, afin que demain, à quatre heures du matin, toutes les troupes mises à ma disposition soient rendues à la Neustadt.

[253]

N° 103.

Dresde, le 7 novembre 1813.

Le général de division comte Bonet *au maréchal* Gouvion Saint-Cyr.

M. le maréchal,

D'après l'ordre verbal que Votre Excellence m'a donné le 5, de marcher avec les 42ᵉ et 45ᵉ divisions, j'ai donné ceux nécessaires aux généraux Duvernet et Razans d'être rendus, comme me le prescrivait l'ordre de mouvement que m'adressait M. le comte de Lobau, commandant en chef, pour que ces divisions soient réunies le 6, à quatre heures du matin, à la Neustadt. Ces mouvements se sont exécutés; les troupes d'infanterie, l'artillerie, les équipages, enfin l'arrière-garde, furent placés et formés comme ledit ordre le portait.

Ces divisions marchèrent à la gauche du 1ᵉʳ corps, et débouchèrent par la barrière et sur la route de Grossen-Hayn, et arrivèrent à Weinberg. L'ennemi couronnant les hauteurs, l'avant-garde força ces obstacles, qui se

[redacted]

multiplièrent par les abatis et coupures que l'ennemi avait faits. Ces difficultés furent de vains obstacles, et la marche en fut peu ralentie, jusqu'au débouché du défilé qui était défendu et gardé par de l'infanterie et de l'artillerie, qui pouvaient, par leur position, faire beaucoup plus de mal qu'elles n'en firent. Dans cet état de choses, le général en chef ordonna que l'on prît les hauteurs à gauche; ce mouvement força l'ennemi à se replier, mais il prit position en arrière, sur la hauteur entre la route et Boxdorf, faisant fortement garder des murailles en avant qui lui étaient très-favorables. Deux divisions du 1er corps furent employées à ces opérations, afin d'empêcher l'ennemi de se porter sur nos derrières, ce qui lui eût été facile, à la faveur des bois et des mouvements du terrain. L'artillerie ayant débouché, un bataillon du 57^e appuya à droite vers Boxdorf. Ces mouvements ne forcèrent point l'ennemi dans sa position. L'artillerie, par les morts que nous avons trouvés sur place, lui fit beaucoup de mal. Le bataillon du 57^e, continuant son mouvement pour tourner la gauche, obligea l'ennemi à un changement de front : ce fut alors qu'il fut aisé de reconnaître que l'ennemi tenait la position de Reichenberg, ayant derrière ce village des forces qui se prolongeaient jusqu'aux bois.

Arrivés sur la position que venait de quitter l'ennemi, on en reconnut à peu près les forces, et par leur disposition elles annonçaient l'intention de laisser passer la colonne pour lui couper toute communication avec Dresde. Une troupe d'environ 1,500 hommes d'infanterie et 800 chevaux fut aperçue en arrière de Wilschdorf. Le gé-

néral en chef me fit donner l'ordre à la division Duvernet, qui était encore dans le défilé, d'envoyer sur la droite sa 1re brigade, et la 2e à gauche. Ces troupes arrivèrent, les premières à droite de Boxdorf, les secondes à la lisière du bois, vers Weinsdorf. Pendant que ces mouvements se faisaient, une troupe ennemie fut reconnue par la division et sur la droite du général Razans, qui envoya à sa rencontre. La fusillade engagée sur les derrières appela l'attention du général en chef, que j'accompagnais. D'une hauteur en arrière de Boxdorf, nous aperçûmes environ 100 chevaux et quatre bataillons dans les intervalles et à la tête des villages. Le feu ne s'était pas ralenti ; mais les mouvements de l'ennemi, qui nous avait d'abord fait tête, nous portèrent à croire que son intention était de nous laisser avancer, comme je l'ai dit, pour nous couper la communication sur Dresde, ou nous attaquer en queue si nous marchions en avant. Les deux divisions du 1er corps, qui avaient donné dans toute la journée, se trouvant fatiguées, et le soldat dépourvu de cartouches, les divisions Duvernet et Teste les remplacèrent. Notre perte est moindre que celle de l'ennemi, dont les forces bien reconnues étaient au moins de 10 à 12,000 hommes, et il est à présumer qu'il n'a pas tout montré.

La journée a fini par des coups de canon et des tiraillements. A la nuit, le général en chef a ordonné la retraite sur Dresde ; elle s'est bien faite et a été couverte par la division Duvernet. Les généraux du 14e ont reporté leurs troupes à leurs anciennes positions, et les postes ont été repris le 7 à la pointe du jour. L'obscu-

[redacted]

rité de la nuit a fait craindre que, dans la retraite, quelques soldats malades ou fatigués ne soient restés derrière.

Généralement, officiers et soldats ont montré du zèle; l'état de faiblesse des derniers ne leur permettait pas des efforts vigoureux ni de longue durée.

[253]

N° 104.

Dresde, le 4 novembre 1813.

Le comte de Lobau *au maréchal* Gouvion Saint-Cyr.

M. le maréchal,

Une grande quantité de soldats du 1er corps sont sans souliers; la 2e division en a elle seule 218 dans cet état; en outre, tous les régiments ont un nombre considérable d'hommes faibles et dans un tel état d'épuisement, qu'ils sont incapables d'aucun service et ne peuvent même sortir de la chambre; le 85e régiment en a plus de 200.

Les hôpitaux sont tant encombrés et si malsains, que les soldats préfèrent rester dans leurs logements jusqu'à la dernière extrémité, plutôt que d'y être transportés, la mort les y attendant.

Je crois devoir rendre compte de ces circonstances à Votre Excellence, afin qu'il soit pris à ce sujet des mesures pour améliorer, s'il est possible, le sort de ces hommes.

P. S. La plupart des blessés de l'affaire du 6 ont

[redacted]

préféré rester aux ambulances régimentaires à entrer aux hôpitaux.

[221 et 254]

N° 105.

9e SÉANCE

DU CONSEIL DE DÉFENSE DE LA VILLE DE DRESDE,

du 7 novembre 1813.

Le 7 novembre 1813, à dix heures du matin, la réunion du conseil de défense de la place de Dresde, ayant eu lieu chez M. le maréchal Gouvion Saint-Cyr, en présence de MM. les officiers généraux et supérieurs, comte de Lobau, comte Durosnel, comte Bonet, comte Dumas, Freyre, Baltus, Marion, Dumonceau, Claparède, Berthezenne;

M. le maréchal a annoncé qu'il avait appelé à cette séance MM. les généraux de division Dumonceau, Claparède, Berthezenne, dont les divisions sont à proximité, pour s'entourer de leurs lumières dans la circonstance difficile où se trouve l'armée.

M. le maréchal ayant ensuite invité M. l'intendant général à faire connaître la situation des subsistances, M. le général Dumas a dit :

« J'ai fait connaître chaque jour au conseil de défense la situation des diverses parties du service et particulièrement celle des subsistances, indiquant la masse des ressources que j'ai pu recueillir successivement, leur origine et leur consommation jour par jour. J'en ai remis chaque jour à M. le maréchal un état résumé, et j'en ai conservé les états justificatifs, signés du

directeur du service et de l'ordonnateur de la place.

« Le 4 novembre, j'ai rendu compte au conseil qu'il ne restait plus dans les magasins, soit en farine, soit en pain fabriqué, que ce qu'il fallait pour suffire à trois distributions, plus une réserve de 33,523 rations de biscuit, et d'environ 50 quintaux de riz, que M. le maréchal m'avait ordonné de conserver jusqu'au dernier moment, et de tenir disponibles à la Neustadt.

« Le 5 novembre, j'ai fait distribuer, indépendamment de la consommation courante, trois jours de vivres, 45,000 rations en biscuit, pain, viande fraîche et salée, riz, vin ou eau-de-vie, aux troupes destinées, sous les ordres de M. le comte de Lobau, à exécuter la sortie et l'attaque qui ont eu lieu le 6 au matin.

« Ainsi cette partie de l'armée a été servie jusqu'au 8 inclus, et comme il a fallu pour cela y employer non-seulement la réserve, mais encore une partie de ce qui restait pour les trois jours de vivres à compter du 4, il en résulte et je déclare que la distribution à tout le reste des parties prenantes en pain achève demain, 8 novembre inclus, la consommation totale des farines que j'ai pu recueillir jusqu'à ce jour, 7 novembre.

« Quant à la viande, quelques divisions en ayant conservé, j'estime que la distribution à faire sur les 54,378 quintaux de viande sur pied qui sont au parc de la place, et le supplément en viande de cheval, avec distribution de vinaigre, pourront se soutenir jusqu'au 12 novembre.

« M. le maréchal m'a ordonné de former une nouvelle réserve de deux jours de vivres pour toute l'armée,

[redacted]

aussi complets que ceux qui ont été distribués avant-hier aux troupes de M. le comte de Lobau.

« Et pour cela il reste en magasin environ 16 à 17,000 rations de biscuit. Je ne saurais préciser davantage, parce que, malgré la vigilance des commissaires et employés, il y a eu du désordre dans les dernières distributions.

« Je me suis assuré que les rentrées auxquelles la municipalité a obligé les habitants, me procureront le riz et le vin nécessaires pour compléter ces deux jours de vivres réservés, qui doivent, quoi qu'il en puisse arriver, rester intacts. Je déclare donc à M. le maréchal et au conseil que j'en puis répondre et tenir prêtes à être distribuées ces 90,000 rations.

« Mais pour prolonger la subsistance de l'armée, par des distributions régulières, au-delà de demain 8 novembre, je n'ai que les moyens incertains qui ont été proposés et discutés dans la dernière séance du conseil. Je ferai de mon mieux; mais je ne puis répondre que du zèle et de la vigilance avec lesquels ces moyens seront recueillis, et nullement du résultat, par tous les motifs qui ont été précédemment développés. Je me borne donc à rendre compte de ces diverses mesures.

« 1° Le logement chez le bourgeois n'a jusqu'à présent produit aucune économie, aucune diminution dans le nombre des rations à distribuer. Je ne m'en flatte pas à cause de la pénurie qui s'accroît, et que le plus grand nombre des familles, parmi lesquelles le soldat est logé, a besoin d'être secouru, au lieu de pouvoir fournir à la subsistance de la troupe.

« 2° On continue à battre le grain en gerbes qui reste à la ferme royale ; j'en ai retiré déjà 190 quintaux qui sont en consommation ; on peut en espérer encore 150 à 200 quintaux.

« J'ai fait placer des gardes dans les maisons et granges de l'arrondissement du faubourg entre la porte de Bohême et de Freyberg qui avait été reconnue par M. Segretau, envoyé par M. le général Duvernet. J'ai chargé un commissaire des guerres de faire faire d'abord la reconnaissance du grain en gerbes qui s'y trouve, en présence d'un officier d'état-major, d'un commissaire civil et d'un employé supérieur des vivres, comme je l'avais déjà fait pour la ferme royale. Il résulte du procès-verbal que les neuf maisons peuvent contenir environ 93 scheffels ou 130 quintaux, ou de quoi fabriquer 12,000 rations à 24 onces, ou 24,000 à 12 onces. On s'occupe aujourd'hui de faire battre, ensacher et moudre ces grains.

« Pour étendre cette opération et ne laisser aucune partie de la ville qui n'ait été visitée, et dont on n'ait extrait toute espèce de ressource, j'ai demandé à M. le général baron Borelly, chef d'état-major, de vouloir bien, d'après les ordres de M. le maréchal, autoriser MM. les généraux de divisions à faire faire de nouvelles recherches dans les arrondissements de leurs quartiers respectifs, avec autant de soin et d'exactitude que l'a fait M. le général baron Duvernet, afin que je puisse, sur les indications qui me parviendront par l'état-major général, prendre les mêmes mesures que pour la ferme du roi et les neuf granges du faubourg de Dohna.

[redacted]

« 3° Il est rentré hier, de la contribution en nature, imposée à la municipalité :

51 quintaux de farine. 4,590 rations de 24 onces.
9 quintaux de légumes. 3,600 rations de 4 onces.

« 4° J'ai fait placer 6 gendarmes de planton dans les moulins de la ville, avec ordre de faire mettre en réserve, pour être porté au compte de la municipalité, parce qu'elle doit fournir la moitié des farines que produira le moulin, sans égard à l'origine des graines.

« Ces différentes ressources, exploitées avec ordre et activité, peuvent sans doute prolonger encore de quelques jours la distribution. Je l'espère, sans en être certain ; j'y travaillerai avec zèle et confiance jusqu'à l'extrémité ; mais je répète que je n'en puis répondre. » Et a signé.

Signé : comte DUMAS.

Après l'exposé ci-dessus, de M. l'intendant général, M. le maréchal a fait donner lecture par le secrétaire du conseil du chapitre 4, titre 2, du décret impérial du 24 décembre 18 , relatif à l'organisation et au service des états-majors de place ; ledit chapitre traitant de l'état de siége.

M. le maréchal a ensuite invité le conseil à donner individuellement, et en commençant par le grade inférieur, son opinion sur le parti qu'il convient de prendre dans la position actuelle.

Les opinions ont été émises successivement, et leur résultat a été l'avis unanime du conseil de faire des

[redacted]

ouvertures à l'ennemi; et ont signé après lecture de ce que dessus.

Signés : le colonel Marion, le général Freyre, Baltus, Berthezenne, le comte de Lobau, le comte Durosnel, le comte Bonet, le comte Claparède, Dumonceau, et le maréchal Gouvion Saint-Cyr.

N° 106.

[255]

Dresde, le 9 novembre 1813.

La commission supérieure du gouvernement de Dresde, au maréchal Gouvion Saint-Cyr.

Les députés du gouvernement et de la ville qui, avec la permission de Votre Excellence, s'étaient rendus hier au quartier général du général ennemi, en sont revenus hier au soir. M. le comte de Klenau leur a assuré à plusieurs reprises que, quant à la reddition de la ville de Dresde, il avait déjà fait connaître à Votre Excellence ses conditions, lors de l'entrevue qui a eu lieu hier entre MM. les colonels Marion et Rothkirch. On lui a fait les représentations nécessaires, prises dans l'état de la chose, pour lui faire entendre que tout délai deviendrait fatal à ses propres intérêts et à la ville. Mais ces réclamations, toutes justes qu'elles sont, ne trouvèrent aucun accès chez M. le général de Klenau, et il restait fermement à sa première ouverture, en réitérant la déclaration qu'en qualité de général subordonné il devait se tenir stricte-

ment aux ordres qui lui avaient été donnés, et communiqués en substance à Votre Exeellence; et que, tout enclin qu'il était à soulager la ville, il ne pouvait s'en éloigner qu'en des points moins essentiels. C'est donc maintenant entre vos mains seules, M. le maréchal, que reposent la ville de Dresde et la famille royale, qui, en confiance dans la parole donnée par Sa Majesté l'empereur et roi au roi notre auguste maître, sont restés parmi nous, et partagent maintenant les souffrances terribles du blocus d'une ville manquant absolument d'approvisionnements. Nous ne ferons point ici le long et triste récit de tous les maux qui, depuis huit mois, ont accablé la Saxe et principalement la ville de Dresde, et qui la plongent présentement dans le désespoir. Ils sont connus de Votre Excellence, et votre cœur magnanime en souffre également. Mais nous osons appeler à la générosité française, à l'intérêt et à l'amitié que Sa Majesté l'empereur a témoignés au roi, à la loyauté reconnue de Votre Excellence; et nous sommes persuadés qu'elle ne permettra point que la ruine totale de la capitale devienne la récompense du zèle que Sa Majesté le roi a mis à remplir ses engagements vis-à-vis de Sa Majesté l'empereur et roi, en portant les plus grands sacrifices aux intérêts de son illustre allié. Nous nous flattons que Votre Excellence voudra bien prendre en considération l'effet que devrait produire sur les esprits des peuples alliés l'exemple de la ville de Dresde, et la réflexion qu'elle serait tombée victime des engagements pris avec Sa Majesté l'empereur et roi. Les armes de la France ne peuvent acquérir un nouveau relief par des mesures violentes qui amèneraient

[redacted]

la destruction des habitants et des souffrances à la famille royale, sans assurer la subsistance des troupes au-delà de quelques jours, et qui ne changeraient la situation présente que pour un court délai.

C'est pour cela que nous osons implorer Votre Excellence de vouloir bien faire les démarches nécessaires pour délivrer la ville des calamités qui l'accablent. Nous espérons qu'elle daignera ne point se méprendre sur le motif de ces représentations respectueuses : elles proviennent de nos devoirs sacrés vis-à-vis de notre souverain et vis-à-vis de nos concitoyens, qui, par leurs dévouement et résignation, n'ont point mérité un sort qui serait sans exemple dans l'histoire.

Signé : de Globig, de Zeschau, comte de Hohenthal, Nostilz, le baron de Ferber, Mannteufel, Schönberg.

N° 107.

[256]

CAPITULATION DE LA VILLE DE DRESDE.

Article 1er.

La garnison de Dresde sortira avec armes et bagages hors de la ville, et déposera ses armes en avant des redoutes. MM. les officiers conserveront leur épée; à l'exemple de la capitulation de Mantoue, accordée à M. le général comte de Wurmser, un bataillon de 600 hommes conservera ses armes, deux pièces de canon avec leurs caissons et attelages. 25 gendarmes de la garde

impériale conserveront leurs chevaux et leurs armes. 25 gendarmes attachés aux divisions conserveront également leurs chevaux et leurs armes.

ART. 2.

Tous les prisonniers de guerre des puissances alliées, qui se trouvent actuellement à Dresde, seront de suite, après la ratification de la présente capitulation, relâchés et considérés comme étant échangés.

ART. 3.

La garnison de Dresde est prisonnière de guerre et sera conduite en France. M. le maréchal comte Gouvion Saint-Cyr garantit que ni les officiers ni les soldats, jusqu'à leur entier échange, ne seront employés contre aucune des puissances alliées en guerre contre la France.

Il sera remis en double un état nominatif des généraux, officiers de tous grades, sous-officiers et soldats. Celui des officiers contiendra pour chacun sa signature au-dessous de la promesse de ne pas servir jusqu'à parfait échange. L'état des soldats contiendra les présents sous les armes au moment de la ratification de la présente capitulation. Il en sera fait un semblable pour les malades et blessés.

ART. 4.

M. le maréchal comte Gouvion Saint-Cyr s'oblige à faire opérer le plus promptement possible l'échange de la garnison contre un nombre égal de prisonniers de guerre des puissances alliées, grade pour grade.

[redacted]

ART. 5.

Aussitôt après avoir rendu et remis un nombre quelconque de prisonniers des puissances alliées, un nombre égal de ceux de la garnison de Dresde pourra être considéré disponible et en état de service.

ART. 6.

La garnison de Dresde effectuera son évacuation en six colonnes, formant ainsi chacune le sixième de la totalité des troupes. Les étapes seront fournies sur le même pied des troupes autrichiennes. Les lieux d'étape, jours de marche et séjour, sont fixés conformément au tableau ci-joint, approuvé par M. le général en chef comte de Klenau.

La première colonne pourra partir le 12 de novembre, et les autres colonnes à un jour de distance l'une de l'autre. Elles suivront la même route indiquée au tableau ci-dessus mentionné. Les gendarmes montés accompagneront chaque colonne pour en faire la police.

ART. 7.

Les malades, les blessés, seront traités comme les malades et blessés des puissances alliées. Après leur guérison ils seront envoyés en France sous les mêmes conditions que la garnison.

Les officiers de santé et les agents nécessaires resteront pour les soigner, et jouiront des mêmes avantages que ceux des troupes alliées.

[redacted]

ART. 8.

Les troupes polonaises et alliées de la France, rentrant en France, seront traitées en tous points comme les Français.

ART. 9.

Les non-combattants ne seront pas considérés comme prisonniers de guerre, et suivront la marche des troupes.

ART. 10.

Tous les Français qui ne seront pas au service militaire, et qui sont à Dresde, seront libres de suivre les troupes sans avoir droit à aucune étape. Ils pourront disposer à leur gré de leurs propriétés reconnues.

ART. 11.

La légation française, ainsi que celles des puissances alliées avec la France, recevront des passe-ports pour retourner dans leurs pays.

ART. 12.

Un jour après la signature de la présente capitulation, on remettra aux armées alliées assiégeantes les caisses militaires, munitions de guerre, ainsi que les ponts et leurs agrès, les voitures, chevaux du train et des troupes de l'artillerie et autres; le tout sera remis aux commissaires nommés à cet effet par M. le général commandant en chef l'armée assiégeante, et il en sera dressé des états et procès-verbaux de remise.

[redacted]

ART. 13.

Le jour après la signature de la présente, la moitié des redoutes et barrières des faubourgs sur les deux rives de l'Elbe, ainsi que deux portes de la Vieille-Ville, et une porte à Neustadt, seront occupées par les troupes de l'armée assiégeante.

ART. 14.

MM. les généraux, les officiers supérieurs et autres, conserveront leurs bagages et leurs chevaux, auxquels ils ont droit d'après les réglements français, et pendant la marche ils recevront les fourrages.

ART. 15.

Le fort du Sonnenstein sera rendu six heures après la signature de la présente capitulation, et sous les mêmes conditions ci-dessus stipulées. Sa garnison rentrera à Dresde pour se réunir à sa division.

Rédigés et arrêtés les présents articles, d'une part, par MM. : le colonel baron de Rothkirch, chef de l'état-major du corps d'armée autrichien; le colonel Mourawief, chef de l'état-major du corps d'armée russe, munis des pleins pouvoirs de M. le général en chef comte de Klenau, et de M. le lieutenant général comte de Tolstoy; de l'autre part, par MM. : le colonel du génie Marion; le colonel Perrin, adjudant commandant, attaché à l'état-major de M. le général comte de Lobau,

[redacted]

munis des pleins pouvoirs de M. le maréchal comte Gouvion Saint-Cyr.

A Herzogswald, le 11 novembre 1813.

Signé : le colonel du génie MARION ; le baron PERRIN, adjudant commandant.

Signé pour ratification : le maréchal GOUVION SAINT-CYR ; le général lieutenant TOLSTOY ; le général de cavalerie comte de KLENAU.

N° 108.

[252]

(Extrait de la *Campagne de Saxe en* 1813, par le baron d'ODELEBEN, T. II, p. 227.)

Le 4 novembre, les portes du faubourg de la Vieille-Ville furent entièrement fermées, et la garnison fut complétement resserrée dans l'enceinte de ses fortifications. Le maréchal Saint-Cyr ne put manquer de reconnaitre combien sa situation était périlleuse, lorsqu'il apprit par un espion la nouvelle de la défaite décisive et de la fuite précipitée de son maitre. On prit dans un conseil de guerre la courageuse résolution de se frayer, à travers l'armée des assiégeants, une route sur la rive droite de l'Elbe, vers Torgau. Afin de se procurer une quantité de vivres suffisante pour cette expédition, à travers un pays dépouillé, on ordonna le 5 novembre aux habitants de la ville de livrer, dans le grand ma-

gasin de l'église Notre-Dame, le tiers des vivres qu'ils avaient précédemment déclarés ; on s'engageait à rembourser par la suite cette fourniture au prix des mercuriales, mais sous la condition de déduire un sixième du montant des déclarations pour la consommation postérieure aux déclarations, et de livrer le tiers de ce qui leur restait. Les marchands et les vendeurs de comestibles devaient donner la moitié de leurs provisions. Il fallut qu'une grande partie se soumît à ces ordres rigoureux.

Cependant on refusa le riz, le vin, dont on avait trouvé moyen de s'approvisionner d'une autre manière, ainsi que l'eau-de-vie, les pommes de terre, les légumes frais, et généralement tout ce qui était trop pesant.

Un mouvement empressé que l'on remarqua le 5 novembre dans la garnison, trahit l'exécution prochaine de cette expédition dangereuse. Les portes des faubourgs furent occupées par de forts détachements ; des détachements également nombreux d'infanterie campèrent dans les rues de la Ville-Neuve. On prit des provisions de bouche pour plusieurs jours ; le comte de Lobau vendit ses provisions de fourrages, et l'enlèvement de quelques chevaux, opéré avec violence, décela le besoin, comme l'espérance, d'un heureux résultat. Le 6, à la pointe du jour, le corps d'armée sous la conduite du comte de Lobau, renforcé de deux divisions du 14^e, s'avança hors de la ville, sur la route de Grossen-Hayn. Ce corps était au moins de 10,000 hommes, auxquels se réunirent environ 1,000 hommes, formant tout ce qu'on avait pu trouver de cavalerie à Dresde ; suivait

un train de plus de deux cents chariots, chargés de tout ce que possédaient les Français, et qu'on se proposait surtout de sauver; obstacle très-gênant dans une retraite. Ce train fit halte non loin de l'auberge de *l'Homme sauvage*, pendant qu'une partie du corps d'armée gagnait les hauteurs par la route, et le reste par le chemin de Weinberg. Les alliés campaient sur les hauteurs dont ils s'étaient emparés dans les derniers jours d'octobre. Les Français se dirigeaient vers le bas de la forêt, où conduisait la route, mais ils étaient incroyablement incommodés par les tirailleurs, qui les épiaient derrière les murailles de Weinberg. Une très-vive canonnade annonça l'attaque dès le point du jour aux habitants de la ville. La résistance des alliés sous les ordres du prince de Wied-Runkel, fut d'abord assez faible; ils furent culbutés par les Français, qui percèrent dans la plaine de Drachenberg, entre le bureau de la chaussée et Reichenberg; mais les assaillants furent si vigoureusement reçus par l'infanterie autrichienne et russe, et l'artillerie qu'on venait d'y transporter y agit d'une manière si terrible, qu'après un violent combat qui coûta aux Français 890 hommes, ils se décidèrent à la retraite. Des députés de la ville étaient venus le matin solliciter le maréchal Saint-Cyr, qui les avait renvoyés avec des espérances consolantes. « Vous voyez, leur avait-il dit, que je me mets en route. » A midi, il courut sur le champ de bataille, et revint vers quatre heures avec le comte de Lobau et les autres généraux. Les troupes commencèrent à rentrer dans la ville vers le soir; les soldats étaient si trempés d'eau, si harassés,

que l'on se procurait par des conduits, au moyen des réservoirs établis derrière Plauen, étaient desséchées, et les réservoirs pour les incendies, ouverts sur le marché neuf depuis la fin d'octobre, éveillaient à chaque moment la crainte qu'enfin le feu ne rendît encore plus horrible la misère de la ville. La plupart des boulangers, ayant épuisé leurs provisions, avaient fermé leurs fours, et la foule et les violences devenaient tous les jours plus fréquentes devant les boutiques où l'on vendait du pain. Beaucoup de pauvres en manquaient pendant des jours entiers; et comme les provisions de viande diminuaient aussi, un grand nombre d'habitants en étaient réduits aux plus tristes ressources pour se soutenir. Le marché était vide, ou l'on n'y voyait que quelques paniers contenant des légumes frais ou des fruits, que se disputaient les habitants et les soldats affamés; à peine pouvait-on, au plus haut prix, se procurer la plupart des denrées. Les soldats français souffraient cruellement du fléau de la disette; les employés de l'administration abandonnaient ces malheureux à leur misère, uniquement occupés à adoucir, autant que possible, les privations pour les chefs. On tuait journellement plus de trente chevaux, dont on sala un grand nombre, depuis le commencement de novembre, et au lieu de la ration accoutumée d'une once et demie de viande de boucherie, à laquelle le soldat était réduit depuis long-temps, il n'en recevait plus que le double en chair de cheval, le plus souvent si mauvaise que les soldats la rejetaient quoique tourmentés par la faim. A la fin, ces malheureux s'arrachaient les débris des chevaux morts et à moitié pourris

qu'on trouvait partout dans les rues; on y rencontrait fréquemment des carcasses dont on avait détaché tous les filaments. Ici l'on voyait quelques-uns de ces misérables occupés à écorcher un chien maigre, pour en faire rôtir la chair. Là, on en voyait d'autres ramasser, pour se nourrir, des restes jetés dans les ruisseaux, ou recueillir sur le fumier les pelures de pommes et de pommes de terre; et pour achever d'un seul trait ce tableau de la plus affreuse misère, on vit un de ces infortunés dévorer avidement des pommes de terre qu'un de ses camarades avait rejetées de son estomac presque crues. Les ravages que la fièvre nerveuse exerça parmi les habitants de la ville ajoutèrent un nouveau degré à la misère publique. On comptait 2 à 300 morts par semaine, dont le tiers était enlevé par le terrible fléau que le chagrin et la disette, contre lesquels les habitants avaient à lutter, rendaient tous les jours plus meurtriers. Des familles entières en avaient été victimes. On voyait fréquemment dans des coins de rues écartées, ou sur des tas de fumier, accumulés partout, des soldats étendus, mourant sans secours, et qui aimaient mieux attendre leurs derniers moments à la vue du ciel et à l'air libre, que de mourir dans les hôpitaux. Souvent des prêtres catholiques cherchaient ces malheureux sur leurs lits de mort, et s'agenouillaient auprès d'eux pour leur donner l'extrême-onction. Il sortait tous les jours au-delà de deux cents morts des hospices de malades, où, s'il faut en croire le bruit public, on ne reculait devant aucune mesure meurtrière. Les cadavres nus restaient pendant des heures entières rangés le long des lieux de

sépulture, les chariots de transport étant dans un mouvement continuel, et ne pouvant attendre. Les enterrements avaient été donnés à forfait à des fossoyeurs, qui recevaient 8 gros (1) pour chaque cadavre, et pour en charger beaucoup à la fois, foulaient souvent aux pieds ces corps morts sur les voitures, avec une insensibilité que ces hommes sans pitié et endurcis par l'habitude, poussaient jusqu'à un excès effrayant (2). Ces tas de corps étaient accumulés dans de larges fosses. Souvent les employés français des hospices des malades donnèrent l'exemple d'une impitoyable insouciance, en faisant enterrer des malades encore vivants; d'autres revinrent à la lumière dans les maisons mêmes des fossoyeurs, et il arriva quelquefois que des mourants, qu'on jetait dans l'Elbe, achevaient dans les flots de se débattre en vain contre la mort. Le manque de remèdes dans toutes les apothicaireries, la mort d'un grand nombre de médecins et de chirurgiens, portèrent au comble le malheur général.

Enfin, après ce peu de succès de la sortie, les autorités françaises accordèrent la permission qu'elles avaient auparavant refusée, d'envoyer des députés des administrations de la ville dans le camp du comte de Klenau, pour émouvoir sa pitié en faveur de la malheureuse capitale. Les députés, le président du haut consistoire

---

(1) A peu près 1 fr. 30 cent.

(2) On peut comparer à notre récit l'écrit très-remarquable d'un témoin très-instruit, intitulé : *Horreurs des hôpitaux militaires français*, imprimé dans les feuilles allemandes en 1814.

de Ferber, le capitaine du cercle de Zeschwitz, et le bourgmestre de Beck, se mirent en route le 7 novembre. Cependant ils furent d'abord rebutés aux avant-postes, et à la seconde tentative, ils ne purent être admis auprès du général en chef. Mais le lendemain ils remirent aux avant-postes une requête qu'ils avaient signée ; ils y demandaient qu'on épargnât la ville, et faisaient entendre que les généraux français étaient disposés à entrer en négociation. Le zèle dont ces députés firent preuve dans cette occasion est digne de la plus vive reconnaissance, et l'histoire n'oubliera pas d'honorer l'infatigable activité avec laquelle ils travaillèrent à écarter toutes les difficultés, jusqu'à ce que la négociation eût pris un heureux cours. Les colonels français Marion et Perrin parurent à la même époque aux avant-postes des alliés, pour proposer, au nom du maréchal Saint-Cyr, la reddition de la ville, sous la condition d'une libre retraite. Cette proposition fut écartée. Le général autrichien laissa cependant dans cette occasion aux membres de la famille royale, la faculté de s'éloigner d'une ville réduite à la détresse. Le maréchal Saint-Cyr renouvela son offre, et ce fut ainsi que le 9 novembre on en vint à une convention provisoire pour la reddition de la ville. Cette convention fut signée au village de Gorbitz, sur la route de Freyberg, par le général quartier-maître comte de Klenau et le colonel Rothkirch d'un côté, et le colonel Marion de l'autre. L'intervention active de l'épouse du prince Antoine, sœur de l'empereur d'Autriche, n'y contribua pas peu. Le 10, dans la matinée, le maréchal Saint-Cyr et le comte Durosnel se rendi-

[redacted]

rent en cérémonie au château pour annoncer à la famille royale la nouvelle agréable qui déjà se répandait dans la ville, et remplissait tous les cœurs d'heureuses espérances. Les principales conditions furent connues le même jour; car les Français observaient sur toute cette affaire un profond silence, et il restait à s'entendre sur plusieurs articles des négociations. Le lendemain matin ce silence alarmant durait toujours, et quoique des drapeaux blancs, flottant aux avant-postes, parussent prouver qu'on pouvait prochainement compter sur des mesures pacifiques, on commença cependant à douter de la vérité de l'heureuse nouvelle lorsqu'on vit les prisonniers français continuer leurs travaux dans les faubourgs. Cependant, vers midi, la nouvelle de la convention pour la reddition de la ville fut confirmée, et une publication officielle fit cesser les inquiétudes.

N° 109.

[261]

Dresde, le 19 novembre 1813.

Le marquis de Chasteler *au maréchal* Gouvion Saint-Cyr.

M. le maréchal,

S. A. le maréchal prince de Schwartzenberg, commandant en chef la grande armée alliée, a refusé de donner son approbation à la convention qui a été conclue entre Votre Excellence et le général de cavalerie

[redacted]

comte de Klenau. Il a ordonné à ce dernier de vous déclarer, M. le maréchal, que le retour de la garnison de Dresde en France ne peut avoir lieu dans aucun cas, et qu'il ne permet qu'une capitulation par laquelle la garnison se rendrait prisonnière de guerre dans les états d'Autriche. Si cependant Votre Excellence se refusait à prendre ce dernier parti, le prince de Schwartzenberg vous laisse le maître, M. le maréchal, de rentrer dans Dresde, où vous retrouverez les mêmes moyens de défense que vous y avez laissés, et de vous replacer ainsi dans la position où vous vous trouviez avant la conclusion de la convention. Le général comte de Klenau étant tombé malade et m'ayant remis le commandement de l'armée, je me conforme aux ordres de mon général en chef, en vous priant de me faire connaître, M. le maréchal, lequel des deux partis vous vous êtes décidé à prendre.

N° 110.

[264]

Altenburg, le 20 novembre 1813.

Le maréchal Gouvion Saint-Cyr *au général marquis de* Chasteler.

J'ai reçu la lettre que Votre Excellence m'écrit de Dresde, en date du 19 novembre. Après l'avoir lue, je me demande où suis-je? et je crois me trouver au milieu d'un peuple dont le caractère distinctif est la loyauté. Je me demande en outre, avec qui ai-je traité? suis-je

[redacted]

tombé dans un piége habilement préparé? Non, car j'ai traité avec un chef distingué depuis long-temps par ses talents militaires, et que l'éclat de sa réputation a porté au commandement de plusieurs corps d'armée réunis. Il a traité avec moi au su et à l'aide des commandants de ces mêmes corps, dont l'un, M. le comte de Tolstoy, avait son chef d'état-major, M. de Mourawief, parmi les deux commissaires nommés par M. de Klenau. Et vous-même, Monsieur, quoique votre signature ne soit point portée sur la capitulation, en avez eu connaissance, au point que, sans vos conseils qui ont fait aplanir quelques petites difficultés dans la conversation avec M. Dumas, elle n'eût point été signée de ma part, malgré tout l'intérêt que l'on devait porter, et que je portais particulièrement à la ville de Dresde et à la famille royale.

Votre Excellence se fera aisément une idée de l'impression que sa lettre a produite sur moi. J'aime à croire que le récit de cet événement fera le même effet sur tous les Français, et qu'il sera bien plus utile à la cause de la France et de S. M. l'empereur Napoléon, que ne pourraient l'être deux armées comme la nôtre; et nous aurons au moins dans notre captivité l'avantage de servir de cause, à une nouvelle époque du développement de l'esprit public d'une nation, qui a tant de fois fait voir qu'on ne la traitait pas impunément avec mépris.

S. A. M. de Schwartzenberg me propose, selon ce que vous m'écrivez, de rentrer dans Dresde, où nos armes nous seront rendues; enfin de nous replacer dans

[redacted]

la situation où nous nous trouvions avant l'époque de la capitulation. Je réponds que cela est impossible ; que M. de Schwartzenberg n'a pas la puissance de faire ce qu'il promet, les forces à la guerre étant plus morales que réelles.

Au moment où j'ai signé la capitulation, mes troupes ne croyaient point à la possibilité d'être obligées de capituler. Vous ignoriez l'état dans lequel nous nous trouvions ; vous ne connaissiez ni notre faiblesse, ni notre force, ni nos approvisionnements d'aucun genre que ce soit. Vous ne connaissiez point le genre de nos fortifications ; aujourd'hui vous avez, depuis dix jours, parcouru la place dans tous ses points. Les moyens qui devaient contribuer à nous faire vivre long-temps, ne pourraient plus avoir d'exécution depuis que vos troupes ont communiqué avec les habitants de cette ville, et en ont dirigé l'esprit dans un sens tout-à-fait opposé à celui qu'il avait alors. La plus grande partie de nos fortifications des faubourgs a été détruite par les habitants ou autres, vu que naturellement elles gênaient les communications de la ville. Les soldats de ma cavalerie, qui ont été mis pied à terre par l'effet de la capitulation, craignant les fatigues d'une marche longue dans la mauvaise saison, ont presque tous pris le parti de s'enrôler dans les différents corps de l'armée russe. Me rendrez-vous ces gens-là, et pourrai-je les recevoir ? En un mot, d'après l'exposé de ces raisons, auxquelles je pourrais en ajouter tant d'autres, pouvez-vous me remettre dans la situation réelle où je me trouvais avant l'époque de la capitulation ? Non. Il m'est donc bien démontré qu'en

me proposant une chose inexécutable, on n'a eu en vue que de nous humilier, en joignant l'insulte au mépris, et en versant l'ironie amère sur des militaires malheureux par suite des événements de la guerre. Au reste, Monsieur, en mettant bas les armes, nous nous sommes confiés à la loyauté de la nation autrichienne et à celle de ses puissants alliés. Nous savons d'ailleurs que nous sommes à votre discrétion ; mais nous protestons, et nous réclamerons sans cesse contre la violation du droit des gens que l'on exerce à notre égard, et contre l'humiliation que l'on veut déverser sur le nom français.

[264]

N° 111.

Altenburg, le 20 novembre 1813.

Le maréchal Gouvion Saint-Cyr *au prince de* Schwartzenberg.

J'ai l'honneur d'adresser à Votre Altesse copie de ma lettre à M. le général marquis de Chasteler. Vous y remarquerez toute l'affliction dont mon cœur est pénétré, pour le sort que l'on prépare à la malheureuse armée française que j'avais l'honneur de commander dans Dresde. J'avais obtenu pour elle la capitulation loyale qui convenait aux circonstances et à l'honneur militaire ; déjà par moi elle est exécutée, lorsque j'apprends avec surprise les mouvements ordonnés pour en suspendre l'exécution, et pour y substituer même de nouvelles con-

ditions inadmissibles, et qui deviendraient infamantes pour le nom français. Je ne puis croire que l'on veuille se jouer du droit des gens, de la loyauté militaire, et déchirer ainsi toutes les lois de la civilisation et de l'humanité. J'espère donc que Votre Altesse recevra favorablement mes remontrances pour une cause aussi sacrée, et qu'elle aura la bonté de les mettre sous les yeux de LL. MM. les empereurs et rois, pour nous obtenir le maintien des conditions de notre capitulation.

[264]

N° 112.

Dresde, le 21 novembre 1813.

Le général marquis de Chasteler *au maréchal* Gouvion Saint-Cyr.

M. le maréchal,

J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, en date d'Altenburg, le 20 novembre.

Je suis sous les ordres de M. le maréchal prince de Schwartzenberg, commandant en chef la grande armée des hautes puissances alliées. Il n'est point permis à un militaire de discuter les ordres qu'il reçoit, il doit seulement y obéir strictement. En conséquence, j'ai l'honneur de communiquer à Votre Excellence l'ordre que S. A. M. le prince de Schwartzenberg m'a donné, en date de Francfort, le 16 du courant, de faire marcher la garnison française de Dresde vers cette capitale, et de lui remettre cette place, ses armes, artillerie, muni-

tions, vivres, et autres moyens de défense, dans le même état où ils étaient avant la capitulation signée le 11 novembre. Je prie Votre Excellence de vouloir bien ordonner à ses troupes de se mettre en mouvement pour cette destination, qu'il m'est ordonné de vous donner, par le maréchal prince de Schwartzenberg, le 24 du courant, ou plus tôt si les arrangements des vivres le permettent. M. le colonel comte Latour, de l'état-major général autrichien, qui aura l'honneur de lui remettre ma lettre, lui donnera, à cet égard, tous les renseignements nécessaires.

N° 113.

[264]

Altenburg, le 22 novembre 1813.

Le maréchal Gouvion Saint-Cyr *au prince de* Schwartzenberg.

J'ai l'honneur de vous prévenir que je reçois dans le moment la réponse de M. le marquis de Chasteler, à la lettre dont j'ai eu l'honneur d'envoyer copie à Votre Altesse.

M. le général Chasteler n'a pas cru devoir rien changer aux instructions que Votre Altesse lui a adressées, et persiste dans la première proposition qui nous a été faite de rentrer dans Dresde. Mon devoir et l'honneur des armes françaises m'obligent à vous déclarer de nouveau que nous ne consentirons jamais à de pareilles propositions, dont on ne pourrait citer aucun exemple dans l'histoire des peuples civilisés. Ce serait en effet un évé-

[redacted]

nement trop incompréhensible, trop inconvenant et trop ridicule aux yeux de l'Europe, et honteux pour les deux partis.

Je viens de nouveau réclamer auprès de Votre Altesse l'exécution d'une convention qui s'est faite de part et d'autre avec toute la loyauté possible, et que nous avons exécutée franchement, dans la persuasion qu'il ne pouvait y avoir aucune espèce de contestation. Je ne puis deviner quels peuvent être les motifs qui ont engagé à nous faire de pareilles propositions, et à suspendre l'effet d'une capitulation aussi loyale et aussi authentique. Serait-ce la crainte de rendre à la France des troupes qui pourraient lui être utiles dans cette circonstance? L'article 3 de la capitulation vous est un sûr garant que cela ne peut être qu'après l'échange proposé. Serait-ce la crainte que l'échange de ces troupes, arrivées en France, ne se fasse pas de suite, d'accord avec les intérêts des puissances alliées? La promesse renfermée dans l'art. 4 de cette capitulation, de faire tout ce qui sera en mon pouvoir pour que l'échange ait lieu le plus tôt possible, devrait rassurer et ôter tout soupçon à cet égard. Enfin, dans le cas où les articles ci-dessus mentionnés n'inspireraient pas assez de confiance, je propose à Votre Altesse d'envoyer un officier à Sa Majesté l'empereur Napoléon, ou d'y aller moi-même pour solliciter l'exécution des articles de la capitulation relatifs à l'échange, ou tout autre moyen qui paraîtrait nécessaire pour commander la confiance et concilier tous les intérêts.

[redacted]

N° 114.

[264]

Francfort-sur-le-Mayn, ce 24 novembre 1813.

Le maréchal prince de Schwartzenberg *au maréchal* Gouvion Saint-Cyr,

M. le maréchal,

J'ai reçu la lettre que Votre Excellence m'a fait l'honneur de m'adresser en date du 20 novembre.

Le général comte de Klenau, avant d'avoir signé une capitulation à des conditions auxquelles il ne se trouvait pas autorisé, avait eu soin de vous en avertir, M. le maréchal, en ajoutant qu'il se flattait que la famille royale de Saxe entreprendrait de plaider sa cause auprès de son auguste souverain. J'aurais désiré qu'étant informé de ce procédé illégal, au lieu de passer promptement à l'exécution, vous eussiez attendu que le général comte de Klenau fût investi de pouvoirs suffisants, et qu'au moins, pour votre propre garantie, vous eussiez attendu ma ratification.

Le devoir que m'imposent les intérêts de tant de peuples, réunis pour la même cause, ne me permet pas d'admettre aucune vue secondaire; j'ai dû annuler cette capitulation comme illégale, et aucunement analogue avec votre position et celle des armées alliées.

J'ai ordonné qu'on vous accordât, M. le maréchal, toutes les facilités pour rentrer dans Dresde, et de vous remettre scrupuleusement en possession de tous les

Puisque vous déclarez, M. le maréchal, ne pas vouloir consentir aux propositions qui vous ont été faites, tendantes à vous replacer dans l'attitude que vous aviez avant la capitulation, il ne me reste qu'à vous inviter à suivre, comme prisonniers de guerre, la direction que les circonstances m'obligent à vous donner.

Veuillez être persuadé, M. le maréchal, que je m'occuperai du mode à établir pour l'échange des troupes qui formaient la garnison de Dresde.

[264]

N° 116.

ORDRE.

Au quartier général de Francfort-sur-le-Mayn, ce 27 novembre 1813.

M. le maréchal comte Gouvion Saint-Cyr ayant déclaré qu'il n'acceptait pas, pour lui et pour la garnison, la proposition qui lui avait été faite de rentrer dans la ville de Dresde, où l'on s'était engagé à le remettre en possession de tous les moyens de défense dont il avait disposé avant la capitulation, ils seront dirigés en leur qualité de prisonniers de guerre vers la Bohême, dans les états autrichiens, où ils resteront jusqu'au moment où ils pourront être échangés d'après le mode qui sera établi.

Il est ordonné à tous les individus appartenant à la garnison de Dresde, de suivre exactement les colonnes dont ils font partie. Ceux qui s'en écarteraient arbitrairement se mettront dans le cas d'être arrêtés, et

cesseront d'avoir droit à la protection spéciale accordée à tous les prisonniers de guerre.

M. le général d'artillerie Chasteler est chargé de faire exécuter cet ordre.

Signé SCHWARTZENBERG.

[264]

N° 117.

Altenburg, le 30 novembre 1813.

Le maréchal GOUVION SAINT-CYR *au prince de* SCHWARTZENBERG.

J'ai reçu la lettre que Votre Altesse m'a fait l'honneur de m'écrire en date du 24 de ce mois, et qui nécessite de ma part les observations suivantes :

M. de Klenau ne m'a pas averti qu'il n'était point autorisé à signer la capitulation qu'il m'a envoyée, et qu'il n'a signée qu'après moi. Je n'ai reçu de lui aucun avis relatif à la famille royale, ni à une restriction quelconque sur ses pouvoirs, de la plénitude desquels je n'ai jamais douté, surtout quand il était question d'une affaire aussi avantageuse pour les armées des puissances coalisées. MM. de Klenau et de Tolstoy n'ont jamais laissé entrevoir la nécessité d'une autre ratification que la leur; et s'il y en avait une qui eût été nécessaire, ce ne devait pas être celle de la partie qui reçoit tout, mais celle de la partie qui cède tout. Pour que les conventions aient au moins un air de justice, il ne faut pas que

[redacted]

toute espèce d'avantage soit du même côté ; et alors j'aurais réclamé avec bien plus de droit la ratification de mon souverain ; mais il ne m'a été fait aucune espèce de restriction, et cet acte a été aussi légal qu'il était possible qu'il le fût ; il peut être soumis à un tribunal de droit public quelconque. Aucune autorité supérieure n'a le droit de le casser ; elle a tout au plus le pouvoir d'en empêcher l'exécution, parce que chacun est libre d'user de la force qu'il a dans la main, de la manière qu'il le juge à propos, sauf la responsabilité dont il se charge, et qui pèse encore sur lui long-temps après qu'il a déposé le pouvoir dont il était momentanément revêtu.

Votre Altesse me dit que j'ai trop tôt exécuté la capitulation. J'ai l'honneur de lui observer que l'on s'est empressé de me la faire exécuter de suite ; seulement, *sur ma demande*, on a permis que la première colonne, qui devait sortir dans la journée du 11, ne partit que le 12, et que l'évacuation entière ne fût faite que le 17 au lieu du 14. Votre Altesse verra par cet exposé que, loin de m'être empressé de sortir de la ville, j'ai, au contraire, sollicité et obtenu un délai nécessaire sous tous les rapports ; et tout le monde était loin de penser que Votre Altesse serait mécontente de cette capitulation, qui est tout à l'avantage des armées qu'elle commande, jusqu'à la clause la plus favorable aux troupes françaises, celle de retourner dans leur pays, en ce qu'elle dispense les puissances alliées de garder, nourrir et entretenir une troupe accablée de misère et de maladies contagieuses, suites inévitables des fatigues que ces troupes ont éprou-

[redacted]

vées, et que l'état dans lequel on les laisse empire tous les jours d'une manière effrayante pour les populations au milieu desquelles elles se trouvent.

Je me persuade toujours que Votre Altesse reviendra sur une détermination qu'elle n'a pu prendre que sur un exposé des faits inexact; détermination plus contraire qu'elle ne le pense aux intérêts des puissances dont elle commande les armées; ce dont les suites ne manqueraient pas de la convaincre, parce qu'il n'y a que la justice qui puisse être dans l'intérêt des puissances et des souverains.

N° 118.

[264]

Altenburg, le 2 décembre 1813.

Le maréchal GOUVION SAINT-CYR *au prince de* SCHWARTZENBERG.

M. le colonel Latour m'a remis la lettre que Votre Altesse m'a fait l'honneur de m'écrire sous la date du 27 du mois dernier, dans laquelle Votre Altesse me dit que, puisque je n'ai pas voulu consentir aux propositions qu'elle m'avait faites, elle m'invite à suivre la direction que les circonstances l'obligent à me donner, c'est-à-dire d'aller en Bohême comme prisonniers de guerre, ainsi que l'exprime l'ordre formel de M. le marquis de Chasteler, en vertu de celui que Votre Altesse lui a transmis.

Je n'ai point consenti à ces propositions parce qu'elles étaient inconvenantes et inadmissibles. Votre Altesse con-

[redacted]

nait les raisons que j'en ai données, tant à elle qu'à M. le marquis de Chasteler. J'aurais pu, comme je l'annonçais dans ma première lettre, en donner beaucoup d'autres; je ne l'ai pas fait, pour ne point jeter d'aigreur dans une discussion qui en était trop susceptible; et j'ajoute seulement aujourd'hui que, puisque ayant traité avec trois des généraux les plus distingués des armées alliées, dont l'un était naguère ambassadeur de Sa Majesté l'empereur des Russies près de Sa Majesté l'empereur Napoléon, je n'ai pu faire respecter les engagements qu'ils ont pris, je ne m'exposerai jamais à un pareil événement, en contractant un nouvel engagement, quelque avantageux qu'il parût; vu qu'il ne pourrait m'offrir de meilleure garantie que celles que devaient me donner, tant le caractère des personnes avec lesquelles j'ai traité, que la loyauté qui avait présidé jusqu'ici à l'exécution des engagements pris avec les généraux des puissances dont Votre Altesse commande les armées.

Je me borne donc, ne pouvant faire autre chose, à protester contre la violence que l'on me fait, et à déclarer à Votre Altesse que nous ne cédons qu'à la nécessité et à la force, mais que nous ne cesserons de réclamer contre l'abus de la puissance dont nous sommes les victimes.

M. le colonel Latour m'ayant assuré que Votre Altesse me permettrait d'envoyer auprès de Son Altesse le prince major général, pour le prévenir de la situation dans laquelle se trouve le corps de troupes dont Sa Majesté l'empereur Napoléon m'avait confié le commandement, je prie Votre Altesse de faciliter à M. Gomain,

Wied-Runkel, déjoua toutes les attaques du maréchal Saint-Cyr, qui fut obligé de rentrer dans Dresde. Sa position devint désespérée : sans vivres et sans munitions, il se vit obligé de proposer au général de Klenau une capitulation, sans y avoir été le moins du monde engagé de notre côté. Dans son propre projet de capitulation, il déclara son corps d'armée prisonnier de guerre; cependant, sous la condition qu'il fût permis à ses troupes de retourner en France, et de servir de nouveau contre les alliés, six mois après la signature de la capitulation. Le général de Klenau lui écrivit qu'il n'avait aucun plein pouvoir pour accepter des conditions aussi défavorables, et qu'il avait à craindre qu'on ne le rendît responsable s'il les acceptait. Cette réponse n'empêcha pas le maréchal Saint-Cyr de réitérer des propositions qu'en général expérimenté il prévoyait bien que le général en chef, prince de Schwartzenberg, n'agréerait pas. Par la capitulation signée le 11, on permit à la garnison de se rendre en France, sous condition que, pendant six mois, elle ne servirait pas contre les alliés; on convint qu'elle sortirait de Dresde en six colonnes, du 12 au 17. Le désir d'épargner la ville et de donner une autre destination à ses troupes ont déterminé le général de Klenau à signer une capitulation si contraire aux ordres positifs qu'il avait reçus antérieurement du feld-maréchal commandant en chef. Le maréchal commandant en chef s'est vu dans la nécessité de blâmer la conduite du général de Klenau, et de refuser son approbation à la capitulation. Le feld-maréchal lieutenant marquis de Chasteler fut envoyé pour en instruire le maréchal Saint-Cyr, et pour remettre le

corps ennemi en possession de Dresde et de tous les moyens de défense qu'il avait avant la signature de la capitulation.

N° 120.

[245]

Lunéville, le 21 mars 1820.

Le prince de Hohenlohe-Bartenstein *au maréchal* Gouvion Saint-Cyr.

Conformément au désir que V. Ex. a bien voulu me manifester, je m'empresse de lui mettre sous les yeux l'exposé succinct de quelques détails dont j'ai pu me rappeler, relatifs à l'affaire de Dresde, c'est-à-dire en ce qui concerne le corps dont je faisais partie.

Le corps du général de cavalerie, comte de Klenau, était ainsi composé :

Division d'avant-garde, commandée par le feld-maréchal lieutenant baron Löderer, forte de

4 bataillons de Croates.
1 régiment de hussards.
1 régiment de chevau-légers.

Division de droite de la ligne; feld-maréchal lieutenant prince Louis de Hohenlohe.

Régiments d'infanterie :	de Würtemberg.	3	bataillons.
Idem	de Lindenau.	3	id.
Idem	de Zach.	3	id.
Idem	de Joseph Colloredo.	3	id.

[redacted]

Division de gauche; feld-maréchal lieutenant baron Mayer :

Régiment	de Cobourg.	3	bataillons.
Idem	de l'archiduc Charles.	3	id.
Idem	de Deutsch-Meister.	3	id.
Idem	de Kerpen.	3	id.

Artillerie : 1 batterie légère de cavalerie de 4 pièces de 6 et 2 obusiers.
1 id. d'infanterie, de 8 pièces de 3.
4 id. de ligne, de 8 pièces de 6.
2 id. de position, de 12 à 4 pièces, et 2 obusiers chacune.

En réserve : 2 batteries de 6 à 8 pièces.
Id. 1 id. légère de cavalerie de 4 pièces de 6 et 2 obusiers.

La force de chaque bataillon était portée à huit cents fusils, y compris les renforts qui leur sont parvenus après l'affaire de Leipzig, ce qui, pour vingt-huit bataillons, donnait. . . . . 22,400 fusils.

Le régiment de cavalerie était fort de huit cents sabres, deux régiments. 1,600

Le général comte de Chasteler, gouverneur de Theresienstadt, reçut ordre de rejoindre avec tout ce qu'il pourrait rassembler dans ses différentes garnisons. Il amena avec lui six bataillons de mille fusils chacun, et trois bataillons de landwehr autrichiens de même for-

24,000

[redacted]

Report.	24,000
ce; sous ses ordres se trouvait le feld-maréchal lieutenant prince de Neuwied.	9,000
La force totale de l'armée autrichienne, non compris l'artillerie, était donc de.	33,000 hom.

Le corps russe, sous le commandement du lieutenant général baron Tolstoy, était composé de deux régiments de chasseurs de ligne à trois bataillons, douze bataillons de landwehr, un régiment de cavalerie, quatre mille Cosaques et soixante-deux pièces d'artillerie, parmi lesquelles se trouvaient deux batteries de douze à six pièces. La force russe s'élevait à 20,800 fusils ou sabres, sans y comprendre l'artillerie.

Le général comte de Klenau, ayant reçu le 21 de S. A. le prince de Schwartzenberg l'ordre de quitter la grande armée, et de se diriger à marches forcées sur Dresde, partit le 22 au matin, passant par Chemnitz et Freyberg. Cet ordre était ainsi conçu :

« Votre Excellence partira avec le 3ᵉ corps qu'elle a sous son commandement pour se rendre par le chemin le plus court devant Dresde. Son principal but sera de s'emparer de la ville, mais avec le moins d'effusion de sang possible. Il s'agit de rendre disponible, pour le service de la cause commune, les troupes occupées au blocus. L'on remet à la capacité connue de Votre Excellence d'employer les moyens qui peuvent conduire à ce résultat dans le plus court délai; Votre Excellence pren-

dra le commandement supérieur de toutes les troupes du siége. »

Ce corps d'armée arriva le 26 à Freyberg. Le général comte de Klenau se mit de suite en communication avec le général Tolstoy, afin de convenir des dispositions du blocus, et il fut décidé que l'armée russe occuperait le district depuis Plauen jusqu'à Blasewitz, c'est-à-dire Räcknitz, Zschernitz, Strehlen, Gruna, Striesen et Blasewitz. Le corps de Klenau garda l'emplacement de Lobta, Wölfnitz, Rossthal, Burgstadt, Droschersdorf, Leutewitz, Briefnitz, Chemnitz, Merbitz, Ockerwitz, Unzowitz, Gomplitz, Gorbitz et Altfrancken. Le quartier général était à Deuben.

Le général Chasteler reçut ordre de porter son quartier général à Loschwitz, de garder le bois Dresdenerheide, d'observer, avec les six bataillons de ligne qu'il avait sous ses ordres, les routes qui y passent, et de pousser des postes sur la route de Radeburg. Le lieutenant général prince de Neuwied fut détaché avec trois bataillons de landwehr autrichiens, et trois bataillons de landwehr russes pour occuper Pieschen, Trachau, Ubigau et Kaditz, et communiquer sur la route de Radeburg avec le général Chasteler : on construisit devant le front de ces villages différentes redoutes. Il fut aussi décidé qu'un pont de communication, entre Briesnitz et Ubigau, serait rétabli, mais le manque de bateaux fit abandonner ce projet. Une réserve de quatre bataillons fut placée en arrière de Lobta, pour observer le chemin qui conduit à Dresde; Lobta, Droschersdorf et Cotta étant occupés par l'avant-garde.

D'après les instructions que le général Klenau avait reçues, et qui lui donnaient plein pouvoir, il se crut autorisé à accepter la capitulation qui remettait la ville de Dresde aux alliés, et rendait par là disponible, pour être employées ailleurs, les troupes du siége. Ainsi, comme le portait l'ordre du prince de Schwartzenberg, il se trouva, dans le moins de temps possible, en possession de la ville et sans aucune effusion de sang.

Le général Klenau espérait d'autant plus que la capitulation serait ratifiée, que la garnison de Dresde, à laquelle elle avait été accordée, devant rentrer en France sous la condition d'être échangée, il était naturel de penser que les troupes françaises qui la composaient ne serviraient point de sitôt contre les armées coalisées; mais il fut trompé dans son attente, puisque non-seulement la capitulation fut rejetée, mais encore le général Klenau fut mis en jugement, et perdit le commandement qui fut remis au général Chasteler.

N° 121.

[208]

(Extrait de la *Campagne de Saxe en* 1813, par le baron d'Odeleben, T. II, p. 240.)

D'après les rapports officiels, toute l'armée prisonnière consistait en un maréchal, 11 généraux de division, 20 généraux de brigade, 452 officiers, et 6,500 sous-officiers et soldats de la 1re division sous le comte de Lobau; en 945 officiers, et 17,129 sous-officiers et sol-

[redacted]

dats de la 14^e^ division sous le maréchal Saint-Cyr, et 360 officiers avec 4,078 soldats de l'ancienne garnison de la ville; ainsi le tout ensemble montait à 1,759 officiers, et 27,714 soldats. De ce nombre étaient 6,031 malades qui restèrent dans les hôpitaux à Dresde, mais demeurant soumis à toutes les conditions de la capitulation.....

N. B. Nous n'avons pu nous procurer aucun document un peu exact sur la composition et la force du 14^e^ corps, aux différentes époques de la campagne (voir à ce sujet les pages 63 et 64 du texte). Les tableaux généraux de la composition des armées belligérantes se trouvent dans la plupart des ouvrages qu'on a écrits sur cette guerre; mais, faute de pouvoir les rectifier dans ce qu'ils ont d'incertain ou de fautif, nous avons cru inutile de les reproduire ici.

3 2044 012 942 876